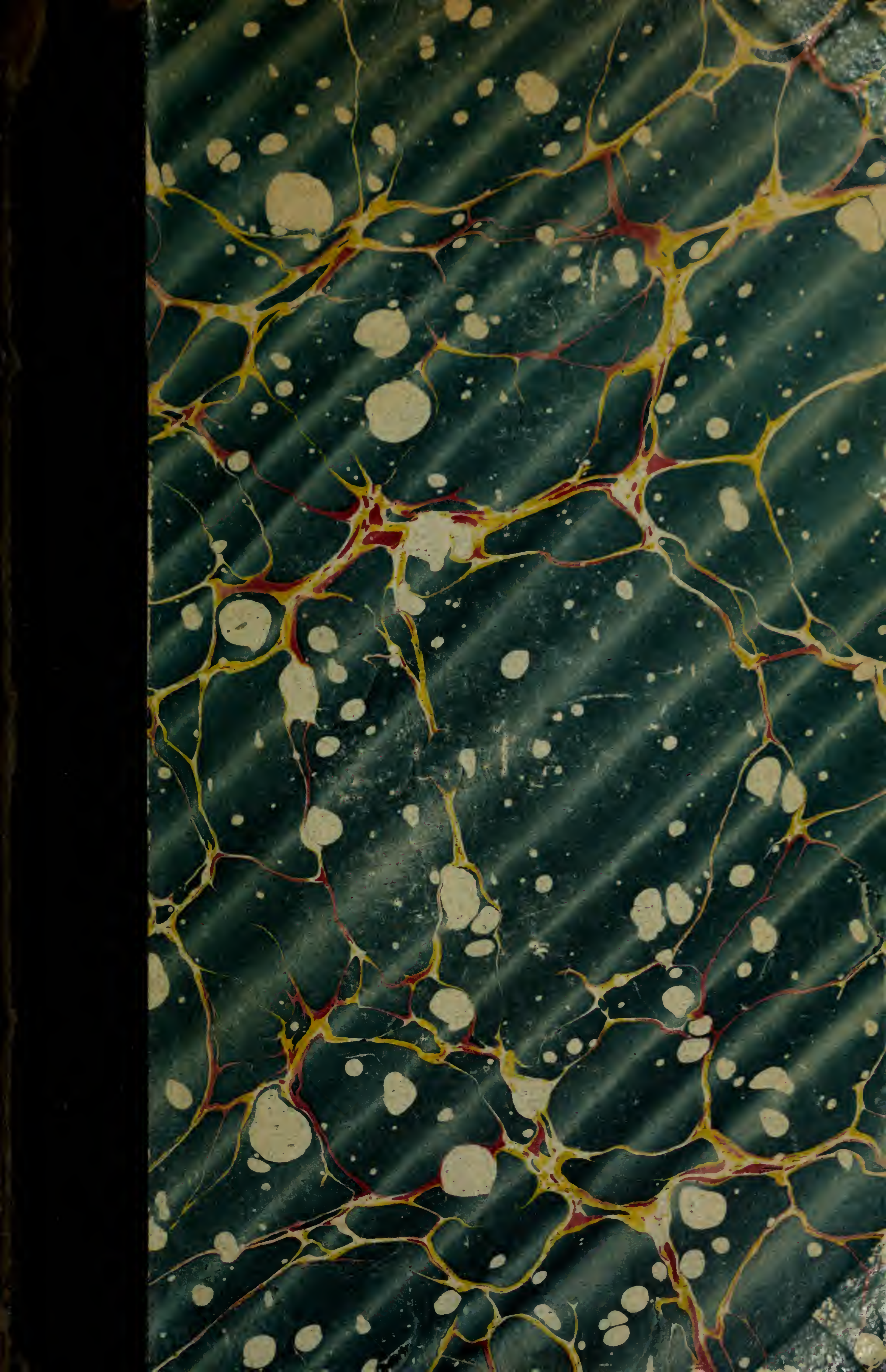
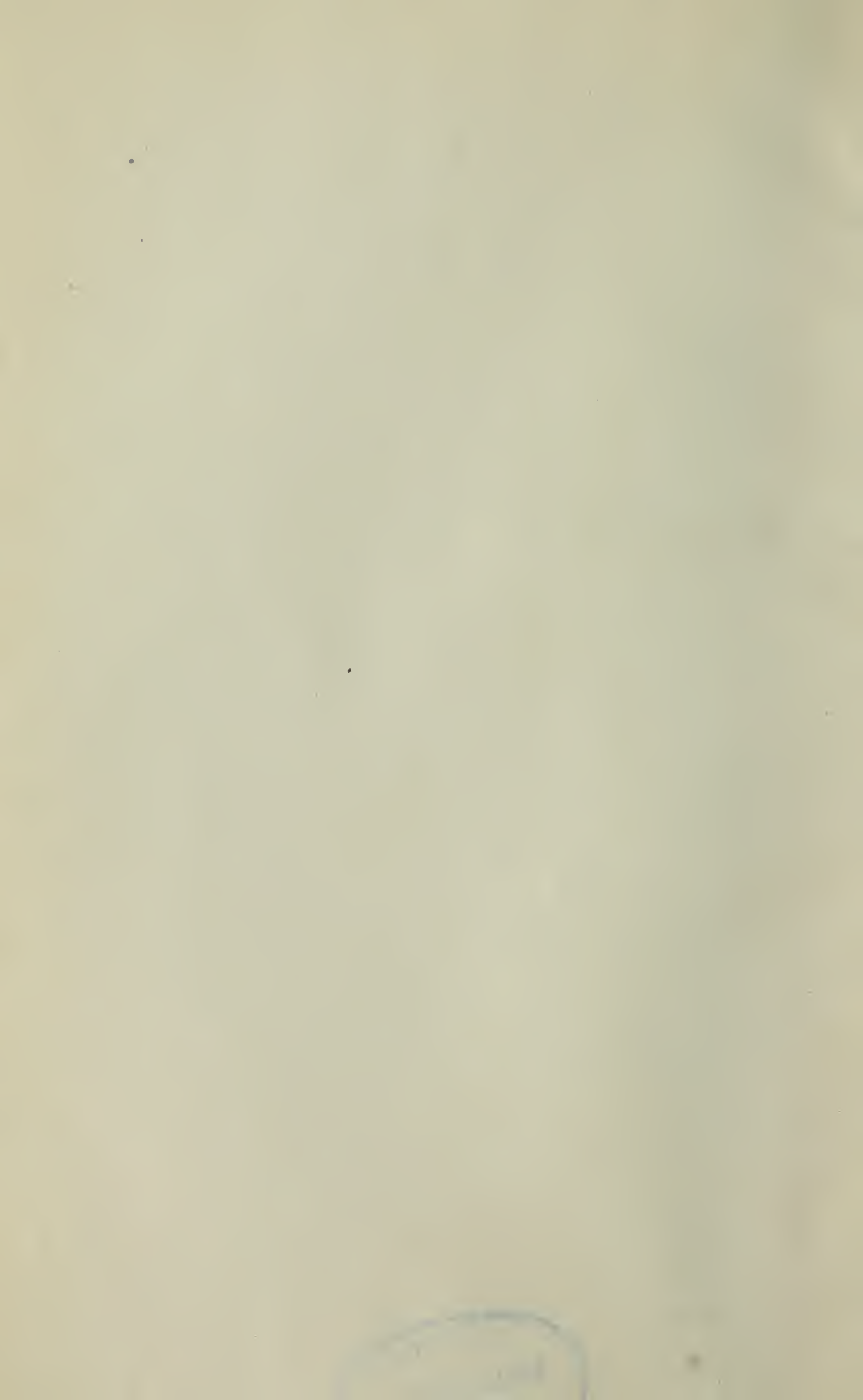
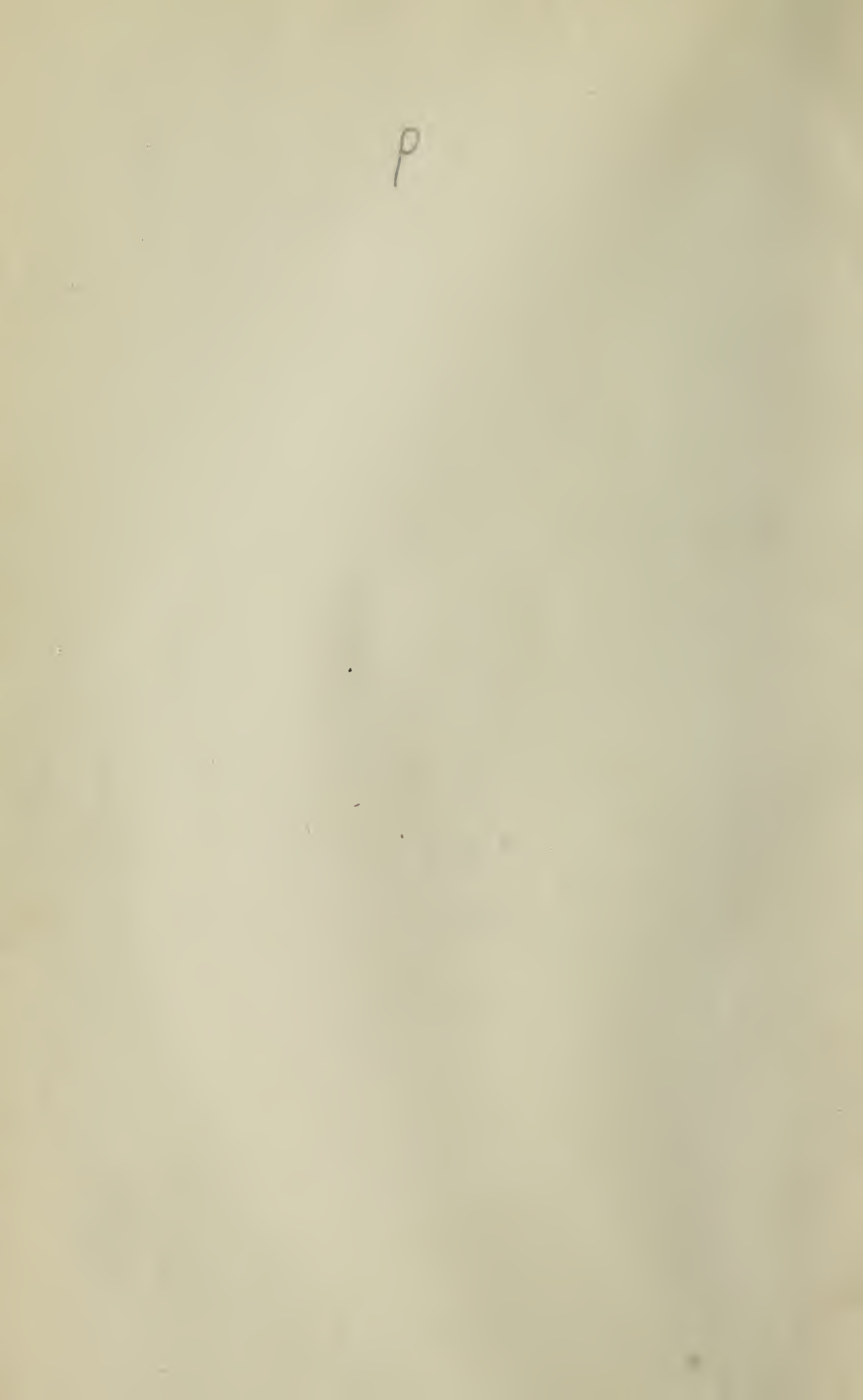






VOYAGES

AUX

MONTAGNES ROCHEUSES

APPROBATION DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES

IMPRIMATUR

Mechliniæ, 4a aprilis 1873.

J.-B. LAUWERS, Vic. Gen.



Peint par N. de Keyser — Déposé — Gravé par J. Franck

P. J. De Smet S. J.

MISSIONNAIRE AUX MONTAGNES ROCHEUSES.

Né à Termonde, Belgique, le 31 Janvier 1801

« été d'introduire parmi les Indiens le goût
« de l'agriculture, avec les moyens de s'y
« livrer. Ils sont d'avis que c'est le plus prompt
« moyen, peut-être le seul, de les arracher à
« la vie errante qu'ils mènent encore générale-
« ment à présent, et aux habitudes d'oisiveté
« qu'elle engendre. Les aider dans ce dessein
« philanthropique est pour nous un devoir
« sacré, en notre qualité d'hommes, d'Améri-
« cains, de chrétiens. C'est là au moins l'un
« des moyens qui sont en notre pouvoir d'ex-
« pier les torts sans nombre que les Blancs
« ont faits à cette race infortunée. Que per-
« sonne ne laisse donc échapper cette belle
« occasion de faire le bien, et de donner ainsi
« un gage de son amour pour Dieu, pour sa
« patrie et pour ses semblables ! »

Ce que l'écrivain américain espérait voir se réaliser dans un avenir prochain, est en ce moment un fait littéralement accompli. De nombreuses tribus sauvages, grâce au labeur énergique et persévérant de nos missionnaires catholiques, ont été ramenées des dangers et

des caprices de la vie nomade aux habitudes calmes et régulières de la vie civilisée. Aussi, parmi les Peaux-Rouges, le nom du révérend Père De Smet ne saurait être oublié. Cet admirable ouvrier évangélique a tracé son sillon, et nul pouvoir humain ne pourra l'effacer.

L'année dernière encore, pour la quatorzième fois, il traversait l'Atlantique, conduisant à sa suite le complément de la *centaine* de missionnaires qu'il a successivement recrutés et emmenés en Amérique. Il partit de Liverpool, le 6 avril 1872, malgré les défaillances de l'âge et d'une santé profondément altérée, et arriva, quelques jours après, à New-York, n'aspirant qu'à poursuivre le cours habituel de son rude apostolat. Fasse le Ciel que le révérend Père De Smet puisse réaliser longtemps encore ses généreux desseins !

F. DEYNOODT,

S. J.

Bruxelles, Collége St-Michel, 1er Mai 1873.

VOYAGES

AUX

MONTAGNES ROCHEUSES

ET SÉJOUR CHEZ LES

TRIBUS INDIENNES DE L'ORÉGON

(ÉTATS-UNIS)

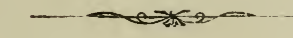
PAR

LE R. P. DE SMET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE



BRUXELLES
VICTOR DEVAUX ET Cie
26, RUE SAINT-JEAN, 26

PARIS
H. REPOS ET Cie, ÉDITEURS
70, RUE BONAPARTE, 70

1873

PRÉFACE

Le révérend Père De Smet, ce pionnier infatigable de la vraie civilisation, évangélise depuis bientôt *cinquante ans* les Sauvages ou Peaux-Rouges de l'Ouest, dans l'Amérique du Nord. L'année dernière, il est venu passer quelques mois en Belgique, et nous avons profité de sa présence pour lui demander l'autorisation de publier une nouvelle édition de ses « Voyages aux Montagnes Rocheuses et Séjour parmi les tribus indiennes de l'Orégon. » — Non-seulement il nous l'a accordée avec le plus aimable empressement, mais de plus, il a mis à notre disposition des documents inédits jusqu'à ce jour. — Nous nous sommes aussi-

tôt mis à l'œuvre : le texte de l'édition primitive a été soigneusement revu, considérablement augmenté, et nous l'avons enrichi de notes spéciales sur les États-Unis. C'est avec confiance que nous offrons ce travail au public. — L'ouvrage du révérend Père De Smet ne saurait manquer d'obtenir les suffrages de tous les hommes instruits. Outre l'intérêt qui s'attache à la substance même du livre, on éprouve la satisfaction de pouvoir se dire que ces pages si intéressantes sont sorties de la plume d'un de nos compatriotes.

Nous n'avons pas besoin de faire davantage l'éloge ni du livre ni de l'auteur. Le révérend Père De Smet est une de nos gloires nationales les plus pures : son mérite a été apprécié par le Souverain, et par l'un des hommes les plus distingués qui ont siégé dans les conseils de l'illustre Fondateur de la dynastie belge. Sur la proposition de M. Ch. Rogier, ministre des affaires étrangères, Sa Majesté Léopold Ier a daigné confé-

rer au valeureux missionnaire flamand la croix de chevalier de son Ordre (1).

Un recueil des premières lettres du révérend Père De Smet à ses confrères de Saint-Louis du Missouri, a été publié en anglais, à Philadelphie, capitale de la Pennsylvanie ; il contient au fond les mêmes récits que le nôtre, mais

(1) Ministères de la Justice et des Affaires Étrangères.

Ordre de Léopold. — Nomination.

LÉOPOLD, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, Salut.

Voulant donner au Révérend Père De Smet (P.-J.), missionnaire dans l'Amérique du Nord, un témoignage de Notre bienveillance ;

Sur la proposition de Nos Ministres de la Justice et des Affaires Étrangères,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1er. Le Révérend Père De Smet (P.-J.) est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il portera la décoration civile.

Art. 2. Il prendra rang dans l'Ordre à dater de ce jour.

Art. 3. Notre Ministre des affaires étrangères, ayant l'administration de l'Ordre, est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Laeken, le 18 juin 1865.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de la Justice,

Victor Tesch.

Le Ministre des Affaires Étrangères.

Ch. Rogier.

(Le Moniteur Belge, journal officiel. Samedi, 24 juin 1865.)

avec beaucoup moins de détails et naturellement sans aucune note. Nous tenons à donner ici la préface de cette publication ; elle nous semble bien propre à faire apprécier par nos lecteurs les travaux de ce noble enfant de la Belgique. Les sentiments que les Américains y expriment trouveront certainement de l'écho dans tous les cœurs catholiques. Voici ce qu'ils disent :

« Nous offrons cet intéressant récit aux
« amis de la patrie, avec l'espoir, disons
« mieux, la certitude, que la lecture qu'ils en
« feront leur fera goûter le plaisir le plus pur.
« Rarement avons-nous rencontré quelque
« chose de plus attrayant. L'éloquence simple
« et virile qui caractérise ces pages ravit l'atten-
« tion du lecteur. Les faits que l'auteur rap-
« porte sur les régions les plus reculées de
« l'Occident, les mœurs et les usages des tribus
« indiennes qui errent dans l'immense terri-
« toire de l'Orégon, leur état et leurs dispo-
« sitions, leurs vues pour l'avenir, sont des
« sujets qui ne peuvent manquer d'inspirer

« de la sympathie à quiconque aime à porter « ses regards au delà de l'étroit horizon des « scènes de la vie commune, et d'apprendre « ce que les généreux serviteurs de Dieu font « pour sa gloire et son nom dans les contrées « les plus lointaines.

« Nous avons eu le plaisir d'avoir un entre- « tien avec l'homme apostolique ; et en l'écou- « tant nous avons éprouvé tout à la fois le « sentiment d'un noble orgueil et d'une joie « pure, dans la pensée qu'il nous retraçait « en sa personne ce remarquable esprit de « dévouement, et ces scènes animées de la vie « et des aventures indiennes, si admirables « dans les pages des Charlevoix et des Ban- « croft.

« Notre pays est réellement plein d'intérêt « pour ceux qui suivent la marche de ses « progrès, et qui les comparent avec le passé. « Qui aurait jamais songé, par exemple, que « l'Iroquois, le sauvage Mohawk (nom sous « lequel nous connaissons mieux cette peu- « plade), lui, dont le hurlement terrible a tant

« de fois fait tressaillir d'effroi nos ancêtres,
« que ce même Iroquois eût été choisi pour
« allumer, le premier, les faibles étincelles de
« la civilisation et du christianisme dans une
« grande partie des tribus indiennes d'au delà
« des montagnes Rocheuses? Plusieurs de ces
« peuplades ont de plus en plus soif des eaux
« salutaires de la vie ; elles soupirent après
« le jour où la véritable *Robe-noire* se fixera
« au milieu d'elles ; elles envoient même à
« des milliers de lieues de distance des mes-
« sagers pour en hâter l'arrivée. Une telle
« ardeur pour la sainte vérité, tout en faisant
« honte à notre froide piété, devrait enflam-
« mer nos cœurs et nous porter à souhaiter
« du moins qu'il y ait des ouvriers suffisants
« pour cette vigne immense. Elle devrait nous
« ouvrir à tous la main pour aider ces hommes
« pieux, qui, après avoir abandonné famille,
« amis, patrie, vont s'ensevelir dans ces dé-
« serts avec leurs chers Indiens, afin de vivre
« pour eux et pour Dieu.

« L'un de leurs plans favoris a toujours

ITINÉRAIRE ABRÉGÉ

DES

VOYAGES ET MISSIONS

DU RÉVÉREND PÈRE

P. J. DE SMET,

de la Compagnie de Jésus.

—

1821 à 1842.

—

1821.—Au mois de juillet 1821, M. Charles Nerinckx, missionnaire du Kentucky, aux États-Unis, quitta une seconde fois la Belgique, sa patrie. Il était accompagné de neuf de ses compatriotes, parmi lesquels se trouvait M. P. J. De Smet, alors élève des humanités sortant du petit séminaire de Malines (1). Ce voyage inaugura les longues pérégrina-

(1) Charles Nerinckx naquit, le 2 octobre 1761, à Herffelingen dans la province de Brabant. Après avoir fait ses humanités au collége de Gheel dans la Campine, et suivi le cours de philosophie à l'Université de Louvain, il entra au séminaire de Malines en 1781. Ordonné prêtre en 1785, il fut nommé vicaire à la métropole de Malines. Il remplit cette fonction pendant huit ans. La cure d'Everberg-Meerbeke étant devenue

tions de celui que la Providence destinait à être plus tard l'apôtre des tribus sauvages de l'Amérique septentrionale. Né à Termonde (Belgique), le 31 janvier 1801, P. J. De Smet avait atteint sa vingt et unième année. Il traversa la Hollande, visita Breda, Berg-op-Zoom, Utrecht, Amsterdam,

vacante, il fut désigné pour occuper cette place par le suffrage unanime des examinateurs, qui, après le concours prescrit par le Concile de Trente en pareils cas, lui conférèrent la palme de préférence à tous les autres candidats. La paroisse se trouvait sous tous les rapports dans une condition déplorable, mais bientôt, par le zèle du nouveau curé, aidé de la bénédiction divine, elle devint un modèle pour toutes les autres.

Il était naturel qu'un homme qui avait fait tant de bien fut observé d'un œil jaloux par les commissaires de la République Française dont les armées avaient récemment occupé la Belgique. Le digne curé ne tarda pas à être sous le coup d'un ordre d'arrestation. Il fut contraint de fuir et d'abandonner ses paroissiens. En 1797, il se cacha à l'hôpital de Termonde. Il y resta pendant sept ans et remplit en secret l'office de chapelain de l'hospice, son prédécesseur étant banni à l'île de Ré. Il disait la messe tous les matins à deux heures et se retirait ensuite avant l'aurore dans un lieu caché.

Entouré de périls continuels et ne pouvant prévoir la durée de la terrible tempête qui bouleversait alors l'Europe, M. Nerinckx se décida à émigrer aux États-Unis. Il s'échappa donc et s'embarqua à Amsterdam le 14 août 1804. Il arriva à Baltimore au milieu de novembre 1804. Les origines catholiques de cette dernière ville sont trop intéressantes pour les passer sous silence.

Ce fut le 29 mars 1634 qu'eut lieu la fondation de la première colonie d'émigrants au Maryland (États-Unis).

En 1631, le roi d'Angleterre, Charles Ier, avait donné en

l'île de Wieringen et celle de Texel. Là il s'embarqua pour les États-Unis à bord du navire *Colombus*.

Le 15 août, les futurs missionnaires passèrent près du Helder et entrèrent dans la mer du Nord. Ils virent les îles de

fief, avec les droits régaliens à sir Georges Calvert, comte de Baltimore, et à ses descendants, un vaste territoire situé au nord de la Virginie, et qu'il appela Maryland (Terre de Marie) du nom de sa femme Henriette Marie, fille d'Henri IV. Baltimore voulait faire de cette concession une terre de refuge pour les catholiques persécutés, et il se disposait à partir pour l'Amérique, lorsqu'il mourut au mois d'avril 1632.

Le second de ses fils, Léonard Calvert, reprenant ce projet, partit l'année suivante avec deux cents familles anglaises presque toutes catholiques. Quatre religieux de la compagnie de Jésus, dont un chapelain du noble Lord, accompagnaient les émigrants: les PP. André White, John Altham, Knowles et Tom Gerwack.

Ils débarquèrent, le 29 mars 1634, à l'île Saint-Clément sur le Potomac qu'ils remontèrent avec deux petits navires, *l'Arche* et *la Colombe*, et fondèrent une ville qui reçut le nom de Baltimore. Mais revenons à M. Nerinckx.

Ce digne prêtre avait à peine mis le pied sur le sol des États-Unis qu'il offrit immédiatement ses services au patriarche de l'Église américaine, l'évêque Carroll. Le digne prélat reçut le bon exilé à bras ouverts et l'envoya immédiatement à Georgetown. Peu après il fut dirigé sur le Kentucky et alla rejoindre le Rév. M. Badin, vicaire général, avec lequel il demeura sept ans à Saint-Étienne, se dévouant de tout son cœur à l'œuvre du saint ministère. Il semblait trouver ses délices dans les peines et les souffrances. Doué d'une constitution robuste et d'une force herculéenne, il ne s'épargnait pas, et Dieu préserva tellement sa santé qu'à l'âge de soixante ans, il semblait jouir de toute l'énergie et de toute la vigueur de la jeunesse. Il fit deux fois

Færoe, et arrivèrent, par un vent favorable, au nord de l'Angleterre. C'était pour tous, sauf M. Nerinckx, leur premier voyage de mer. Ils traversèrent l'océan Atlantique, franchirent les fameux bancs de Terre-Neuve ; et après une navigation de quarante jours, parvinrent à l'embouchure de la Dela-

le voyage d'Europe, et n'érigea pas moins de dix églises au Kentucky surtout à l'aide des ressources provenant de la généreuse Belgique. Dieu bénit ses œuvres par des fruits si abondants et si permanents de salut qu'on vit une chrétienté florissante s'élever là où il y avait récemment un désert, habité seulement par des bêtes féroces et des hommes sauvages. « Le Christ crucifié » était le modèle de M. Nerinckx et le vrai secret de son grand et étonnant succès dans sa carrière apostolique. Le mérite transcendant de M. Nerinckx ne put échapper à l'œil attentif de l'évêque Carroll, qui recommanda le bon missionnaire au Saint-Siége pour l'évêché vacant de la Nouvelle-Orléans. Mais il refusa humblement et fermement l'honneur offert. Le Souverain Pontife se laissa vaincre par ses représentations et n'insista pas davantage pour lui faire accepter la dignité épiscopale.

Parmi les établissements fondés par M. Nerinckx, celui des Sœurs de Lorette ou des *amies de Marie au pied de la croix*, fut le principal et le plus avantageux au diocèse de Kentucky. La fondation eut lieu le 25 avril 1812, presque une année après l'arrivée de Mgr. Flaget. En 1824, le nombre des religieuses Lorettines était plus de cent et elles étaient chargées de six écoles. Peu de temps avant sa mort, le vertueux missionnaire entreprit un voyage au Missouri pour y visiter une colonie de ses religieuses qu'il voulait encourager dans les voies de leur charité et de leur zèle pour l'instruction des jeunes enfants. Ce fut le dernier voyage du saint prêtre. A son retour de la résidence des Sœurs, il mourut, à moitié chemin, le 12 août 1824, à la

ware, et débarquèrent à Philadelphie, ville principale de l'État de Pennsylvanie.

La religieuse troupe de voyageurs se rendit bientôt à Baltimore, en bateau à vapeur, puis, par diligence, à Washington et à Georgetown.

Ce fut à Georgetown que le P. De Smet entra dans la Compagnie de Jésus, avec six de ses compagnons. Ils restèrent dix-huit mois au noviciat de Whitemarsh, dans le comté du Prince George, près de la rivière Patuxent et à dix-huit milles anglais d'Annapolis.

1823. — Le P. De Smet et ses six compagnons belges quittèrent Whitemarsh. Ils furent accompagnés par les PP. Van Quickenborne, de Gand, et Timmermans, de Turnhout, qui, à la demande de Mgr. Du Bourg (1), alors évêque

demeure du Rév. M. Dahman, curé de Sainte-Geneviève. La fièvre à laquelle il succomba avait été contractée dans ses courses et ses travaux apostoliques. Le Révérend M. Nerinckx était entré dans sa 63me année. Le transport de ses restes mortels au monastère de Bethléem, dans le Missouri, eut lieu sous la direction de l'évêque Rosati, qui était venu à Sainte-Geneviève le lendemain de la mort du missionnaire ; il assista à son service funèbre, qui fut célébré avec une grande solennité. En 1833, on transféra la dépouille mortelle de M. Nerinckx dans le Kentucky ; elle fut déposée dans un beau monument érigé à Lorette au centre du cimetière conventuel de la maison mère des Lorettines. Telle fut la vie, telle fut la mort du révérend M. Charles Nerinckx, un des meilleurs prêtres qui aient jamais travaillé dans les dures missions de l'Amérique.

(Note de l'Éditeur.)

(1) Louis Guillaume Du Bourg, né à Saint-Domingue, le 13 février 1766, fut sacré à Rome, en 1815, évêque de la

de la Louisiane et du Missouri, étaient envoyés à Saint-Ferdinand (Florissant), près Saint-Louis, au Missouri, afin de fonder dans l'Ouest le premier établissement de Jésuites érigé depuis la suppression de la Compagnie de Jésus.

Les voyageurs passèrent par Baltimore, Tonnytown, Emmitsburg, Fredericktown, Canowago, Cumberland ; par les villes et les villages situés dans les monts Alle-

Louisiane. Il se fixa à la Nouvelle-Orléans qui devint sa ville épiscopale et résidence habituelle. Dans une lettre à M. Du Bourg, de Bordeaux, son frère, il donne les détails suivants, en date du 6 août 1823 : « L'acquisition que j'ai faite des Jésuites « pour le Missouri me tranquillise singulièrement pour ces « quartiers éloignés. Ces bons Pères sont en possession de ma « ferme de Florissant ; ils ont fait pour s'y rendre plus de « 400 milles à pied, dont environ 200 à travers des pays « inondés où ils avaient souvent de l'eau jusqu'à la ceinture ; « et loin d'en murmurer, ils bénissaient Dieu de leur accorder « un début aussi apostolique. Ils ont été agréablement trompés, « ne s'attendant pas à trouver un aussi joli établissement ; « car c'est ma politique de n'annoncer que de la misère à ceux « que j'invite à venir partager mes travaux. Le surintendant « des affaires des Indiens, de qui dépend beaucoup le succès « de nos missions chez les sauvages, les a accueillis avec un vif « et tendre intérêt, et se montre hautement le protecteur « de leur établissement. Ces pères en effet, y compris « leurs novices, sont bien faits pour inspirer la confiance. « Un dévouement sans bornes, à l'épreuve des privations et « des dangers les plus effrayants, s'unit en eux à une dou- « ceur et à des talents rares ; ils ne se plaignent de rien, ils « sont contents de tout ; logés les uns sur les autres dans une « petite maison, couchés sur des peaux, faute de matelas, « vivant de maïs et de lard, ils sont plus heureux que le

ghanys jusqu'à Wheeling. Cette dernière ville est située sur les bords de l'Ohio, surnommée la *Belle Rivière*. Tout ce voyage fut fait à pied, le bâton à la main et le trousseau sur le dos. Les catholiques, dépourvus de prêtres, voulaient partout retenir les jeunes religieux. Les protestants les regardaient comme de pauvres aventuriers ou chercheurs de fortune, et, eu égard à cette qualité, faisaient des offres avantageuses pour qu'ils s'établissent dans leur voisinage. Les novices s'embarquèrent à Wheeling sur deux bateaux, ou bacs flottants, qui ressemblaient à deux petites cabanes rustiques attachées ensemble. La messe y fut célébrée journellement et tous les exercices du noviciat observés fidèlement. Ils s'arrêtaient chaque jour pour acheter des provisions, et passèrent ainsi sur les territoires des États de Kentucky, de l'Ohio et de l'Indiana.

Cincinnati, Louisville, Madison, etc., étaient alors au berceau. Chaque bord des fleuves était couvert de forêts en apparence impénétrables.

Aujourd'hui les rives de l'Ohio fourmillent de villes, de villages et de belles et grandes habitations... On reprit le bâton du voyageur à Shawneetown, on traversa à pied la partie méridionale de l'État des Illinois, et on arriva enfin,

« riche sur le duvet et dans les délices ; c'est qu'ils goûtent des « délices d'un genre bien plus exquis, et qui ne s'allient pas « avec la mollesse : il est de mon devoir cependant de leur « procurer du moins le nécessaire de la vie pour eux-mêmes, « et les moyens d'exercer et d'étendre leur zèle ; c'est en quoi « j'espère être secondé par l'association de la Propagation de « la Foi....... » (*Note de l'Éditeur.*)

exténué de fatigue, sur les bords du plus grand fleuve de l'Amérique du Nord, le Mississipi, ou *le père des eaux*, découvert, en 1673, par le P. Marquette, de la Compagnie de Jésus (1).

(1) Joseph Marquette, né à Laon, fut missionnaire au Canada, dont il parcourut presque toutes les parties. Comme sa vertu le faisait respecter des Indiens, l'intendant Talon le choisit avec Jolliet, bourgeois de Québec, homme d'esprit et d'expérience, pour aller reconnaître de quel côté un grand fleuve situé à l'ouest des lacs et nommé Meschacébé ou Mississipi dirigeait son cours. On savait seulement que ce n'était ni au nord ni à l'est; et l'on se promettait les plus grands avantages dans le cas où il irait à l'ouest ou au sud. Marquette et son compagnon s'embarquèrent, le 13 mai 1673, sur la rivière des Outagamis, qui se jette dans le lac Michigan, la remontèrent jusqu'à sa source, et descendirent le Wisconsin jusqu'au Mississipi par 42°30' de latitude nord. Depuis le 17 juin ils suivirent le cours de ce grand fleuve, dont la largeur et surtout la profondeur leur parurent répondre à l'idée qu'en avaient donnée les sauvages. Les voyageurs, arrivés au pays des Arkansas vers le 33e degré de latitude, considérèrent qu'avec cinq autres Français qui montaient leurs deux canots, la prudence ne leur permettait pas de trop s'engager dans un pays dont ils ne connaissaient pas les habitants. D'ailleurs ils ne pouvaient plus douter que le Mississipi n'eût son embouchure dans le golfe du Mexique : en conséquence ils remontèrent le fleuve jusqu'à la rivière des Illinois, où ils entrèrent. Arrivés à Chicago sur le lac Michigan, ils se séparèrent : Marquette resta chez les Miamis qui habitaient sur les bords du lac, et Jolliet alla rendre compte de son voyage à Québec. Les Miamis reçurent très-bien Marquette, qui vécut parmi eux jusqu'à sa mort, arrivée le 18 mai 1675, à l'instant où il venait de dire la messe près

Le fleuve fut traversé, vis-à-vis de Saint-Louis, ville qui alors contenait à peine 5,000 habitants. Après avoir pris quelques jours de repos dans la maison de l'évêque, les sept novices se rendirent à Saint-Ferdinand, situé à quinze milles de Saint-Louis, pour y finir leurs deux années de probation, et jeter les fondements d'un second noviciat de la Compagnie, aux États-Unis. Ils firent leurs études de philosophie et de théologie, jusqu'en 1827, année de leur ordination. Dans l'entre-temps le nombre des Jésuites s'augmentait chaque année et des églises furent érigées : à Saint-Charles, Portage-des-Sioux, Dardenne, Saint-Ferdinand, etc. — Le Père De Smet fut employé dans ces différentes missions. — En 1830, les Jésuites jetèrent les fondements de leur université de Saint-Louis dans la ville de ce nom (*Saint-Louis University*).

1833. — Le P. De Smet fut envoyé en Europe par ses supérieurs pour des affaires de la Compagnie, et pour cause de santé. Il traversa en diligence les États des Illinois, l'Indiana, l'Ohio, la Virginie, le Maryland, le District de Colombia, la Pennsylvanie, le Delaware et New-York, où il s'embarqua pour le Havre-de-Grâce en France (*Portus gratiæ*). Ce deuxième passage de l'océan Atlantique s'effectua en dix-sept jours et demi. Il se rendit en Belgique par Rouen, Paris, Amiens et Lille.

d'une petite rivière où il était entré allant de Chicago à Michillimackinack. Cette mort et le départ de Talon firent perdre de vue le Mississipi qu'un autre Français, Robert de la Salle, né à Rouen, descendit quelques années plus tard jusqu'à la mer.

(*Note de l'Éditeur.*)

1834. — Après avoir visité les principales villes de la Belgique, notre missionnaire s'embarqua, à Anvers, avec trois candidats pour se rendre en Amérique. Dans la mer du Nord et dans la Manche, il essuya de furieuses bourrasques. Le navire gagna les Downs pour s'y mettre à l'abri. Le P. De Smet fut transporté à Deal, dans un état très-souffrant, causé principalement par le mal de mer, dont il avait été gravement atteint durant les tempêtes. Le médecin le jugea incapable, dans l'état où il se trouvait, de traverser l'Océan. Il se rendit à Margate en diligence, puis à Londres, en bateau à vapeur, et se dirigea ensuite par Cantorbéry, sur Douvres. Il traversa le Pas-de-Calais, et par Dunkerque et Lille, il rentra en Belgique.

1835 et 1836. — Il visita les principales villes de la Belgique et de la Hollande, et plusieurs parties de la France, dans l'intérêt des établissements américains, et pour subvenir aux besoins des jeunes candidats qui se préparaient à partir pour se rendre au noviciat du Missouri. Pendant ces deux années, il envoya plusieurs milliers de volumes et un grand nombre de beaux tableaux religieux à l'Université de Saint-Louis.

1837. — Le P. De Smet repartit de la Belgique pour les États-Unis, avec trois candidats. Il traversa la France jusqu'au Havre-de-Grâce, où il s'embarqua sur un paquebot américain. C'était la troisième fois qu'il traversait l'Atlantique. Après trente jours de voyage, on débarqua à New-York. — Nos voyageurs se rendirent à Philadelphie et par les divers chemins de fer et canaux qui passent par les monts Alleghanys ils arrivèrent à Pittsburg sur les bords

de l'Ohio. — De là ils descendirent la rivière en bateau à vapeur jusqu'à son embouchure, et remontèrent le Mississipi jusqu'à Saint-Louis, après avoir visité le séminaire de Barrens, qui est sous la direction des Lazaristes. Le Père arriva enfin, avec ses trois candidats, au noviciat établi près de Saint-Ferdinand.

1838.—Le Père De Smet fut envoyé parmi la nation des Potowatomies avec un Père et deux Frères. Tout le trajet se fit en bateau à vapeur. Chemin faisant, les missionnaires visitèrent les Kickapous, les Sancs, les Iowas, les Ottoes, les Missouris et les Omahas. Ils érigèrent une résidence et une petite église en bois, en l'honneur de saint Joseph, à six milles au nord de la rivière du Missouri, à deux milles de la petite rivière aux Maringouins et dans le voisinage de Belle-Vue. Au bout de quelques mois, cette petite chrétienté comptait au delà de trois cents personnes, et presque tous les petits enfants furent régénérés dans les saintes eaux du Baptême, ainsi qu'un bon nombre d'enfants parmi les Ottoes, les Omahas et les Pawnees. Cette partie du territoire indien est aujourd'hui enclavée dans l'État de Iowa.

1839. — Notre missionnaire fit une excursion parmi les Dacotahs ou Sioux, principalement les Yanctons et les Santees, qui étaient alors en guerre avec les Potowatomies, auxquels ils avaient récemment enlevé plusieurs chevelures. Ils les rencontra sur la rivière Vermillon. Les Sioux le reçurent avec des marques sincères d'amitié, écoutèrent avec plaisir ses entretiens sur la religion, et acceptèrent les propositions de paix que le Père leur fit au nom des Potowatomies. Après avoir baptisé plusieurs enfants métis et indiens, il

descendit, accompagné de deux hommes, le Missouri en canot, ou tronc d'arbre creusé, et arriva à la mission de Saint-Joseph. Comme on manquait de provisions, d'habits, d'outils nécessaires pour la nouvelle résidence, le Père fut envoyé en décembre, c'est le fort de l'hiver dans ces parages, à Saint-Louis, pour obtenir les secours indispensables. Il fit tout le trajet par terre, à pied, à cheval, en chariot ou charrette et en voiture. Il passa par Weston, par le fort Leavenworth, Westport, Indépendance, Lexington, Boonville, Jefferson, Uniontown, etc., et arriva à Saint-Louis quelques jours avant la nouvelle année.

1840.—Après que le Père eut préparé tout le nécessaire pour son retour parmi les Potowatomies et qu'il fut sur le point de partir, le P. Hoeken fut nommé à sa place et envoyé à la mission de Saint-Joseph. Le Père De Smet reçut ordre de ses supérieurs de se rendre aux montagnes Rocheuses, en compagnie de deux Indiens qui avaient été députés à l'évêque de Saint-Louis, par la nation des Têtes-plates et des Pends-d'oreilles, pour obtenir des missionnaires catholiques.

Il partit au mois d'avril, en bateau à vapeur, et fit le trajet jusqu'au petit village de Kansas, situé près de l'embouchure de la rivière du même nom (1). A Westport, il rejoi-

(1) Le Kansas est un territoire des États-Unis, entre celui de Nébraska au nord, les États du Missouri et de l'Arkansas à l'est, le territoire indien et le Nouveau-Mexique au sud, le Nouveau-Mexique et l'Utah à l'ouest. Les montagnes Rocheuses le séparent de l'Utah, et le Missouri forme une partie de sa frontière du nord. Le pays, surtout à l'ouest, est en grande

gnit une compagnie de négociants en pelleteries. Il entra bientôt, et pour la seconde fois, dans les vastes plaines de l'Ouest de l'Amérique du Nord. Il traversa les pays des Delawares, des Shawnees, des Kansas, des Pawnees, des Cheyennes, des Rapatas, des Dacotahs, des Corbeaux et des Serpents. Dans la vallée de Nébraska, ou rivière Platte, le Père et ses compagnons campèrent au pied de rochers que tous les voyageurs saluent avec étonnement, et qu'on appelle, *le Château, la Tour, la Cheminée.* Le Père, comme les rares voyageurs qui visitent ces parages, traça son nom sur le fameux roc Indépendance, qui sert comme de registre du désert. Ce roc s'élève sur les bords de la Rivière-Sucrée, tributaire de la branche du Sud de la Platte. Sur son chemin, il visita le fort Laramie, où il donna le baptême à un grand nombre d'enfants métis. Pendant environ douze jours, on longea le pied des Côtes-Noires, qui font partie des montagnes Rocheuses ; les cimes en sont couvertes de neiges éternelles : plusieurs s'élèvent à 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. On entra ensuite dans la vallée de l'Eau-Sucrée ; là on examina avec étonnement le passage que la rivière s'est frayé à travers un immense rocher, auquel on a donné la dénomination singulière de l'*Entrée du Diable.*

partie habité par les Indiens nomades, entre autres les Pawnees, les Osages, les Shawnees. On y voit de vastes savanes et des forêts. Le climat est froid au S.-O., doux à l'E. — Le Kansas, découvert en 1719 par le Français Dussine, faisait partie du territoire cédé en 1803 par la France aux États-Unis. Détaché plus tard du territoire indien, il a été érigé en territoire spécial en 1854. (*Note de l'Éditeur.*)

Pendant plusieurs jours, on se trouva en vue des montagnes de la *Rivière-au-vent*, avec leurs cimes glacées et couvertes de neiges. On franchit le *Passage du Sud*, le sommet des terres, qui divise les eaux de l'Atlantique de celles de la mer Pacifique. Sur le Rio-Colorado de l'Ouest, ou rivière Verte, qui se décharge dans le golfe de la Californie, nos voyageurs rencontrèrent une bande de la nation des Têtes-plates. Un grand nombre de Shoshonies et tous les chasseurs de castors s'y étaient réunis avec leurs familles indiennes, pour vendre leurs pelleteries aux négociants. Parmi eux se trouvait Jean De Velder, de Gand, qui avait passé environ quinze années parmi les Shoshonies, et qui, dès ce moment, suivit le Père De Smet et lui rendit de grands services dans ses longues courses. Tous les jours le Père disait la messe pour les chasseurs, leur prêchait, instruisait les enfants et les préparait à recevoir le baptême. Il eut le bonheur de le donner à un grand nombre d'entre eux. Ses guides Têtes-plates le conduisirent par des sentiers étroits et escarpés, à travers un labyrinthe de montagnes et de vallées, jusqu'au *Vallon-à-Pierre*, situé dans le voisinage des pics les plus élevés parmi les montagnes Rocheuses, appelés les Trois-Tetons. Les missionnaires dirigèrent leur course par monts et vallées vers la *Rivière-au-Serpent*, ou *Fourche-à-Lewis*, l'un des plus grands tributaires du fleuve Columbia. Ils le passèrent dans une espèce de bateau, construit avec des peaux. Chaque jour ils franchissaient des passages étroits, des plateaux élevés, de riantes plaines et des vallées; souvent aussi on traversait des forêts de cèdres, de pins et de cyprès presque impénétrables, et des

endroits rocheux, qui, à la première vue, paraissaient tout à fait inaccessibles. On campa près du lac Henri, d'où sort la rivière du même nom, et tributaire de la *Rivière-aux-Serpents*. C'est dans ce voisinage que le Père escalada la haute chaîne des montagnes Rocheuses. Il s'y trouva sur un plateau de neige d'où sortent plusieurs torrents, à peu de distance les uns des autres, et qui alimentent les eaux du Columbia à l'ouest et celles du Missouri à l'est. On se dirigea ensuite vers le lac des Maringouins, d'où sort la rivière de l'*Eau-puante* (eau sulfureuse), tributaire de la rivière de Madison, la fourche centrale des trois fourches qui forment le Missouri. Ici, comme sur l'autre bord, le sentier se déroulait à travers des gorges étroites, par monts et par vaux, jusqu'à la jonction des trois fourches du Missouri. Pendant les deux premiers mois que notre missionnaire accompagna les Têtes-plates et les Pends-d'oreilles dans leurs courses à travers les montagnes, il baptisa environ 600 de leurs petits enfants. Parmi les adultes baptisés dans ce voyage, se trouvèrent les deux grands chefs, nommés le Grand-Visage et la Piste-d'Ours, qui reçurent les noms de Pierre et de Paul. Chaque jour, il donnait deux instructions; tous apprirent les prières ordinaires et se rassemblaient régulièrement le soir et le matin pour les réciter. Quand le Père fit ses adieux à ces bons Indiens, vingt chefs renommés parmi les braves voulurent l'escorter, à cause des grands dangers auxquels il aurait pu être exposé de la part de leurs nombreux ennemis ; surtout dans les parages appelés les *champs de bataille indiens*. Les missionnaires se dirigèrent, par un défilé de montagne d'environ cinquante

milles, vers la rivière Roche-jaune, grand tributaire du Missouri. Ils descendirent ensuite, pendant plusieurs jours, la vallée de la Roche-jaune, puis ils traversèrent de hauts plateaux, ayant au sud les montagnes de la Rivière-au-Vent, et au nord, les Montagnes-aux-Moules. Dans la vallée de la Grosse-Corne, grand tributaire de la Roche-jaune, ils rencontrèrent deux grands camps d'Asharokeys, ou Indiens Corbeaux, qui les reçurent avec la plus grande bienveillance. Nos voyageurs, continuant leur route dans la vallée de la Rivière-au-Vent, arrivèrent au fort des Corbeaux, qui est une maison de commerce de pelleteries, bâtie près de l'embouchure de cette rivière, sur le bord de la Roche-jaune. Jusqu'ici les braves Têtes-plates avaient accompagné le Père. Ils retournèrent aux montagnes. Accompagné de Jean De Velder, le seul guide qui restât, le missionnaire, sans aucune connaissance du pays, muni d'une boussole et d'une carte, dirigea sa course vers le Fort-Union, situé sur le bord du Missouri, à trois milles au-dessus de l'embouchure de la Roche-jaune. Tout ce trajet fut fait en neuf jours, mais non sans courir de grands dangers de tomber entre les mains des partis de guerre. Au Fort-Union, comme au Fort-des-Corbeaux, le Père De Smet donna le baptême à un grand nombre d'enfants métis, et annonça pour la première fois la parole de Dieu dans un grand camp d'Assiniboins. Pendant sept jours, on suivit la vallée du Missouri pour se rendre au fort Berthold où l'on rencontra les tribus des Minataries, des Mandans et des Ricaries, qui reçurent le Père avec le plus grand respect et le plus vif empressement, en sa qualité de ministre du Grand-

Esprit. Il dut assister à plus de vingt festins dans les loges des grands chefs, bien entendu avec la permission de louer une bande de mangeurs ; ces jeunes gens se prêtèrent volontiers à remplir leur besogne, et à faire honneur aux plats bien fournis, que les bons sauvages, dans leur respect pour la Robe-noire, eurent la bonté et la politesse de lui offrir. Les chiens rôtis et bouillis figurent toujours au menu dans ces sortes d'occasions. Au fort Berthold, le Père De Smet baptisa tous les enfants métis.

On mit dix jours environ pour se rendre au Fort *Pierre Chouteau* (1), près de l'embouchure de la Mauvaise petite rivière. Le P. De Smet et ses compagnons prirent le large ; les sauvages de la tribu des Pieds-noirs les firent prisonniers. Cette fois-ci, tout de bon, ils eurent la pensée que leur dernière heure allait bientôt sonner. — Les Indiens emmenèrent les captifs dans leur camp ; le chef, à la tête de tous ses braves, les y reçut avec les plus grandes marques de respect, que les Peaux-rouges ne témoignent que dans les occasions les plus solennelles. Un grand festin termina cette rencontre et on en

(1) M. Pierre Chouteau était un catholique français qui, vers la fin du siècle dernier, émigra aux États-Unis et alla s'établir dans le Missouri. Il s'enrichit prodigieusement par le commerce des pelleteries et l'achat de terres non défrichées qu'il vendit à des prix très-rémunérateurs. Il laissa à ses héritiers une immense fortune. Son fils, M. Charles Chouteau, est aujourd'hui un des négociants les plus opulents de la ville de Saint-Louis. Dans un voyage que nous fîmes aux États-Unis en 1867-1868, le R. P. De Smet eut l'obligeance de nous présenter dans cette respectable famille.

(*Note de l'Éditeur.*)

fut quitte pour la peur. Le Fort Pierre est le grand centre de toutes les maisons de commerce sur les eaux du Haut Missouri et un grand nombre de familles l'habitent. Comme dans les autres postes, le P. De Smet y baptisa tous les enfants. On employa huit jours à se rendre au fort Vermillon : il y eut encore des baptêmes à administrer. De là on se rendit en canot jusqu'à la mission de Saint-Joseph parmi les Potowatomies. Et, comme en 1839, on fit de nouveau le voyage de la mission jusqu'à Saint-Louis, tantôt à cheval, tantôt à pied ou en voiture. Vers la fin de décembre, le Père arriva en bonne santé à l'Université de Saint-Louis.

Il faut observer ici que, dans le désert, durant tout ce voyage, le missionnaire avait dormi chaque nuit à la belle étoile — sa soutane lui servait de tente dans les mauvais temps. — Quoiqu'il fut sans provisions, la sainte providence du Seigneur lui procura chaque jour la plus grande abondance: un buffle, ou un ours, ou un chevreuil, ou une grosse corne, et de plus une bonne variété de gibier.

Dans le mois d'avril de cette année, accompagné de deux Pères et de trois frères, le Père De Smet reprit, pour se rendre aux montagnes Rocheuses, la même route qu'il avait suivie l'année précédente, jusqu'au Rio-Colorado de l'Ouest. De là il se rendit par le vallon de Brown dans la vallée de la rivière à l'Ours, tributaire du grand lac Salé. — Arrivé aux fontaines de Soda, il entra dans un défilé des montagnes et gagna les hauteurs qui séparent les eaux du Grand lac de celles de la rivière aux Serpents. On défila par un passage étroit dans la petite vallée de la rivière Portneuf et on arriva au Fort-Hall, sur les bords de la rivière

aux Serpents. Les missionnaires, après avoir passé la rivière, traversèrent un désert sablonneux, pendant trois jours, souffrant beaucoup de la soif. C'est dans ce désert que se trouvent les trois grandes Buttes. Une belle vue s'y présente dans le lointain, celle des Trois-Tetons. Ils sortirent de ce désert de sable pour entrer dans un défilé qui les conduisit dans les montagnes du Koskooski — ils passèrent ensuite par le versant, à l'Est des monts Rocheux. On rencontra le camp Tête-plate et celui des Pends-d'oreilles dans la vallée de la Tête à Castor, tributaire de la fourche de Jefferson, une des trois qui forment le Missouri. Nos voyageurs repassèrent sur le côté ouest des montagnes et entrèrent dans la belle vallée de la Loge-au-Chevreuil, entourée de fontaines sulfureuses thermales. Ils la descendirent jusqu'à sa jonction avec la vallée de la Racine-Amère, appelé depuis, la vallée de Sainte-Marie. — (Cette jonction est connue dans le pays sous le nom de la Porte de l'enfer.) Ils entrèrent dans la vallée jusqu'à la distance d'environ trente milles et y commencèrent la Mission de Sainte-Marie, parmi les Têtes-plates. C'était vers la fin de Septembre. Le Père De Smet, manquant d'outils pour les travaux de l'agriculture, et de vivres pour passer l'hiver, se rendit, accompagné de quelques sauvages, au fort Colville, situé aux chutes des chaudières du Columbia, éloignées d'environ deux cents milles. Pour y arriver, on passe par la plaine de Camasle, par celle des Chevaux et par le lac Tête-plate; on met quatre jours à traverser la grande forêt de cèdres et de pins qui longe la rivière Tête-plate. Le Père De Smet y mesura un cèdre qui avait sept brasses de circon-

férence. On y trouve des passages difficiles entre les rochers qu'on doit monter de six à sept cents pieds. On passe ensuite le long du lac Kalispel, à une distance d'environ quarante milles. On continue sa route jusqu'à la baie des Kalispels, on y traverse la rivière Tête-plate — on se rend au petit lac de la Baie — on traverse la grande chaîne des montagnes des Kalispels. — Puis on entre dans la vallée de la rivière au Moulin, et après une bonne journée de marche, on arrive au Fort Colville sur le bord du Columbia situé à deux milles des chutes qui barrent le grand fleuve. Le Père De Smet y administra le baptême à un grand nombre d'enfants métis et sauvages. Et après y avoir fait l'achat nécessaire de provisions, de semences et d'outils, il reprit le même chemin pour retourner à la mission de Sainte-Marie. Il rencontra beaucoup de difficultés et de dangers dans ce voyage, à cause de la neige qui tomba en abondance. Les passages des montagnes et les traversées des rivières furent presque impossibles, et les chemins dans la grande forêt presque impraticables, surtout pour les bêtes de somme. On arriva enfin sans grands revers ni malheurs, sain et sauf, à la Mission. Dans ce trajet allant et venant de Colville, on rencontra plusieurs bandes de Kalispels ou Pends-d'oreilles, qui présentèrent au missionnaire tous leurs petits enfants, pour les régénérer dans les saintes eaux du baptême.

1842. — Dans le printemps de cette année, le Père De Smet quitta la mission de Sainte-Marie, et se rendit au fort Vancouver, et à la vallée de Wallamette, pour y conférer, avec le gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson et

avec le très-révérend M. Blanchet, administrateur de l'Orégon, sur les intérêts présents et futurs de nos missions dans les montagnes. Il dirigea sa course vers le lac Tête-plate. — Sur un petit tributaire, au dessus du lac, il visita un grand camp de Kooteneys ou Skalzi et y baptisa tous les petits enfants. Il traversa de nouveau la grande forêt sur les bords de la rivière Tête-plate, avec ses passes étroites et difficiles, et le long des bords du grand lac des Kalispels. Dans le voisinage de la baie des Kalispels, il reçut une députation de Stietshoi ou Cœurs-d'alêne, qui l'invitèrent à venir visiter leur nation. Le missionnaire acquiesça à leur demande et pendant trois jours ceux-ci le guidèrent à travers de forêts épaisses, par monts et par vaux, et ainsi il arriva enfin sur les bords du beau lac des Cœurs-d'alêne, ou toute la nation l'attendait. Elle le reçut avec tous les témoignages du plus grand respect et de l'amitié la plus sincère. Ils l'écoutèrent avec attention pendant les trois jours qu'il put seulement leur accorder. Ils y mirent tant d'empressement, qu'un bon nombre d'entre eux apprirent dans ce court espace les prières ordinaires. Tous leurs petits enfants eurent le bonheur de recevoir le saint sacrement du baptême.

Le Père De Smet traversa ensuite une grande partie du territoire des Cœurs-d'alêne, celui de la nation des Spokanes, et la vallée de la rivière au Moulin, et se rendit à Colville. Il descendit le fleuve Columbia en esquif. Dans les petites dalles, au-dessus du fort Okinakane; l'esquif fut engagé dans un tourbillon fort dangereux ; sur neuf hommes, cinq furent engloutis et noyés. Le Père visita les forts

Okinakane et Wallawalla et y baptisa plusieurs enfants; il passa au travers des grandes dalles et fit halte aux grandes cascades, où les eaux du fleuve sont turbulentes et agitées comme une mer en furie. Ensuite il arriva au fort Vancouver. De là, il s'engagea sur le Wallamette jusqu'aux chutes de cette rivière, où se trouve aujourd'hui la ville d'Orégon. Le missionnaire arriva enfin à la mission de Saint-Paul, résidence ordinaire du très-révérend M. Blanchet. Après avoir terminé ses affaires avec le supérieur ecclésiastique et le gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson, il reprit le chemin des montagnes Rocheuses. D'abord il remonta le fleuve en esquif jusqu'au fort Wallawalla, ensuite il fit route à cheval, au travers des plaines et des déserts des Wallawallas, des Nez-percés et des Spokanes ; et enfin il visita les riches et belles terres et vallées dans la partie occupée par les Cœurs-d'alêne. Il traversa les montagnes des Cœurs-d'alêne et la vallée Sainte-Marie et revint à la mission.... Il y prit tous les arrangements nécessaires pour commencer sans délai deux nouvelles résidences, une parmi les Kalispels de la baie, une autre parmi les Cœurs-d'alênes.... Le supérieur ecclésiastique d'Orégon, le gouverneur, et tous les Pères prièrent le père De Smet de se rendre de nouveau dans les États afin d'obtenir des secours d'hommes et de matériel nécessaires au développement des missions et pour satisfaire à la demande et aux besoins des différentes tribus.

Accompagné de deux sauvages qui lui servirent de guides et de quelques chasseurs, il parcourut la vallée de Sainte-Marie jusqu'aux sources de la rivière. Il franchit le grand

plateau qui sépare les eaux de la Colombie de celles du Missouri. Par la vallée de Jefferson, la fourche du Nord, il gagna la grande plaine des trois fourches du Missouri. Le missionnaire se rendit par le même défilé, comme en 1840, dans la vallée de la Roche-Jaune. Il rencontra un grand nombre d'Indiens de la tribu des Corbeaux, visita le fort, appelé de leur nom le fort *Union*, le fort *Berthold*, le fort *Pierre*, le fort *Vermillon* et un grand nombre d'Indiens de différentes tribus ; partout il baptisa les petits enfants en très-grand nombre, et les adultes que les maladies avaient mis en danger de mort. Il repassa par les mêmes villes et villages de l'État du Missouri pour se rendre à Saint-Louis, où il parvint sain et sauf bien avant dans l'automne de cette même année 1842.



VUE DE SAINT-LOUIS DU MISSOURI (ÉTATS-UNIS).

I

PREMIER VOYAGE

(du 27 mars au 31 décembre 1840)

RELATION

adressée à M. le chanoine DE LA CROIX, à Gand

Université de St-Louis (Missouri), 4 février 1841.

Monsieur le Chanoine,

Vous vous attendez sans doute à des détails intéressants et étendus sur mon long, très-long voyage de Saint-Louis jusqu'au delà des montagnes Rocheuses (*Rocky mountains*). J'ai mis soixante jours à traverser le fameux désert américain, et près de quatre mois à revenir sur mes pas, par un nouveau et très-hasardeux chemin.

Envoyé par le Très-Révérend Évêque et par mon Provincial, pour nous assurer des dispositions des sauvages, et des succès probables qu'on pourrait espérer en établissant une Mission au milieu d'eux,

je quittai Saint-Louis, le 27 mars 1840, dans un bateau à vapeur, et je remontai le Missouri à une distance de cinq cents milles, pour me rendre aux frontières de l'État. Le navire où j'étais embarqué se trouvait (comme ils le sont tous dans ce pays où l'émigration et le commerce ont pris une si grande extension) encombré de marchandises et de passagers de tous les États de l'Union ; je puis même dire de différentes nations de la terre, blancs, noirs, jaunes et rouges avec les nuances de toutes ces couleurs. Le bateau ressemblait à une petite Babel flottante, à cause des différents idiomes et jargons qu'on y entendait. Ces passagers débarquent pour la plupart sur l'une et l'autre rive, pour y établir des fermes, construire des moulins, ériger des fabriques de toute espèce ; ils augmentent de jour en jour le nombre des habitants des petites villes et des villages qui s'élèvent comme par enchantement sur les deux rives.

A mesure que l'on remonte la rivière, on trouve le pays charmant et rempli d'intérêt, diversifié par des rochers à pic et des coteaux d'argile très-élevés et souvent entrecoupés. Les bas-fonds présentent à l'œil une grande variété d'arbres et d'arbrisseaux, des chênes et des noyers de douze différentes espèces ; le *sassafras* et l'*acacia triacanthos* dont les fleurs embaument l'air de leurs délicieux parfums ; l'*érable* qui le premier s'enveloppe de la livrée du printemps. Le sycomore, *platanus occidentalis,* roi de la forêt de l'ouest,

se développe dans les formes les plus gracieuses, avec de vastes branches, latéralement étendues, couvertes d'une écorce d'un blanc brillant, et ajoute un trait distinctif de grandeur à l'imposante beauté des forêts. J'en ai vu qui mesuraient quinze pieds et demi de diamètre. Le cotonnier, *populus deltoïdes*, est un autre géant, qui croît à une hauteur prodigieuse ; le *bignonia radicans* paraît s'y accrocher de préférence, monte jusque dans ses sommets, et déploie une profusion de grandes fleurs de couleur de flamme et en forme de trompettes. Le voyageur admire ici les mille grandes et hautes colonnes du cotonnier, enveloppées, de la terre jusqu'aux branches, d'une draperie de lierre d'une profonde verdure. C'est un de ces charmes de la nature qu'on ne peut se lasser de contempler. Le cornouiller, *cornus florida*, et le bouton rouge, *cercis canadensis*, tiennent le milieu entre l'arbre et l'arbrisseau. Le premier a une belle feuille en forme de cœur et étend ses branches en parapluie ; elles se couvrent, au printemps, de brillantes fleurs blanches ; à l'automne, elles présentent de belles baies écarlates. L'autre est le premier arbrisseau qu'on voie en fleurs le long du Missouri, c'est alors une superficie complète de boutons, ressemblant à ceux du pêcher. Ces arbrisseaux sont dispersés en tous sens dans la forêt ; et au commencement du printemps, leurs masses de fleurs brillantes forment un contraste gracieux avec le brun dominant de la verdure. Le bouton rouge donne au pay-

sage un charme que ne saurait jamais oublier le voyageur qui le voit pour la première fois. Le cerisier sauvage , le mûrier, le frêne y sont très-communs. Le sol, dans tous les bas-fonds, est prodigieusement riche , fortement imprégné de substances salines et de pierres calcaires décomposées.

Ces rivages cependant sont très-incertains et s'éboulent continuellement ; ce qui rend bourbeuse et dégoûtante l'eau de ce fleuve, d'ailleurs très-légère et saine à boire. Les bancs de sable et les arbres au fond de l'eau sont si nombreux, que l'on finit par s'y habituer et qu'on ne songe plus guère aux dangers qu'on court à chaque instant. Il est intéressant d'observer à quelle étendue les racines s'enfoncent dans ce sol fertile ; là où la terre s'éboule, on en voit toute la profondeur ; en général il n'y a qu'une grosse racine centrale, pénétrant à dix ou douze pieds, et d'autres racines plus minces qui s'étendent tout à l'entour.

Après dix jours de navigation , j'arrivai à Westport, petite ville frontière du territoire des sauvages, d'où je devais me mettre en route pour les montagnes.

Le 30 avril , je partis de Westport avec l'expédition annuelle de la Compagnie américaine des pelleteries, qui se rendait à la *Rivière-Verte*, l'une des fourches du *Rio Colorado*. Jusqu'au 17 mai , nous nous dirigeâmes vers l'ouest , traversant des plaines immenses , dépouillées d'arbres et d'arbrisseaux, excepté le long des petites rivières, et entre-

coupées de profonds ravins, où nos voyageurs se servaient d'une cordelle pour descendre et monter les charrettes. Les chaleurs de l'été commençaient déjà à se faire sentir ; le temps cependant était favorable ; souvent, le matin, le thermomètre de Fahrenheit ne marquait que 27 degrés, mais il montait jusqu'à 90 degrés vers midi. Les vents frais qui règnent sans cesse dans ces vastes plaines rendent les chaleurs supportables. Le gibier était rare ; mon chasseur cependant fournissait ma tente assez abondamment de canards, bécassines, faisans, grues, pigeons, blaireaux, cerfs et cabris. Les seuls hommes que j'aie rencontrés pendant les premiers jours étaient quelques sauvages *Kants*, qui se rendaient à Westport pour y vendre leurs pelleteries. Ils résident sur le *Kanzas* ou rivière des Kants. Leur territoire commence à soixante milles à l'ouest de l'État de Missouri, et leurs villages en sont à la distance de quatre-vingts milles. Leur langue, leurs mœurs et habitudes sont les mêmes que celles des *Osages*. En paix et en guerre, ces deux nations unissent leurs intérêts et n'en forment pour ainsi dire qu'une seule d'environ 1,700 âmes. Ils vivent dans des villages et placent pêle-mêle et sans ordre leurs huttes construites d'écorces, comme les wigwams des *Pottowatomies*, ou de joncs comme celles des *Osages*, ou en terre comme les akozos des *Pawnees* et des *Ottoes*. Ces dernières sont rondes et élevées en forme de cône ; le mur a près de deux pieds d'épaisseur ; tout l'ouvrage

est soutenu au dedans par plusieurs poteaux. Dans toutes leurs huttes, la terre dure forme le plancher; le foyer est au milieu, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le sommet. La porte est si basse et si étroite qu'on n'y entre qu'en se traînant : elle consiste dans une simple peau sèche suspendue. Ces sauvages m'ont paru très-pauvres et très-misérables : la plupart se trouvaient à pied ; la veille de notre rencontre, les *Ottoes* leur avaient volé vingt-cinq chevaux. Ils m'exprimèrent un ardent désir d'avoir une mission de nos Pères parmi eux.

A mesure que nous avancions vers l'ouest, nous traversions des côtes élevées, qui nous donnaient de temps en temps des vues étendues et fort belles. La grande plaine était parsemée de haute futaie ; on y voyait surtout le *waggère-roussé*, ou la fleur du cotonnier, plante qui abonde dans ces parages et dont les Indiens se nourrissent. Elle se trouve sur le bord d'une rivière qui porte le même nom et qui se jette dans le Kanzas ; le long de ces deux rivières il y a de riches et fertiles bas-fonds bien boisés. Tout le sommet de la grande côte est rempli de pétrifications. La surface de la terre, dans partie considérable de cette région, est couverte de grosses pierres plates, grisâtres et jaunes, confusément arrangées comme si elles étaient sorties du sein de la terre par quelque agitation souterraine.

Je n'étais encore que depuis six jours dans ce pays sauvage, lorsque je me sentis accablé par la

fièvre intermittente avec les frissons qui précèdent d'ordinaire les accès de chaleur. Cette fièvre ne m'a quitté que sur la *Roche-Jaune*, à mon retour des montagnes. Il me serait impossible de vous donner une idée de mon accablement. Mes amis me conseillaient de revenir sur mes pas, mais le désir de voir les nations des montagnes l'emporta sur toutes les bonnes raisons qu'ils purent me donner. Je suivis donc la caravane de mon mieux, me tenant à cheval aussi longtemps que j'en avais la force ; et j'allais ensuite me coucher dans un chariot sur des caisses, où j'étais ballotté comme un colis; car souvent il nous fallut traverser des ravins profonds et dont les bords étaient à pic, ce qui me mettait dans les positions les plus singulières : tantôt j'avais les pieds en l'air, tantôt je me trouvais caché comme un voleur entre les ballots et les caisses, froid comme un glaçon, ou suant à grosses gouttes et rouge comme un poêle ardent. Ajoutez que pendant trois jours (et c'étaient les plus forts de ma fièvre), je n'eus pour me désaltérer que des eaux sales et stagnantes.

Le 18 mai, après avoir traversé une belle plaine de trente milles de large, nous arrivâmes sur les bords de la *Nebraska* (rivière du Cerf), désignée par les Français sous le nom moins heureux de *Plate* ou de *Rivière-Plate*. La *Plate* est le plus grand tributaire du Missouri, et peut être considérée comme la plus merveilleuse et la plus inutile des rivières de l'Amérique du Nord; car elle a deux mille verges

de large d'un bord à l'autre, et sa profondeur n'est guère que de deux à six pieds ; le fond est un sable mouvant. Elle parcourt une distance immense à travers une large et verte vallée, et reçoit la grande abondance de ses eaux de plusieurs branches qui descendent des montagnes Rocheuses. L'embouchure de cette rivière est à huit cents milles de Saint-Louis par eau, et forme le point de division du bas et du haut Missouri. J'étais souvent saisi d'admiration à la vue des scènes pittoresques dont nous jouissions tout le long de la *Plate*. Imaginez-vous de grands étangs, dans les beaux parcs des seigneurs européens, parsemés de petites îles boisées ; la Plate vous en offre par milliers, et de toutes les formes. J'ai vu de ces groupes d'îles qu'on aurait pris facilement de loin pour des flottilles, mêlant à leurs voiles déployées des guirlandes de verdure et des festons de fleurs ; et parce qu'autour d'elles le fleuve était rapide, elles semblaient elles-mêmes fuir sur les eaux, complétant le charme de l'illusion par cette apparence de mouvement. Les deux bords de cette rivière ne sont point boisés ; les arbres que les îles produisent principalement sont les peupliers, communément appelés cotonniers ; les sauvages les coupent en hiver et l'écorce sert de nourriture à leurs chevaux. Sur la plaine de la *Plate*, on voyait bondir de nombreux cabris ; j'en voyais souvent plusieurs centaines d'un seul coup d'œil ; c'est l'animal le plus agile des prairies. Le chasseur emploie

la ruse pour en approcher : il s'élance au grand galop vers l'animal ; celui-ci part comme un éclair, laissant le cavalier à une grande distance derrière lui : bientôt il s'arrête pour l'observer (c'est un animal très-curieux) ; pendant ce temps, le chasseur descend de cheval et se couche ventre à terre ; il fait toutes sortes de cabrioles avec les bras et les jambes, secouant de temps en temps son mouchoir, ou un bonnet rouge, au bout de la baguette de son fusil. Le cabri approche à pas lents pour le reconnaître et l'observer ; et lorsqu'il est à la portée de la carabine, le chasseur lui lâche son coup et le tue. Souvent il en abat jusqu'à six, avant que la bande se disperse. Les autres animaux sont rares dans cette région ; il y a cependant des signes évidents que le gibier n'y a pas toujours manqué.

Pendant plusieurs journées de marche, nous trouvâmes toute la plaine couverte d'ossements et de crânes de buffles peints, rangés en cercle ou en demi-lunes, et portant différentes devises ; c'est au milieu de ces crânes que les *Pawnees* ont coutume de pratiquer leurs sortiléges superstitieux, lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse. Le matelot, après un long voyage sur mer, se réjouit à la vue d'herbes flottantes, ou de petits oiseaux de terre, qui, venant se reposer sur les cordages du navire, lui donnent des signes certains qu'il approche du terme de sa course. De même, dans ce désert, le voyageur, fatigué de vivre si long-

temps de viande salée, se réjouit à la vue de ces ossements blanchis par le temps qui lui annoncent le voisinage des buffles. Aussi n'entendait-on dans tout le camp que des cris de joie ; nos chasseurs avaient compris que la plaine des buffles n'était pas éloignée, et ils saluaient par de bruyants vivats l'espoir de porter bientôt le carnage parmi les paisibles troupeaux.

Aux mêmes lieux, nous trouvâmes encore le *wistonwish* des sauvages ou le chien des prairies, auquel les voyageurs donnent à plus juste titre le nom d'*écureuil américain*. Ces animaux paraissent avoir une espèce de police établie dans leur société. Les cellules de leurs villages sont généralement placées sur la pente d'une côte, quelquefois près d'un petit lac ou ruisseau, plus souvent à une grande distance de l'eau, afin que la terre qu'ils habitent ne soit point exposée à l'inondation. Ils sont d'une couleur brun foncé, excepté le ventre, qui est blanc ; leur queue n'est pas aussi longue que celle de l'écureuil gris, mais ils ont exactement la même forme ; les dents, la tête, les ongles et le corps sont de l'écureuil parfait, excepté qu'ils sont plus grands et plus gras que cet animal. Les voyageurs croient que leur seule nourriture est la racine du gazon, et la rosée du ciel leur unique breuvage.

En continuant notre route, nous vîmes de temps en temps les tombeaux solitaires des *Pawnees*, probablement ceux de quelques chefs ou braves ,

qui étaient tombés en combattant contre leurs ennemis héréditaires les *Sioux*, les *Sheyennes* ou les *Osages*. Ces tombeaux étaient ornés de crânes de buffles peints en rouge ; le cadavre est assis dans une petite cabane faite de joncs et de branches d'arbres, et fortement travaillée pour empêcher les loups d'y pénétrer. La figure est barbouillée de vermillon, le corps est couvert de ses plus beaux ornements de guerre, et à côté on voit des provisions de toute espèce : viandes sèches, tabac, poudre et plomb, fusil, arc et flèches. Pendant plusieurs années, les familles viennent au printemps renouveler ces provisions. Ils ont l'idée que l'âme voltige longtemps dans le voisinage du lieu où le corps repose, avant qu'elle prenne son essor vers le pays des esprits.

Après sept jours de marche le long de la Plate, nous arrivâmes dans les plaines habitées par les buffles. De grand matin je quittai seul le camp pour en avoir une vue plus à mon aise ; j'en approchai par des ravins, sans me montrer et sans leur donner le vent, qui m'était favorable. C'est l'animal qui a l'odorat le plus subtil ; il lui fait connaître la présence de l'homme à la distance de quatre milles, et aussitôt il s'enfuit, cette odeur lui étant insupportable. Je gagnai inaperçu une haute colline, semblable par sa forme au monument de Waterloo ; de là je jouissais d'une vue libre d'environ douze milles à l'entour. Cette vaste plaine était tellement couverte d'animaux, que les marchés ou les foires d'Europe ne vous en donneraient

qu'une faible idée. C'était vraiment comme la foire du monde entier, rassemblée dans une de ses plus belles plaines. J'admirais le pas lent et majestueux de ces lourds bœufs sauvages, marchant en file et en silence, tandis que d'autres broutaient avec avidité le riche pâturage qu'on appelle l'herbe courte des buffles. Des bandes entières étaient couchées sur l'herbe au milieu des fleurs ; toute la scène réalisait en quelque façon l'ancienne description de l'Écriture-Sainte, parlant des vastes contrées pastorales de l'Orient, où il y avait des animaux sur mille montagnes. Je ne pouvais me lasser de contempler cette scène ravissante, et pendant deux heures je regardai ces masses mouvantes avec le même étonnement. Tout à coup l'immense armée parut éveillée ; un bataillon donnait l'épouvante à l'autre ; toute la troupe était en déroute, fuyant de tous côtés. Les buffles avaient eu vent de leur ennemi commun : les chasseurs s'étaient élancés au grand galop au milieu d'eux. La terre semblait trembler sous leurs pas, et les bruits sourds que l'on entendait étaient semblables aux mugissements lointains du tonnerre. Les chasseurs tiraient à droite et à gauche ; ils firent un grand carnage parmi les plus superbes de ces animaux. Je retournai avec eux au camp. Ils avaient chargé plusieurs chevaux d'une provision de langues de buffles, de bosses, de côtes, etc., abandonnant le reste aux loups et aux vautours. Nous dressâmes nos tentes à une petite distance de

cette boucherie ; et chacun se mit en mouvement dans le camp pour faire la cuisine. Manquant de bois sur les bords de la *Plate*, nos gens se servirent de la fiente sèche de buffle ; elle brûle comme la tourbe. Il nous fallut recourir souvent au même expédient dans les prairies des Côtes-Noires.

Au milieu de la nuit, des bruits affreux, des hurlements, des aboiements m'éveillèrent ; on aurait dit que les quatre tribus *Pawnees* s'étaient rassemblées pour nous disputer le passage sur leur territoire. Je réveillai mon guide pour savoir la cause de ce bruit et pour le disposer à recevoir l'attaque de l'ennemi. Il me répondit en riant : « Tranquillisez-vous, ce n'est rien. Les loups sont à faire festin après leur long carême d'hiver : ils se partagent les carcasses des vaches que les chasseurs ont laissées dans la prairie. » Les loups sont très-nombreux dans ces régions. D'après le dire des sauvages, ils tuent tous les ans le tiers des veaux des buffles ; souvent même, lorsqu'ils sont en fortes bandes, ils attaquent les gros bœufs ou les vaches, se portent tous ensemble contre un seul buffle, et en un instant le jettent par terre avec une grande dextérité et le dévorent. J'ajouterai ici, pour vous donner une idée du grand nombre de ces animaux le long du Missouri, que cette année, 1840, la compagnie des pelleteries a expédié soixante mille peaux de buffles à Saint-Louis. On évalue en outre à cent mille le nombre des buffles que les sauvages du Missouri tuent tous les ans pour

leurs propres besoins, pour leurs tentes, leurs robes et leurs couvertures de selle.

Le 28, nous passâmes à gué la *Fourche-du-Sud* de la *Plate*. Toute cette région, jusqu'aux grandes montagnes, est une véritable bruyère, rocheuse et sablonneuse, couverte de scories et d'autres substances volcaniques ; il n'y a d'endroits fertiles que sur les bords des rivières et des ruisseaux. Cette région, nous dit un voyageur moderne, ressemble aux déserts de l'Asie par ses vastes plaines onduleuses et dégarnies de bois, et par ses terres incultes, arides et solitaires, qui fatiguent l'œil par leur étendue et leur monotonie. C'est un pays où l'homme ne fait point sa demeure ; dans certaines saisons de l'année, le chasseur même et son coursier y manquent de nourriture. L'herbage y est brûlé et dépérit ; les rivières et les ruisseaux sont à sec ; le buffle, le cerf et le chevreuil se retirent dans des prairies éloignées, se tiennent sur les confins de la verdure expirante, et laissent derrière eux une vaste solitude inhabitée, entrecoupée de ravins et de lits d'anciens torrents, qui aujourd'hui ne servent qu'à tourmenter le voyageur et à augmenter sa soif. Par-ci par-là la surface plane de ce grand désert est interrompue par des monceaux de pierres, confusément entassées comme des ruines ; ou bien il est traversé par des bancs de rochers, qui se dressent devant le voyageur comme d'infranchissables barrières ; telles sont les *Côtes-Noires*. Au delà s'élèvent les *montagnes Rocheuses*, les limites du

monde transatlantique. Les gorges et les vallées de cette vaste chaîne donnent asile à un grand nombre de tribus sauvages, dont plusieurs ne sont que les restes mutilés de différents peuples, jadis paisibles possesseurs des prairies, et maintenant refoulés par la guerre dans des défilés presque inaccessibles, où la spoliation n'essayera plus de les poursuivre.

Ce désert de l'ouest, tel que je viens de le décrire, semble devoir défier l'industrie de l'homme civilisé. Quelques terres, plus heureusement situées sur le bord des fleuves, seraient peut-être avec succès soumises à la culture ; d'autres pourraient se changer en pâturages aussi fertiles que ceux de l'est ; mais il est à craindre que, dans sa presque totalité, cette immense région ne forme comme un océan entre la civilisation et la barbarie, et que des bandes de malfaiteurs, organisées comme les caravanes des Arabes, n'y exercent impunément leurs déprédations. Ce sera peut-être un jour le berceau d'un nouveau peuple, composé des anciennes races sauvages et de cette classe d'aventuriers, de fugitifs et de bannis que la société repousse de son sein, population hétérogène et menaçante, que l'Union Américaine amoncelle comme un sinistre nuage sur ses frontières, et dont elle accroît sans cesse l'irritation et les forces en transportant des tribus entières d'Indiens, des rives du Mississipi où ils ont pris naissance, dans les solitudes de l'ouest qu'elle leur assigne pour exil. Ces sauvages

emportent avec eux une haine implacable contre les blancs qui les ont, disent-ils, injustement chassés de leur patrie, loin des tombeaux de leurs pères, pour se mettre en possession de leur héritage. Si quelques-unes de ces tribus forment un jour des hordes semblables aux peuples nomades, moitié pasteurs, moitié guerriers, qui parcourent avec leurs troupeaux les plaines de la haute Asie, n'est-il pas à craindre qu'avec le temps d'autres ne s'organisent en bandes de pillards et d'assassins, qui auront pour coursiers les chevaux légers des prairies, le désert pour théâtre de leurs brigandages, et des rochers inaccessibles pour mettre en sûreté leurs jours et leur butin ?

Le 31 mai, nous campâmes à deux milles et demi de l'une des curiosités les plus remarquables de cette région sauvage. C'est un monticule en forme de cône, de près d'une lieue de circonférence, entrecoupé de beaucoup de ravins, et placé sur une plaine unie. Au sommet du monticule s'élève une colonne carrée de trente à quarante pieds de largeur, sur cent vingt de haut ; la forme de cette colonne lui a fait donner le nom de *Cheminée ;* elle a cent soixante-quinze verges au-dessus de la plaine ; on l'aperçoit à trente milles de distance. La *Cheminée* est composée d'argile dans un état de stratification, avec des couches entremêlées de pierres à sable blanches et grisâtres. Il semble que c'est le reste d'une haute montagne que les vents et les orages auront déformée peu à peu depuis plusieurs

siècles ; encore quelques années, et cette grande curiosité naturelle s'écroulera, et ses ruines ne formeront qu'un monticule dans la vaste plaine ; car lorsqu'on l'examine de près, on aperçoit à sa cime une énorme crevasse. Dans le voisinage de cette merveille, les coteaux ont tous un aspect singulier ; quelques-uns ont l'apparence de tours, de châteaux et de villes fortifiées. A quelque distance, on pourrait à peine se persuader que l'art ne s'est point mêlé aux fantaisies de la nature. Des bandes de l'*Ashata*, animal aussi appelé *Grosse-Corne*, se tiennent au milieu de ces mauvaises terres. La *Cheminée*, ses châteaux et ses villes fantastiques terminent un coteau élevé, se dirigeant du sud au nord. Nous y avons trouvé un passage étroit entre deux rochers perpendiculaires de trois cents pieds de haut.

Cette région abonde en magnésie, de sorte que le sel de Glauber se trouve presque partout et en plusieurs endroits en grandes quantités à l'état de cristallisation. Les serpents à sonnettes, et autres reptiles dangereux qu'on y rencontre à chaque pas, seraient un fléau pour la contrée, si les sauvages n'avaient découvert, dans une racine très-commune en ces parages, un spécifique infaillible contre toutes les morsures venimeuses.

Quoique nous fussions encore à la distance de trois journées des *Côtes-Noires*, nous les voyions déjà très-distinctement. Partout nous étions au milieu des buffles. Si la terre est ingrate et

produit peu de chose, la Providence a pourvu d'une autre manière à la subsistance des Indiens et des voyageurs qui traversent ces régions ; nous abattions sans peine six buffles par jour pour les quarante personnes que contenait notre camp. Dans tout mon voyage, je n'ai pu me lasser de contempler avec admiration ces animaux vraiment majestueux avec leurs épaules, leur cou et leur tête raboteux. Si leur nature pacifique n'était connue, leur seul aspect ferait trembler. Ils sont timides, sans méchanceté, et aucunement à redouter, excepté dans leur propre défense, lorsqu'ils sont blessés et serrés de près. Ils sont doués d'une force extraordinaire, et quoiqu'ils paraissent lourds, leur course est cependant très-rapide ; il faut un bon cheval pour les suivre à une grande distance.

Dans cette même région, les bandes de chevaux marrons ou sauvages sont très-nombreuses ; il est nécessaire d'user de beaucoup d'adresse et d'avoir des chevaux à longue haleine pour les prendre. Les Espagnols-Mexicains et en général les Indiens sont adroits dans cette sorte de chasse ; il est rare qu'ils manquent, quoique à la course, à leur passer la longe autour du cou.

Le 4 juin, nous traversâmes en canot de buffle la *Fourche-à-la-Ramée*, l'un des principaux tributaires de la *Plate*. Nous y trouvâmes une quarantaine de loges des *Sheyennes*, qui nous reçurent avec toutes les marques de bonté et d'estime ; ils

étaient polis, propres et décents dans leurs manières. Les hommes en général sont d'une grande taille, droits et vigoureux ; ils ont le nez aquilin et le menton fortement prononcé. L'histoire de cette nation est celle de toutes les tribus sauvages des prairies : ce sont les restes de la puissante nation des *Shaways*, anciens habitants de la *Rivière-Rouge* qui se jette dans le lac Winnepeg. Les *Sioux*, leurs irréconciliables ennemis, les forcèrent, après une longue guerre, à passer le Missouri, et à se réfugier sur une petite rivière appelée *Warrikane*, où ils se fortifièrent ; mais les vainqueurs vinrent les y attaquer de nouveau, et les poussèrent, de poste en poste, jusqu'au milieu des *Côtes-Noires*, sur les eaux de la *Grande-Sheyenne*. Après tous ces revers, leur tribu a perdu même son nom ; elle n'est plus connue que sous celui de la rivière qu'elle fréquente. Maintenant les *Sheyennes*, craignant une autre attaque de leurs cruels ennemis, ne font plus d'efforts pour s'établir dans une demeure permanente. Ils ont embrassé la vie nomade, vivent de la chasse et suivent le buffle dans ses différentes migrations.

Les grands chefs de ce village m'invitèrent à un festin et me firent passer par toutes les cérémonies du calumet, c'est-à-dire qu'ils font d'abord fumer le Grand-Esprit en élevant la pipe vers le ciel, ensuite vers le soleil, la terre et l'eau ; puis le calumet fait trois fois le tour de la loge ; il passe de main en main, et chacun en tire une demi-douzaine

de bouffées. Alors le chef m'embrassa et me souhaita le bonjour en me disant : « *Robe-Noire*, mon « cœur a tressailli de joie lorsque j'ai appris qui « vous étiez. Ma loge n'a jamais eu de jour plus « grand ; dès que j'eus reçu la nouvelle de votre « arrivée, j'ai fait remplir ma grande chaudière « pour vous fêter au milieu de mes braves. Soyez « le bienvenu. J'ai fait tuer en votre honneur mes « trois meilleurs chiens, ils étaient gras à pleine « peau. » Ne vous étonnez pas si je vous dis que c'est là leur plus grand festin, et que la chair de chien sauvage est très-délicate et fort bonne ; elle ressemble beaucoup à celle d'un petit cochon. La portion qu'on m'accorda était grande : les deux cuisses et les pattes avec cinq ou six côtes ; la loi du festin ordonnait de tout manger, je n'en pouvais venir à bout. Enfin j'appris qu'on pouvait se débarrasser de son plat en l'avançant à un autre convive, avec un présent de tabac.

Je pris de là occasion de leur parler des principaux points de la Religion ; je leur expliquai les dix commandements de Dieu et plusieurs articles du Symbole. Je leur fis connaître l'objet de mon voyage aux montagnes, leur demandant, si eux aussi ne désireraient pas d'avoir des Robes-Noires parmi eux, pour apprendre à leurs enfants à connaître et à servir le Grand-Esprit. La proposition parut leur plaire beaucoup, et ils me répondirent qu'ils feraient leur possible pour rendre le séjour des Robes-Noires agréable parmi eux. Je crois

qu'un zélé missionnaire réussirait très-bien dans son ministère chez ces sauvages. Leur langue, dit-on, est très-difficile ; leur nombre est d'environ deux mille. Les nations voisines considèrent ces Indiens comme les guerriers les plus courageux des prairies.

Le fort la Ramée se trouve au pied des *Côtes-Noires*. On ne remarque rien, ni dans la couleur du sol de ces montagnes, ni dans celle des rochers, qui puisse leur donner ce nom ; elles le doivent à la sombre verdure des petits cèdres et des pins qui ombragent leurs flancs. La terre végétale près des rivières et dans les vallées est assez bonne ; les terres hautes sont très-stériles et presque entièrement couvertes de blocs de granit, de quartz, de marcassite (fer sulfuré) et d'autres espèces de pierres entremêlées, qui indiquent évidemment qu'à une époque éloignée il y a eu dans cette région de grandes convulsions souterraines.

On voit à la Ramée une branche des montagnes Rocheuses à la distance de quarante milles. Elle a cinq mille pieds au-dessus de la plaine. Le thermomètre de Fahrenheit montait tous les jours jusqu'à 80 et 90 degrés dans les vallons de ces montagnes ; et cependant leurs sommets étaient couverts de neige. Souvent je me suis trompé par rapport aux distances : quelquefois je désirais examiner de près un grand rocher ou une côte d'une apparence singulière; je m'y dirigeais dans la persuasion de m'y rendre à cheval en une heure ; et

j'y mettais au moins deux ou trois heures. Il faut que cela soit dû à la grande pureté de l'atmosphère dans les prairies de cette haute région. L'absinthe est une production spontanée de ce pays, elle y croît à une hauteur de huit à dix pieds, et en si grande abondance qu'elle rend le voyage en charrette très-incommode. Les cerises à grappes, les groseilles, les poires des côtes (petit fruit noir excellent) y sont très-abondantes. Le sureau y croît dans les ravins ; le cotonnier de deux espèces est commun dans les bas-fonds ; sur les bords des rivières et sur la pente des montagnes, on voit des bocages de cèdres et de pins.

Le 14, nous campâmes au pied de la *Butte-Rouge*. Cette côte très-élevée, de couleur d'ocre rouge, composée d'argile à l'état de pétrification, est un point central qui voit sans cesse passer et repasser les sauvages, soit qu'ils émigrent à l'ouest, soit qu'ils remontent vers le nord. La branche du nord de la Plate, que nous avions suivie jusqu'ici, prend là une direction méridionale ; sa source est à cent cinquante milles plus haut. De la *Butte-Rouge* nous passâmes par un coteau élevé sur la *Rivière-de-l'eau-Douce*, ainsi appelée à cause de la grande pureté de ses eaux. L'endroit le plus remarquable de cette rivière est celui où se trouve le fameux rocher *Indépendance;* c'est le premier roc massif de cette fameuse chaîne de montagnes qui divise l'Amérique septentrionale, et que les voyageurs appellent l'*Épine dorsale de l'univers ;* il est composé de

granit *in situ* d'une grosseur prodigieuse, et couvre une surface de plusieurs milles d'étendue ; il est entièrement découvert de la cime jusqu'à la base. C'est le grand registre du désert ; car on y lit en gros caractères le nom de tous les voyageurs qui y ont passé ; le mien y figure en qualité de premier prêtre qui ait parcouru ces plages lointaines. Pendant plusieurs journées, nous avions à notre droite une chaîne de ces roches nues, bien proprement appelées les *montagnes Rocheuses ;* ce ne sont que rochers entassés sur rochers ; on dirait qu'on a sous les yeux les ruines d'un monde entier recouvertes comme d'un linceul par des neiges éternelles.

Le 19, nous découvrîmes les *Montagnes-au-Vent* où la caravane a son rendez-vous et se sépare ; nous en étions cependant encore éloignés de neuf journées de marche. Tous les jours, nous nous apercevions que le froid était de plus en plus sensible, et le 24, nous traversâmes des plaines couvertes de neige. Le lendemain nous nous rendîmes des eaux tributaires du Missouri sur celles du *Colorado*, qui se jette dans la mer Pacifique par la Californie, à deux degrés plus au sud que la Nouvelle-Orléans. Le passage à travers les montagnes est presque inaccessible ; il a de cinq à vingt-cinq milles de largeur, et quatre-vingts de longueur. On calcule que ces montagnes ont de vingt à vingt-quatre mille pieds au-dessus du niveau de l'océan Atlantique.

Le 30, j'arrivai au rendez-vous, où une bande des

Têtes-Plates, qui avaient été avertis de mon approche , m'attendait déjà. Le rendez-vous avait lieu , comme je l'ai dit plus haut, sur le bord de la *Rivière-Verte*, un tributaire du *Colorado*; c'est l'endroit où les chasseurs aux castors et les sauvages de différentes nations se rendent tous les ans pour vendre leurs pelleteries et se procurer les choses nécessaires.

Je vous donnerai ici une petite notice sur les mœurs, les caractères et les localités des différents peuples des montagnes, d'après mes propres observations et les meilleures informations que j'ai pu obtenir.

Les *Soshonies* , c'est-à-dire les déterreurs de racines, surnommés les *Serpents*, se trouvaient en grand nombre au rendez-vous. Ils habitent la partie méridionale du territoire de l'*Orégon* , dans le voisinage de la haute Californie. Leur population d'environ 10,000 âmes se partage en plusieurs peuplades disséminées çà et là, dans le pays le plus inculte de toute la région à l'ouest des montagnes; presque toute la surface y est couverte de scories et d'autres productions volcaniques. On les a surnommés *Serpents*, parce que, dans leur indigence, ils sont réduits comme ces reptiles à fouiller la terre et à se nourrir de racines. Quelques bandes de chasseurs se rendent parfois à l'est des montagnes, à la chasse des buffles, et dans la saison où le poisson remonte, ils descendent sur les bords de la *Rivière-aux-Saumons* et de ses tributaires pour faire leurs provisions d'hiver. Ils sont assez

bien pourvus de chevaux. Au rendez-vous ils firent leur parade pour saluer les blancs qui s'y trouvaient. Trois cents de leurs guerriers se rendirent en ordre et au grand galop au milieu de notre camp. Ils étaient hideusement barbouillés, armés de leurs massues, et tout couverts de plumes, de perles, de queues de loups, de dents et de griffes d'animaux, bizarres ornements, dont chacun s'était paré selon son caprice. Ceux qui avaient reçu des blessures dans les batailles, et ceux qui avaient tué des ennemis de leur tribu, montraient avec ostentation leurs cicatrices et faisaient flotter au bout de perches, en forme d'étendards, les chevelures qu'ils avaient enlevées. Après avoir fait plusieurs fois le tour du camp, en poussant par intervalles des cris de joie, ils descendirent de cheval et vinrent donner la main à tous les blancs en signe d'amitié.

Les principaux chefs, au nombre de trente environ, m'invitèrent à un conseil. Comme parmi les *Sheyennes*, il fallut aussi passer par toutes les cérémonies du calumet : le chef traça d'abord un petit cercle sur la terre, y plaça un morceau brûlant de fiente sèche de vache, et y alluma son calumet. Il offrit ensuite la pipe au Grand-Esprit, au soleil, à la terre et aux quatre points cardinaux. Les autres gardaient tous le plus profond silence et restaient assis immobiles comme des statues. Le calumet passa de main en main, et je remarquai que chacun avait une manière différente de

le saisir. L'un tournait le calumet avant de mettre le tuyau à la bouche ; le suivant faisait un demi-cercle en l'acceptant ; un autre tenait le récipient en l'air, un quatrième le baissait jusqu'à terre et ainsi de suite. Je suis naturellement enclin à rire ; j'avoue qu'en cette occasion j'ai dû faire des efforts sérieux pour ne pas éclater, en contemplant la gravité que ces pauvres sauvages conservaient au milieu de ces simagrées ridicules. Ces diverses façons de fumer entrent dans leurs pratiques superstitieuses de religion ; chacun a la sienne, dont il n'oserait dévier pendant toute sa vie, de peur de déplaire à ses Manitous. Je leur fis connaître les motifs de ma visite, le commandement que Dieu avait fait aux Robes-Noires d'aller prêcher sa sainte loi à toutes les nations de la terre, l'obligation que tous les peuples avaient de la suivre dès qu'ils la connaîtraient, le bonheur éternel qu'elle procure à tous ceux qui la suivraient fidèlement jusqu'à la mort, et l'enfer avec tous ses tourments qui serait le partage de quiconque fermerait l'oreille à la parole de Jésus-Christ. Je leur fis concevoir les avantages que leur procurerait une mission, et je finis en leur prêchant les principales vérités du Christianisme. Les sauvages m'accordèrent la plus grande attention et parurent dans l'admiration de la sainte doctrine que je venais de leur expliquer. Ils tinrent conseil entre eux pendant l'espace d'une demi-heure, et l'orateur, au nom de tous les chefs, m'adressa les paroles suivantes : « Robe-Noire,

« vos paroles ont trouvé accès dans nos cœurs, « elles n'en sortiront jamais. Nous désirons de « connaître et de pratiquer la sublime loi dont « vous venez de nous faire part, au nom du « Grand-Esprit, que nous aimons. Tout notre pays « vous est ouvert, vous n'avez qu'à faire votre « choix pour former un établissement. Tous, tant « que nous sommes, nous quitterons les plaines et « les forêts, pour venir nous placer sous vos ordres « autour de vous. » Je leur conseillai, en attendant cet heureux jour, de choisir des hommes sages dans leurs différents camps, pour faire les prières en commun soir et matin ; que là les bons chefs trouveraient occasion d'exciter tout le monde à la vertu. Le soir même ils s'assemblèrent, et le grand chef promulgua une loi portant qu'à l'avenir celui qui volerait ou commettrait quelque autre scandale serait puni en public.

Les *Serpents* croient que le Grand-Esprit réside particulièrement dans le soleil, le feu et la terre. Lorsqu'ils font une promesse solennelle, ils prennent le soleil, le feu et la terre à témoin de l'obligation qu'ils contractent. Lorsqu'un chef ou un brave de la nation meurt, ses femmes, ses enfants et ses plus proches parents se coupent les cheveux; c'est leur grand deuil. Ils rasent même les crinières et les queues à tous les chevaux que le défunt possédait, ce qui donne à ces pauvres animaux un air bien triste. Ils font ensuite au milieu de sa loge un tas de tout son butin, coupent en petits

bouts les perches qui la supportent, et brûlent tout son avoir à la fois. Le cadavre est garrotté sur son coursier favori et conduit sur le bord de la rivière voisine. Là, les guerriers poursuivent l'animal, et le cernent de près en jetant des cris si affreux, qu'ils le forcent à s'élancer dans le courant avec le corps de son maître. Alors redoublant leurs cris, ils recommandent au cheval de transporter sans délai son maître au pays des âmes. Ce n'est pas tout. Pour témoigner leur douleur, ils se font des incisions sur toutes les parties charnues du corps; et plus l'attachement au défunt est grand, plus les incisions qu'ils se font sont profondes. On m'a assuré qu'ils prétendent que la douleur s'échappe par ces plaies. Croiriez-vous que ces mêmes gens, si sensibles à la mort d'un parent, ont, comme les *Sioux*, les *Pawnees*, et la plupart des nations nomades, la coutume barbare d'abandonner sans pitié aux bêtes féroces du désert les vieillards et les malades, dès qu'ils commencent à leur causer de l'embarras dans leurs expéditions de chasse ?

Tandis que je me trouvais dans leur camp, les *Serpents* se préparaient à une expédition contre les *Pieds-Noirs*. Aussitôt que le chef eut annoncé à tous les jeunes guerriers sa résolution de porter la guerre sur les terres de l'ennemi, tous ceux qui se proposaient de le suivre préparèrent leurs munitions, chaussures, arcs et flèches. La veille du départ, le chef, à la tête de ses soldats, fit sa danse

d'adieu à chaque loge : partout il reçut un peu de tabac ou quelque autre présent. Si, dans ces expéditions, ils font des femmes prisonnières, ils les emmènent au camp et les livrent à leurs femmes, mères et sœurs : celles-ci les assomment aussitôt à coups de hache et de couteau, vomissant contre ces pauvres malheureuses, dans leur rage effrénée, les paroles les plus accablantes et les plus outrageantes. « Chiennes de *Pieds-Noirs*, s'écrient-elles, ah ! si « nous pouvions aujourd'hui dévorer les cœurs de « tous vos enfants, et nous baigner dans le sang de « votre maudite nation ! »

Les *Jouts*, une tribu des *Serpents*, brûlent les corps de leurs parents avec les meilleurs chevaux que possédait le défunt. Le cadavre avec les chevaux égorgés est placé sur un grand tas de bois sec. Quand la fumée s'élève en tourbillons, ils croient que l'âme du sauvage s'envole vers la région des esprits, emportée par ses fidèles coursiers ; et pour exciter ceux-ci à un plus rapide essor, ils poussent tous à la fois des hurlements affreux.

Les *Sampeeches*, les *Payous* et les *Ampayous* sont les plus proches voisins des *Serpents*. Il n'y a peut-être pas dans tout l'univers un peuple plus misérable, plus dégradé et plus pauvre. Les Français les appellent communément les *Dignes-de-pitié*, et ce nom leur convient à merveille. Le pays qu'ils habitent est une véritable bruyère ; ils logent dans les crevasses des rochers ou dans des trous creusés en terre ; ils n'ont pas d'habillements ; pour

toute arme, un arc, des flèches et un bâton pointu; ils parcourent les plaines incultes à la recherche des fourmis et des sauterelles, dont ils se nourrissent, et ils croient faire un festin quand ils rencontrent quelques racines insipides, ou quelques baies nauséabondes. Des personnes respectables et dignes de foi m'ont assuré qu'ils se repaissent des cadavres de leurs proches et qu'ils mangent même quelquefois leurs propres enfants. On ne connaît pas leur nombre; car ils ne sont guère que deux, trois ou quatre ensemble. Ils sont si timides qu'un étranger aurait bien de la peine à les aborder. Dès qu'ils en aperçoivent un, soit blanc, soit sauvage, ils donnent l'alarme en allumant un feu de bois; un instant après, le même signal se multiplie dans tous les endroits où ils sont campés. On en a compté plus de quatre cents à la fois, qui, à ce signal, couraient se cacher au milieu de roches inaccessibles; ce qui fait présumer qu'ils sont très-nombreux. Lorsqu'ils vont à la recherche des racines et des fourmis, ils cachent leurs petits enfants dans les herbes ou dans les trous des rochers. Quelques-uns de temps en temps se hasardent à quitter leurs cachettes, viennent trouver les blancs, et leur vendent leurs enfants pour des bagatelles. Les Espagnols de la Californie font quelquefois des incursions dans leur pays pour enlever les enfants. On m'a assuré qu'ils les traitent avec humanité, qu'ils les instruisent dans la religion, et que, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, ils

leur accordent la liberté, ou les retiennent dans une espèce d'esclavage en leur confiant la garde de leurs chevaux, ou en les faisant travailler dans leurs fermes. J'ai eu la consolation de baptiser plusieurs de ces êtres malheureux ; eux aussi m'ont raconté les circonstances que je vous rapporte. Il serait facile de trouver des guides parmi les nouveaux convertis ; par ce moyen on pourrait s'introduire chez ces pauvres abandonnés, leur apprendre la nouvelle consolante de l'Évangile, et rendre leur sort, sinon plus heureux sur la terre, au moins meilleur par l'espérance d'un avenir de bonheur éternel. Si Dieu m'accorde la grâce de retourner aux montagnes, et que mes supérieurs me le permettent, je me dévouerai avec bonheur à la conversion de ces hommes misérables et vraiment dignes de pitié.

Le pays des *Utaws* est situé à l'est et au sud-est de celui des *Soshonies*, aux sources du *Rio Colorado*; ils sont environ 4,000. Ils paraissent doux et affables, très-polis et hospitaliers pour les étrangers, et charitables entre eux. Ils subsistent de la chasse, de la pêche, de fruits et de racines, productions spontanées de leur territoire. Leur habillement n'a rien d'extraordinaire ; ils sont d'une grande simplicité dans leurs mœurs ; le pays est chaud, le climat favorable, et la terre très-propre à la culture.

En s'avançant vers le Nord, on trouve les *Nez-Percés ;* leur pays a des parties très-cultivables ; il y a aussi de riches et vastes pâturages.

Ces sauvages possèdent un grand nombre de chevaux ; quelques-uns en ont jusqu'à cinq ou six cents. La nation des *Nez-Percés* compte à peu près 2,500 individus. Quoiqu'ils aient des ministres protestants , sur les rapports qu'eux-mêmes m'en ont faits et d'après les entretiens que j'ai eus avec plusieurs de leurs chefs, ils seraient charmés d'avoir des missionnaires catholiques parmi eux.

A l'ouest des *Nez-Percés*, sont les *Kayuses*, sauvages honnêtes, pacifiques et hospitaliers. Il sont au delà de 2,000. Leur richesse, comme celle des *Nez-Percés* , consiste en chevaux , mais de la plus belle race des montagnes. Une grande partie de leur territoire est très-fertile et produit en abondance une certaine racine appelée la *Kammache* , dont ils font du pain , et qui avec le poisson et le gibier forme leur nourriture habituelle.

Les *Walla-Walla* habitent sur la rivière de même nom, l'un des tributaires du *Columbia* , et leur pays s'étend aussi le long de ce fleuve. Ils sont environ 500. Leur caractère, leurs mœurs et leurs habitudes ne diffèrent point de ceux des sauvages que je viens de nommer.

La tribu *Paloose* appartient à la nation des *Nez-Percés* et leur ressemble sous tous les rapports. Elle habite les bords des deux rivières des *Nez-Percés* et du *Pavillon*. Ils ne sont guère que 300.

Les quatre nations que je viens de citer parlent

la même langue, avec une légère différence de dialecte.

Au nord-ouest des *Palooses* se trouve la nation des *Spokanes*. Ils sont au nombre de près de 800. Plusieurs petites tribus, qu'on peut considérer comme appartenant à la même nation, se tiennent dans le voisinage. Leur pays est diversifié par des montagnes et des vallées, dont quelques parties sont très-fertiles. Ils s'appellent entre eux les *Enfants du Soleil*, dans leur langue *Spokani* ; leur subsistance principale est la pêche et la chasse, les racines et les fruits.

A l'est de ceux-ci sont les *Cœurs-d'Alène*, environ 700 âmes. Ils se distinguent par la civilité, l'honnêteté et la bonté. Leur pays est plus ouvert que celui des *Spokanes* et plus propre à la culture.

Le pays de mes chers *Têtes-Plates* est encore plus à l'est et au sud-est, et s'étend jusqu'aux montagnes Rocheuses. Cette tribu est sans contredit la plus intéressante de tout l'Orégon. Francs, nobles et généreux dans leurs dispositions, ils ont toujours montré une grande bienveillance envers les blancs, et un grand désir de connaître la religion chrétienne. Ils sont au nombre d'environ 800 ; ils mènent une vie nomade ; ils chassent le buffle sur les bords des rivières *Clarke* et *du Saumon* ; tous les printemps, ils traversent les montagnes et descendent jusqu'à l'embouchure des trois fourches du Missouri. Cette nation a été beaucoup réduite par les assauts continuels que lui ont

livrés les *Pieds-Noirs*. Quoique d'une grande bravoure, ils sont très-paisibles dans leurs habitudes, et, pour éviter leurs ennemis, ils désirent s'établir en permanence sur leurs terres. Ils attendent le retour de nos missionnaires pour exécuter leurs louables desseins. « Cultiver la terre et vivre « en bons et fervents chrétiens, tel est, disent-ils, « l'objet de tous nos vœux. » Leur pays est montagneux, mais entrecoupé de vallées riantes et fertiles, très-riches en pâturages. Les montagnes sont froides, couvertes de neige pendant une grande partie de l'année ; mais dans les vallées le climat est doux.

Les *Ponderas*, communément appelés les *Pends-d'Oreille*, ressemblent aux *Têtes-Plates*, de corps, de caractère, de manières, de dispositions, de mœurs et de langage ; ils ne font maintenant avec eux qu'un seul et même peuple. Leur nombre s'élève à plus de 1,200 ; ils habitent au nord de la rivière *Clarke*, sur les bords d'un lac qui porte leur nom. Leur pays possède des endroits très-fertiles. Ils attendent avec impatience notre retour, pour commencer la culture des terres et pour continuer à vivre ensemble avec les *Têtes-Plates* sous la sainte loi de l'Évangile. J'ai eu le bonheur de la leur prêcher pendant trois mois, et ils s'y sont tous soumis avec le plus grand empressement et la plus grande docilité.

Je crois que vous ne lirez pas sans intérêt une petite notice de mon séjour parmi eux et de mes

excursions dans leur compagnie. Ne vous étonnez pas de ce que depuis le mois d'avril jusqu'au mois de décembre, j'aie mené la vie nomade d'un sauvage, vivant de chasse et de racines, sans pain, sans sucre et sans café, n'ayant pour tout lit qu'une peau de buffle et une couverture de laine, passant les nuits à la belle étoile lorsqu'il faisait beau, et bravant les orages et les tempêtes sous une petite tente. Je vous ai parlé de ma fièvre ; elle semblait s'obstiner à ne pas me quitter : eh bien, la vie dure que je menais m'en a enfin débarrassé ; et je me porte à merveille depuis le mois de septembre.

Jamais de ma vie je n'ai joui d'autant de consolations que durant mon séjour parmi ces bons *Têtes-Plates* et *Ponderas*. Le Seigneur m'a amplement dédommagé de toutes les privations et souffrances que j'avais endurées dans ce long et pénible voyage. J'ai dit plus haut que j'avais trouvé une députation de ces deux tribus au rendez-vous de la *Rivière-Verte* ; ces bons Indiens étaient venus au devant de moi pour me servir d'escorte dans ces pays si dangereux à parcourir. Notre rencontre ne fut pas celle d'étrangers, mais d'amis ; c'étaient comme des enfants qui accourent à la rencontre de leur père, après une longue absence. Je pleurais de joie en les embrassant, et eux aussi, les larmes aux yeux, m'accueillaient avec les expressions les plus tendres ; et avec une naïveté vraiment patriarcale, ils me racontaient toutes

les petites nouvelles de la nation, leur conservation presque miraculeuse dans un combat de soixante des leurs contre deux cents *Pieds-Noirs*, combat qui avait duré cinq jours, et dans lequel ils avaient tué environ cinquante de leurs ennemis sans perdre un seul homme. « Nous nous som-
« mes battus en braves, me disaient-ils, dans le
« désir de vous voir ; le Grand-Esprit a eu pitié
« de nous, il nous a aidés à éloigner les dangers
« sur la route qui doit vous conduire à notre camp.
« Les *Pieds-Noirs* ne nous molesteront plus pour
« quelque temps, ils se sont retirés en pleurant ;
« nos frères brûlent d'impatience de vous voir. »
Nous remerciâmes ensemble le Seigneur de nous avoir préservés jusqu'ici au milieu de tant de dangers, et nous implorâmes sa protection dans les nouvelles et longues courses qui nous restaient à faire.

Je m'étais arrêté quatre jours sur la *Rivière-Verte* pour laisser le temps à mes chevaux de se remettre de leurs fatigues, pour donner de bons et salutaires avis aux chasseurs canadiens qui paraissaient en avoir grand besoin, et pour m'entretenir avec les sauvages des différentes nations. Le 4 juillet, je me remis en route avec mes *Têtes-Plates ;* dix braves Canadiens voulurent aussi m'accompagner ; un bon Flamand de Gand, *Jean-Baptiste De Velder*, ancien grenadier de Napoléon, qui avait quitté sa patrie il y a trente ans, et avait passé les quatorze dernières années aux montagnes

en qualité de chasseur de castors, offrit généreusement de me servir et de m'aider dans toutes mes courses. Il était résolu, me disait-il, à passer le reste de ses jours dans les pratiques de sa sainte religion. Il avait presque oublié la langue flamande, excepté ses prières et un cantique en vers flamands en l'honneur de Marie, qu'il avait appris étant enfant sur les genoux de sa mère, et qu'il récitait tous les jours. Pendant trois jours nous remontâmes la *Rivière-Verte*, et le 8 nous la traversâmes, nous dirigeant à travers une plaine élevée qui sépare les eaux du *Colorado* de celles du *Columbia*. Le lin, dans cette plaine, ainsi que dans toutes les vallées des montagnes que j'ai traversées, croît dans la plus grande abondance : il ressemble en tout au lin qu'on cultive en Belgique, excepté qu'il est bisannuel ; même tige, calice, semence, et fleur bleue qui se ferme le jour et s'ouvre le soir. En quittant la plaine, nous descendîmes par un sentier de plusieurs mille pieds et nous arrivâmes dans la vallée de *Jackson*. Le penchant des montagnes voisines abonde en plantes des plus rares, et offre une superbe collection pour l'amateur botaniste. La vallée a dix-sept milles de long sur cinq à six de large. De là nous passâmes par un défilé étroit et extrêmement dangereux, mais en même temps pittoresque et sublime. Des murailles de rochers presque à pic s'élèvent jusqu'à la région des neiges perpétuelles, et se projettent souvent au-dessus d'un sentier étroit

et raboteux, où chaque pas offre la chance d'une chute. Nous le suivîmes l'espace de dix-sept milles sur le flanc d'une montagne inclinée à un angle de 45 degrés, au-dessus d'un torrent qui s'élançait avec fracas et en cascades à des centaines de pieds plus bas que notre route. Le défilé était si étroit, et les montagnes de chaque côté si hautes, que le soleil avait peine à y pénétrer pendant une ou deux heures de la journée. Des forêts de pins comme ceux de Norwège, de sapins à baume, de peupliers ordinaires, de cèdres, de mûriers et de plusieurs autres arbres couvrent la pente de ces montagnes.

Le 10, après avoir traversé une haute montagne, nous arrivâmes sur les bords de la *Rivière-à-Henri*, l'un des principaux tributaires de la *Rivière-au-Serpent*. La masse des neiges fondues pendant les chaleurs de juillet avait gonflé ce torrent à une hauteur prodigieuse. Ses eaux mugissantes s'élançaient avec fureur et blanchissaient de leur écume de gros blocs de granit qui leur disputaient vainement le passage. Ce spectacle n'intimida pas nos sauvages et nos Canadiens ; accoutumés à ces sortes de périls, ils se précipitèrent à cheval dans le torrent et le passèrent à la nage. Je n'osais me hasarder à faire de même ; pour me passer, ils firent une espèce de sac avec ma loge de peau, ils y mirent tous mes effets et me placèrent dessus. Les trois *Têtes-Plates* qui s'étaient jetés à la nage pour guider ma frêle embarcation me dirent en

riant de ne pas craindre, que j'étais sur un excellent bateau ; et en effet cette machine flottait sur l'eau comme un cygne majestueux, et en moins de dix minutes je me trouvai sur l'autre bord, où nous campâmes pour la nuit. Le lendemain nous eûmes encore à gravir une haute montagne à travers une épaisse forêt de pins, et sur la cime nous trouvâmes la neige qui était tombée pendant la nuit, à la hauteur de deux pieds. C'est une chose très-remarquable dans cette région ; quand il pleut en été dans la vallée, la neige tombe à gros flocons sur les montagnes. En descendant dans le beau vallon appelé *Pierre*, nous trouvâmes le sentier escarpé et glissant. Les chevaux et les mulets des montagnes sont très-adroits dans ces sortes de passages dangereux ; on n'a qu'à les laisser faire, et l'on est sûr d'être sauf ; le cavalier qui voudrait s'obstiner à les guider dans ces circonstances serait en danger, à chaque pas, de se casser le cou.

Dans les vallées des montagnes, le sol est en général noirâtre, quelquefois jaune. Souvent il est entremêlé de marne et de substances marines dans un état de décomposition. Cette espèce de sol pénètre à une grande profondeur, comme on le voit dans les vastes coupures des ravins et sur les bords des rivières. La végétation dans ces vallées est très-abondante ; c'est un pays où le géologue peut admirer les grands mouvements d'opération volcanique ; il y trouve en même temps de quoi examiner les différentes formations des laves, etc.

Une journée de marche dans le grand vallon de *Pierre* nous mena au camp des *Têtes-Plates* et des *Ponderas*.

Déjà les perches étaient dressées pour étendre ma loge : à mon approche, hommes, femmes et enfants vinrent ensemble à ma rencontre pour me donner la main, et me souhaiter la bienvenue ; ils étaient au nombre d'environ 1,600. Les plus anciens pleuraient de joie, tandis que les jeunes gens exprimaient leur contentement par des sauts et des cris d'allégresse. Ces bons sauvages me conduisirent à la loge du vieux chef, appelé dans sa langue le *Grand-Visage*. Il avait l'aspect d'un véritable patriarche, et me reçut au milieu de tout son conseil avec la plus vive cordialité. Il m'adressa ensuite les paroles suivantes, que je vous rapporte mot à mot, pour vous donner une idée de son éloquence et de son caractère : « *Robe-Noire*, « soyez le bienvenu dans ma nation. C'est aujour- « d'hui que *Kyleêeyou* (le Grand-Esprit) a accom- « pli nos vœux. Nos cœurs sont gros, car notre « grand désir est rempli. Vous êtes au milieu d'un « peuple pauvre et grossier, plongé dans les téné- « bres de l'ignorance. J'ai toujours exhorté mes « enfants à aimer *Kyleêeyou*. Nous n'ignorons pas « que tout ce qui existe est à lui, et que notre en- « tière dépendance repose dans sa main libérale. « De temps en temps, de bons blancs nous ont « donné de sages avis, et nous les avons suivis ; « et dans l'ardeur de notre cœur, pour nous faire

« instruire de tout ce qui concerne notre salut,
« nous avons député de nos gens, à différentes
« reprises, à la *Grande Robe-Noire* de Saint-Louis
« (Mgr l'Évêque) afin qu'il envoie un Père pour nous
« parler.... *Robe-Noire*, nous suivrons les paroles
« de votre bouche. » J'eus ensuite un long entretien sur la religion avec ces braves gens; je leur expliquai l'objet et les avantages de ma mission, et la nécessité de se fixer en permanence dans un endroit avantageux et fertile. Tous m'exprimaient le plus grand contentement et montraient beaucoup d'ardeur pour échanger l'arc et le carquois contre la bêche et la charrue.

J'établis avec eux un règlement pour les exercices spirituels, particulièrement pour les prières du matin et du soir en commun, et pour les heures des instructions. Un des chefs m'apporta aussitôt une cloche pour donner les signaux, et, dès la première soirée, je rassemblai tout le monde autour de ma loge. Je leur fis connaître ma conversation avec leurs chefs, le plan que j'allais suivre pour leur instruction, et les dispositions nécessaires que le Grand-Esprit demandait d'eux, pour comprendre et pratiquer la sainte loi de Jésus-Christ, qui seule pouvait les sauver des peines de l'enfer, les rendre heureux sur la terre et leur procurer, après cette vie, un bonheur éternel avec Dieu dans le ciel. Je dis ensuite les prières du soir, et pour conclusion ils chantèrent ensemble, dans une harmonie qui me surprit beaucoup, et que je trouvai admirable

pour des sauvages, plusieurs cantiques de leur propre composition, à la louange de Dieu. Il me serait impossible de vous décrire les émotions que j'éprouvais en ce moment. Qu'il est touchant pour un missionnaire d'entendre publier les bienfaits du Très-Haut par de pauvres enfants des forêts qui n'ont pas encore eu le bonheur de recevoir la lumière de l'Évangile !

Tous les matins, au point du jour, le vieux chef se levait le premier ; puis montant à cheval, il faisait le tour du camp pour haranguer son peuple. C'est une coutume qu'il a toujours observée, et qui a maintenu, je pense, ces Indiens dans la grande union et dans la simplicité admirable que l'on remarque parmi eux. Ces 1,600 personnes, par ses soins paternels et ses bons avis, paraissaient ne former qu'une seule famille, où l'ordre et la concorde régnaient d'une manière vraiment étonnante. « Allons, s'écriait-il, courage, mes enfants, « ouvrez les yeux ! Adressez vos premières pen- « sées et vos premières paroles au Grand-Esprit. « Dites-lui que vous l'aimez, qu'il vous fasse « miséricorde. Courage, car le soleil va paraître, « il est temps que vous alliez à la rivière pour « vous laver. Soyez prompts à vous rendre à « la loge de notre Père au premier son de la « cloche ; soyez-y tranquilles ; ouvrez vos oreilles « pour entendre et votre cœur pour retenir toutes « les paroles qu'il vous dira. » Il faisait ensuite des remontrances paternelles sur ce que lui et les

autres chefs avaient remarqué de défectueux dans leur conduite de la veille. A la voix de ce vieillard, que tous aiment et respectent comme un tendre père, ils s'empressaient de se lever, tout était en mouvement dans le village, et en quelques instants les bords de la rivière étaient couverts de monde.

Quand tous se trouvaient prêts, je sonnais la cloche pour la prière et depuis le premier jour jusqu'au dernier , ils ont continué à montrer la même avidité d'entendre la parole de Dieu. L'empressement était si grand, qu'ils couraient pour avoir une bonne place ; les malades mêmes s'y faisaient porter. Quelle leçon pour les chrétiens lâches et pusillanimes des anciens pays catholiques, qui ont toujours assez de temps pour se rendre aux offices divins et croïent satisfaire lorsqu'ils arrivent au premier évangile, et qu'ils obtiennent la bénédiction à l'*Ite missa est;* et pour ceux qui prétextent la moindre infirmité ou l'apparence du mauvais temps pour se dispenser de l'obligation d'assister à la sainte Messe et aux sermons de leurs pasteurs ! Cette ardeur pour la prière et l'instruction (et je leur prêchais régulièrement quatre fois par jour), au lieu de diminuer, s'est augmentée jusqu'à mon départ. Ils me disaient souvent qu'ils faisaient leurs délices d'entendre la parole de Dieu. Le lendemain de mon arrivée parmi eux, je n'eus rien de plus pressé que de traduire les prières dans leur langue à l'aide d'un bon interprète. Quinze

jours après, dans une instruction, je promis une médaille à celui qui le premier pourrait réciter sans faute le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les dix commandements de Dieu et les quatre actes. Un chef se leva : « Mon Père, me dit-il, votre médaille m'appartient. » Et, à ma grande surprise, il récita toutes ces prières sans manquer un mot. Je l'embrassai et le fis mon catéchiste. Le bon sauvage mit tant de zèle et de persévérance dans son emploi, qu'en moins de dix jours toute la nation sut réciter les prières.

Pendant mon séjour parmi ce bon peuple, j'ai eu le bonheur de régénérer près de 600 d'entre eux dans les eaux salutaires du baptême ; tous désiraient ardemment d'obtenir la même grâce, et leurs dispositions étaient sans doute excellentes ; mais comme l'absence des missionnaires ne devait être que momentanée, je crus prudent de les remettre à l'année suivante, pour leur faire concevoir une grande idée de la dignité du Sacrement, et pour les éprouver dans ce qui regarde l'indissolubilité des liens du mariage, qui est une affaire inconnue parmi les nations indiennes de l'Amérique ; car ils se séparent souvent pour les causes les plus frivoles. Parmi les adultes baptisés se trouvaient les deux grands chefs, celui des *Têtes-Plates* et celui des *Ponderas*, tous deux octogénaires. Avant de leur conférer le saint Sacrement, comme je les excitais à renouveler la contrition de leurs péchés, l'*Ours-Ambulant* (c'est le nom du

second) me répondit : « Lorsque j'étais jeune, et « même jusqu'à un âge avancé, j'ai été plongé dans « une profonde ignorance du bien et du mal, et « dans cet intervalle sans doute j'ai souvent dû « déplaire au Grand-Esprit. J'implore sincère- « ment mon pardon. Mais toutes les fois que j'ai « reconnu qu'une chose était mauvaise, je l'ai aus- « sitôt bannie de mon cœur. Je ne me souviens « pas que de ma vie j'aie offensé le Grand-Esprit « de propos délibéré. » Est-il dans notre vieille Europe beaucoup de chrétiens qui puissent se rendre un pareil témoignage ?

Je n'ai pu découvrir parmi ces gens le moindre vice répréhensible, si ce n'est les jeux de hasard, dans lesquels ils risquent souvent tout ce qu'ils possèdent. Ces jeux ont été abolis à l'unanimité, aussitôt que je leur eus expliqué qu'ils étaient contraires au commandement de Dieu qui dit : « Vous ne désirerez aucune chose qui appartient à votre prochain. » Ils sont scrupuleusement honnêtes dans leurs ventes et achats ; jamais ils n'ont été accusés d'avoir commis un vol ; tout ce qu'on trouve est porté à la loge du chef, qui proclame les objets et les remet au propriétaire. La médisance est inconnue même aux femmes ; le mensonge surtout leur est odieux. Ils craignent, disent-ils, d'offenser Dieu, c'est pourquoi ils n'ont qu'un cœur, et ils abhorrent une *langue fourchue* (un menteur). Toute querelle, tout emportement serait puni avec sévérité. Nul ne souffre sans que

ses frères s'intéressent à son malheur, et viennent au secours de sa détresse ; aussi n'ont-ils point d'orphelins parmi eux. Ils sont polis, toujours d'une humeur joviale, très-hospitaliers, et s'aident mutuellement dans leurs besoins. Leurs loges sont toujours ouvertes à tout le monde ; ils ne connaissent pas même l'usage des clefs et des serrures. Un seul homme, par l'influence qu'il a justement acquise grâce à sa valeur dans les combats et à sa sagesse dans les conseils, conduit la peuplade entière : il n'a besoin ni de gardes, ni de verrous, ni de barreaux de fer, ni de prisons d'État. Souvent je me suis répété : Sont-ce là des peuples que les gens civilisés osent appeler du nom de sauvages... ? Partout où j'ai rencontré des Indiens dans ces régions éloignées, j'ai trouvé parmi eux une grande docilité dans tout ce qui est propre à améliorer leur condition. La vivacité de leurs jeunes gens est surprenante ; leur amabilité, la douceur de leurs caractères et leurs relations entre eux sont remarquables. Trop longtemps on s'est accoutumé à juger les sauvages de l'intérieur par ceux des frontières : ces derniers ont appris les vices des blancs, qui, guidés par la soif insatiable d'un gain sordide, tâchent de les corrompre et les encouragent par leur exemple.

J'avais trouvé le camp des *Têtes-Plates* et des *Ponderas* dans le vallon de *Pierre ;* ce vallon est situé au pied des trois *Tetons*, montagnes pointues d'une hauteur prodigieuse, puisqu'elles s'élèvent

presque perpendiculairement à plus de dix mille pieds, et sont couvertes de neiges perpétuelles. Il y en a cinq, mais trois seulement peuvent être vues à une grande distance. De là nous remontâmes l'une des fourches principales de la *Rivière-à-Henri*, faisant tous les jours de petits campements, de neuf à dix milles de distance les uns des autres. Souvent, dans ces petites courses, nous passâmes et repassâmes de hautes côtes, des torrents larges et rapides, des défilés étroits et dangereux. Souvent aussi nous rencontrâmes de beaux vallons, unis et ouverts, riches en pâturages qui offraient une belle verdure émaillée de fleurs, et où le baume des montagnes (le thé des voyageurs) abonde. Ce thé, lors même qu'il a été écrasé sous les pieds de plusieurs milliers de chevaux, remplit encore l'air de son délicieux parfum. Dans les vallons et les défilés que nous traversâmes, plusieurs montagnes attirèrent encore notre attention : quelques-unes formaient des cônes s'élevant à la hauteur de plusieurs milliers de pieds, à un angle de 45 à 50 degrés, très-unis et couverts d'une belle végétation : d'autres représentaient des dômes ; d'autres étaient rouges comme la brique bien brûlée, et portaient encore les empreintes de quelque grande convulsion de la nature ; les scories et la lave étaient tellement poreuses qu'elles flottaient sur l'eau ; on les trouvait répandues dans toutes les directions, et en plusieurs endroits en si grande abondance, qu'elles paraissaient avoir rempli des

vallées entières. Dans plusieurs endroits on distinguait encore l'ouverture d'anciens cratères. Les couches argileuses et volcaniques des montagnes sont en général horizontales ; mais sur quelques points elles se dressent perpendiculairement, ou bien elles sont courbées ou onduleuses ; souvent on les prendrait pour l'ouvrage de l'art.

Le 22 juillet, le camp se rendit au lac *Henri*, l'une des sources principales du *Columbia* ; il a environ dix milles de circonférence. Nous gravissions à cheval la montagne qui sépare les eaux de deux grands fleuves : le *Missouri*, qui est à proprement parler la branche principale du Mississipi et se jette avec lui dans le golfe du Mexique ; et le *Columbia*, qui porte le tribut de ses eaux à l'océan Pacifique. De la place élevée où je me trouvais, je distinguais facilement les deux lacs des *Maringouins*, sources d'une des principales branches de la fourche du nord du Missouri, appelée la rivière de *Jefferson*. Les deux lacs ne sont guère qu'à huit milles l'un de l'autre. Je me dirigeai vers le sommet d'une haute montagne, pour mieux examiner la distance des cours d'eau qui donnent naissance à ces deux grandes rivières ; je les vis descendre en cascades d'une hauteur immense, se précipitant avec fracas de roc en roc ; même à leur source ils formaient déjà deux gros torrents qui n'étaient guère qu'à une centaine de pas l'un de l'autre. Je voulais absolument atteindre la cime. Au bout de six heures de fatigue, je

me trouvai épuisé : je crois avoir monté à la hauteur de 5,000 pieds ; j'avais traversé des neiges amoncelées à plus de vingt pieds d'épaisseur, et cependant la cime de la montagne était encore à une grande élévation au-dessus de ma tête. Je me vis donc contraint d'abandonner mon projet, et je m'assis. Je pensais aux pères de la Compagnie qui desservent les missions sur les bords du Mississipi et de ses tributaires, depuis *Council-Bluffs* jusqu'au golfe du Mexique. Je pleurais de joie aux heureux souvenirs qui s'éveillaient dans mon cœur. Je remerciais le Seigneur de ce qu'il avait daigné favoriser les travaux de ses serviteurs, dispersés dans cette vaste vigne, implorant en même temps sa grâce divine pour toutes les nations de l'Orégon, et en particulier pour les *Têtes-Plates* et les *Ponderas*, qui venaient si récemment et de si bon cœur de se ranger sous l'étendard de Jésus-Christ. Je gravai en gros caractères sur la surface molle d'un rocher cette inscription : S^tus^. IGNATIUS PATRONUS MONTIUM. DIE 23 JULII AN. 1840.

Je dis la messe en action de grâces au pied de cette montagne, entouré de mes sauvages qui entonnaient des cantiques à la louange de Dieu, et je m'installai dans le pays au nom de notre saint fondateur. Implorons son secours, afin que, par son intercession dans le ciel, cet immense désert, qui donne de si grandes espérances, puisse bientôt se remplir de dignes et infatigables ouvriers. C'est aujourd'hui le temps favorable pour y prêcher

l'Évangile aux différentes nations. Les apôtres du protestantisme commencent à s'y rendre en foule et à se choisir les meilleurs endroits, et bientôt la cupidité et l'avarice de l'homme civilisé feront les mêmes agressions ici que dans l'Est, et l'abominable influence des blancs qui se sont établis sur les frontières interposera la même barrière à l'introduction de l'Évangile, que tous les sauvages paraissent avoir le désir de connaître, et qu'ils suivront, comme les bons *Têtes Plates* et *Ponderas*, avec fidélité.

Pendant tout mon séjour aux montagnes, je disais régulièrement la sainte Messe les dimanches et les jours de fêtes, ainsi que les jours où les sauvages ne levaient point le camp au matin. L'autel était construit de saules ; ma couverture formait le devant d'autel, et toute la loge était ornée d'images et de fleurs du pays ; les sauvages s'agenouillaient en dehors dans un cercle d'environ deux cents pieds, entouré de petits pins et de cèdres, qu'on y avait plantés exprès ; ils y assistaient assidûment avec la plus grande modestie, attention et dévotion ; et comme ils appartenaient à différentes nations, ils chantaient les louanges de Dieu en tête-plate, en nez-percé et en iroquois ; les Canadiens, mon Flamand et moi nous chantions des cantiques en français, en anglais et en latin. Les *Têtes-Plates* avaient la coutume depuis plusieurs années de ne jamais lever le camp le dimanche et de passer cette journée en pratiques de dévotion.

Le 24 juillet, nous traversâmes la montagne et transportâmes notre camp du lac *Henri* sur le lac des *Maringouins*. Jusqu'au 8 août nous traversâmes encore une grande variété de pays. Tantôt nous nous trouvions dans des vallons ouverts et riants; tantôt sur des terres stériles; nous franchissions de hautes montagnes et des défilés étroits, quelquefois nous étions dans des plaines élevées et étendues, profusément couvertes de blocs et de fragments de granit.

Le 10, nous campâmes sur la rivière de *Jefferson*. La vallée est riche en beaux pâturages et boisée d'arbres d'une chétive croissance. Nous la descendîmes, faisant tous les jours de douze à quinze milles, et le 21 du même mois nous arrivâmes à la jonction des trois fourches du *Missouri*, là où ce fleuve commence à prendre son nom; nous campâmes sur les bords de celle du milieu, dans une belle et grande plaine, où les buffles se montraient en bandes innombrables. Depuis la *Rivière-Verte* jusqu'ici, nos sauvages s'étaient nourris de racines et de la chair d'animaux, tels que le chevreuil rouge et à queue noire, l'élan, la gazelle, la grosse-corne ou mouton des montagnes, l'ours gris et noir, le loup, le lièvre et le chat sauvage. Nous tuions de temps à autre de la volaille, comme le coq des montagnes, la poule des prairies (espèce de faisan), le cygne, l'oie, la grue et le canard. On pêchait beaucoup de poisson dans les rivières, particulièrement la truite saumonée. Mais la viande de vache est le mets

favori de tous les chasseurs, et aussi longtemps qu'ils en trouvent, ils ne tuent jamais d'autres animaux. Se trouvant donc maintenant au milieu de l'abondance, les *Têtes-Plates* se préparèrent à faire leurs provisions d'hiver ; ils érigèrent des échafaudages de saules autour de leurs loges pour y sécher les viandes, et chacun prépara son arme à feu, son arc et ses flèches. Quatre cents cavaliers, vieux et jeunes, montés sur leurs meilleurs chevaux, partirent de bon matin pour la grande chasse : je voulus les accompagner pour contempler de près ce spectacle frappant. A un signal donné, ils fondirent au grand galop sur les bandes de buffles ; tout parut bientôt confusion et déroute dans la plaine : les chasseurs poursuivirent les vaches les plus grasses, déchargèrent leurs fusils et lancèrent leurs flèches, et au bout de trois heures, ils en tuèrent au delà de cinq cents. Alors les femmes, les vieillards et les enfants s'approchèrent, et à l'aide des chevaux, ils emportèrent les peaux et la viande, et bientôt tous les échafaudages furent remplis et donnèrent au camp l'aspect d'une vaste boucherie. Les buffles sont difficiles à tuer ; on doit les blesser dans les organes vitaux. La balle qui frappe le front d'un bœuf ne produit point d'autre effet sur l'animal qu'un mouvement de tête et une exaspération plus grande ; au contraire, celle qui frappe le front d'une vache pénètre. Plusieurs bœufs, blessés à mort dans cette chasse, se défendirent avec fureur.

Disons maintenant quelques mots sur les mœurs et coutumes des nations indiennes de l'Ouest en général. Dans toutes les tribus des montagnes, le costume est à peu près le même. Les hommes portent une tunique très-longue de peau de gazelle ou de grosse-corne; des guêtres de peau de chevreuil ou de biche ; des chaussures de la même étoffe, et un manteau de peau de buffle ou une couverture de laine, rouge,bleue, verte ou blanche.Les coutures de leurs habillements sont ornées de longues franges ; ils en ôtent la crasse en les frottant avec de la terre blanche (c'est le savon des sauvages). L'Indien aime à entasser parure sur parure ; il attache à sa longue chevelure des plumes de toute espèce ; la plume de l'aigle occupe toujours la place principale ; c'est le grand oiseau de médecine, le Manitou ou l'esprit tutélaire du guerrier sauvage. Ils s'attachent en outre toutes sortes de colifichets , des rubans de toutes couleurs , des anneaux, des osselets et des écailles. Ils portent au cou des colliers de perles entrelacées d'une sorte d'écaille oblongue qu'ils ramassent sur les bords de la mer Pacifique. Le matin , tous se lavent; mais , faute d'essuie-main, ils se servent du bout de leur tunique. Chacun rentre ensuite dans sa loge pour faire sa toilette , c'est-à-dire , pour se frotter la figure, les cheveux, les bras et la poitrine de graisse d'ours sur laquelle ils étendent une forte couche de vermillon, ce qui leur donne un aspect farouche et hideux : souvent je

m'imaginais, en les rencontrant, voir devant moi ces visages boursouflés qu'on appelle en Belgique *vagevuurs gezichten*. Les petits garçons portent une espèce de dalmatique en peau, bordée de piquants de porc-épic et ouverte aux deux bords, ce qui donne un air tout-à-fait singulier à ces petits sans culotte et sans chemise. Jusqu'à l'âge de sept ans, ils n'ont rien pour se couvrir pendant l'été ; ils passent les journées entières à jouer dans l'eau ou dans les bourbiers : en hiver on les enveloppe dans des morceaux de cuir. Les femmes se couvrent d'une grande pèlerine, ornée de dents d'élan et de plusieurs rangées de perles de diverses couleurs. Cet habillement, lorsque la peau est blanche et propre, fait un bel effet. Le sauvage met autant de soin à orner son coursier, qu'il en emploie pour sa propre personne ; la tête, la poitrine et les flancs de l'animal sont couverts de pendants de drap d'écarlate, brodés de perles, et ornés de longues franges, auxquelles ils attachent de petites sonnettes.

On peut dire en général que la propreté ne compte pas au nombre des vertus du sauvage ; il m'a fallu quelque temps pour supporter leur saleté ; il m'en faudra peut-être bien plus pour les corriger. Pardonnez-moi si j'entre ici dans quelques détails bien dégoûtants ; celui qui se croit appelé à ces missions doit connaître ce qu'on y rencontre. J'ai vu les *Sheyennes*, les *Serpents*, les *Youts* etc., manger la vermine les uns des autres à pleins

peignes. Souvent de grands chefs, pendant qu'ils m'entretenaient, ôtaient sans cérémonie leur tunique en ma présence, et, tout en causant, s'amusaient à faire cette espèce de chasse dans les coutures ; à mesure qu'ils délogeaient le gibier, ils le croquaient avec autant d'appétit que des bouches plus civilisées croquent les amandes et les noisettes, les pattes d'écrevisses et de crabes. Leurs chaudières, leurs marmites et leurs plats, à moins de tomber par accident dans l'eau, ne touchent jamais cet élément pour être lavés. Les femmes portent des espèces de chapeaux sans bords, faits de paille, très-serrés et gommés ; dans leurs loges, ces chapeaux leur servent de vases à boire et de plats pour manger la soupe, et ce qui vous paraîtra incroyable au premier abord, elles s'en servent même pour préparer la viande ; et à l'aide de cailloux incandescents elles chauffent l'eau dans cette espèce de marmite.

La grande ambition du sauvage et toute sa richesse consistent à avoir des chevaux, une belle loge, une bonne couverture ou casaque et un bon fusil. Au delà, à peine y a-t-il quelque chose qui puisse le tenter. Le seul avantage que lui donnent ses chevaux, c'est qu'au temps de la chasse, il peut tuer autant de buffles qu'il le désire, et emporter beaucoup de viande.

Les sauvages sont très-adroits à tanner la peau d'un animal. Ils ôtent les chairs avec un fer dentelé, et le poil avec une petite pioche ; alors la

peau, frottée avec le cerveau de la bête, devient très-molle et propre au travail. Ils ne sont pas moins habiles à faire leurs arcs d'un bois très-élastique ou de la corne du cerf; leurs flèches sont faites d'un bois pesant, et garnies de pointes de fer ou d'une pierre en forme de lance; l'effet que font ces armes est étonnant. La corne des grosses-cornes et des buffles leur sert à faire des coupes, des plats, et d'excellentes cuillers; ils amollissent la corne en la faisant cuire dans des cendres chaudes, et lui donnent ainsi toutes sortes de formes : en refroidissant, elle reprend sa dureté primitive. Ils font de bons paniers de saules, d'écorces, ou de paille.

En général, les sauvages des montagnes admettent l'existence d'un Être suprême, le Grand-Esprit, créateur de toutes choses, l'immortalité de l'âme, et une vie future où l'homme est récompensé ou puni d'après ses actes. Ce sont les points principaux de leur croyance. Leurs idées religieuses sont très-bornées. Ils croient que le Grand-Esprit dirige tous les événements importants, qu'il est l'auteur de tout bien, et par conséquent seul digne d'adoration; que, par leur mauvaise conduite, ils s'attirent son indignation et sa colère, et qu'il leur envoie des calamités pour les punir. Ils disent encore que l'âme entre dans l'autre monde avec la même forme qu'avait le corps sur la terre. Ils s'imaginent que leur bonheur consistera dans la jouissance et l'abondance de ces mêmes choses

qu'ils ont le plus estimées pendant la vie, que les sources de leur bonheur présent seront portées à la perfection, et que la punition des méchants consistera dans une privation de toute félicité, tandis que le démon les accablera de misère d'une manière effrayante. Cette croyance du bonheur et du malheur éternel varie d'après les circonstances dans lesquelles ils ont vécu sur la terre.

Les sauvages à l'ouest des montagnes sont très-pacifiques et se font rarement la guerre ; ils ne se battent jamais que pour se défendre. C'est avec les *Pieds-Noirs* seuls, qui habitent à l'est, qu'ils ont souvent des rencontres sanglantes. Ces maraudeurs sont toujours en marche, pillant et tuant tous ceux qu'ils rencontrent. Lorsque les sauvages de l'ouest aperçoivent cet ennemi, ils l'évitent, s'il est possible ; mais s'ils sont obligés de combattre, ils montrent un courage ferme et invincible, et chargent leurs adversaires avec la plus grande impétuosité. Ils s'élancent pêle-mêle sur eux en jetant le cri de guerre, déchargent leur fusil et décochent leurs flèches, portent des coups de lance, de sabre ou de casse-tête, reculent pour recharger, retournent dix fois à la charge, et bravent la mort avec le plus grand sang-froid. Ils répètent ces attaques jusqu'à ce que la victoire soit décidée. On dit communément dans les montagnes qu'un *Tête-Plate* ou un *Pends-d'Oreille* vaut quatre *Pieds-Noirs* ; lorsqu'un parti de ces derniers en rencontre un de *Têtes-Plates*, égal ou supérieur en nom-

bre, le *Pied-Noir* aussitôt se montre disposé à la paix, déploie un étendard et présente son calumet. Le chef *Tête-Plate* l'accepte toujours, mais il ne manque pas de faire comprendre à l'ennemi qu'il sait à quoi s'en tenir sur ses intentions pacifiques. « *Pied-Noir*, dit-il, j'accepte ton calumet ;
« mais sache que je n'ignore pas que ton cœur
« veut la guerre, et que ta main est souillée par
« le meurtre ! Mais moi, j'aime la paix. Fumons,
« tandis que tu m'offres le calumet, quoique
« je sois assuré que le sang sera bientôt répandu
« de nouveau. »

Les courses de chevaux et les jeux de hasard sont au nombre des passions dominantes des sauvages ; j'en ai déjà fait mention plus haut. Les Indiens de la Colombie ont porté les jeux de hasard au dernier excès. Après avoir perdu tout ce qu'ils ont, ils se mettent eux-mêmes sur le tapis : d'abord une main, ensuite l'autre ; s'ils les perdent, les bras, et ainsi de tous les membres du corps ; enfin la tête suit, et s'ils la perdent, ils deviennent esclaves pour la vie avec leurs femmes et leurs enfants.

Parmi les nations sauvages, le gouvernement est aux mains des chefs. Ceux-ci deviennent tels par leur mérite ou leurs exploits. Leur pouvoir consiste seulement dans leur influence ; elle est grande ou petite en proportion de la sagesse, de la bienveillance et du courage qu'ils ont montrés. Le chef n'exerce pas l'autorité en commandant,

mais par la persuasion. Il ne lève jamais de taxe ; au contraire, il a tellement l'habitude de contribuer de ses propres biens, soit à soulager les individus dans le besoin, soit à procurer le bien public, qu'il est ordinairement un des plus pauvres de la nation. Il jouit néanmoins d'une autorité très-grande ; son désir est accompli aussitôt que connu ; son opinion est généralement suivie. Si quelqu'un s'obstine déraisonnablement, la voix de la tribu consultée le met à la raison aussitôt. Je ne connais pas de gouvernement qui accorde plus de liberté personnelle, et où il y ait en même temps si peu d'anarchie, tant de vraie subordination et de noble dévouement.

Il me reste encore un mot à dire sur quelques populations indiennes, voisines des *Têtes-Plates* et des *Ponderas*. Au nord de ces derniers, se trouvent les *Kootenays* ; ils habitent la rivière *Mac-Gillevray* ; on les représente comme un peuple très-intéressant. Leur langage est différent de celui de leurs voisins, très-sonore et ouvert, exempt de syllabes gutturales. Ils sont propres, honnêtes, affables, et environ 1,000 en nombre.

Il y a sur la fourche nord-est du *Columbia* plusieurs autres tribus sauvages, qui se ressemblent par les coutumes, les mœurs, les manières et le langage ; en voici les principales : au nord des *Kootenays* sont les *Porteurs*, environ 4,000 âmes ; au sud de ceux-ci, les sauvages *des Lacs*, au nombrede 500, résident sur le *Lac-aux-Flèches*. Plus

au sud encore, sont les *Chaudières*, environ 600. A l'ouest de ceux-ci, se trouvent les *Sinpavelist*, au nombre de 1,000 ; plus bas les *Shoopshaps*, 600 âmes ; à l'ouest et au nord-est, les *Okanagans*, 1,100 ; au nord et à l'ouest, on rencontre encore différentes nations, sur lesquelles je n'ai pu obtenir que des informations vagues et incertaines.

J'avais fixé mon départ au 27 août. Dix-sept guerriers, l'élite des braves des deux nations, se trouvaient de grand matin à l'entrée de ma loge, avec trois chefs. Le conseil des anciens les avait désignés pour me servir d'escorte, aussi longtemps que je me serais trouvé dans le pays des *Pieds-Noirs* et des *Corbeaux*. Ces deux nations sont si hostiles aux blancs, que les premiers ne leur font jamais quartier lorsqu'ils en rencontrent, mais les massacrent de la manière la plus cruelle : les seconds leur ôtent tout ce qu'ils possèdent, les dépouillent jusqu'à la chemise, et les abandonnent dans le désert pour y périr de faim et de misère ; quelquefois ils leur accordent la vie, mais les font prisonniers. Longtemps avant le lever du soleil, toute la nation s'était assemblée autour de ma loge ; personne ne parlait, mais la douleur était peinte sur tous les visages. La seule parole qui parût les consoler fut ma promesse formelle d'un prompt retour au printemps prochain et d'un renfort de plusieurs missionnaires. Je fis les prières du matin au milieu des pleurs et des sanglots de ces bons sauvages. Ils m'arrachaient malgré moi les larmes que j'au-

rais voulu étouffer en ce moment. Je leur fis voir la nécessité de mon départ ; je les excitai à continuer à servir le Grand-Esprit avec ferveur, et à éloigner d'eux tout sujet de scandale ; je leur rappelai les principales vérités de notre sainte Religion. Je leur donnai ensuite pour chef spirituel un Indien fort intelligent, que j'avais eu soin d'instruire moi-même d'une manière plus particulière ; il devait me représenter dans mon absence, les réunir soir et matin, ainsi que les dimanches, leur dire les prières, les exhorter à la vertu, et ondoyer les moribonds, et, en cas de besoin, les petits enfants. Il n'y eut qu'une seule voix, un assentiment unanime, pour promettre d'observer tout ce que je leur recommandais. Les larmes aux yeux, ils me souhaitèrent tous un heureux voyage. Le vieux *Grand-Visage* se leva et dit : « *Robe-Noire*, que le Grand-
« Esprit vous accompagne dans votre long et dange-
« reux voyage. Nous formerons des vœux soir et
« matin, afin que vous arriviez sain et sauf parmi vos
« frères à Saint-Louis. Nous continuerons à former
« ces vœux jusqu'à votre retour parmi vos enfants
« des montagnes. Lorsque les neiges disparaîtront
« des vallées, après l'hiver, lorsque la verdure
« commencera à renaître, nos cœurs si tristes à
« présent commenceront à se réjouir. A mesure
« que le gazon s'élèvera, notre joie deviendra
« plus grande ; lorsque les plantes fleuriront, nous
« nous remettrons en route pour venir à votre
« rencontre. Adieu ! »

Plein de confiance dans le Seigneur qui m'avait préservé jusqu'alors, je partis avec ma petite bande et mon fidèle Flamand, qui voulut continuer à partager mes dangers et mes travaux. Nous remontâmes pendant deux jours la *Gallatine*, fourche du sud du Missouri ; nous passâmes de là par une espèce de route large de plusieurs milles, pour nous rendre sur la rivière de la *Roche-Jaune*, le second des grands tributaires du Missouri. Là il nous fallut prendre les plus grandes précautions ; c'est pourquoi nous nous formâmes en une petite bande. Il fallait traverser des plaines à perte de vue, des terres stériles et arides, entrecoupées de profondes ravines, où à chaque pas on pouvait rencontrer des ennemis aux aguets. Des vedettes étaient envoyées dans toutes les directions pour reconnaître le terrain ; toutes les traces laissées, soit par les hommes, soit par les animaux, furent attentivement examinées. C'est ici qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la sagacité du sauvage ; il vous dira le jour du passage de l'Indien à l'endroit où il en voit les traces ; il calculera le nombre d'hommes et de chevaux ; il distinguera si c'est un parti de guerre ou une troupe de chasse ; et même à l'empreinte des chaussures, il reconnaîtra la nation qui a foulé le sol. Tous les soirs nous choisissions un lieu favorable pour y asseoir notre camp, et nous construisions à la hâte un petit fort avec des troncs d'arbres secs, pour nous mettre à l'abri contre une attaque nocturne et soudaine.

Cette région est le rendez-vous des ours gris ; c'est l'animal le plus terrible de ce désert ; à chaque pas nous en rencontrions les traces effrayantes. Un de nos chasseurs en tua un et l'apporta au camp ; ses pattes avaient treize pouces de long, et chaque ongle en avait sept. La force de cet animal est surprenante : un sauvage m'a assuré que d'un seul coup de patte il avait vu un de ces ours arracher quatre côtes à un buffle qui tomba mort à ses pieds. Un autre de ma compagnie passant à la course près d'un bois de saules très-épais (c'est la retraite de l'ours lorsqu'il a ses petits), une ourse s'élança avec fureur vers son cheval, mit sa patte formidable sur la croupe du coursier, et déchirant les chairs jusqu'aux os, le renversa avec son cavalier. Heureusement pour mon homme, en un clin d'œil il fut debout, fusil en main, et eut la satisfaction de voir son terrible adversaire retourner dans les saules avec la même précipitation qu'il en était sorti. Il est cependant rare qu'un ours attaque l'homme, à moins que ce dernier n'arrive subitement sur lui, ou qu'il ne le blesse. Si on le laisse passer sans injure, il se retire, montrant que la crainte de l'homme est en lui, comme chez tous les autres animaux.

Pendant plusieurs jours nous dirigeâmes notre course par la vallée de la *Roche-Jaune*. Le buffle y était rare ; car quelques jours auparavant des bandes de guerriers avaient parcouru le même pays. Toute la contrée le long de cette rivière

est très-graveleuse, remplie de cailloux sphériques et oblongs, formés par les eaux ; çà et là on voyait de petits bois dans le lointain sur les bords des rivières. Au-dessous de l'embouchure de la *Rivière-Clarke*, la *Roche Jaune* rase de hauts rochers. Nous les escaladâmes par un petit sentier étroit, pour gagner les terres hautes ou plutôt une chaîne de coteaux raboteux, qu'il fallut traverser pendant six jours. Dans cette marche nous eûmes beaucoup à souffrir de la soif. Nous trouvâmes toutes les sources taries et les lits des ruisseaux à sec. La plage entière était couverte de fragments détachés de rochers volcaniques ; à peine une trace de végétation s'y faisait remarquer. De petites hauteurs et des bancs de sable s'y montraient par intervalle, légèrement couverts de cèdres rouges d'une chétive croissance ; en général nous n'y vîmes d'autre trace de végétation, qu'une mauvaise herbe sèche, mince et rabougrie ; des pommes de roquette (espèce de *Cactus* épineux), et quelques variétés de plantes, qui, pareilles aux *Cactus* croissent le mieux dans le sol le plus aride et le plus ingrat. Les débris des coteaux élevés et des rochers, les tables angulaires de pierre à sable, se trouvaient partout entassés au-dessus du sol, comme on trouve les glaçons amoncelés sur les bancs et les bords des rivières ; souvent ils s'élevaient en pyramides solitaires, ou ressemblaient à des obélisques de différente grandeur.

Chemin faisant, nous aperçûmes fréquemment

des traces de chevaux. Le 5 septembre, nous arrivâmes à un endroit où une heure auparavant une troupe nombreuse de cavaliers avait passé. Étaient-ce des alliés ou des ennemis? Je ferai observer ici, que, dans ces solitudes, bien que le hurlement des loups, le sifflement des serpents venimeux, le rugissement du tigre et de l'ours gris soient capables de glacer d'épouvante, cette terreur n'a rien de comparable à celle que jettent dans l'âme du voyageur les traces fraîches d'hommes et de chevaux, ou les colonnes de fumée qu'il voit s'élever dans le voisinage. A l'instant même l'escorte se réunit pour délibérer; chacun examine son arme à feu, aiguise son couteau, acère la pointe de ses flèches, et fait tous les préparatifs pour une résistance à mort; car se rendre en pareille rencontre serait s'exposer à périr dans les plus affreux tourments. Nous résolûmes de suivre le sentier, déterminés à reconnaître les individus qui nous devançaient; nous aboutîmes à un monceau de pierres entassées sur une petite éminence. Là de nouveaux signes se manifestèrent; les pierres étaient teintes d'un sang fraîchement répandu; mes sauvages réunis à l'entour les examinaient avec une morne attention. Le chef principal, homme de beaucoup de sens, me dit aussitôt : « Mon Père, je crois pouvoir vous donner l'explication de ce que nous avons sous les yeux. Les « *Corbeaux* ne sont pas loin d'ici; dans deux heures « nous les verrons. Si je ne me trompe, nous

« foulons un véritable champ de bataille : leur « nation doit avoir essuyé quelque grande perte « en ces lieux. Ce monceau de pierres a été érigé « comme un monument à la mémoire des guer- « riers qui ont succombé sous les coups de leurs « ennemis. Les mères, les épouses, les sœurs, les « filles de ceux qui sont morts (voyez-en les traces) « sont venues pleurer sur leurs tombeaux. Il est « d'usage parmi elles de se déchirer le visage, « de se faire des incisions dans les bras et les « jambes, et de répandre leur sang sur les pierres « en faisant retentir en même temps les airs de « leurs cris et de leurs lamentations. »

Il ne se trompait pas ; bientôt nous aperçûmes une troupe considérable de sauvages à la distance d'une lieue. C'étaient en effet des *Corbeaux* qui retournaient à leur camp, après avoir payé le tribut du sang à quarante de leurs guerriers, massacrés, deux ans auparavant, par la tribu des *Pieds-Noirs*. Comme ils sont en ce moment alliés des *Têtes-Plates*, ils nous reçurent avec les plus grands transports de joie. Bientôt nous rencontrâmes des groupes de femmes couvertes de sang caillé, et tellement défigurées, qu'elles faisaient à la fois compassion et horreur. Elles renouvellent pendant plusieurs années cette scène de deuil lorsqu'il leur arrive de passer près des tombeaux de leurs parents ; et tant que la moindre tache de sang leur reste sur le corps, elles ne peuvent se laver.

Les chefs des *Corbeaux* nous reçurent avec cor-

dialité et nous donnèrent un grand festin. La conversation fut vraiment enjouée ; comme la langue des deux nations est différente, elle se fit par signes. Toutes les tribus de cette partie de l'Amérique sont disposées de même et s'entendent parfaitement. Bientôt les *Corbeaux* eurent envie d'acheter les beaux chevaux des *Têtes-Plates*. Voici comment un marché fut conclu sous mes yeux. Un jeune chef *Corbeau*, d'une taille gigantesque, et couvert de ses plus beaux vêtements, s'avança au milieu de l'assemblée en conduisant son cheval par la bride, et le plaçant devant le *Tête-Plate*, comme pour l'offrir en échange du sien. Celui-ci ne donnant aucun signe d'approbation, le *Corbeau* mit alors à ses pieds son fusil, ensuite son manteau d'écarlate, puis tous ses ornements les uns après les autres, puis ses guêtres encore, et enfin ses chaussures. Le *Tête-Plate* prit alors le cheval par la bride, ramassa les effets, et le marché fut fait sans dire mot. Le chef *Corbeau*, tout dépouillé qu'il était de son plumage éclatant et de ses beaux habits, s'élança avec joie sur son nouveau coursier ; il fit plusieurs fois à la course le tour du camp, jetant des cris de triomphe, et essayant le cheval dans toutes ses allures.

La richesse principale des sauvages de l'Ouest consiste en chevaux ; chaque chef et chaque guerrier en possède un grand nombre, qu'on voit paître par troupeaux autour de leur camp. Ils sont pour eux des objets de trafic en temps de paix, et de

butin à la guerre, en sorte qu'ils passent souvent d'une tribu à l'autre, à de très-grandes distances. Les chevaux que les *Corbeaux* possèdent sont tirés principalement des races marronnes des prairies ; ils en avaient cependant volé plusieurs aux *Sioux*, aux *Sheyennes*, et à quelques autres tribus du sud-ouest, qui elles-mêmes les avaient dérobés aux Espagnols dans leurs excursions sur le territoire mexicain. On considère les *Corbeaux* comme les plus infatigables maraudeurs des plaines, ils passent et repassent les montagnes en tous sens, emportant d'un côté ce qu'ils ont volé sur l'autre. C'est de là que leur vient le nom d'*Abshâroke*, qui signifie *Corbeau*. Dès leur enfance, ils s'exercent à ce genre de larcin ; ils y acquièrent une habileté étonnante ; leur gloire augmente avec le nombre de leurs captures ; aussi un voleur accompli est-il à leurs yeux un héros. Leur pays paraît s'étendre depuis les *Côtes-Noires* jusqu'aux montagnes Rocheuses, embrassant les montagnes de la *Rivière-au-Vent*, et toutes les plaines et vallées qu'arrosent ses eaux, ainsi que la *Roche-Jaune*, la *Rivière-à-la-Poudre* et les eaux supérieures de plusieurs branches de la *Plate*. Le sol et le climat de ce pays sont très-variés ; il y a de vastes plaines de sable et d'argile ; on y trouve des sources d'eau thermale, des mines de charbon ; le gibier y est partout très-abondant. Ce sont les plus beaux sauvages que j'ai rencontrés dans mes courses.

Je fis route pendant deux jours avec cette tribu

indienne ; elle se trouvait dans l'abondance, et, selon sa coutume, elle passait le temps en réjouissances et en festins. Comme je n'ai rien de caché pour vous, j'espère que vous ne serez pas scandalisé en apprenant que, dans une seule après-dînée, j'ai assisté à vingt différents banquets ; à peine m'étais-je assis dans une loge, qu'on venait m'appeler à une autre. Mais mon estomac n'étant pas si complaisant que celui des Indiens, je me contentais de goûter de leurs ragoûts, et, pour un petit morceau de tabac, des mangeurs, dont j'avais pris la précaution de me faire accompagner, avaient soin de vider le plat pour moi.

De ce camp, nous nous dirigeâmes sur la *Grosse-Corne*, le plus grand tributaire de la *Roche-Jaune*. C'est une belle et large rivière, dont les eaux sont pures comme le cristal ; elle traverse des plaines très-étendues, bien boisées sur ses deux rives, et qui offrent de beaux pâturages. Nous y trouvâmes un autre camp de *Corbeaux*, au nombre d'environ 1,000 âmes. Eux aussi nous reçurent avec les plus grandes démonstrations d'amitié, et il fallut encore passer la journée en allant de festin à festin. Je saisis une occasion favorable pour leur parler sur différents points de la Religion. Comme je leur dépeignais vivement les tourments de l'enfer, et que je leur disais que le Grand-Esprit l'avait préparé pour les prévaricateurs de sa loi , l'un des chefs fit une exclamation que je ne saurais vous rendre et me dit : « Je crois qu'il n'y en a que deux

« dans toute la nation des *Corbeaux* qui n'iront « pas en cet enfer dont vous nous parlez, c'est la « *Loutre* et la *Belette ;* ce sont les seuls que je « connaisse qui n'aient jamais ni tué, ni volé, ni « commis les excès que votre loi défend. Je pour- « rais cependant me tromper ; dans ce cas nous « irons tous en enfer de compagnie. » Le lendemain je partis ; l'un des principaux chefs me fit présent d'une belle cloche et la pendit au cou de mon cheval. Il m'invita à faire avec lui le tour du camp ; je le suivis, ma bête faisant sonner sa clochette. Il m'accompagna ensuite par civilité à une distance de six milles de son village.

Après avoir passé quelques jours à surmonter les difficultés du passage à travers les côtes stériles et entrecoupées, nous arrivâmes enfin au premier fort de la compagnie des pelleteries. On l'appelle le fort des *Corbeaux.* Les Américains qui y résident nous reçurent avec beaucoup de bienveillance et d'amitié ; je m'y rétablis bien vite de mes fatigues. C'est ici seulement que la fièvre intermittente m'a entièrement quitté. Les *Têtes-Plates* y édifièrent tout le monde par leur piété. Dans le fort aussi bien que dans le camp,et lorsque nous étions en route, nous ne manquions jamais de nous rassembler, soir et matin, pour dire les prières en commun, et chanter quelques cantiques à la louange de Dieu.

J'avais fixé mon départ du fort au 13 septembre. Je résolus de me séparer de mes fidèles *Têtes-*

Plates. Je leur déclarai que le pays dans lequel j'allais entrer était encore plus dangereux que la région que nous venions de parcourir ensemble, puisqu'il y passait sans cesse des troupes de guerriers *Pieds-Noirs*, *Assiniboins*, *Gros-Ventres*, *Arikaras* et *Sioux*, nations qui leur avaient toujours été hostiles ; que je n'osais davantage exposer leurs vies ; que je remettais entre les mains de la Providence le soin de ma conservation, et que, avec l'aide de cette protection divine, je n'avais rien à craindre. Je les exhortai en même temps à continuer à servir le Grand-Esprit avec ferveur ; et réitérant mes promesses d'un prompt retour en compagnie d'autres missionnaires, je les embrassai tous, et leur souhaitai un heureux voyage.

Mon Flamand et moi, nous commençâmes avec courage le trajet solitaire et dangereux de plusieurs centaines de milles que nous avions à parcourir seuls à travers un désert inconnu, où nul chemin n'était tracé, et sans autre guide que la boussole. Longtemps nous suivîmes le cours de la *Roche-Jaune*, excepté dans quelques endroits, où des chaînes de rochers interceptaient notre marche et nous obligeaient à faire de grands circuits, et à traverser des coteaux rocailleux de quatre à cinq cents pieds d'élévation. A chaque pas, nous apercevions des forts que les partis de guerre construisent pour le temps de leurs courses de meurtre et de pillage ; il s'y trouvait peut-être des ennemis aux aguets à l'heure même que nous y passions.

Une solitude pareille avec ses horreurs et ses dangers a cependant un avantage bien réel : c'est que l'on y voit constamment la mort en face, et qu'elle se présente sans cesse à l'imagination sous les formes les plus hideuses. On sent d'une manière toute particulière qu'on est tout entier sous la main de Dieu. Il est facile alors de lui offrir le sacrifice d'une vie qui est bien moins à vous qu'au premier sauvage qui voudra la prendre, et de former les résolutions les plus généreuses dont un chrétien soit capable. C'est bien là, en effet, la meilleure retraite que j'aie faite de ma vie. Ma seule consolation était l'objet pour lequel j'avais entrepris le voyage ; mon guide, mon soutien, mon refuge, c'était la Providence paternelle de mon Dieu.

Le deuxième jour du voyage, j'aperçus de grand matin en m'éveillant, à la distance d'un quart de mille, la fumée d'un grand feu ; une pointe de rocher nous séparait seulement d'un parti de guerre sauvage. Sans perdre de temps, nous sellâmes nos chevaux et partîmes au grand galop ; enfin nous gagnâmes la côte, et traversant les ravins et le lit sec d'un torrent, nous atteignîmes le sommet sans être aperçus. Nous fîmes ce jour de quarante à cinquante milles sans nous arrêter et nous ne campâmes que deux heures après le coucher du soleil, de crainte que les sauvages, rencontrant nos traces, ne nous poursuivissent. La même crainte nous empêcha d'allumer du feu, il fallut

donc se passer de souper. Je me roulai dans ma couverture et je m'étendis sur le gazon en me recommandant au bon Dieu. Mon grenadier, plus brave que moi, dormit bientôt et ronfla toute la nuit comme un soufflet de forge. Quant à moi, j'eus beau me tourner à droite, à gauche, je passai une nuit blanche. Le lendemain au point du jour nous étions déjà en route; il fallut user des plus grandes précautions, parce que le pays que nous avions à parcourir offrait des dangers très-grands. Vers midi, nouveau sujet d'alarme; un buffle venait d'être tué, il y avait à peine deux heures, dans un endroit où nous devions passer : on lui avait ôté la langue, les os à moelle, et quelques autres morceaux friands. Nous tressaillîmes d'effroi, en pensant que l'ennemi n'était pas loin; et cependant nous aurions dû plutôt remercier le Seigneur, qui nous avait ainsi préparé des aliments pour notre repas du soir. Nous nous dirigeâmes du côté opposé aux traces laissées par les sauvages, et la nuit suivante nous campâmes parmi des rochers qui servent de repaire aux tigres et aux ours. J'y fis un bon somme. Pour cette fois la musique assommante de mon compagnon ne me troubla pas.

Nous nous mettions toujours en route de bon matin, mais chaque fois nous eûmes à courir de nouveaux dangers, car nous rencontrions çà et là les empreintes récentes de pieds d'hommes et de chevaux. Vers dix heures nous arrivâmes dans un

camp abandonné où il y avait une quarantaine de loges ; les feux n'étaient pas encore éteints ; heureusement nous n'y découvrîmes personne. Enfin nous revîmes le Missouri, dans un endroit où une heure auparavant quelques centaines d'*Assiniboins* l'avaient traversé. Ce n'est là qu'une faible esquisse du dangereux trajet que j'ai effectué du fort des *Corbeaux* au fort *Union*, situé à l'embouchure de la *Roche-jaune*.

Je racontai un jour ces particularités à un chef sauvage ; il me répondit aussitôt : « Le Grand-« Esprit a ses manitous (esprits tutélaires) ; il les « a envoyés sur vos pas, au-devant de vous, pour « étourdir et mettre en fuite les ennemis qui « auraient pu vous nuire. » Un chrétien n'aurait pu mieux me rappeler le beau texte des psaumes : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Jamais je ne me suis aperçu davantage qu'une Providence toute spéciale protége le pauvre missionnaire. Le pays de la *Roche-jaune* abonde en gibier ; je ne crois pas qu'il y ait dans l'Amérique entière une contrée plus favorable à la chasse. Je me trouvai pendant sept jours au milieu de troupeaux innombrables de buffles. A tout moment j'apercevais des bandes d'élans majestueux bondir dans cette solitude animée, tandis que des nuées de gazelles s'enfuyaient devant nous avec la rapidité du trait. L'*ashata* ou grosse-corne parut seule ne pas s'inquiéter de notre présence ; ces animaux se reposaient par

bandes ou folâtraient sur des projections de rochers escarpés au delà de la portée du fusil. Le chevreuil y est abondant, particulièrement celui à queue noire qu'on ne trouve guère que dans des pays montagneux. C'est un noble et bel animal, couvert d'une robe de couleur brun foncé ; on le voit sauter des quatre pieds à la fois, et ses mouvements sont si vifs, qu'il paraît à peine toucher la terre. Toutes les rivières et ruisseaux que nous traversâmes dans notre course donnaient des marques évidentes que l'industrieux castor, la loutre et le rat musqué étaient encore les possesseurs paisibles de leurs bords solitaires. Les canards, les oies et les cygnes n'y manquaient pas. Ce pays abonde en charbon et en minerai de fer. La *Roche-jaune* m'a paru sillonée par de nombreux courants ; elle n'est pas navigable, si ce n'est au milieu de l'été, lorsque les eaux, à la fonte des neiges, se précipitent en torrents du haut des montagnes.

Le fort *Union* est le plus vaste et le plus beau des forts que la Compagnie des pelleteries possède sur le Missouri ; il est situé à 2,200 milles de St-Louis. Les Messieurs qui y résident nous comblèrent de politesses ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement au sujet du dangereux voyage que nous venions si heureusement de terminer. Pendant notre séjour parmi eux, ils fournirent libéralement à tous nos besoins, et, à notre départ pour le village des *Mandans*, ils nous chargèrent

de toutes sortes de provisions. Je leur en conserverai pendant toute ma vie la plus grande reconnaissance.

Après avoir régénéré quelques enfants métis dans les saintes eaux du baptême, je partis du fort le 23 septembre. Le trajet jusqu'au village des *Mandans* nous prit dix jours. Le sol que le grand fleuve parcourt est beaucoup plus fertile que celui de la *Roche-jaune ;* c'est cependant toujours la même vaste prairie, diversifiée par de hautes côtes, ou plutôt par des montagnes entrecoupées de ravins. Les rivières sont à sec pendant une partie de l'année ; mais elles s'enflent à une hauteur prodigieuse dans la saison des pluies. Sur le penchant des côtes et dans les bas-fonds, sur les bords des rivières, on trouve çà et là des bocages riants ; mais en général toute la région ne présente à l'œil qu'une plaine onduleuse, couverte de gazon et de différentes herbes. Le sol y est çà et là imprégné de soufre, de sulfure de cuivre, d'alun et de natron ; les stratifications de terre colorent fortement les rivières qui les traversent, et celles-ci, avec les éboulements des bancs du Missouri, communiquent aux eaux de cet immense fleuve les matières qui les rendent bourbeuses. Il y a dans cette région quelques endroits sablonneux remplis de curiosités naturelles ; j'y remarquai de gros troncs d'arbres et des ossements de différentes espèces d'animaux pétrifiés ; j'y trouvai entre autres un gros crâne de buffle, changé en pierre rouge

comme le porphyre. Je l'ai porté à une grande distance ; mais l'embarras que cette charge me causait, et la fatigue des chevaux qui trouvaient à peine de quoi se nourrir dans cette saison de l'année, me forcèrent bientôt à l'abandonner avec regret dans la prairie. J'avais été obligé de faire de même auparavant dans les Côtes-noires et dans les montagnes Rocheuses avec tous les autres objets de curiosité que j'avais ramassés.

Nous rencontrâmes sur notre route un parti de guerre de quinze *Assiniboins*, qui revenaient d'une expédition infructueuse contre les *Gros-ventres* du Missouri. C'est dans ces sortes d'occasions que la rencontre des sauvages est principalement dangereuse. Retourner dans leur pays sans chevaux, sans prisonniers, sans chevelures, c'est pour eux le comble du déshonneur et de la honte : aussi nous montrèrent-ils beaucoup de mécontentement et leur regard n'avait rien que de sinistre. Cependant ces sauvages-là sont poltrons, et ils étaient d'ailleurs mal armés. J'étais accompagné de trois hommes du fort qui se rendaient chez les *Arikaras* avec une bande de chevaux, et quoique nous ne fussions que cinq, chacun de nous mit la main sur son arme, en affectant un air de détermination ; nous eûmes un petit entretien avec eux et nous continuâmes notre route sans être molestés. Le lendemain nous traversâmes, sur les bords du Missouri, une forêt qui avait été en 1835 le quartier d'hiver des *Gros-ventres*, des *Arikaras* et des *Man-*

dans ; c'était là que ces malheureuses nations avaient été attaquées par l'épidémie, qui, dans le courant de cette année, fit tant de ravages parmi les tribus indiennes : plusieurs milliers de sauvages moururent de la petite vérole. Nous remarquâmes en passant que les cadavres , enveloppés dans des peaux de buffle, étaient restés attachés aux branches des plus gros arbres. Ce cimetière sauvage offrait une vue bien triste et bien lugubre ; il donna occasion à mes compagnons de voyage de raconter plusieurs anecdotes aussi déplorables que tragiques. A deux journées de là nous rencontrâmes les misérables restes de ces trois infortunées tribus. Les *Mandans,* qui ne forment guère aujourd'hui qu'une dizaine de familles , se sont unis aux *Gros-ventres*, qui eux-mêmes s'étaient joints aux *Arikaras ;* ils forment ensemble une population d'environ 3,000. Quelques jeunes gens, nous ayant aperçus de loin, donnèrent avis aux chefs de l'approche d'étrangers. Ils se précipitèrent aussitôt par centaines au-devant de nous ; mais les trois hommes du fort *Union* se firent connaître, et me présentèrent à leurs chefs en qualité de robe-noire des Français. Ils nous reçurent avec les plus grandes démonstrations d'amitié et nous forcèrent de passer l'après-dînée et la nuit dans leur camp. Les marmites furent bientôt remplies dans toutes les loges, et les morceaux de rôti mis au feu pour fêter notre arrivée. C'était encore ici, comme parmi les *Corbeaux*, une succession d'invi-

tations aux festins qu'il nous fallut parcourir jusqu'à minuit. S'y refuser eût été le comble de l'impolitesse ; ils nous croient d'ailleurs aussi capables qu'eux-mêmes de manger à toute outrance, et à toute heure du jour et de la nuit. Un sauvage est un être singulier sous ce rapport ; il est insatiable et infatigable ; on le trouve toujours prêt lorsqu'il s'agit de manger ; mais j'ajouterai en même temps que, dans la disette, il est d'une patience admirable, et observe le jeûne le plus rigoureux pendant des semaines entières.

Ces sauvages nous aidèrent le lendemain à traverser le Missouri dans leurs canots de buffle. Ces canots ont la forme d'un panier rond fait de saules entrelacés d'un pouce d'épaisseur, et qu'on couvre d'une peau de buffle. Les femmes conduisent ce bateau de leur fabrique avec beaucoup de dextérité. Le nombre de personnes que ces canots portent est vraiment étonnant. Nos chevaux, qui nous avaient suivis à la nage, s'embourbèrent jusqu'au cou sur la rive opposée ; il fallut un demi-jour de travail pour les retirer de la vase.

Le même soir nous arrivâmes au premier village permanent des *Arikaras*. Leurs maisons sont très-commodes et spacieuses ; elles sont formées de quatre gros troncs d'arbres dressés et fourchus qui supportent les poutres et une charpente de grosses perches entrelacées d'osiers : toute la construction est couverte de terre. Un trou creusé

dans la terre au milieu de la loge sert de foyer, et une ouverture pratiquée au sommet laisse échapper la fumée et admet le jour. Dans l'intérieur, la loge est entourée d'alcôves, semblables aux hamacs d'un navire, et cachées au moyen de peaux en guise de rideaux. A l'extrémité de chaque loge, ou bien sur le sommet, on voit une espèce de trophée de chasse ou de guerre, consistant en deux ou plusieurs têtes de buffles peintes d'une manière bizarre, et surmontées de boucliers, d'arcs, de carquois et d'autres armes.

D'ordinaire ces *Arikaras* ne portent d'autre vêtement qu'une ceinture. Les jours de fête, ils mettent une belle tunique, des guêtres et des chaussures de peau de gazelle brodées avec l'enveloppe des piquants de porc-épic teinte de vives couleurs; puis ils se drapent dans un manteau de buffle chargé d'ornements divers, jettent sur l'épaule gauche leur carquois rempli de flèches, et se couvrent la tête d'un bonnet de plumes d'aigle. Celui qui tue un ennemi sur sa propre terre se distingue par des queues d'animaux qu'il s'attache aux jambes. Celui qui tue un ours gris porte les griffes de cet animal en forme de collier ; c'est le plus glorieux trophée d'un chasseur indien. Le guerrier qui revient de l'ennemi avec une ou plusieurs chevelures peint une main rouge en travers d'une bouche, pour montrer qu'il a bu du sang de ses ennemis.

Les guerriers des *Arikaras* et des *Gros-ventres*,

avant de partir pour la guerre, observent un jeûne rigoureux, ou plutôt ils s'abstiennent totalement de boire et de manger pendant quatre jours. Dans cet intervalle leur imagination s'exalte jusqu'au délire ; soit affaiblissement de leurs organes, soit effet naturel des projets belliqueux qu'ils nourrissent, ils prétendent avoir d'étranges visions. Les anciens et les sages de la tribu, appelés à donner l'interprétation de ces rêves, en tirent des augures plus ou moins favorables au succès de l'entreprise : leurs explications sont reçues comme des oracles sur lesquels l'expédition sera fidèlement réglée. Tant que dure le jeûne préparatoire , les guerriers se font des incisions sur le corps, s'enfoncent dans la chair des morceaux de bois au-dessous de l'omoplate, y attachent des liens de cuir, et se font suspendre à un poteau fixé horizontalement sur le bord d'un abîme qui a cent cinquante pieds de profondeur ; souvent même ils se coupent un ou deux doigts, qu'ils offrent en sacrifice au Grand-Esprit, afin qu'il leur accorde des chevelures dans la guerre qu'ils vont entreprendre. Dans une de leurs dernières escarmouches contre les *Sioux* , les *Arikaras* tuèrent vingt de leurs ennemis et en placèrent les cadavres en tas au milieu de leur village. Alors commença leur grande danse de guerre ; hommes, femmes et enfants y assistaient. Après avoir longuement célébré les exploits de leurs braves , ils se jetèrent comme des bêtes féroces sur ces corps inanimés , les hachèrent en

pièces et en attachèrent les lambeaux au bout de longues perches, qu'ils portèrent en dansant jusqu'à ce qu'ils eussent fait plusieurs fois le tour du village.

On ne saurait se faire une idée de la cruauté d'un grand nombre de ces tribus sauvages, dans les guerres continuelles qu'ils font à leurs voisins. Quand ils savent que les guerriers d'une tribu rivale sont partis pour la chasse, ils entrent inopinément dans leur village, massacrent les enfants, les femmes et les vieillards, et emmènent prisonniers tous les hommes qu'ils peuvent conduire. Quelquefois ils se placent en embuscade, et laissent passer tranquillement une partie de la bande; tout à coup ils jettent un cri affreux et font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles et de flèches. Un combat à mort commence aussitôt; ils s'élancent les uns sur les autres le casse-tête et la hache à la main, et font une horrible boucherie, se glorifiant de leur valeur, et vomissant un torrent d'injures contre les malheureux vaincus; la mort s'y montre sous mille formes hideuses, et ce spectacle, qui glacerait d'épouvante tout homme civilisé, ne fait au contraire qu'enflammer la rage de ces barbares. Ils insultent et foulent aux pieds les cadavres mutilés; ils arrachent les chevelures, se roulent dans le sang comme des bêtes féroces; souvent même ils dévorent les membres palpitants de ceux qui respirent encore. Les vainqueurs retournent à leur village entraînant avec eux leurs prison-

niers destinés au supplice. Les femmes viennent à leur rencontre en poussant des hurlements épouvantables, dans la supposition qu'elles auront à pleurer la mort de leurs maris ou de leurs frères. Un héraut proclame les détails circonstanciés de l'expédition; on fait l'appel nominal des guerriers, et leur absence indique qu'ils ont succombé. Alors les cris perçants des femmes se renouvellent et leur désespoir présente une scène de rage et de douleur qui passe l'imagination. La dernière cérémonie est la proclamation de la victoire. Oubliant aussitôt leurs propres malheurs, elles s'empressent de célébrer le triomphe de leur nation ; et par une transition inexplicable, elles passent dans un instant du deuil le plus sombre à la joie la plus extravagante.

Je ne saurais trouver des paroles pour vous décrire les tourments qu'ils infligent au pauvre prisonnier voué à la mort : l'un lui arrache les ongles jusqu'à la racine, un autre lui mord la chair des doigts, fait entrer le doigt déchiré dans son calumet, et en fume le sang ; on leur écrase les doigts des pieds entre deux pierres ; on leur applique des fers rouges sur toutes les parties du corps; on les écorche vifs, et on se repaît de leurs chairs palpitantes. Ces cruautés continuent pendant plusieurs heures, quelquefois pendant une journée entière, jusqu'à ce que la victime succombe à tant d'affreux tourments. Les femmes, comme de véritables furies, l'emportent souvent en cruauté sur

les hommes, dans ces scènes d'horreur. Pendant tout cet horrible drame, les chefs de la tribu sont tranquillement assis autour du poteau où se débat la victime ; ils fument et regardent ces scènes tragiques sans la moindre émotion. Souvent le prisonnier ose braver ses bourreaux avec un sang-froid vraiment stoïque. « Je ne crains point « la mort, s'écrie-t-il ; ceux qui redoutent vos tour- « ments sont des poltrons, ils sont au-dessous des « femmes. Que mes ennemis soient confondus, ils « ne m'arracheront aucune plainte ; qu'ils enra- « gent, qu'ils se désespèrent. Oh ! si je pouvais les « dévorer et boire leur sang dans leur crâne jus- « qu'à la dernière goutte ! »

Nous arrivâmes enfin au grand village des *Arikaras*, qui n'est qu'à dix milles de celui des *Mandans*. La Compagnie des pelleteries y a aussi un fort. Je fus surpris de trouver, autour des habitations, de beaux champs de maïs, cultivés avec le plus grand soin. Ces Indiens continuent à fabriquer les mêmes pots de terre (et chaque loge en possède plusieurs) qu'on trouve dans les anciens tombeaux sauvages répandus dans les États-Unis, et que les antiquaires du pays présument avoir appartenu à une race antérieure à celle des sauvages d'aujourd'hui. Les jongleurs ou conjurateurs des *Arikaras* jouissent d'une grande réputation parmi les Indiens, à cause des tours étonnants qu'ils exécutent pour se donner plus d'importance ; ils prétendent avoir des communi-

cations avec l'esprit des ténèbres. Ils plongent le bras jusqu'au coude dans l'eau bouillante, et se préservent de toute brûlure en se frottant préalablement avec le jus d'une certaine racine de plante. Ils font semblant d'avaler des matières enflammées et de se percer de flèches sans se nuire. Un tour me surprit beaucoup, quoique le sauvage ne voulût pas l'exécuter en ma présence, disant que ma médecine (religion) était plus forte que la sienne. Il se fit garrotter les mains, les pieds, les jambes et les bras par mille nœuds ; on l'enferma ensuite dans un grand filet, puis dans une peau de buffle. Celui qui le garrottait lui avait promis son cheval, s'il se débarrassait de ses liens : une minute après il sortit libre de toute entrave, à la grande surprise de tous les spectateurs. Le commandant du fort lui offrit un autre cheval s'il voulait lui communiquer son secret ; il fut pris au mot. « Faites-« vous lier, lui dit le sorcier ; j'ai dix esprits invisi-« bles qui sont à mes ordres ; j'en détacherai trois « de ma bande pour vous les donner ; ils vous « délieront, mais n'en ayez pas peur, car ils vous « accompagneront partout. » Le commandant fut déconcerté par ce propos du sauvage et n'osa accepter l'offre.

Le 6 octobre, je me remis en route pour le fort du petit Missouri ou fort *Pierre*. C'est le grand entrepôt des marchandises de la Compagnie destinées aux besoins des sauvages qui habitent le fleuve. Comme sur la *Roche-jaune*, je fus encore

sans guide dans ce voyage de dix jours. Un Canadien qui devait faire la même route nous accompagna. On s'accoutume par degrés à braver les dangers ; pleins de confiance dans la protection de Dieu, nous cherchions notre chemin dans un pays où il n'y en a aucun de frayé, et nous étions guidés par la boussole à travers ces plages désertes, comme le nautonier sur le vaste Océan. Les habitants du fort avaient bien recommandé d'éviter la rencontre des *Jantonnais*, des *Santees*, des *Ampapas*, des *Ogallalas*, des *Pieds-Noirs* et des *Sioux*. Nous avions cependant à traverser les plaines qu'ils parcourent. Le troisième jour, un parti de *Jantonnais* et de *Santees*, qui se tenaient cachés derrière une butte, nous surprit à l'improviste; mais bien loin de nous faire du mal, ils nous comblèrent d'amitiés, et après avoir fumé avec nous le calumet de paix, ils nous fournirent des provisions pour la route. Le lendemain nous rencontrâmes plusieurs autres partis qui nous témoignèrent tous la même amitié et les mêmes attentions ; ils nous donnèrent la main et nous fumâmes avec eux. Le cinquième jour nous nous trouvâmes dans le voisinage des *Sioux-Pieds-Noirs*, une tribu détachée des *Pieds-Noirs* des montagnes. Leur nom seul et la race dont ils descendent nous effrayaient; nous marchions autant que possible dans les ravins, pour nous dérober à l'œil perçant des sauvages qui rôdaient dans les plaines. Vers midi nous nous arrêtâmes près d'une

belle fontaine pour prendre un moment de repos et pour dîner. Comme nous nous félicitions de n'avoir pas encore rencontré ces redoutables *Pieds-Noirs*, tout à coup un bruit affreux se fit entendre sur la côte qui dominait l'endroit où nous nous étions arrêtés : une bande de *Pieds-Noirs*, qui depuis plusieurs heures suivaient nos traces, fondit sur nous au grand galop. Ils étaient armés de fusils, d'arcs et de flèches, presque nus, et barbouillés de la manière la plus bizarre. Je me levai aussitôt et je présentai la main à celui que je crus être le chef de la bande : il me dit froidement : « Pourquoi te caches-tu dans ce ravin ? « As-tu peur de nous ? » Je lui répondis que nous avions faim et que la fontaine nous avait invités à prendre un moment de repos. Il me regarda avec étonnement, et s'adressant au Canadien qui parlait un peu la langue siouse, il lui dit : « Jamais de la vie je n'ai vu un homme pareil. Qui est-il ? » Ma longue robe noire et la croix de missionnaire que je portais sur la poitrine excitaient particulièrement sa curiosité. Le Canadien lui répondit (dans cette circonstance il était prodigue de grands titres) : « C'est l'homme qui parle au Grand-Esprit. C'est un chef ou robe-noire des Français. » Son regard farouche changea aussitôt : il ordonna à ses guerriers de mettre bas les armes, et chacun me donna la main. Je leur fis présent d'un gros paquet de tabac ; on s'assit en cercle et on fuma le calumet de paix

et d'amitié. Il me pria alors de l'accompagner et de passer la nuit dans son village, qui n'était pas à une grande distance. Je le suivis, et arrivé en vue du camp, qui comprenait une centaine de loges, ou environ 1,000 âmes, je m'arrêtai à un quart de mille de distance, dans un beau pâturage sur le bord d'une belle rivière, et j'y établis ma tente. Je fis inviter le grand chef à souper avec moi. Comme je disais le *Benedicite*, il demanda au Canadien ce que je faisais. Celui-ci répondit que je parlais au Grand-Esprit pour le remercier de nous avoir procuré de quoi manger. Il fit une exclamation d'approbation. Douze guerriers et leur chef proprement habillés se présentèrent bientôt devant ma loge et y étendirent une grande et belle peau de buffle. Le grand chef me prit par le bras, et m'ayant conduit sur la peau, il me fit signe de m'asseoir. Je ne comprenais rien à cette cérémonie, je m'assis pourtant, croyant que c'était une invitation à fumer le calumet avec eux. Jugez de ma surprise, lorsque je vis les douze guerriers saisir cette espèce de tapis par les extrémités, me soulever de terre, et, précédés de leur chef, me porter en triomphe jusqu'au village, où tout le monde fut sur pied en un instant pour voir la *Robe-noire*. On m'assigna la place la plus honorable dans la loge du chef, et celui-ci, entouré de quarante de ses principaux guerriers, me harangua en ces termes : « Robe-noire, voici le jour le plus « heureux de notre vie. C'est aujourd'hui, pour la

« première fois, que nous contemplons au milieu « de nous un homme qui approche de si près du « Grand-Esprit ; voici les principaux braves de « ma tribu ; je les ai invités au festin que je vous « ai fait préparer, afin qu'ils ne perdent jamais « la mémoire d'un jour si heureux. » Il me pria ensuite de vouloir encore parler au Grand-Esprit avant de commencer le festin : je fis le signe de la croix et je dis la prière. Tant qu'elle dura, tous les convives sauvages, à l'exemple de leur chef, tinrent les mains levées vers le ciel ; au moment où je la terminai, ils abaissèrent la main droite jusqu'à terre. Je fis demander au chef une explication de cette cérémonie. « Nous levons les mains, « me répondit-il, parce que nous sommes entière« ment dépendants du Grand-Esprit ; c'est sa main « libérale qui fournit à tous nos besoins. Nous « frappons ensuite la terre, parce que nous som« mes des êtres misérables, des vers qui rampent « devant sa face. » Il prit alors dans mon plat un morceau de pomme blanche (racine dont ils se nourrissent) et me le mit dans la bouche avec un petit morceau de viande de buffle.

Je désirais parler à ces braves gens des principaux points du christianisme ; mais l'interprète n'était pas assez versé dans la langue pour rendre mes paroles en sioux. Le lendemain, quoique nous fussions encore à cinq journées du fort, le chef me fit accompagner par son fils et par deux autres jeunes gens, me priant de les instruire. Il

désirait absolument de connaître, disait-il, les paroles que j'avais à leur communiquer de la part du Grand-Esprit ; et en même temps ces jeunes gens seraient pour moi une sauve-garde contre les sauvages mal intentionnés.

Deux jours après, nous rencontrâmes un sauvage chargé de viande de vache. Voyant que nous étions sans provisions, il jeta sa charge à terre en nous priant de vouloir l'accepter, « car, « nous disait-il, vous approchez du fort, où le « gibier est très-rare. »

Nous arrivâmes au fort *Pierre* le 17 octobre.

Voici les noms des principaux chefs que nous rencontrâmes sur notre route : le *Corbeau-de-fer*, le *Bon-Ours*, la *Main-du-chien*, les *Yeux-noirs*, l'*Homme qui ne mange point de vache*, l'*Homme qui marche nu-pieds*. Ce dernier est le chef des *Pieds-Noirs*. Les principales rivières que nous avons traversées pendant ce trajet sont : la rivière du Cœur, la rivière au Boulet, la rivière Grande, le Moreau et la grande Sheyenne.

Après avoir passé quelques jours au fort *Pierre*, je me remis en route pour le fort *Vermillon*, dans la compagnie de deux Canadiens. Les plaines que nous traversâmes étaient presque entièrement dénuées de bois ; souvent nous fûmes obligés d'apprêter nos aliments avec du foin qu'il fallait faire flamber constamment. Nous ne rencontrâmes que très-peu de sauvages dans ce voyage de 19 jours : la plaine était brûlée. Nous traver-

sàmes la rivière de Médecine, la rivière de la Chapelle, la rivière de Jacques et le Vermillon.

La nation siouse est très-nombreuse et guerrière ; elle se divise en plusieurs tribus. Sur les meilleures informations que j'ai pu obtenir, les *Santees* et les *Jantons* sont au nombre de 3,000, les *Jantonnais* 4,300, les *Pieds-noirs* 1,500, les *Ampapas* 2,000, les *Brûlés* 2,500, les *Sausares* 1,000, les *Minnikanjoos* 2,000, les *Ogallalas* 1,500, les *Deux-Chaudières* 800, les *Saoyns* 2,000, les *Unkepatines* 2,000. Ce sont là les *Sioux* du Missouri. On en trouve encore de huit à dix mille sur le Mississipi, dispersés en différentes bandes, depuis la rivière des Moines jusque sur la rivière Rouge.

La forme des loges sauvages est digne d'attention ; chaque tribu a une forme différente, qu'il est facile de reconnaître. L'extérieur des loges siouses est gai ; elles sont peintes en lignes onduleuses rouges, jaunes et blanches, ou décorées de figures de chevaux, de cerfs et de buffles, de lunes, de soleils et d'étoiles.

Parmi les *Sioux*, comme parmi les *Arikaras*, les guerriers qui se préparent à une expédition sont soumis à un jeûne très-rigoureux de plusieurs jours. Ils ont à cet effet une loge religieuse où ils étendent une peau de buffle et plantent un poteau peint en rouge ; au sommet de la loge est attachée une peau de veau contenant toutes sortes de devises. Là, pour obtenir le secours du Grand-Esprit,

ils se percent le sein, y passent des cordes de cuir, s'attachent au poteau, et font ainsi plusieurs fois le tour de la loge en dansant au son du tambour, chantant leurs exploits guerriers, et faisant tourner leurs massues au-dessus de leurs têtes. D'autres se font de fortes incisions sous l'omoplate, font passer des cordes à travers les plaies, et traînent deux grosses têtes de buffle sur une éminence, située à environ un mille de distance du village ; là ils dansent jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Une dernière offrande avant le départ consiste à se couper en différentes parties du corps de petits morceaux de chair qu'ils offrent au soleil, à la terre, aux quatre points cardinaux, pour se rendre favorables les Manitous, ou esprits tutélaires des différents éléments.

Le *Sioux* qui se querelle ou meurt dans un état d'ivresse, ou victime de la vengeance d'un compatriote, ne reçoit pas les honneurs ordinaires de la sépulture ; on l'enterre sans cérémonie et sans provisions. Expirer en combattant les ennemis de la nation est pour eux la mort la plus glorieuse. Les cadavres sont alors enveloppés de peaux de buffles, et placés sur des estrades près de leurs camps ou des grands chemins. J'ai tout lieu de croire, d'après plusieurs entretiens que j'ai eus sur la religion avec les chefs de différentes tribus, qu'une mission parmi eux aurait les résultats les plus consolants.

A mon arrivée au fort *Vermillon*, un parti de

guerre *Santee* revenait d'une excursion contre mes chers *Potowatomies* de Council-Bluffs ; ils rapportaient une chevelure. Les meurtriers s'étaient charbonnés des pieds jusqu'à la tête, à l'exception des lèvres, qui étaient frottées de vermillon. Fiers de leur victoire, ils exécutèrent leur danse au milieu du camp, portant la chevelure au bout d'une longue perche. Je parus tout à coup en leur présence et les invitai à se réunir en conseil. Là je leur reprochai vivement leur infidélité à la promesse solennelle qu'ils m'avaient faite , l'année précédente, de vivre en paix avec leurs voisins les *Potowatomies*. Je leur fis sentir l'injustice qu'ils commettaient en attaquant une nation paisible , qui ne leur voulait que du bien, qui même avait empêché leurs ennemis héréditaires les *Otoes*, les *Pawnees*, les *Sancs*, les *Renards* et les *Aouways* de venir fondre sur eux. Enfin je leur recommandai d'employer tous les moyens pour opérer une prompte réconciliation, et pour éviter de terribles représailles dont ils ne manqueraient pas de devenir les victimes , assuré que j'étais que bientôt les *Potowatomies* et leurs alliés viendraient tirer vengeance de leur parjure, et peut-être anéantir toute leur tribu. Confus de leur faute et en redoutant les conséquences, ils me conjurèrent de leur servir encore une fois de médiateur, et d'assurer les *Potowatomies* de leur résolution sincère d'enterrer à jamais leurs casse-têtes.

Le lendemain, 14 novembre, accompagné d'un

métis iroquois, je m'embarquai sur le Missouri dans un canot ; car mon cheval, excédé de fatigue, était incapable de me porter plus loin. Les neiges et le froid, qui survinrent, remplirent le fleuve de glaçons qui, s'entre-choquant avec les chicots dont le fleuve est rempli, rendirent la navigation doublement dangereuse. Nous étions encore à 300 milles de Council-Bluffs, le premier établissement qu'on rencontre après le *Vermillon*, et dans une région où tous les foins des prairies et les herbes des forêts avaient été brûlés par les Indiens jusqu'aux bords du fleuve, et d'où par conséquent tous les animaux s'étaient retirés. Nous tuâmes cependant un beau chevreuil qui semblait embarrassé et se tenait immobile sur le bord de la rivière comme pour recevoir le coup mortel. Cinq fois nous fûmes sur le point de périr et d'être renversés contre les nombreux chicots au milieu desquels les glaçons nous entraînaient malgré tous nos efforts. Nous passâmes dix jours dans cette dangereuse et inquiétante navigation, dormant la nuit sur des bancs de sable et ne faisant que deux repas, le soir et le matin ; encore n'avions-nous pour toute nourriture que des patates gelées et un peu de viande fraîche. La nuit même de mon arrivée chez nos Pères à Council-Bluffs, le fleuve se ferma.

Ce serait en vain que j'essayerais de rendre ce que j'éprouvai en me retrouvant au milieu de mes frères, après avoir parcouru 2,000 lieues flaman-

des, au milieu des plus grands dangers et à travers les pays des nations les plus barbares. J'eus cependant la douleur de remarquer les dégâts que des hommes sans principes, des vendeurs de boisson, avaient causés dans cette mission naissante : l'ivresse , et d'un autre côté les invasions des *Sioux* avaient fini par disperser mes pauvres sauvages. En attendant des circonstances plus heureuses, les bons Pères Verreydt et Hoecken s'y occupent des soins de leur saint ministère au milieu d'une cinquantaine de familles qui ont eu le courage de résister à ces deux ennemis. Je me suis acquitté auprès d'eux de ma commission de la part des *Sioux*, et j'ose espérer qu'à l'avenir ils seront tranquilles de ce côté-là.

Je quittai Council-Bluffs le 14 décembre pour me rendre à Westport, ville frontière du Missouri. Je n'ai rencontré ni obstacle, ni accident, sur les terres des *Ottoes*, des *Aouways*, des *Sancs*, des *Kickapous*, des *Delawares* et des *Shawanous*, que j'ai traversées. La nuit du 22, je me trouvai chez le P. Point, à Westport. Le lendemain, je pris la diligence dans la ville d'Indépendance, et la veille du nouvel an, j'arrivai au milieu de mes chers collègues à l'université de St-Louis.

Je me prépare maintenant à retourner à cette vigne inculte du Seigneur. Je partirai de bonne heure dans le printemps, accompagné de deux Pères et de trois frères de notre communauté. Vous savez qu'une pareille entreprise ne peut s'exécuter

sans des moyens pécuniaires proportionnés ; et c'est un fait que je n'ai rien d'assuré : toute mon espérance est dans la Providence et dans le zèle de mes amis : j'espère qu'ils ne me manqueront pas. Je sais que vous vous intéressez beaucoup à cette œuvre méritoire ; c'est pourquoi je prends la liberté de la recommander à votre-générosité et à celle de vos amis ; la moindre contribution sera un secours efficace.

Je me recommande, ainsi que mes chers néophytes, à vos ferventes prières et saints sacrifices, et suis, etc.

P. J. De Smet, S. J.

PRIÈRES

EN LANGUE TÊTE-PLATE ET PONDERAS

Skest Kyleeyou, Oulskezees, Oulspagpagt.
Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
Komieetzegeel.
Ainsi soit-il.

PATER NOSTER

Kyleeyou, ltchitchemask, askwest kowaaksha-
Notre Père, du ciel, que votre nom soit res-
menshem ailetzemilkou yeelskyloog ; ntziezic tel-
pecté par toute la terre ; régnez dans
letzia spoo oez. Assinteels astskole , yelsto-
tous les cœurs. Que votre volonté soit faite sur la
loeg etzageel ltchitchemask. Hoogwitzilt yettil-
terre ainsi que dans le ciel. Donnez-nous main-
gwa lokaitssia petzim. Kowaaksmeemiltem klo-
tenant tous nos besoins. Pardonnez-nous le mal
taiye kloistskwen etzageel kaitsskolgwelem klo-
que nous avons commis, comme nous pardonnons (le
taiye kloistskeyen klielskyloog. Koaxalock
mal) à ceux qui nous ont offensés. Accordez-nous
shitem takaakswentem klotaiye ; kowaaksgweel-
assistance pour éviter le mal ; mais délivrez-
tem klotaiye. Komieetzegeel.
nous du mal. Ainsi soit-il.

AVE MARIA

Uytchenkuytes Mary, koinkoittzeltze loet-
Je vous salue Marie, vous êtes riche dans tout
geest, Kaikolinzoeten lanoui, koort-
ce qui est saint, le Grand-Esprit est avec vous, vous
zinkwen telletzia telpelpilgkwe, Jesus skozees
êtes bénie entre toutes les femmes, Jésus, Fils, le
telnowiss ozitzegoey.
fruit de vos entrailles est béni.

Geest Mary, skois Kaikolinzoeten, kail
Sainte Marie, Mère du Grand-Esprit, priez
chaussils, konkoint taieetskweets, yettilgwa
pour nous pauvres pécheurs, maintenant
nekaittchit tche-iet gloll kaaks titte lill.... Komi-
et au moment de notre mort. Ainsi
eetzegeel.
soit-il.

CREDO

Noonnegweeneemen Kaikeelinzoeten, Kyleuyou
Je crois dans le Grand-Esprit, notre Père,
etzia wetskoolz, cheiglo epstskool lotchitchemask
tout-puissant, qui a créé le ciel
kwentiestoloog. Noonnegweeneemen Jesus Christ
et la terre Je crois en Jésus-Christ
istchinaakszeouskezees kyeleemigoem, kolin-
son fils unique notre Seigneur (chef) qui a été
tem Pagpagt, steetschemish Mary ikolintem,
conçu du St-Esprit, est né de la vierge Marie,

stoetze mistess skaltemmigg, neyaw wilsem Ponce
qui a souffert sous Ponce
Pilate, miltchpitpit komminall kommintem, elte-
Pilate, a été attaché sur une croix, est
lill, laakkentem, welkgkoop klotchittay,
mort, a été enseveli, qui est descendu aux en-
ye, pototchatlask welgwilgwilt tiltintimnay
fers, le 3e jour est ressuscité d'entre les
weltelschyloog : nowistchills lotchitchemask,
morts : qui est monté au ciel,
glaaktschills ilstitze eetch Kolinzoetess leeêous
qui est assis à la droite du Grand-Esprit son Père
chiimgyst telletzia ; nemeltshoey ogkeouts
qui est tout-puissant : d'où il viendra juger
louetsgwilgwilt louets telil. Noonnegweeneemen
les vivants et les morts. Je crois
oulspagpagt, kgloultzen schaaemen catholique,
au St-Esprit, la Ste-Église catholique,
esttchaustowegwe lopagpagt skyloog, klotayye
la communion des Saints, la ré-
istkwen nemeets kolygwelem, nemetzia tckalt-
mission des péchés, la résurrec-
ckaltemig eltze ootske telzenilzielis, ltchitchemask
tion de tous les morts, la vie du
takeepsoy lokwengwilgwiltis... Komieetzegeel.
ciel qui ne finira jamais. Ainsi soit-il.

SECOND VOYAGE

(du 21 avril 1841 au 30 octobre 1842)

PREMIÈRE LETTRE

à

MM. CHARLES DE SMET, président du tribunal de Termonde, et FRANÇOIS DE SMET, juge de paix à Gand.

Des bords de la Plate, 2 juin 1841.

Mes très-chers Frères,

Enfin nous voici de nouveau en route pour nos chères montagnes Rocheuses, déjà presque faits à la fatigue du voyage, et pleins des plus belles espérances. A l'heure qu'il est (midi passé), nous sommes assis sur les bords d'une rivière, qui, comme je vous l'ai dit dans ma lettre de février dernier, n'a pas sa pareille au monde. Les sauvages l'appellent la *Nebraska* ou la rivière au Cerf; les voyageurs, la *Plate*. Irving, dans son *Astoria*, l'appelle la plus merveilleuse et la plus inutile des rivières. La suite fera voir que toutes ces déno-

minations lui conviennent. C'est pour jouir plus tôt de la beauté et de la fraîcheur de son voisinage que nous avons fait, ce matin, plus de vingt milles à cheval, à jeun, et à travers une solitude où il n'y a pas une goutte d'eau ; aussi nos pauvres montures auront besoin de repos jusqu'à demain. Je n'en suis pas fâché, puisque cela me procure le plaisir de commencer une relation qui, j'en suis sûr, vous intéressera, quoique je revienne une seconde fois sur différents sujets traités dans celle de mon premier voyage.

Comme toutes les œuvres de Dieu, les commencements de la nôtre ont eu leurs épreuves : peu s'en est fallu même que dès son début elle ne fût indéfiniment arrêtée par l'ajournement imprévu de deux caravanes sur lesquelles nous avions trop compté, l'une de chasseurs pour la Compagnie des pelleteries américaines, l'autre d'explorateurs pour les États-Unis, à la tête de laquelle devait se trouver le célèbre M. Nicolet. Heureusement Dieu inspira à deux estimables voyageurs dont j'aurai occasion de parler dans la suite, et, peu après, à une soixantaine d'autres, la bonne idée de faire la même route que nous, les uns pour leur santé, les autres pour leur instruction ou leur plaisir, la plupart pour aller chercher fortune dans les terres beaucoup trop vantées de la Californie. Cette caravane formait un mélange extraordinaire d'individus ; chaque pays de l'Europe y avait son représentant, depuis le sud de l'Italie jusqu'aux

plus froides régions de la Russie : ma petite compagnie seule, composée de onze personnes, comptait huit nationalités différentes.

La difficulté du départ une fois levée, bien d'autres embarras lui succédèrent. Il fallait des provisions, des armes, des instruments de toute espèce, des moyens de transport, des conducteurs de charrettes, un bon chasseur, un capitaine, enfin tout ce qui est nécessaire pour parcourir un désert de huit cents lieues. On n'y rencontre guère que des ennemis à combattre, qui pillent, volent, tuent, quand ils en trouvent l'occasion ; et des obstacles à vaincre, tels qu'une foule de ravins, de marais, de rivières qui vous arrêtent quelquefois tout court. Ce n'est souvent qu'à force de bras qu'on en tire les bêtes de charge ; toutes ces choses ne se font ni sans grandes fatigues, ni surtout sans argent. Ce secours ne manqua pas à nos besoins : d'abondantes aumônes nous furent envoyées de Philadelphie, de Cincinnati, du Kentucky, de Saint-Louis, de la Nouvelle-Orléans, ville que j'ai visitée en personne, et qui est toujours à la tête des autres quand il s'agit de se montrer compatissante et généreuse. Ces aumônes, et une partie des fonds que l'Association de la Foi, cette belle perle de l'Église militante, avait placés à la disposition de notre R. P. Provincial pour l'avancement des missions chez les sauvages, nous ont mis à même d'entreprendre ce long voyage.

Le but de mes excursions de l'année passée chez

les *Têtes-plates* était de m'assurer de leurs dispositions à l'égard des Robes-noires qu'ils demandaient depuis longtemps. Parti de Saint-Louis au mois d'avril 1840, j'étais arrivé sur les bords du *Colorado*, lieu désigné pour le rendez-vous, précisément au moment où une bande de *Têtes-plates* y était venue à ma rencontre. Je visitai dans ce premier voyage, outre les *Têtes-plates*, plusieurs autres peuplades, telles que les *Pends-d'oreilles* ou *Kalispels* , les *Nez-percés* ou *Sapetans* , les *Sheyennes*, les *Serpents* ou *Soshonies*, les *Corbeaux* ou *Absharokes*, les *Gros-ventres* ou *Minatarees*, les *Ricaras*, les *Mandans* , les *Kants* , plusieurs tribus de la nombreuse nation des *Sioux* ou *Dacotas*, les *Omahas*, les *Ottas*, les *Aouways*, etc. Partout je trouvai de si heureuses dispositions en notre faveur, que, dans le désir de seconder plus activement les desseins si visibles de la Providence sur tant de pauvres âmes, je résolus, malgré les approches de l'hiver, et de fréquents accès de fièvre, de me remettre en route à travers une autre partie de l'immense solitude que je venais de parcourir. Je n'avais d'autre guide, au milieu de cet océan de prairies et dans les montagnes, qu'une boussole, d'autre défenseur parmi vingt peuples ennemis des blancs que mon Flamand, ancien grenadier de Napoléon, enfin d'autres provisions au sein d'un désert aride, que ce que la poudre et le plomb, avec une grande confiance en Dieu, pouvaient nous procurer.

Je ne répéterai pas ici mes petites aventures, d'autant plus que la relation que j'en ai faite vous sera probablement parvenue. La merveille est que j'arrivai à Saint-Louis, plein de santé, au plus fort de l'hiver. La promptitude inespérée de mon retour, le rapport si consolant que je pus faire sur le compte des *Têtes-plates*, tout avait contribué à faire sur l'âme généreuse de mes confrères une si vive impression, que presque tous, Pères et Frères, se crurent appelés à partager les travaux d'une mission qui offrait tant d'attraits à leur zèle. Néanmoins cinq seulement furent élus pour m'accompagner; c'étaient : le P. Nicolas Point, Vendéen, aussi zélé et courageux pour sauver les âmes, que le fut autrefois La Rochejacquelein, son compatriote, pour défendre la cause de son roi ; le P. Grégoire Mengarini, venu récemment de Rome, et que notre T. R. Père général lui-même avait jugé on ne peut plus propre à cette mission à cause de l'âge, de la vertu, de la facilité étonnante de ce père pour les langues, de ses connaissances en musique et en médecine ; enfin trois Frères coadjuteurs, dont deux Belges, le F. Guillaume Claessens, charpentier ; le F. Charles Huet, ferblantier, espèce de factotum ; et un Allemand, le F. Joseph Specht, forgeron ; tous trois industrieux, pleins de dévouement à l'œuvre de la Mission, et de la meilleure volonté du monde. Depuis longtemps ils avaient ardemment désiré et demandé ces missions. Elles sont les plus nécessiteuses et

les plus faciles à amener à la perfection des anciennes réductions du Paraguay. Je rendis grâces à Dieu de me voir associé à de si dignes compagnons ; je n'aurais pu désirer un meilleur choix. Lancé au milieu de l'immense désert du *Far West*, combien de fois ne me suis-je pas rappelé ces beaux vers de Racine :

> O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels,
> Ta sagesse conduit tes desseins éternels !

Le 30 avril, j'arrivai à Westport, ville frontière de l'ouest des États-Unis. De Saint-Louis, nous avions mis sept jours pour faire, en bateau à vapeur, ce trajet de cinq cents milles ; ce qui peut donner la mesure des difficultés que présente la navigation sur le Missouri au sortir de l'hiver. Alors, il est vrai, les glaces sont fondues ; mais l'eau est encore si basse, les bancs de sable si rapprochés, les chicots si nombreux, que les bateaux ne peuvent avancer qu'avec les plus grandes précautions. Les mêmes difficultés se représentent à la fin de l'automne. Je reviendrai plus tard sur la description géographique de cette rivière.

Nous débarquâmes sur la rive droite. Il y avait là une petite cabane abandonnée, tout à fait semblable aux demeures de nos pauvres campagnards belges, et où, quelques jours auparavant, une pauvre sauvagesse était morte. C'est dans ce réduit, si semblable à celui qui mérita la préférence du

Sauveur naissant, que nous nous casâmes avec empressement ; car nous n'allions plus avoir, pour des mois entiers, d'autre abri qu'une tente au milieu d'un désert immense. Une voiture brûlée sur le bateau, un cheval qui s'est échappé en débarquant pour ne plus revenir , un autre cheval malade à devoir le laisser en route, bien des choses qui demandaient supplément et réparation, nous arrêtèrent en cet endroit jusqu'au 10 de mai.

Nous partîmes donc le 10 de Westport , et après avoir passé par les terres des *Shawnees* et des *Delawares*, où nous ne vîmes de remarquable qu'un collége de Méthodistes bâti au milieu des meilleures terres du pays, nous arrivâmes, après cinq jours de marche, sur les bords de la belle rivière des *Kants*. Nous y trouvâmes ceux de nos gens qui nous avaient précédés par eau avec une partie de notre bagage. Deux parents du grand chef des *Kants* étaient venus à notre rencontre à plus de vingt milles de là ; pendant que l'un deux aidait nos bêtes de somme à passer la rivière en nageant devant elles, l'autre annonçait notre arrivée aux premiers de la peuplade qui nous attendaient sur l'autre rive ; et le bagage , les voitures et les hommes traversaient l'eau dans une grande pirogue ou tronc d'arbre creux qui de loin avait l'apparence de ces gondoles qu'on voit flotter dans les rues de Venise. Aussitôt que les *Kants* accourus à notre rencontre eurent appris que nous allions camper sur les bords de la *Rivière-aux-*

soldats, qui n'est qu'à six milles de leur village, ils se séparèrent de la caravane au grand galop et disparurent bientôt au milieu d'un nuage de poussière. A peine notre tente était-elle dressée, que le grand chef lui-même arriva avec six de ses plus braves soldats, pour nous offrir ses civilités sauvages. Après m'avoir fait asseoir sur une natte qu'il fit étendre par terre, il tira solennellement de sa poche un portefeuille et me présenta les titres honorables qu'il tenait du Congrès américain ; j'en pris lecture, et lui ayant procuré de quoi fumer le calumet, à son tour, en homme qui connaissait les convenances, il me fit accepter, pour notre garde, les deux braves qui étaient venus à notre rencontre. Tous deux étaient armés en guerre ; l'un portait la lance et le bouclier, l'autre avait un arc, des flèches, un sabre au clair, et un collier composé des griffes de quatre ours qu'il avait tués de sa propre main. Ces deux braves restèrent fidèles à leur poste, c'est-à-dire à l'entrée de notre tente, pendant les trois jours et les trois nuits qu'il nous fallut attendre les retardataires de la caravane. En les quittant, nous leur fîmes présent de quelques bagatelles, qui achevèrent de nous gagner leur affection.

Le 19, nous continuâmes notre route, au nombre d'environ soixante et dix personnes, dont plus de cinquante étaient en état de se servir de la carabine ; nombre plus que suffisant pour entreprendre avec prudence la longue course qui nous

restait à fournir. Pendant que le gros de la troupe s'avançait vers l'ouest, le P. Point, un jeune Anglais, et moi, nous déclinâmes sur la gauche pour visiter le premier village de nos hôtes. Arrivés à quelque distance de leurs loges, nous fûmes frappés de la ressemblance qu'elles ont avec ces larges meules de froment qui couvrent nos guérets après la moisson. Il n'y en avait guère qu'une vingtaine groupées sans ordre à quelque distance les unes des autres ; mais chacune d'elles couvrait un espace circulaire d'environ cent vingt pieds de circonférence, ce qui suffit pour abriter commodément de trente à quarante personnes. Tout le village nous parut devoir renfermer sept à huit cents âmes, approximation justifiée d'ailleurs par le chiffre total de la peuplade des *Kants*, qui est d'environ quinze cents, répartis en deux villages, à une vingtaine de milles de distance l'un de l'autre. Ces loges, quoique humides, paraissent cependant réunir à la solidité la commodité et l'agrément. De la muraille circulaire, faite de terre, et qui s'élève perpendiculairement à hauteur d'homme, partent des perches courbées, aboutissant à une ouverture centrale, qui sert tout à la fois de fenêtre et de cheminée. La porte de l'édifice est une peau brute, elle s'ouvre du côté le plus abrité contre le vent ; le foyer est placé au milieu de quatre poteaux ou colonnes destinées à soutenir la rotonde ; les lits sont rangés en cercle autour de la muraille, et

dans l'espace compris entre les lits et le foyer, se tiennent les habitués de la loge, les uns debout, les autres assis ou couchés sur des peaux ou sur des nattes de jonc ; il paraît que ces dernières ont plus de valeur à leurs yeux, car entre autres honneurs qu'on nous fit lorsque nous entrâmes dans la loge, on nous en présenta une de cette espèce.

Il me serait impossible de peindre tout ce que nous vîmes de curieux pendant la demi-heure que nous passâmes au milieu de ces figures étranges ; bien certainement un Teniers y eût vu des trésors ; ce qui me frappa davantage, c'était la physionomie vraiment caractéristique de la plupart de ces personnages, le naturel de l'attitude, la vivacité de l'expression, la singularité des costumes, la variété des occupations.

Les femmes seules se livraient à un travail proprement dit, il semblait que la tâche de gagner le pain à la sueur de son front ne regardât qu'elles. Pour n'être point détournées de leurs travaux par le soin de ceux de leurs enfants qui ne marchent pas encore, elles les avaient attachés par les pieds et les mains à un morceau d'écorce ou à une planche d'assez grande dimension, pour les préserver des blessures que pourraient leur causer les objets environnants, et avaient déposé ce meuble, que je n'oserais appeler berceau ni fauteuil, quoiqu'il réunisse les avantages de l'un et de l'autre, les unes sur un lit, d'autres à leurs pieds ou dans

quelque coin. En voyage elles s'en servent également, en le portant, tantôt sur le dos à la façon des Égyptiennes ou diseuses de bonne aventure, quelquefois à leur côté, le plus souvent suspendu au pommeau de leur selle; tandis qu'en même temps elles traînent derrière elles ou poussent en avant les bêtes de somme qui portent, avec la tente, le bagage et quelquefois les armes de leurs maris ; elles galopent en cet équipage aussi vite qu'eux, et ces innocentes créatures paraissent comprendre que crier et pleurer ne les soulage pas, car il est rare qu'on entende leurs sons plaintifs.

Mais revenons à notre loge ; que faisaient les hommes ? Lorsque nous entrâmes, les uns causaient en attendant le repas (car manger est leur principale occupation lorsqu'ils ne dorment pas), d'autres fumaient, s'amusant à renvoyer la fumée par les narines ; d'autres s'occupaient de leur toilette ; et comme ils s'arrachaient soigneusement les poils de la barbe et des sourcils, j'eus l'occasion de remarquer que l'embellissement de la tête était le principal objet de leurs soins. Contre la coutume de la plupart des sauvages qui laissent croître leur chevelure (parmi les Corbeaux, il y a un chef dont la chevelure est de onze pieds), les Kants se la rasent entièrement, à la réserve d'un bouquet fortement crêpé, qu'ils laissent au sommet de la tête, pour recevoir le plus bel ornement, selon eux, dont une tête d'homme soit susceptible, je veux

dire la plume d'une queue d'aigle, qu'ils regardent comme le symbole du guerrier. Cette plume, tantôt s'élève sur la tête et flotte en forme de panache, tantôt descend sur la nuque, quelquefois voltige autour des tempes. Pendant que nous fumions le calumet avec les principaux de la loge, je ne pouvais me lasser de considérer une espèce de dandy, qui se mirait sans cesse pour donner à son plumet la tournure la plus gracieuse, sans pouvoir atteindre au degré de perfection qu'il paraissait chercher. Le P. Point devint bientôt un objet d'attention et presque d'hilarité pour les enfants, à cause du peu de soin qu'il avait mis à se raser. Ainsi à leurs yeux, menton sans barbe, yeux sans cils et sans sourcils, tête sans cheveux, voilà autant de conditions de beauté essentielles. Mais ce n'est là qu'une partie de leur parure, et les peines qu'ils se donnent pour arriver à la perfection du genre sont vraiment inconcevables. Imaginez-vous donc cette tête sans poil, surmontée d'un plumet ; autour des yeux un cercle de vermillon ; sur tout le visage des sillons blancs, noirs ou rouges qui serpentent dans tous les sens ; aux oreilles, trouées de haut en bas, des pendants formés de morceaux de fer, d'étain, de faïence ou de porcelaine, qui se rabattent en grosses touffes et tintent sur les épaules ; au cou un collier de fantaisie qui tombe en large demi-cercle sur la poitrine ; au milieu de ce collier, un grand médaillon d'argent ou de cuivre ; aux bras et aux poignets des bracelets de laiton,

de fil de fer, de cuivre ou de fer-blanc ; autour des reins, une ceinture de couleur tranchante, à laquelle ils attachent d'un côté un sac garni de *kinnekenic* (herbe qu'ils fument avec le tabac), et de l'autre une gaîne à coutelas ; aux jambes, des mitaines et aux pieds des souliers brodés en porc-épic ; et par-dessus tout cela, en guise de manteau, une couverture, n'importe de quelle couleur, drapée autour du corps selon le caprice ou le besoin du porteur ; imaginez-vous tout cela, et vous aurez l'idée d'un *Kant* enchanté de lui-même et de sa parure.

Pour le vêtement, les formes extérieures, le langage, la manière de prier et de faire la guerre, les Kants ressemblent beaucoup aux sauvages leurs voisins, avec qui d'ailleurs ils sont en relation d'amitié de temps immémorial. Leur taille est généralement haute et bien prise : leur physionomie, comme je l'ai déjà dit, a quelque chose de mâle ; leur langage saccadé et guttural est encore remarquable par la longueur et la forte accentuation de ses désinences, ce qui n'empêche pas leur chant d'être on ne peut plus monotone ; d'où l'on pourrait conclure que les eaux de leur rivière, quoique fort belles, n'ont cependant pas la vertu des eaux du Paraguay. Quant aux qualités qui distinguent l'homme de la brute, ils sont loin d'en être dépourvus : à la force du corps et au courage, ils ajoutent un bon sens et une adresse que n'ont pas tous les sauvages. Dans leurs guerres ou à la chasse, ils se servent comme les blancs de la cara-

bine, ce qui leur donne une grande supériorité sur leurs ennemis.

Parmi les chefs de cette peuplade, il s'est rencontré des hommes vraiment distingués sous plus d'un rapport : le plus connu de tous, parce que Bonneville en parle dans ses mémoires, s'appelait la *Plume-blanche*. L'auteur de la conquête de Grenade nous le représente d'une forme et d'un caractère tout à fait chevaleresques ; le fait est qu'il était doué d'une intelligence, d'une franchise, d'un courage et d'une générosité peu communes. Il avait connu particulièrement le Révérend Mr De la Croix, l'un des premiers missionnaires catholiques qui visitèrent cette partie de l'ouest, et il avait conçu pour lui et, par suite de leurs entretiens, pour toutes les Robes-noires, une profonde vénération. Il n'en était pas de même des ministres protestants, il méprisait également leurs personnes et leur réforme. Un jour que l'un d'eux lui parlait de conversion : « Se convertir, lui répondit « ce philosophe sauvage, oui, c'est bon, pourvu « qu'on ne change sa religion que contre une « meilleure. Pour moi, je n'en connais de bonne « que celle qui est enseignée et pratiquée par les « Robes-noires ; si donc tu veux me convertir, il « faut d'abord que tu laisses là ta femme, puis que « tu endosses l'habit que je vais te montrer, « ensuite nous verrons. » Cet habit était une soutane, autrefois à l'usage du Missionnaire, et qu'il y avait laissée avec le souvenir de ses vertus ; elle

fut aussitôt apportée ; mais que fit ou que répondit Mr le Ministre ? Je suis encore à le savoir.

Bien que cette réponse fût un peu plaisante, il ne faudrait pas en conclure que ce sauvage parlât de la religion à la légère ; loin de là : semblables en ce point à toutes les tribus indiennes, les Kants sont toujours sérieux quand ils parlent ou entendent parler de la religion. Pour peu qu'on les observe, on s'apercevra même que le sentiment le plus enraciné dans leur cœur, et qu'ils expriment le plus souvent dans le détail de leurs actions, est l'esprit et le sentiment religieux. Jamais, par exemple, ils ne prendront le calumet sans en offrir les prémices à leur divinité tutélaire ; jamais ils n'iront à l'ennemi, sans avoir consulté le Grand-Esprit ; au milieu des passions les plus fougueuses, ils lui adresseront leurs vœux ; en assassinant une femme ou un enfant sans défense, ils invoqueront le maître de la vie. Enlever beaucoup de chevelures à l'ennemi, lui voler beaucoup de chevaux, voilà l'objet de leurs vœux ; c'est aussi celui de leurs plus ardentes prières, souvent ils y ajouteront les jeûnes, les macérations, le sacrifice. Dans le cours de l'hiver dernier, que ne firent-ils pas pour se rendre le Ciel propice ? Et pourquoi ? Pour obtenir la grâce de parvenir heureusement à massacrer , en l'absence de leurs maris et de leurs pères, toutes les femmes et tous les enfants qu'ils trouveraient dans le premier village de *Pawnees*, leurs voisins. Et en effet ils enlevèrent la cheve-

lure à quatre-vingt-dix victimes, et firent prisonniers ceux qu'ils jugèrent à propos de ne pas massacrer. C'est qu'à leurs yeux tout est permis à la vengeance ; les massacres les plus horribles, loin d'être un crime, sont pour eux des actes de vertu religieuse, de la vertu par excellence des grandes âmes. Le Kant se venge, parce qu'à ses yeux il n'y a qu'une âme basse qui puisse pardonner des affronts, et il nourrit sa rancune, parce que la vengeance seule peut lui faire oublier le poids d'infamie dont il se croit accablé par l'injure. Essayer, sans l'Évangile, de leur faire comprendre qu'il ne peut y avoir ni mérite ni gloire à massacrer un ennemi sans défense, ce serait peine perdue. Il n'y a qu'une exception à cette loi barbare, c'est quand l'ennemi vient de lui-même se réfugier dans leur village. Tant qu'il y demeure, son asile est inviolable, sa vie même y est plus en sûreté que dans sa propre loge ; mais malheur à lui s'il s'en écarte d'un seul pas ! à peine en est-il sorti, qu'il a rendu à ses hôtes tous les droits imaginaires que l'esprit de vengeance leur avait donnés sur lui.

Bien qu'ils soient cruels à l'égard de leurs ennemis, les Kants ne sont pas étrangers aux sentiments les plus tendres de la pitié, de l'amitié ou de la compassion. A la perte de leurs proches parents, ils sont quelquefois inconsolables, et laissent croître leur chevelure pour exprimer leur douleur. Le grand chef s'excusa devant nous de

ce qu'il avait les cheveux longs, disant (ce qu'on aurait pu deviner à la tristesse de son visage) qu'il avait perdu son fils. Je voudrais encore pouvoir vous rendre le sentiment d'étonnement respectueux et de compassion douce qu'on vit se peindre sur le visage de trois Kants venus à notre petite chapelle à Westport, lorsqu'on leur montra un *Ecce Homo* et une statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; surtout quand l'interprète leur eut fait comprendre que cette tête, couronnée d'épines et qui versait de grosses larmes, était bien réellement l'image du Sauveur du monde, et que ce cœur percé de sept glaives était celui de sa Mère. Ces deux circonstances, jointes à ce que j'aurai occasion de rapporter plus tard, ne pourraient-elles pas venir à l'appui de cette belle pensée, que l'âme de l'homme est naturellement chrétienne, et que si l'on commençait à y jeter des germes de foi pure et d'amour de Dieu bien entendu, il serait facile, avec le secours d'en haut, qui ne manquerait pas alors, d'amener les cœurs les plus féroces à la plus tendre compassion pour leurs semblables ? Qu'étaient les Iroquois avant leur conversion, et que ne sont-ils pas devenus depuis ? Pourquoi les Kants, et tant d'autres sauvages réunis sur les confins de la civilisation américaine, sont-ils si différents de plusieurs peuplades du *Far West*, et conservent-ils cette férocité de mœurs ? Pourquoi les dépenses faites en leur faveur par la philanthropie protestante n'amènent-elles aucun

résultat satisfaisant ? Pourquoi les germes de civilisation répandus dans le sein de ces peuplades par la main des soi-disant sociétés savantes, sont-ils tous comme frappés de stérilité ? Ah ! il ne faut pas en douter, c'est que, pour humaniser, civiliser, convertir surtout les sauvages, il faut autre chose que la politique humaine et le zèle du protestantisme. Puisse le Dieu de bonté, en qui seul nous mettons notre confiance, bénir notre entreprise, et prouver ainsi que les gouttes de nos sueurs ont besoin de la rosée du ciel pour féconder le sein de la terre et lui faire porter autre chose que des ronces et des épines !

Lorsque nous quittâmes la tribu des Kants, deux de leurs guerriers, l'un, le meilleur soldat de la nation, l'autre à qui l'on donnait le titre de capitaine, vinrent nous donner le pas de conduite. En sortant du premier village, nous traversâmes un grand champ dévasté, que le gouvernement des États-Unis avait fait défricher et ensemencer quelques années auparavant : triste preuve de la stérilité des moyens de civilisation employés par les protestants.

Nos deux compagnons restèrent avec nous jusqu'au lendemain, et ils fussent demeurés beaucoup plus longtemps, s'ils n'avaient eu à craindre les plus terribles représailles de la part des *Pawnees* à cause du massacre dont j'ai parlé plus haut. Ayant donc reçu nos remercîments, et de quoi fumer le calumet pour la peine qu'ils avaient

prise, ils s'en retournèrent à leur village par le plus court chemin ; et bien leur en prit, car nous n'avions pas marché deux jours, que quelques-uns de nos gens rencontrèrent un parti de *Pawnees* se dirigeant de leur côté et ne respirant que vengeance.

Les *Pawnees* sont divisés en quatre tribus, répandues dans les fertiles environs de la Plate, et sur les fourches supérieures de la rivière des Kants. Quoique six fois plus nombreux que les Kants, ils ont presque toujours été battus par ceux-ci, parce qu'ils n'ont ni les armes, ni l'adresse, ni la force, ni le courage de leurs rivaux. Cependant comme le parti en question paraissait avoir bien pris ses mesures, et que chez eux la passion de la vengeance était excitée au dernier point par le souvenir encore récent du massacre de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants, nous ne pouvions nous empêcher de craindre beaucoup pour les Kants ; déjà même nous nous représentions les *Pawnees* se baignant dans le sang de leurs ennemis, lorsque, deux jours après leur passage, nous les vîmes revenir sur leurs pas. Les deux premiers qui s'approchèrent de nous se faisaient remarquer, l'un par une chevelure humaine pendue au mors de son cheval, l'autre par un drapeau américain drapé autour de son corps en guise de manteau ; symboles de victoire qui nous firent mal augurer du sort de nos hôtes. Mais le chef de notre caravane les ayant

interrogés par signes sur le résultat de leur expédition, nous apprîmes d'eux-mêmes qu'ils n'avaient pas même vu l'ennemi, et qu'ils avaient grand faim. On leur donna, ainsi qu'à une quinzaine d'autres qui les suivaient de près, non-seulement de quoi manger, mais encore de quoi fumer. Ils mangèrent beaucoup, mais ne fumèrent pas ; et contre la coutume des sauvages, qui après un repas en attendent presque toujours un autre, ils partirent d'un air qui annonçait qu'ils n'étaient pas contents. La brusquerie de ce départ, le calumet mis de côté, ce retour précipité de leur expédition, le voisinage rapproché de leurs peuplades, leur amour bien connu pour un pillage facile, tout contribuait à nous faire craindre de leur part quelque tentative, sinon contre nos personnes, du moins contre nos chevaux et nos bagages ; mais grâce à Dieu, nos appréhensions furent vaines ; ils partirent, et pas un ne reparut.

Quoique menteurs et voleurs, chose assez étonnante, les *Pawnees* sont presque vrais croyants au sujet de la vie à venir, et plus que pharisiens dans l'observance de leurs pratiques superstitieuses. La danse, la musique, aussi bien que le jeûne, la prière et le sacrifice, font partie essentielle de leur culte. Le plus ordinaire est celui qu'ils rendent à un oiseau empaillé, rempli d'herbes et de racines auxquelles ils attribuent une vertu surnaturelle. Ils disent que ce manitou a été envoyé à leurs ancêtres par l'étoile du matin, pour leur servir de

médiateur quand ils auraient quelque grâce à demander au Ciel. Aussi toutes les fois qu'il s'agit d'entreprendre une affaire importante, ou d'éloigner certains fléaux de la peuplade, l'oiseau médiateur est exposé à la vénération publique, et pour se le rendre propice, ainsi que le grand manitou dont il est l'envoyé, on fume le calumet, et la première fumée qui en sort est dirigée vers la partie du ciel où brille leur astre protecteur.

A l'oblation du calumet, les *Pawnees*, dans les occasions solennelles, joignent le sacrifice sanglant et, selon ce qu'ils disent avoir appris de l'*oiseau* et de l'*étoile*, l'holocauste le plus agréable au Grand-Esprit est celui d'un ennemi immolé de la manière la plus cruelle possible. On ne peut entendre sans horreur les circonstances qui accompagnèrent l'immolation d'une jeune *Siouse* dans le cours de l'année 1837. C'était au moment des semailles et dans le but d'obtenir une bonne récolte. Voici en abrégé ce que j'en ai appris.

Cette enfant, car elle n'avait que quinze ans, après avoir été nourrie six mois dans l'idée qu'on lui préparait une fête pour le retour de la belle saison, se réjouissait en voyant s'enfuir les derniers jours de l'hiver. La veille du jour marqué pour la prétendue fête, on fit une coupe de bois dans la forêt, et l'on fit comprendre à la jeune fille, qu'elle devait aider à abattre les arbres et à aiguiser les poteaux. Le lendemain, elle fut revêtue de ses plus beaux ornements et placée au

milieu des guerriers qui semblaient ne l'escorter que par honneur. Lorsque le cortége se mit en marche, chacun de ces guerriers, outre ses armes qu'il tenait soigneusement cachées, portait deux pièces de bois, qu'il avait reçues des mains de la victime. Celle-ci était elle-même chargée de trois poteaux ; mais croyant marcher à un triomphe, et n'ayant dans l'imagination que des idées riantes, elle s'avançait vers le lieu de son sacrifice dans la plus entière sécurité, pleine de ce mélange de timidité et de joie si naturelle à une enfant entourée de tant d'hommages.

Pendant la marche, qui fut longue, le silence ne fut interrompu que par des chants religieux et des invocations réitérées au Maître de la vie ; en sorte qu'à l'extérieur tout contribuait à entretenir l'illusion si flatteuse dont on avait bercé jusqu'alors la jeune fille. Mais lorsqu'on fut parvenu au terme, et qu'elle ne vit plus que des feux, des torches et des instruments de supplice, alors ses yeux commençant à s'ouvrir sur le véritable sort qui l'attendait, quelle ne fut pas sa surprise ! Et lorsqu'il ne lui fut plus possible de se tromper sur son sort, qui pourrait dire les déchirements de son âme? Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux ; son cœur se répandait en cris lamentables, ses mains suppliantes s'élevaient vers le ciel ; puis elle priait, conjurait ses bourreaux d'avoir pitié de son innocence, de sa jeunesse, de ses parents ; mais en vain : ni ses larmes, ni ses cris, ni ses

prières, ni les promesses libérales d'un marchand qui se trouvait là, rien ne fut capable d'adoucir ces barbares. Malgré la résistance de la pauvre fille, ils l'attachent impitoyablement aux branches de deux arbres et aux trois poteaux dont ses épaules avaient été chargées comme d'un trophée ; ils lui brûlent ensuite les endroits du corps les plus sensibles avec des torches ardentes, faites de ce même bois que ses propres mains avaient distribué aux guerriers de l'escorte. Après que son supplice eut duré aussi longtemps que la soif de la vengeance et l'exaltation du fanatisme peuvent permettre à des cœurs féroces de jouir d'un si horrible spectacle, le grand chef lui décocha au cœur une flèche qui fut à l'instant suivie d'une grêle de traits, lesquels, après avoir été violemment tournés et retournés dans les blessures de la victime, en furent arrachés de manière à ne faire de son corps qu'un affreux amas de chairs meurtries, d'où le sang ruisselait de toutes parts. Quand il eut cessé de couler, le grand sacrificateur, pour couronner dignement tant d'atrocités, s'approcha de la fille expirante, lui arracha le cœur encore palpitant, et, vomissant mille imprécations contre la nation siouse, le porta à sa bouche et le dévora, aux acclamations des guerriers, des femmes et des enfants de la tribu. Après avoir laissé le corps en proie aux bêtes féroces, et répandu le sang sur les semences pour les féconder, chacun se retira dans sa loge, content de soi-même et plein de l'espoir d'une bonne récolte.

De telles atrocités n'étaient propres qu'à attirer sur ces sauvages les plus cruelles représailles. Aussi à peine la nouvelle s'en fut-elle répandue, que les Sioux, brûlant de venger leur nation, jurèrent tous qu'ils ne seraient satisfaits que lorsqu'ils auraient massacré autant de Pawnees que leur victime avait de phalanges aux doigts et d'articulations dans chacun de ses membres. L'effet ne tarda pas à suivre la menace. Déjà plus de cent Pawnees sont tombés sous les coups de leurs ennemis ; et le massacre de leurs femmes et de leurs enfants, commis l'hiver dernier par les Kants, a mis le comble à leur désolation.

A la vue de tant d'horreurs, qui pourrait ne pas reconnaître l'influence invisible de l'ennemi du genre humain, et être prêt à tout faire pour donner à ces pauvres peuples la connaissance du vrai Médiateur et du véritable sacrifice, sans lesquels il est impossible d'apaiser la justice divine ?

Je suis pour la vie,

Mes très-chers frères,

Votre tout dévoué frère

P. J. De Smet.

SECONDE LETTRE



Rivière d'Eau-sucrée, 14 juillet 1841.

Mes très-chers Frères,

Voilà deux longs mois que nous sommes en route ; mais enfin nous commençons à apercevoir ces chères montagnes, où nos vœux nous transportent depuis si longtemps. On les appelle *Rocheuses*, à cause de leur composition, qui n'admet guère que le granit et le silex. La longueur, le cours et l'élévation de cette chaîne imposante lui ont fait donner le surnom d'*Épine dorsale* du Nouveau-Monde. Parcourant du nord au sud presque toute l'Amérique septentrionale, renfermant les sources des plus grands et des plus beaux fleuves de l'univers, elle a pour branches, du côté de l'ouest, l'éperon des *Cordillères* qui s'étendent dans le Mexique, et du côté du levant les montagnes moins connues peut-être, mais non moins admirables, de la *Rivière-aux-vents*. Ces dernières renferment les sources de plusieurs grandes rivières, dont les unes se déchargent dans la mer Pacifique, et les autres dans le grand fleuve qui porte le tribut de ses eaux à l'Atlan-

tique. Les *Côtes-noires*, les plaines élevées qui séparent les sources du haut Missouri de celles du Mississipi, et qu'on appelle le *Coteau des prairies*, les montagnes *Azark* et les *Massernes* peuvent être considérées comme des ramifications des montagnes Rocheuses.

D'après les observations faites au moyen du baromètre, d'accord avec les calculs de la trigonométrie, les mémoires de Bonneville portent la hauteur de quelques-uns de leurs pics à vingt-cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation qui paraîtrait plus qu'exagérée, si l'on s'en rapportait au seul témoignage des yeux ; mais tout le monde sait que les montagnes placées au milieu d'une plaine immense ressemblent aux vaisseaux qui flottent sur la mer ; elles paraissent toujours moins élevées qu'elles ne le sont en effet. Quoi qu'il en soit de leur plus ou moins d'élévation, c'est au pied de ces colosses de la création que nous avions l'espérance de trouver nos chers néophytes ; mais un exprès, envoyé pour leur annoncer notre arrivée prochaine, vient de revenir avec la nouvelle, que des sauvages qui ont campé là, il y a environ quinze jours, sont descendus vers le sud pour la chasse du buffle. Ces sauvages appartiennent-ils à la tribu des *Têtes-plates*, ou à d'autres ? Nous n'en savons rien ; un second messager va partir pour s'en informer ; en attendant son retour, je continue ma relation.

L'extrême lenteur de notre marche, qui nous a

permis de prendre de nombreuses notes sur les lieux, peut aussi en garantir l'exactitude, qualité d'autant plus désirable qu'elle ne se trouve pas toujours dans les récits publiés sur ces régions lointaines. Cependant pour ne pas outre-passer les bornes d'une très-longue lettre, je ne dirai que quelques mots sur les perspectives, les fleurs, les oiseaux, les animaux, les sauvages, et les aventures de notre route.

A l'exception des buttes qui courent parallèlement des deux côtés de la *Plate* jusqu'aux *Côtes-noires*, et des Côtes-noires elles-mêmes qui viennent se joindre aux montagnes Rocheuses, on pourrait appeler un océan de prairies les quinze cents milles que nous avons parcourus de *Westport* aux sources de l'*Eau-sucrée*. Le terrain offre partout ce genre d'accidents qui ressemblent aux ondulations de la mer, quand elle est agitée par quelque tourmente. Nous avons rencontré, sur le sommet de quelques tertres, des pétrifications et des coquillages tels qu'il s'en trouve dans certaines montagnes de l'Europe. Je ne doute nullement que des géologues de bonne foi ne reconnussent ici, comme ailleurs, des vestiges incontestables du déluge. Un fragment de pierre que je conserve me semble en renfermer plusieurs.

A mesure que, s'éloignant du Missouri, on s'enfonce dans les contrées de l'ouest, les forêts diminuent d'épaisseur, d'élévation et de profondeur, à peu près en raison directe de la moindre quantité

d'eau qui les arrose. Bientôt, sur les bords des torrents, on ne voit plus qu'une lisière de bois assez étroite ; on y trouve rarement des arbres de haute futaie. Dans le voisinage des ruisseaux, il ne croît guère que des buissons de saules, et là où l'eau manque, on chercherait en vain autre chose que de l'herbe ; encore ne se montre-t-elle que dans les plaines fertiles qui s'étendent de *Westport* jusqu'à la *Plate*. Cette liaison intime entre les eaux et les bois est sensible à tous les yeux. Nos bêtes de somme n'avaient pas cheminé huit jours dans ce désert, que déjà on les voyait, surtout quand la marche avait été longue, tressaillir et doubler le pas, à la vue des arbres qui s'élevaient dans le lointain. Cette rareté de bois dans les contrées de l'ouest, si contraire à ce qui se fait remarquer dans les autres parties de l'Amérique septentrionale, provient de deux causes principales : dans les plaines situées en-deçà de la Plate, elle est le résultat de la coutume qu'ont les Indiens dans ces parages de brûler leurs prairies vers la fin de l'automne, pour avoir de meilleurs pâturages au retour du printemps ; et dans le *Far West*, où les sauvages se gardent bien d'agir ainsi, soit pour ne pas éloigner les animaux nécessaires à leur subsistance, soit pour ne pas se laisser découvrir par les partis ennemis, cette rareté de bois provient de la nature du sol. En effet le sol n'y est que sable et terre si légère, et partant si aride, qu'à l'ex-

ception des éternelles absinthes qui couvrent les plaines, et de la sombre verdure des arbres résineux qui ombragent les montagnes, toute la végétation est obligée, sous peine de mort, de chercher un refuge dans les sinuosités des rivières ; ce qui rend les voyages du *Far West* extraordinairement longs et ennuyeux.

De loin en loin, surtout entre la rivière des *Kants* et la *Plate*, on trouve des blocs de granit de différentes grandeurs et couleurs ; le rosâtre ou le granit porphyre est le plus commun. On voit aussi, dans quelques sites pierreux des *Côtes-noires*, une infinité de petits cailloux de mille nuances diverses ; j'en ai vu de tellement coagulés ensemble qu'ils ne formaient plus qu'une seule masse ; bien polis, ces blocs feraient de superbes mosaïques. La fameuse colonnade de la chambre du Congrès américain, qui passe pour une des plus riches qui existent, est de cette composition.

Le 29 juin, fête de saint Pierre, nous trouvâmes une carrière extrêmement curieuse ; nous crûmes d'abord que c'était du marbre blanc ; mais bientôt nous nous aperçûmes que c'était quelque chose de mieux. Étonnés de la facilité avec laquelle se façonnait cette pierre, la plupart des voyageurs s'en firent des calumets ; moi-même j'en fis tailler plusieurs dans le dessein d'en faire présent aux chefs sauvages ; en sorte que, pendant deux jours, on ne vit parmi nous que des sculpteurs. Mais hélas! incapables de résister à l'action du feu,

tous nos calumets se brisèrent à la première épreuve : c'était une carrière d'albâtre.

Le premier rocher, vraiment digne de ce nom, que nous rencontrâmes, et comme le premier degré de cette fameuse chaîne que nous allions gravir, est le roc *Indépendance.* Il est de la même nature que les montagnes Rocheuses. D'abord je crus que ce titre fastueux lui venait de son isolement des autres et de la forme extraordinaire de son assiette ; mais ensuite j'appris qu'il était ainsi appelé uniquement parce que les voyageurs qui eurent les premiers l'idée de lui donner un nom, étaient arrivés dans son voisinage le jour même où les États-Unis célèbrent l'anniversaire de leur séparation d'avec l'Angleterre.

Nous y arrivâmes le lendemain du même jour. Nous avions avec nous un jeune Anglais non moins jaloux que les Américains de la gloire de sa nation, raison de plus pour ne pas crier : *Vive l'Indépendance!* Cependant, le jour suivant, pour qu'il ne fût pas dit que nous passions avec indifférence devant ce grand monument du désert, nous inscrivîmes nos noms sur le flanc du roc qui regarde le sud, à la suite du saint nom de Jésus (IHS) que nous voudrions voir gravé partout. Nous y lûmes un grand nombre d'autres noms, dont plusieurs peut-être ne devraient se trouver nulle part. A cause de ces noms et de toutes les dates qui les accompagnent, ainsi que des hiéroglyphes des guerriers sauvages, j'avais appelé ce roc, à mon premier voyage, le grand *Registre du désert.*

Un mot des buttes qui se trouvent dans le voisinage de la *Plate*. La plus curieuse de toutes, du moins la plus connue des voyageurs ordinaires, est celle qu'ils nomment la *Cheminée*. Elle est ainsi appelée à cause de sa forme extérieure ; mais à ne consulter que la ressemblance, peut-être eût-il mieux valu l'appeler l'*Entonnoir*. En y comprenant le soubassement, la base et la colonne, sa hauteur ne serait guère que de quatre à cinq cents pieds ; la *Cheminée* proprement dite n'en aurait même que cent trente à cent cinquante. Ce n'est donc pas dans la grandeur de ses dimensions que consiste le merveilleux. Mais comment ce reste d'une montagne de sable et d'argile a-t-il pu, malgré les vents dont la violence est extrême dans ces contrées, subsister aussi longtemps sous cette forme? Comment même la cheminée a-t-elle pu se former ainsi? Voilà ce qui est réellement étonnant. Il est vrai que, comme toutes les buttes qui l'environnent, elle présente successivement dans sa composition des couches horizontales et perpendiculaires, et que toutes ces buttes ont à mi-côte une espèce de ceinture d'argile excessivement dure qui tient le milieu entre la terre et la pierre. Si l'on pouvait conclure de ces deux faits qu'à une certaine hauteur, selon la position horizontale et perpendiculaire de ses couches, cette espèce de terrain est susceptible de se solidifier de manière à se rapprocher de la pierre, peut-être cela servirait-il un peu à expliquer l'étonnante formation

de ce singulier monument; mais son existence n'en resterait pas moins un problème. Si quelque savant désire en donner la solution, qu'il se hâte de visiter la Cheminée ; car une crevasse qui la sillonne dans le haut, et qui bientôt, je pense, s'étendra jusqu'à la base, nous prédit que dans peu il n'en restera plus que le souvenir.

La Cheminée n'est pas la seule merveille qui se fasse remarquer dans cette vaste solitude. Parmi les plus curieuses, l'une est appelée la *Maison*, une autre le *Château*, une troisième le *Fort*, etc., et vraiment, si l'on ne savait qu'on voyage dans un désert où il n'existe absolument d'autre édifice que la tente qu'on dresse le soir et qu'on enlève le matin, on dirait que toutes les buttes comprises dans un espace d'environ cinquante milles sont autant de vieilles forteresses ou de châteaux gothiques ; avec un peu d'imagination et une teinture d'histoire, on se croirait transporté au milieu des antiques castels de la chevalerie errante. Ici, ce sont de larges fossés ; là, de hautes murailles ; ailleurs , des avenues , des jardins , des vergers ; plus loin, le parc, les étangs, la haute futaie ; vous croyez voir un de ces vieux manoirs du moyen âge. Aidez encore un peu à l'illusion, et le châtelain va vous apparaître sur ses lointains créneaux ; c'est bien lui, c'est sa voix que vous venez d'entendre dans le murmure confus des brises du désert..... Mais approchez, et, au lieu de ces antiquités imaginaires, vous ne

trouvez qu'une terre aride et crevassée en tout sens par la chute des eaux, un repaire où s'agite une infinité de serpents à sonnettes et d'autres reptiles venimeux.

Après le *Missouri*, qui est dans l'ouest ce que le Mississipi est du nord au sud; les plus belles rivières sont le *Kansas*, la *Plate*, la *Roche-jaune* et l'*Eau-sucrée*. La première se décharge immédiatement dans le Missouri et se fait remarquer par le grand nombre de ses tributaires. Dans le seul espace qui la sépare de la Plate, nous en avons compté jusqu'à dix-huit, ce qui suppose un grand nombre de sources, conséquemment un sol compacte; aussi l'herbe y croît partout. C'est le contraire dans le voisinage de la Plate; même sur les buttes qui courent parallèlement à quelque distance de chacune de ses rives, on ne rencontre ni sources, ni ombrages, parce que le sol, qui n'est guère composé que de sable, est partout si poreux, que les eaux, à peine tombées des nues, coulent déjà dans le fond des vallées; en revanche les prairies voisines sont d'une grande fertilité, parce que les eaux de la rivière coulant toujours à pleins bords y répandent constamment la fraîcheur. Dans le printemps surtout, elles sont fort belles à cause de la grande variété de fleurs qu'elles produisent. La veille du Sacré-Cœur, nous n'en cueillîmes qu'une de chaque espèce, et il y en eut assez pour former une corbeille magnifique.

Je ne puis m'empêcher de revenir encore sur la

description de la *Plate*, quoique j'en aie déjà parlé dans le récit de mon premier voyage. Si, malgré ses beautés, elle porte un nom si commun, qu'on se souvienne que la plus belle de ses buttes ne se nomme que la *Cheminée*, et qu'on le pardonne à de pauvres voyageurs, qui ne pouvant prendre pour terme de comparaison ce qu'ils ne connaissent pas, appellent les choses du premier nom qui leur paraît caractériser l'objet qu'ils ont devant les yeux. C'est ainsi qu'ils ont donné à cette rivière le nom de *Plate* à cause de sa largeur qui est souvent de six mille pieds, tandis qu'elle en a tout au plus un à cinq ou six de profondeur. Ce peu de proportion lui fait perdre aux yeux du commerce plus des trois quarts de sa valeur ; car il est inouï qu'on ait vu le moindre canot la remonter ; et si des berges partant du fort la Ramée la descendent jusqu'à son embouchure, c'est que, de berges qu'elles sont, elles peuvent devenir et deviennent en effet souvent des traîneaux qu'on fait avancer à force de bras. Irving, dans la définition qu'il en donne, corrige ce qu'il y aurait eu de peu noble ou d'exagéré dans une seule expression, en la nommant en même temps la plus *magnifique* et la plus *inutile* des rivières.

Ce côté défectueux une fois reconnu, qu'il soit permis de le dire, rien de plus magnifique, ni de plus varié que la perspective qu'offre la *Plate*, surtout vers le milieu de son cours. Vous ne voyez partout sur ses rives délicieuses, outre les fleurs

de la plaine, que la rose des forêts avec toutes ses teintes imaginables, la vigne des prairies et la renoncule de nos jardins ; la haute végétation a été obligée de chercher un refuge contre les feux de l'automne jusque dans le sein des îles qui couvrent la surface du fleuve. Ces îles sont si nombreuses et si capricieusement groupées, qu'elles forment, au milieu des flots, comme un labyrinthe de bosquets, embellis de toutes les nuances qui flattent la vue. Tout respire un air de jeunesse. La souplesse des rameaux, qui obéissent au moindre souffle des brises, ajoute de la vie à la fraîcheur de l'ensemble ; aux ondulations si suaves de la rivière et de la verdure joignez une distribution parfaite de jours et d'ombres qui varient à chaque instant, une harmonieuse profusion d'îles échelonnées les unes derrière les autres de manière à graduer la perspective, les coteaux de la rive opposée rendus si fuyants par la pureté de l'atmosphère, enfin le déplacement du spectateur qui dans sa marche saisit à chaque pas un point de vue nouveau ; et vous aurez l'idée des sensations qu'éprouve le voyageur en parcourant ces bords enchantés. A leur aspect on se croirait transporté au moment où la création venait de sortir des mains de Dieu.

Sous ce climat tempéré, les beaux jours sont continuels ; cependant il arrive de loin en loin que les nuages, en pressant leur course, ouvrent des courants d'une telle violence, qu'ils gla-

cent l'air subitement et produisent des grêles capables de tout détruire. J'ai vu de ces grêlons de la grosseur d'un œuf de dinde. Malheur alors à celui qui se trouve en rase campagne! Un *Sheyenne* renversé par un de ces grêlons demeura une heure entière sans mouvement. Un jour que ce fléau exerçait sa fureur à quelques pas de nous, un spectacle vraiment sublime s'offrit à nos yeux : nous vîmes tout à coup dans les airs, à peu de distance de nous, comme un vaste abîme se creuser en spirale, et dans son sein les nuages se poursuivre avec tant de rapidité, qu'ils attiraient à eux tous les objets d'alentour ; d'autres nuages, trop éloignés ou trop étendus pour subir cette influence, tournoyaient en sens inverse ; un bruit épouvantable de tempête se faisait entendre ; on eût dit que tous les vents étaient déchaînés à la fois de tous les points de l'horizon ; et, ce qui est bien certain, s'ils se fussent rapprochés tant soit peu plus près de nous, la caravane entière, hommes, chevaux, bœufs, mulets, chariots et charrettes eussent fait une ascension dans les nuages ; mais, comme aux flots de la mer, le Tout-Puissant leur avait dit : *Vous n'irez pas plus loin.* De dessus nos têtes le tourbillon recula majestueusement vers le nord et s'arrêta sur le lit de la Plate. Alors nouveau spectacle : les eaux, attirées par son souffle puissant, se mirent à tourner avec un bruit affreux ; toute la rivière bouillonnait, et dans moins de temps qu'il n'en

faut à une pluie d'orage pour tomber des nues, elle s'éleva vers le tourbillon sous la forme d'une immense corne d'abondance, dont les mouvements onduleux ressemblaient à l'action d'un serpent qui essayerait de se dresser vers le ciel. Sa hauteur n'était pas moindre d'un mille; la force des vents qui descendaient perpendiculairement était telle, que dans un clin d'œil les arbres étaient écrasés et tordus jusqu'à terre; les branches, arrachées des troncs, couvraient au loin l'espace de leurs débris. Mais ce qui est violent ne dure pas : au bout de quelques minutes, l'effrayante spirale cessa; le tourbillon ne pouvant plus en soutenir le poids, on la vit se fondre aussi rapidement qu'elle s'était formée; bientôt le soleil reparut, le calme se rétablit, et nous continuâmes en paix notre route.

A mesure que nous remontions vers les sources de cette merveilleuse rivière, les teintes de la végétation devenaient plus sombres, la forme des collines plus sévère, le front des montagnes plus sourcilleux; tout paraissait offrir l'image, non de la caducité, mais de la vieillesse ou plutôt de l'antiquité la plus vénérable. Jugez de notre joie, quand il nous fut permis de chanter notre cantique sur les montagnes Rocheuses (1) :

Non ce n'est plus une ombre vaine,
Dans l'azur d'un brillant lointain
Mes yeux ont vu, j'en suis certain,
Des monts Rocheux la haute chaîne.

(1) Traduction de l'anglais.

J'ai vu la neige éblouissante
Blanchir leur front majestueux,
Et d'un beau jour les premiers feux
En dorer la masse imposante.

Comment de leurs cimes glacées
Descendent les fécondes eaux ?
Et d'un miel pur les doux ruisseaux
Serpentent-ils dans leurs vallées ?

C'est que sur la plus haute cime
Flotte l'étendard des élus,
Et que là le Roi des vertus
Place son pavillon sublime.

Salut, roche majestueuse,
Futur asile du bonheur !
De ses trésors le divin Cœur
T'ouvre aujourd'hui la source heureuse.

Non ; non, désormais plus d'alarmes !
De la Paix j'entends les concerts,
Et les sauvages des déserts
En l'écoutant versent des larmes.

Bientôt de leur vive allégresse
L'écho redira les accents ;
Et la bouche de leurs enfants
Du ciel publiera la tendresse.

Grand Dieu, qu'ils sont donc admirables
Les chemins par où ton amour
Appelle au céleste séjour
Des cœurs naguère si coupables !

Ayant parlé de la Plate, il faut bien que je dise un mot de l'*Eau-bourbeuse* ou du *Missouri* qui se

grossit de ses eaux ; toutefois je ne toucherai que quelques points géographiques qui le regardent. Le Missouri est le fleuve que je connais le mieux. Dans les quatre années qui viennent de s'écouler, je l'ai monté et descendu de toutes les manières : par eau, par terre, en berge, en canot de bois et de peau, en bateau à vapeur. J'ai parcouru les plaines de ses deux plus grands tributaires , à travers un espace de plus de huit cents milles. J'ai traversé presque toutes les fourches qui lui payent le tribut de leurs eaux, depuis la source de la *Roche-jaune*, jusqu'à l'endroit où le Missouri , s'associant au *Mississipi* , va communiquer sa fougue au plus paisible des fleuves. J'ai bu des eaux limpides de ses sources, et à une distance de trois mille milles, j'ai goûté les eaux bourbeuses de son embouchure. Sa prodigieuse étendue, son volume d'eau, sa bourbe remarquable, son caractère variable, impétueux, sauvage et destructeur , arrachant souvent avec furie des arpents entiers de l'un de ses bords et déposant sa vase sur l'autre, engloutissant les belles forêts qui l'ombragent pour parsemer son sein d'écueils dangereux, changeant à chaque instant la physionomie et le site de ses charmantes îles ; ce fleuve *Furieux* (c'est le nom que les Dacotahs lui donnent) semble, surtout dans un espace de six à sept milles (la basse plaine), se jouer de tous les obstacles qu'il rencontre ; car, là où il veut passer, il passe ; rien n'a jamais pu l'arrêter. Les régions singulières

qu'il traverse lui donnent un air de grandeur qui n'appartient qu'au sublime. Chaque fois qu'on le traverse, une espèce d'enthousiasme s'empare de l'imagination, on se transporte d'avance dans ces contrées lointaines, dans cet océan de prairies qu'il arrose, jusqu'au pied des colosses américains qui lui donnent naissance.

C'est donc du sein fécond des montagnes Rocheuses que le Missouri sort avec tant d'autres grands fleuves, l'*Arkansas*, la *Rivière-rouge*, le *Mississipi*, qui tous s'entremêlent ensuite dans un seul réservoir, après avoir orné leurs deux bords dans leurs immenses étendues des riches débris arrachés aux montagnes.

Le *Missouri* proprement dit est formé par trois fourches considérables, qui s'unissent à l'entrée d'une gorge de l'une des principales chaînes des montagnes Rocheuses. La fourche du nord s'appelle le *Jefferson*, celle du milieu, le *Madison*, et celle du sud, le *Gallatin*. Chacune se subdivise en petites branches qui descendent des montagnes dans tous les sens, et confondent leurs eaux avec les fourches supérieures du *Columbia* et du *Rio-Colorado* (1), qui coulent à l'ouest des montagnes. J'ai bu aux sources des unes et des autres à la distance de moins de cinquante verges, le même

(1) Le *Columbia* est le réservoir commun de toutes les eaux de l'Orégon. Le *Rio-Colorado*, après avoir traversé le désert le plus affreux, va ensuite fertiliser la plus belle partie de la Californie.

champ de neige fournissant des eaux au grand Océan et à la mer Pacifique. Après la jonction des trois fourches, le Missouri ne présente à une distance considérable qu'un torrent fougueux et écumant. Il s'étend ensuite dans un lit plus spacieux et par conséquent plus tranquille ; on y rencontre de petites îles et des rochers noirâtres et escarpés qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de mille pieds au-dessus du courant. Les montagnes dont il lave les bases sont couvertes de térébinthacées, telles que le pin, le sapin et le cèdre, et de toutes sortes de tamarins; on y voit beaucoup de grosses-cornes à une hauteur en apparence inaccessible. Bientôt ces montagnes prennent un aspect solitaire et offrent aux regards les masses les plus imposantes. Dans un parcours de dix-sept milles, la rivière est dans une rage éternelle, roulant et lançant ses ondes écumantes de cataracte en cataracte, avec des mugissements épouvantables dont retentissent tous les échos d'alentour. La première chute est de quatre-vingt-dix-huit pieds; la seconde de dix-neuf ; la troisième de quarante-sept, et la quatrième de vingt-six. Le Missouri conserve la fougue et la rapidité de son cours assez loin au delà. Immédiatement après sa dernière chute, il reçoit la belle *Rivière-à-Marie*, qui vient paisiblement du nord. Plus bas, du côté opposé, entrent le *Dear-born* et la *Fantaisie*, chacune par une embouchure de cent cinquante verges, les *Manolles*, la *Grosse-corne*, la *Coquille*, toutes de cent

verges, la *Grande-Sèche* de quatre cents verges, la *Sèche* de cent, et le *Porc-épic* de cent douze. Après ces rivières, on voit paraître la *Roche-jaune*, le second en grandeur de tous les tributaires du Missouri. Elle lui ressemble sous bien des rapports, et prend sa source dans les mêmes montagnes ; son lit est large, son courant rapide ; aux deux cents derniers milles de son cours, ses deux bords sont bien boisés et ses bas-fonds larges et fertiles. L'ours gris et l'ours noir, la biche, la grosse-corne, le chevreuil commun et le chevreuil à queue noire, la gazelle et le buffle sont les animaux les plus communs de ces parages. Les mines de charbon et de fer y paraissent très-abondantes ; lorsqu'on les exploitera, elles fourniront de l'emploi à une infinité de machines à vapeur. La *Roche-jaune* se décharge dans le Missouri par le sud, après un cours de 1600 milles ; à son embouchure, qui est de 850 verges, elle paraît plus large que le fleuve qui la reçoit.

Le Missouri, après sa jonction avec la Roche-jaune, commence à s'étendre dans des plaines et des bas-fonds, malheureusement dénués de bois, ce qui retardera encore longtemps la culture de ces riches terres ; il reçoit successivement par le nord, la *Rivière à la terre blanche*, et par le sud, la *Rivière à l'oie*, le *petit Missouri* peu profond et très-rapide, la *Rivière-aux-couteaux* près des villages des Mandans, la *Rivière aux boulets*, le *Winnipentin*, la *Sexwarzerna*, la *Sheyenne*, navi-

gable jusqu'à environ trois cents milles de son embouchure qui est de 400 verges, son courant est très-rapide et son eau très-bourbeuse ; ensuite la *Rivière à Tyber* et la *Rivière blanche*. Cette dernière tire son nom de la blancheur de ses eaux qui sont très-malsaines et resserrent le corps lorsqu'on en boit ; les terres hautes qui l'avoisinent sont stériles et abondent en pétrifications du règne animal et végétal ; ses coteaux sont d'un aspect fantastique et singulier ; son flux est rapide ; depuis son embouchure. qui est de trois cents verges, on peut la remonter en bateau à la distance de 300 milles. Le *Poncas* et l'*Eau-qui-court* entrent du même côté ; du côté opposé on rencontre la petite *Rivière-à-médecine*, la *Riviere-à-Jacques* qui est de temps immémorial un rendez-vous de chasseurs à castors ; la *Pierre-blanche*, le *Vermillon*, la *Siouse* qui possède une belle carrière rouge à calumet, la *Petite-Siouse*, la *Rivière-à-Floyd*, le *Royer*, le *Maringouin*, le *Nishuebatlana*, la *Rivière-aux-tonneaux*, le *Torquios*, le *Nodowa*.

Alors vient la *Plate*, la principale fourche du Missouri ; elle prend sa source dans les mêmes chaînes des montagnes Rocheuses, parcourt une étendue d'environ deux mille milles, et présente à son embouchure environ un mille de largeur, mais de si peu de profondeur, qu'elle n'est pas navigable. Les deux *Newahas* entrent par le sud, la *Petite-Plate* par le nord ; le *Kansas*, par le sud, a

un cours d'environ mille milles, navigable à une grande distance; l'*Eau-bleue* et trois autres petites rivières viennent du même côté ; du côté opposé viennent la *Rivière-grande*, large, profonde et navigable, les deux *Charetons*, la *Bonne-femme* et le *Manitou* ; au sud sont la *Mine*,la *Salée*, et l'*Osage*, belle rivière et de grande importance, navigable jusqu'à 600 milles ; vers sa source ses eaux se mêlent à celles de l'Arkansas. Trois autres rivières peu considérables entrent du côté opposé , la *Bourbeuse*, la *Loutre* et le *Cèdre*. La *Gasconnade* est navigable à 66 milles ; elle est importante à cause de ses belles forêts de pins, qui pourvoient aux besoins de Saint-Louis et du pays adjacent. Avant d'arriver à cette ville, où le Missouri se décharge dans le Mississipi, on rencontre encore plusieurs autres rivières, telles que le *Buffalo*, le *Saint-Jean*, la *Rivière-au-bois*, le *Bon-homme*, au sud ; et la *Charrette*, la *Femme*, etc., au nord.

Je passe sous silence une infinité de petites rivières qui se déchargent immédiatement dans le Missouri : celles que je nomme suffiront pour donner une idée de l'immense volume d'eau que cette rivière charrie. Depuis ses sources jusqu'à l'embouchure de la Roche-jaune, elle a une étendue de 880 milles ; depuis l'embouchure de la Roche-jaune jusqu'à sa jonction au Mississipi, 2,200 milles.

Concluons de là quelle masse imposante d'eau doit offrir le Mississipi après sa jonction au Mis-

souri. La plus grande fourche du haut Mississipi est la *Rivière-Saint-Pierre*, qui prend sa source dans les plaines du nord-ouest, et se jette dans le grand fleuve en dessous des chutes Saint-Antoine. Le *Kaskaskia* et la *Rivière-des-Illinois* le joignent ensuite après un cours de plusieurs centaines de milles. Vient alors le *Missouri*, puis l'*Ohio*, grand fleuve formé par la jonction de l'*Alleghany* et du *Monongahela* ; la *Rivière-blanche* qui parcourt une distance d'au delà de mille milles ; plus bas l'*Arkansas* qui descend des confins du Mexique. Le dernier grand tributaire du Mississipi est la *Rivière-rouge*, qui prend sa source dans le Mexique et parcourt plus de 2,000 milles.

Le *Père-des-eaux* , après avoir ainsi rassemblé toutes les eaux d'une région d'un million trois cent mille milles carrés , a un lit de plus d'un mille de largeur et de plusieurs brasses de profondeur. Dans ses grandes crues annuelles, en deçà de l'Ohio, il se déborde et s'étend quelquefois de trente à quarante milles dans l'intérieur , couvrant , pour une partie de l'année, les prairies, les bas-fonds et les marais. Après sa jonction à la Rivière-rouge, ce grand fleuve ne peut plus se contenir dans un seul lit ; il se divise , et comme le Nil , va se jeter dans le golfe du Mexique, par différentes embouchures, appelées *Delta*, et qui sont à une grande distance les unes des autres.

Un auteur récent , parlant des avantages que le Mississipi présente au commerce, fait la remarque

suivante. Quatre berges peuvent partir des points les plus opposés de l'Amérique septentrionale : une du lac Chataque dans l'État de New-York ; une autre de l'intérieur de la Virginie; une troisième des lacs au Riz où le Mississipi prend sa source principale au 47e degré lat. nord ; et une quatrième des sources du Missouri aux montagnes Rocheuses ; et toutes se réuniront à l'embouchure de l'Ohio et descendront en compagnie jusqu'à l'Océan.

J'avais laissé la narration de mon voyage à l'endroit où, quittant la fourche nord de la Platte, nous traversâmes pendant deux jours des côtes arides pour arriver aux bords de l'*Eau-sucrée*. Mais il est temps de prendre un peu de repos. Aussi bien faut-il que je sois tout oreilles pour entendre les bonnes nouvelles qu'on nous apporte.

Je suis,

Mes très-chers frères,

Votre très-attaché frère,

P. J. De Smet.

P. S. Fourches principales des grands tributaires du Missouri que j'ai vues et traversées dans mes différents voyages.

Fourches du Jefferson.	Tête au castor. Fourche du grand trou. L'eau qui pue.
Fourches de la Roche-jaune.	Rivière à la foudre. « à la langue. « bouton de rose. « grosse-corne. « à Clark. La Rocheuse. Rivière à travers. « à la loutre. « des 25 verges. « Gallatin. « au vent.
Fourches de l'Osage.	Grands os. Jungar. Palate. Grande-fourche.
Fourches du Kansas.	Rivière aux soldats. Waggere - rousse (nom indien). Vermillon. Vermillon noir. Rivière malade. « aux couteaux. « de l'eau bleue.

Fourches de la Platte.	La corne. Rivière au loup. Gros-bois. Fourche du sud. Fourche du nord. Perche de loge (long morceau de bois). Rivière aux chevaux. Fourche la ramée. Eau-sucrée.
Branches de la fourche du nord qui sort de la Platte.	Grande sableuse. Fer à cheval. Saint-Pierre. Rivière rouge. Cotonnier amer. Kennion. Rivière aux chevreuils. Le torrent.

TROISIÈME LETTRE

Fort-Hall, 16 août 1841.

Mes très-chers Frères,

C'est hier au soir, fête de l'Assomption, que nous avons rencontré l'avant-garde des *Têtes-plates* ; sous quels meilleurs auspices pouvait se faire cette rencontre? Aussi que de joie de part et d'autre! La joie du sauvage n'est pas démonstrative ; celle de nos chers néophytes était tranquille ; mais à la sérénité de leurs regards, à la manière affectueuse dont ils nous serraient la main, il était facile de sentir qu'elle était profonde et réfléchie, comme celle qui a sa source dans la vertu. Que n'avaient-ils pas fait pour obtenir des *Robes-noires ?* Depuis vingt ans ils n'avaient cessé leurs instances auprès du Père des miséricordes ; pendant tout ce temps, d'après le conseil de quelques Iroquois convertis qui s'étaient fixés parmi eux, ils s'étaient rapprochés, autant que possible, de nos croyances, de nos mœurs, et même de nos pratiques religieuses. Le dimanche, par exemple, dans quelle paroisse catholique fut-il jamais plus religieusement observé? Mais je reviendrai plus tard sur ces

points. Dans l'espace des dix dernières années, quatre députations, parties des bords de la *Racine-amère*, où ils se réunissent le plus ordinairement, avaient eu le courage d'aller jusqu'à Saint-Louis, c'est-à-dire de traverser plus de trois mille milles de vallées et de montagnes, presque toutes infestées de *Pieds-noirs* et d'autres ennemis. Les cinq Indiens qui composaient la troisième députation, partie en 1837, avaient été impitoyablement massacrés par les Sioux. En 1839, ils envoyèrent de nouveau deux députés iroquois, nommés Pierre et le petit Ignace (pour le distinguer d'un autre appelé le grand Ignace), et les chargèrent de faire encore de plus vives instances pour obtenir enfin ce dont ils avaient un si grand besoin, *une Robe-noire pour les conduire au ciel.* Cette fois leurs vœux furent exaucés, et au delà de leurs espérances ; un missionnaire fut chargé de les visiter, et on leur en promit plusieurs, s'ils étaient nécessaires à leur plus grand bien. Pendant que Pierre se hâtait de retourner vers la peuplade afin de lui faire part du plein succès de sa mission, Ignace restait à Westport, pour servir de guide au missionnaire. J'eus le bonheur d'être choisi pour cette œuvre sainte. Je visitai les *Têtes-plates*, et pris connaissance de leurs besoins, de leurs dispositions, du besoin des peuplades voisines. Maintenant, après une absence qui avait duré près d'un an, je revenais au milieu d'eux, non plus seul, comme l'année précédente, mais avec deux Pères, trois Frères,

trois ouvriers, et tout ce qu'il fallait pour pleinement réaliser leurs espérances. De leur côté, ils avaient fait plus de trois cents milles pour venir au-devant de nous ; nous étions enfin pleins de santé et de bon vouloir les uns en présence des autres. Quelle joie ne devaient pas éprouver ces chers sauvages ! Ne sachant comment exprimer leur bonheur, ils restaient muets devant nous, et assurément leur silence ne provenait ni d'un défaut d'intelligence,ni d'un manque de sentiment. Les *Têtes-plates* sont très-sensibles ; la plupart ont de l'esprit, et la députation était composée d'hommes d'élite ; on en jugera par ce rapide exposé.

Le chef de la petite ambassade s'appelait *Wis-tilpô ;* il se peignit lui-même dans l'allocution suivante qu'il adressa à ses compagnons quelques jours après, à la vue du plan de la première réduction. « Mes enfants, leur dit-il, je ne suis qu'un « ignorant et un méchant ; cependant je remercie « le Grand-Esprit de ce qu'il a fait pour nous. » Et entrant ici dans un détail touchant, il termina par ces paroles : « Oui, mes chers amis, mon « cœur est content, et, malgré ma méchanceté, je « ne désespère pas de la bonté de Dieu ; je ne « veux plus vivre que pour prier ; jamais je « n'abandonnerai la prière ; je prierai jusqu'à la « mort, et quand viendra ma dernière heure, je « me remettrai entre les bras du Maître de la vie ; « s'il veut me perdre, je me soumettrai à ses « ordres, car je l'ai mérité ; s'il veut me sauver,

« je le bénirai toujours ; encore une fois mon « cœur est content. Que ferons-nous donc pour « prouver à nos Pères que nous les aimons ?.... » Ici venaient les résolutions pratiques, mais je dois me borner.

Simon, le plus âgé de la nation Tête-plate, Simon, si accablé sous le poids de la vieillesse, que, même assis, il avait besoin de son bâton pour se soutenir, était un des adultes que j'avais baptisés l'année dernière. A peine eut-il appris que nous étions en route, que, montant à cheval et se confondant avec les jeunes guerriers qui se disposaient à venir à notre rencontre : « Mes enfants, « leur dit-il, je suis des vôtres ; si je meurs en « route, nos Pères du moins sauront pourquoi je « suis mort. » Dans le cours du voyage, il répétait souvent : « Courage, mes enfants, souvenez-vous « que nous allons au devant de nos Pères. » Et, le fouet animant les coursiers, on faisait à sa suite jusqu'à cinquante milles par jour.

Francis, enfant de six à sept ans, petit-fils de Simon, orphelin dès le berceau, avait servi l'année dernière à l'autel ; il voulut absolument accompagner son grand-père ; le cœur lui disait qu'il allait retrouver auprès des Robes-noires le bonheur qu'il avait à peine eu le temps de goûter dans les bras de ses parents.

Ignace avait conseillé la quatrième députation. Il en avait fait partie et avait réussi dans sa mission ; il avait introduit le premier la Robe-noire

dans la peuplade, et venait tout récemment encore de s'exposer à de nouveaux dangers pour faciliter notre retour. Ignace avait couru sans boire ni manger pendant quatre jours, afin de nous revoir plus tôt.

Pilchimoë, compagnon d'Ignace, et frère de l'un des martyrs de la troisième députation, était un jeune guerrier déjà réputé brave parmi les braves ; l'année dernière, par sa présence d'esprit et son courage, il avait sauvé soixante et dix de ses frères d'armes de la fureur de quinze cents Pieds-noirs qui les enveloppaient.

François-Xavier était fils du grand Ignace, qui fut le chef de la seconde et de la troisième députation, et périt avec cette dernière, victime de son dévouement pour la religion et pour ses frères. A l'âge de dix ans, ce jeune homme était venu à Saint-Louis dans la compagnie de son courageux père, uniquement pour avoir le bonheur d'y recevoir le baptême. S'étant ensuite attaché sans réserve au service de la mission, il apportait chaque jour à notre table tous les produits de sa pêche.

Gabriel, métis de naissance, mais enfant adoptif de la nation et interprète des missionnaires, fut le premier qui nous rejoignit sur les bords de la *Rivière-verte* ; il mérita ainsi le titre de précurseur des Têtes-plates. Gabriel fut assez brave et assez zélé pour entreprendre trois fois, à cause de nous, de franchir un espace de quatre cents milles qui nous séparait du grand camp.

Tels étaient les néophytes venus à notre rencontre ; et qu'avaient-ils à nous apprendre ? Laissons-les parler eux-mêmes. Ils nous dirent qu'ils n'avaient cessé de prier tous les jours pour m'obtenir du Ciel un heureux voyage et un prompt retour ; que leurs frères étaient toujours dans les mêmes dispositions ; que la plupart, même les vieillards et les petits enfants, savaient par cœur les prières que je leur avais enseignées l'année précédente ; que, deux fois les jours ordinaires et trois fois le dimanche, la peuplade réunie faisait les prières en commun ; que la caisse d'ornements d'église laissée à leur garde était portée comme une arche de salut partout où l'on transportait le camp ; que cinq ou six enfants, du nombre de ceux que j'avais baptisés, étaient allés au ciel pendant mon absence ; que le lendemain de mon départ un jeune guerrier, heureusement baptisé la veille, était mort des suites d'une blessure mortelle reçue des Pieds-noirs, plus de trois mois auparavant ; qu'un autre, qui m'avait accompagné jusqu'au fort des Corbeaux, et qui n'était encore que catéchumène, était mort de maladie en revenant à la peuplade, mais dans de si bonnes dispositions, que sa mère était toute consolée de sa perte, dans la pensée qu'il était au ciel ; qu'une petite fille de douze ans, se voyant sur le point de mourir, avait demandé le baptême avec instance, et que l'ayant reçu de Pierre l'Iroquois avec le nom de Marie, elle avait dit par trois fois aux

témoins de son bonheur : *Priez pour moi, priez pour moi, priez pour moi ;* qu'alors elle se mit à prier elle-même, et qu'après avoir chanté un cantique d'une voix plus forte que celle des assistants, elle s'écria, sur le point d'expirer : « Oh, que « c'est beau ! Je vois Marie, ma mère ! Mon bon- « heur n'est pas sur la terre, ce n'est qu'au ciel « qu'il faut le chercher ! Écoutez les Robes-noires, « parce que ceux-là disent la vérité. » Et immédiatement après, elle rendit le dernier soupir.

Tant de faveurs du Ciel devaient exciter la jalousie de l'enfer : aussi plus d'une fois l'homme ennemi essaya-t-il de semer la zizanie parmi le bon grain, en insinuant aux principaux de la nation qu'il en serait de moi comme de tant d'autres ; qu'une fois parti je ne reparaîtrais plus, Mais le grand Chef n'hésitait jamais à répondre : « Vous vous trompez, je connais notre Père, sa langue n'est pas fourchue, il nous a dit : *Je reviendrai ;* il reviendra, j'en suis sûr. » L'interprète ajouta que, dans cette conviction, le vénérable vieillard, malgré son grand âge, avait voulu se mettre à la tête du détachement de quarante hommes venus sur la *Rivière-verte ;* qu'ils étaient arrivés au rendez-vous le jour fixé, c'est-à-dire le 1er juillet ; qu'ils y étaient restés jusqu'au 16, et qu'ils y seraient encore, si la disette de vivres ne les avait obligés de s'en éloigner ; que d'ailleurs la peuplade entière était décidée à se réunir dans un lieu stable, pour y bâtir une réduction ;

que dans cette vue on avait déjà fait choix de deux emplacements que l'on croyait convenables; qu'on n'attendait plus que notre présence pour prendre une dernière détermination, et que l'on comptait tellement sur notre arrivée prochaine, qu'en partant de la *Rivière-verte*, le chef y avait laissé trois de ses gens pour nous attendre, en leur recommandant de tenir bon autant qu'ils pourraient.

Ici, que de choses à ajouter, non moins édifiantes que curieuses ! Mais avant de m'engager dans ce sujet intéressant, je dois prendre congé de nos compagnons de voyage, qui nous quittèrent au *Fort-Hall*, et payer à M. Ermatinger, commandant du fort, le tribut de reconnaissance que nous lui devons. Quoique protestant de naissance, ce brave Anglais nous fit l'accueil le plus amical. Plusieurs fois il voulut nous avoir à sa table; non-seulement il nous remit au prix coûtant, c'est-à-dire, pour le tiers de leur valeur dans le pays, toutes les choses dont nous avions besoin, mais encore il y ajouta en pur don plusieurs objets qu'il croyait pouvoir nous faire plaisir. Il fit plus, il promit de nous recommander à la bienveillance du gouverneur de l'honorable Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, déjà prévenue en notre faveur, et, ce qui est encore plus digne d'éloges, de seconder notre ministère auprès de la nombreuse nation des *Serpents*, avec laquelle il était en relation. Tant de zèle et de générosité lui donnent

droit à notre estime et à notre reconnaissance. Puisse le Ciel lui rendre au centuple le bien qu'il nous a fait !

C'est au Fort-Hall que nous nous séparâmes tout à fait de la colonie américaine, qui jusqu'alors avait fait la même route que nous depuis la rivière des *Kants*. Déjà, sur la *Rivière-verte*, six d'entre ceux qui n'étaient venus dans ces parages que pour leur instruction ou pour leur agrément, s'en étaient retournés avec quelques illusions de moins. Parmi eux se trouvait le jeune Anglais qui depuis Saint-Louis avait été notre commensal. En se séparant de nous, cet estimable jeune homme nous assura que si jamais la Providence nous réunissait encore, il nous reverrait avec le plus grand plaisir, et que partout où il nous rencontrerait, il se ferait un bonheur de nous être utile. Il était d'une bonne famille d'Angleterre, et, comme la plupart des Anglais, grand amateur de voyages ; il avait déjà vu les quatre parties du monde, mais il avait de si forts préjugés contre l'Église Romaine, que malgré nos bons désirs , il nous fut impossible de lui être d'aucune utilité sous le rapport le plus essentiel, celui de son salut. Nous le recommandâmes à nos amis. J'ai retenu de lui cette belle réflexion : « Il « faut voyager dans le désert pour savoir combien « la Providence est attentive aux besoins de « l'homme. » Quant à ceux qui étaient partis uniquement dans le dessein d'aller chercher fortune en Californie, poursuivant leur entreprise avec la

constance qui est le propre des Américains, ils nous avaient quittés quelques jours seulement avant notre arrivée au Fort-Hall, dans les environs des sources d'eau thermale qui se jettent dans la *Rivière-à-l'ours*.

Il ne restait plus avec nous que quelques-uns de leurs gens, venus au fort pour se ravitailler. Parmi ceux-ci était le colonel B....., conducteur de la colonie, et M. W....., soi-disant diacre Méthodiste-Épiscopalien ; tous deux étaient d'un caractère fort paisible. Ils n'eurent pour nous que des égards ; mais le premier, comme tant d'autres fort indifférent en matière de religion, avait pour maxime : *que le meilleur était de n'en avoir aucune, ou bien de suivre celle du pays où l'on se trouve ;* et pour preuve de son paradoxe, il me citait, comme un texte de saint Paul, l'ancien proverbe : *Si fueris Romæ, romano vivito more.* Le diacre était de son avis sur ce dernier point ; mais il voulait une religion, et bien entendu, la sienne était la meilleure ; je dis la sienne, car il en avait une à lui, n'étant ni méthodiste, ni protestant, ni catholique, pas même chrétien, prétendant que les Juifs, les Turcs, les Idolâtres, pouvaient être aussi agréables aux yeux de Dieu que tous autres. Pour prouver sa thèse (qui le croirait ?) il s'appuyait sur l'autorité de saint Paul, et en particulier sur ce texte : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* C'est même avec ces paroles qu'il nous salua la première fois qu'il nous vit ; il les avait aussi pri-

ses pour texte du long discours d'adieu qu'il fit dans l'une des succursales de Westport, avant son départ pour sa mission de l'Ouest. Par qui était-il envoyé? Nous ne l'avons jamais su. Son zèle le portait souvent à s'aboucher avec nous, mais il ne nous était pas difficile de lui démontrer qu'à l'exception d'une seule, ses idées n'étaient pas bien fixées; il en convenait lui-même; mais après avoir volé de branche en branche, il en revenait toujours à ce qui dans son opinion était la source de toute vraie science : *l'amour de Dieu est le premier des devoirs*, *et pour faire aimer Dieu*, *il faut être tolérant*. C'était là son point d'appui le plus ferme, le fond de tous ses discours et l'aiguillon de son zèle. Le mot catholique, selon lui, signifiait *amour et philanthropie*. Les absurdités et les contradictions qui lui échappaient, excitaient souvent l'hilarité dans tout le camp. Sa naïveté était encore plus grande que sa tolérance; en voici une preuve. « Hier, me disait-il un jour, comme un des gens « de ma religion me rendait un livre que je lui « avais prêté, en lui faisant croire qu'il contenait « l'exposition de la religion Romaine, qu'en pen- « sez-vous? lui demandai-je; et il me répondit que « le livre était rempli d'erreurs. Or, ajouta le minis- « tre, c'étaient les principes Méthodistes que conte- « nait le livre. Voyez donc, reprenait-il avec em- « phase, ce que c'est pourtant que la prévention! »

Tous les jours j'avais eu des conférences avec l'un ou l'autre de la caravane, souvent avec plu-

sieurs à la fois ; et quoique l'Américain soit lent à changer de religion, nous eûmes la consolation de voir s'éloigner nos compagnons de voyage déchargés d'un fardeau pesant de préjugés contre la sainte Église. Ils partirent au contraire en donnant les plus grandes marques de respect et de vénération pour le Catholicisme, que plusieurs n'étaient pas éloignés d'embrasser ; il ne manquait guère à ces derniers qu'un peu plus de courage, pour vaincre le respect humain et faire une profession publique de foi. Ces controverses me préoccupaient tellement l'esprit que j'arrivai, presque sans le savoir, sur les bords de la *Rivière-aux-serpents*. Là nous attendaient un grand danger et une bonne leçon ; mais avant de parler des aventures du voyage, hâtons-nous de finir ce qui nous reste à raconter sur le pays parcouru.

Nous en étions restés sur les bords de *l'Eau-sucrée*. Cette rivière n'est qu'une des fourches de la Platte, mais c'en est une des plus belles ; elle doit son nom à la pureté de ses flots comparée aux eaux bourbeuses et malsaines des environs. Ce qui la distingue aussi des autres rivières, ce sont les nombreuses sinuosités de son cours, preuve du peu d'inclinaison de son lit. Mais bientôt changeant d'allure, on la voit, ou plutôt on l'entend descendre avec rapidité à travers la longue crevasse d'une chaîne de rochers. Ces rochers, en harmonie avec le torrent, offrent les scènes les plus pittoresques. Les voyageurs ont nommé cette gorge

l'Entrée-du-diable ; ils eussent mieux fait, selon moi, de l'appeler le *Chemin-du-ciel* ; car si elle ressemble à l'enfer à cause du désordre et de l'horreur qui y règnent, ce n'est toutefois qu'un passage, et d'ailleurs elle représente bien mieux le chemin du ciel par le terme délicieux où elle aboutit. Qu'on s'imagine, en effet, deux pans de rochers s'élevant à pic à une hauteur étonnante ; au pied de ces murailles informes, un lit tortueux, encombré de troncs, de débris et de blocs granitiques de toute dimension, et au milieu de ce chaos d'obstacles, les ondes mugissantes s'ouvrant une issue tantôt en se précipitant avec furie, tantôt en s'épanchant avec majesté, selon que dans leur cours elles trouvent un passage ou plus resserré ou plus spacieux. Au-dessus de ces scènes tumultueuses et bruyantes, des masses d'ombres, ici éclairées par un jet de lumière, là rembrunies par le feuillage de quelques cèdres ou pins ; enfin, dans l'enfoncement de cette suite de hautes galeries, une perspective de lointain, si douce à l'œil, qu'il serait impossible d'y reposer la vue sans avoir l'idée du bonheur. Voilà ce que nous admirions dans la matinée du 6 juillet, à neuf ou dix milles du roc *Indépendance*. Je doute que la solitude de la grande Chartreuse, dont on dit tant de merveilles, puisse, du moins au premier abord, offrir plus d'attraits à celui que la grâce appelle à la vie contemplative. Pour moi qui n'y suis point appelé exclusivement, après une demi-heure de ravisse-

ment bien naturel, je finis par comprendre le mot du Chartreux, *pulchrum transeuntibus*, et je me hâtai de passer outre.

De là nous nous dirigeâmes de plus en plus vers les hauteurs du *Far West*, jusqu'à ce qu'enfin nous en atteignîmes les sommets, d'où l'on découvre un autre monde. Le 7 juillet, nous étions en vue de l'immense Orégon. On a fait de trop pompeuses descriptions du spectacle que nous avions sous les yeux, pour que j'ose entreprendre d'y rien ajouter. Je ne parlerai donc ni de la hauteur, ni du nombre, ni de la variété de ces pics éternellement couverts de neige, ni des belles sources qui en descendent avec fracas, ni du changement subit de leur cours, ni de la plus grande raréfaction de l'air, ni des effets qui en résultent pour les objets susceptibles de contraction. Ce que je dirai à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est le besoin que j'éprouvai de graver son saint Nom sur un rocher qui dominait toutes les grandeurs : puisse ce nom à jamais adorable être pour tous les voyageurs qui nous suivront un monument de notre reconnaissance et un gage de salut !

Dès lors nous descendîmes vers la mer Pacifique, suivant d'abord, puis traversant la *Petite* et la *Grande-Sableuse*. Dans les environs de ce dernier torrent, notre guide ayant pris une direction pour une autre, la caravane erra trois jours à peu près à l'aventure ; moi même, un beau soir, je

m'égarai plus que personne. Isolé du reste de la troupe, je me trouvai tout à fait perdu ; que faire ? Je fis ce qu'eût fait à ma place tout bon croyant ; je priai, et puis je fouettai mon cheval. Déjà j'avais parcouru plusieurs milles, quand l'idée me vint de rebrousser chemin, et bien m'en prit ; car la caravane était campée loin derrière moi, mais sans trop savoir où, et sur un sol si aride, que nos pauvres bêtes durent terminer par le jeûne les fatigues de la journée. Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas ; deux jours après nous étions dans l'abondance, dans une grande joie, en nombreuse compagnie, et sur les bords d'une rivière non moins connue des chasseurs de l'ouest que les rives de la Platte. Cette rivière, que vous reconnaîtrez avant que je la nomme, se perd, non loin de là, dans des fentes de rochers qui, dit-on, n'ont pas moins de deux cents milles d'étendue, et où fourmillent des républiques entières de castors ; mais jamais trappeur (c'est le nom qu'on donne aux chasseurs de profession dans l'Amérique du Nord) n'y a mis le pied, tant l'entreprise paraît effrayante ! Tous les ans, à une certaine époque, affluent de toute part sur ses bords, pour faire échange de leurs marchandises, les trappeurs, les acheteurs et les sauvages de toutes nations ; il n'y a guère que huit ans, les charrettes qui entreprirent les premières de se frayer un chemin à travers les montagnes Rocheuses, y rencontrèrent les colonnes d'Hercule. Cette rivière enfin, où

nous trouvâmes le précurseur des Têtes-plates dont j'ai déjà parlé, c'est le *Rio-Colorado* de l'ouest, connu dans les montagnes sous le nom de *Rivière-verte*.

Nous nous y reposâmes deux jours dans la compagnie du capitaine Frab et de plusieurs autres voyageurs qui revenaient de la Californie. Ce qu'ils nous dirent de ce lointain pays fit tomber bien des illusions, et ceux de notre caravane qui voyageaient pour leur agrément prirent aussitôt le parti de retourner chacun chez soi.

Le 26 juillet, nous songeâmes sérieusement à continuer notre route. Avec un train comme le nôtre, ce n'était pas une petite affaire. Le souvenir de l'expédition de Bonneville était encore récent ; mais notre but nous encourageait. Quoique nous n'eussions avec nous que les objets de première nécessité, les charrettes seules pouvaient les transporter convenablement. Nous mîmes notre confiance en Dieu ; les charretiers fouettèrent leurs mulets, les mulets firent leur devoir, et bientôt, la rivière passée, la file de nos charrettes se déroula de son mieux, serpentant, errant dans presque toutes les directions, au milieu d'un labyrinthe de vallées et de montagnes, obligée de s'ouvrir un passage, tantôt au fond d'un ravin, tantôt sur le penchant d'une roche escarpée, souvent à travers les buissons ; et pour cela il fallut, ici dételer les mulets, là doubler les attelages, plus loin faire un appel à toutes les épaules pour soutenir le convoi sur le bord incliné d'un abîme

ou l'arrêter dans une descente trop rapide, pour éviter enfin ce qu'on n'évita pas toujours, car de combien de culbutes n'avons-nous pas été témoins ! Combien de fois surtout nos bons frères, devenus charretiers par nécessité beaucoup plus que par vocation, ne s'étonnèrent-ils pas de se voir, celui-ci sur la croupe, celui-là sur le cou, un autre entre les quatre fers de ses mulets, sans trop savoir comment ils y étaient venus, et toujours remerciant le Dieu des voyageurs d'en être quittes à si bon marché ! Pour les cavaliers, même protection : dans le cours du voyage, le P. Mengarini fit six chutes, le P. Point ne culbuta pas moins souvent ; une fois, étant lancé au grand galop, je passai par-dessus la tête de mon cheval qui était tombé ; et, à nous tous, en ces diverses occurrences, pas la moindre égratignure. Mais revenons aux charrettes.

C'est ainsi qu'elles furent conduites pendant dix jours, jusqu'à la rivière de l'*Ours*, qui coule au milieu d'une large et belle vallée, environnée de montagnes en apparence inaccessibles, et interceptée de distance en distance par d'affreux rochers qui occasionnèrent de longs détours à nos charrettes. Cette rivière décrit dans sa course la figure d'un fer à cheval et se jette dans le grand lac *Salé*, qui a environ 300 milles de circonférence, et n'offre aucun débouché vers la mer. Chemin faisant, nous rencontrâmes sur cette rivière plusieurs familles de *Soshonies* ou *Ser-*

pents et de *Soshocos* ou *Déterreurs de racines*. Ils sont issus de la même souche, parlent la même langue, et se montrent amis des blancs. La seule différence que l'on puisse remarquer entre eux, c'est que les derniers sont les plus pauvres. Nous remarquâmes de temps en temps parmi eux ce véritable grotesque indien qu'on chercherait en vain ailleurs. Imaginez-vous une bande de chevaux, ou plutôt de misérables haridelles, hors de proportion dans tous leurs contours ; tâchez de vous les représenter empaquetés et comme enchâssés dans toutes sortes d'objets, de manière à leur donner une hauteur double, et puis surmontés par des êtres à forme humaine , vieux et jeunes, hommes et femmes, dans une variété de figures et de costumes telle, que les pinceaux d'un Teniers ou d'un Breughel auraient peine à les rendre avec fidélité. La charge de l'un de ces animaux, haut à peine de quatre pieds, était quatre gros ballots de viande sèche, deux de chaque côté pour se contrebalancer ; au-dessus étaient attachés horizontalement d'autres paquets, formant une plate-forme sur le dos de la bête ; et sur le sommet de tout cet échafaudage, à une élévation quelque peu périlleuse, un personnage très-vieux, assis à la turque, sur une peau d'ours et fumant son calumet. A ses côtés, sur une pareille rossinante, on voyait une vieille borgnesse, apparemment sa femme, accroupie dans la même attitude sur des ballots entassés contenant des racines amères, du

messawia (racine noire), du *kamath*, des racines à biscuit, des cerises, des graines, des baies, tout le ménage enfin, et les productions que ces sauvages ramassent pour leurs provisions d'hiver dans leurs arides montagnes et leurs riantes vallées. Nous vîmes en différentes circonstances, des familles entières sur un même cheval, juchées du cou jusqu'à la croupe, chacun selon son âge, les petits enfants et les femmes par-devant et les hommes à l'arrière. En deux occasions diverses, je comptai cinq personnes ainsi montées : deux certes paraissaient aussi capables, chacune à elle seule, de porter la pauvre bête, que le cheval était à même de supporter leur poids.

Plusieurs endroits sur la rivière à l'*Ours* renferment de grandes curiosités en fait d'histoire naturelle. Une petite plaine de quelques arpents carrés présente une surface unie de terre blanche (terre à foulon) sans la moindre tache : elle ressemble à une pièce de marbre blanc, ou à un champ couvert d'une neige éblouissante. Dans les environs, on trouve un grand nombre de fontaines de grandeur et de température différente : il y en a qui ont un petit goût de soude, ces dernières sont froides ; les autres sont d'une chaleur douce semblable à celle du lait qu'on vient de traire.

Une de ces fontaines est surtout remarquable : elle forme un joli monticule d'une substance mêlée de pierre et de soufre, et de la forme d'un chaudron renversé, ne laissant au sommet qu'une

petite ouverture où l'on peut à peine passer la main ; de ce trou s'échappe alternativement, tantôt un jet d'eau, tantôt une vapeur. Ces eaux doivent être fort saines ; peut-être ne seraient-elles pas inférieures aux célèbres eaux de Spa et de Chaudfontaine en Belgique ; tout ce que je sais, c'est qu'elles se trouvent entre les montagnes d'où nos charrettes ont eu tant de peine à se tirer ; aussi n'inviterai-je à venir en faire l'essai, ni les santés délabrées, ni même celles qui ne le sont pas. La terre, sur un certain espace, y résonne sous les pieds, et effraie le voyageur solitaire qui la traverse.

C'est à cet endroit remarquable que nous quittâmes la rivière à l'*Ours*. Le 14 août, nos charrettes, après avoir roulé dix heures sans s'arrêter, arrivèrent en présence d'un défilé qui parut le bout du monde : à droite et à gauche, des montagnes effrayantes ; derrière nous un chemin par où l'on n'était pas tenté de retourner ; en face un passage où se précipitait un torrent, mais si étroit qu'à peine le torrent seul paraissait y pouvoir passer. Les bêtes de somme étaient rendues. Pour la première fois il y eut des murmures contre le capitaine de la caravane ; mais lui, imperturbable, et, selon sa coutume, ne reculant jamais devant une difficulté, s'avança pour reconnaître le terrain; bientôt il fit signe d'approcher. Une heure après, on était hors d'embarras, puis qu'on avait traversé la plus haute chaîne des montagnes Rocheuses,

et qu'on se trouvait presque en vue du Fort-Hall.

La veille du jour où les charrettes avaient quitté les fontaines à soude, je m'étais acheminé vers le fort, pour y prendre quelques arrangements nécessaires. J'étais accompagné seulement du jeune François-Xavier. Nous fûmes bientôt engagés dans un labyrinthe de montagnes. Vers minuit, nous atteignîmes le sommet de la plus haute chaîne ; mon pauvre guide, ne voyant, à la lueur d'un faible clair de lune, que des précipices affreux devant nous, se trouvait tellement embarrassé, qu'il tournait sur lui-même comme une girouette et s'avouait perdu. Ce n'était ni l'endroit ni le moment d'errer à l'aventure ; je pris donc le seul parti qui nous restait, celui de desseller mon cheval et d'attendre le soleil pour nous tirer d'embarras. M'étant d'abord recommandé à Dieu, puis enveloppé dans ma couverture, la selle me servant d'oreiller, je m'étendis sur le roc, et ne tardai pas à y faire un bon somme. Le lendemain, de grand matin, nous descendîmes entre deux rochers énormes par une petite crevasse que l'obscurité de la nuit avait dérobée à notre vue, et nous arrivâmes bientôt dans la plaine qu'arrose le *Port-neuf*, tributaire de la *Rivière-aux-serpents*. La région que nous parcourûmes ce jour-là au grand trot et au galop présentait partout, sur un espace de cinquante milles de chemin, des restes évidents de convulsions volcaniques ; nous y remarquâmes dans toutes les directions des monceaux de débris de lave. Dans toute sa lon-

gueur, la rivière offre une succession d'étangs à castors, l'un se vidant dans l'autre par une étroite ouverture creusée dans chaque digue, et formant une cascade de trois à six pieds d'élévation. Toutes ces digues, ouvrage des eaux (selon les trappeurs l'ouvrage des castors), sont formées de la même matière, et offrent les mêmes accidents que les stalactites qu'on trouve dans quelques cavernes.

Nous arrivâmes le soir à un demi-mille du fort; mais n'y voyant plus et ne sachant où nous étions, nous campâmes cette nuit dans les broussailles, sur les bords d'un petit ruisseau et au milieu d'une nuée de maringouins.

Je suis pour la vie,

Mes très-chers frères,

Votre très-affectionné et attaché frère,

P. J. De Smet, S. J. (1).

(1) Après la petite lettre qui suit, le P. De Smet a interrompu sa relation pour donner successivement différents détails sur les productions des contrées qu'il a traversées, les dangers qu'il a courus, les dispositions morales des tribus sauvages, le plan qu'il se propose de suivre pour assurer et consolider leur conversion et leur civilisation, le lieu qu'il a choisi pour leur résidence permanente, les coutumes qu'il y a introduites, un voyage qu'il a fait dans l'intérêt de sa peuplade, enfin sur ce qui s'est passé dans la réduction pendant qu'il faisait ce voyage. Il n'a repris la suite de sa narration que l'année suivante, dans sa relation d'une année de séjour aux montagnes Rocheuses, adressée à M. le chanoine De la Croix.

QUATRIÈME LETTRE

Camp du Grand-Visage, 1er septembre 1841.

Mes très-chers frères,

Ce n'est donc qu'environ quatre mois après notre départ de Westport, que nous atteignîmes le gros de la peuplade vers laquelle nous étions spécialement envoyés. Là se trouvaient les principaux chefs. Quatre d'entre eux étaient venus au-devant de nous à une journée de chemin ; ils nous rencontrèrent sur l'une des sources du Missouri dite la *Tête-au-castor*, où nous étions campés avec quelques *Ranax*, dont je parlerai plus tard. Le 30 août, sous la conduite de ces nouveaux guides, après avoir passé la petite rivière, nous nous avançâmes dans une grande plaine à l'horizon de laquelle, vers l'ouest, se trouvait le camp des *Têtes-plates*. Nous ne l'aperçûmes distinctement que sur le soir ; mais longtemps avant de le découvrir, nous avions rencontré de distance en distance de nombreux courriers qui nous annonçaient que nous n'en étions plus éloignés. A leur empressement, il était facile de discerner le contentement, la joie qui les animait. Déjà le guerrier Tête-plate, sur-

nommé le *Brave des braves*, m'avait envoyé jusqu'au Fort-Hall son plus beau cheval, avec recommandation qu'il ne fût monté par personne avant de m'être présenté. Bientôt cet Indien apparut lui-même, accourant à toute bride ; il se distinguait des autres par l'habileté avec laquelle il faisait caracoler son coursier lorsqu'il approcha de nous, et par le grand cordon rouge qu'il portait comme insigne de sa bravoure. Comme guerrier, c'est le plus beau sauvage que je connaisse.

Nous nous avancions au grand trot, et déjà nous n'étions qu'à deux ou trois milles du camp, lorsque nous aperçûmes dans le lointain un nouveau cavalier de haute stature : bientôt plusieurs voix se font entendre : *Paul! Paul!* et en effet c'était Paul, le grand chef, que l'on croyait absent, mais qui venait d'arriver, comme par une permission de Dieu, pour avoir la satisfaction de nous présenter lui-même à son petit peuple. Après les témoignages d'amitié bien cordiale donnés de part et d'autre, le bon vieillard voulut retourner vers les siens pour nous annoncer. Un quart d'heure après, tous les cœurs étaient réunis dans un seul sentiment ; c'était comme un troupeau de brebis se pressant autour de leur pasteur. Combien les mères, en nous présentant leurs petits enfants, étaient émues ! Nous l'étions nous-mêmes à tel point que nous avions peine à retenir nos larmes. Cette soirée fut assurément pour nous une des plus belles de notre vie. Il semblait que nous pouvions

dire : *Enfin nous voici arrivés au lieu de notre repos*. Toutes les fatigues, tous les dangers, toutes les épreuves semblaient avoir disparu ; une seule pensée, celle que nous allions revoir les beaux jours de la primitive Église, préoccupait tous les esprits. Nous ne songeâmes plus qu'à une seule chose ; le fond de toutes nos conversations était : « Comment allons-nous faire pour ne pas man-« quer à notre grande vocation ? » Je recommandai au P. Point, bon dessinateur et architecte, de tracer le plan des réductions futures. Dans mon esprit, et surtout dans mon cœur, au plan matériel se rattachait essentiellement le plan moral et religieux. Rien ne nous paraissait plus beau que la relation de Muratori ; nous en avons fait notre *vade-mecum*. Ces sortes de sujets vont nous occuper à l'avenir ; nous laisserons de côté les belles perspectives, les arbres, les animaux, les fleurs, ou du moins nous n'y jetterons plus qu'un coup d'œil en passant.

Du Fort-Hall nous remontâmes la *Rivière-aux-serpents* jusqu'à l'embouchure de la *Fourche-à-Henry*. Ce désert est sans contredit le plus aride des montagnes, couvert d'absinthes, de cactus, et de toutes les herbes qui se plaisent le plus dans les mauvaises terres. Nous eûmes recours à la pêche pour notre subsistance ; mais nos bêtes de somme eurent leurs nuits de misère et de jeûne, car à peine y trouva-t-on une bouchée de gazon pendant les huit jours que nous mîmes à le tra-

verser. Dans le lointain nous apercevions les montagnes Rocheuses. Les *trois Tetons* étaient à notre droite, à la distance d'environ cinquante milles, et les *trois Buttes* à notre gauche, à une trentaine de milles.

De l'embouchure de la Fourche-à-Henry nous nous dirigeâmes vers la montagne par une plaine sablonneuse, entrecoupée de ravins et parsemée de blocs de granit ; nous y passâmes un jour et une nuit sans eau. Le lendemain, vers le soir, nous gagnâmes un petit ruisseau ; mais telle est l'aridité de ce sol poreux, que nous vîmes bientôt ce filet d'eau se perdre dans les sables sans laisser le moindre vestige. Le troisième jour de cette expédition vraiment fatigante, nous arrivâmes dans un défilé arrosé par un large ruisseau, et où la verdure était encore belle et abondante. Nous appelâmes cet endroit *le défilé des Pères*, et le ruisseau, qui n'avait point de nom, la rivière de *Saint-François-Xavier*.

Du défilé des Pères jusqu'à notre destination, le pays est bien arrosé ; au pied des montagnes nous trouvâmes partout des fontaines, de petits lacs et des fourches. Aucun pays au monde ne fournit une eau plus limpide et plus pure ; n'importe la profondeur d'une rivière, on en voit toujours le fond.

La fontaine la plus remarquable que nous ayons vue dans les montagnes, est la *Loge-aux-chevreuils*. Elle se trouve sur le bord de la fourche princi-

pale de la *Racine-amère*, que j'ai appelée rivière *Saint-Ignace*. Cette fontaine est entourée d'un marais ; elle jaillit d'un monticule très-régulier d'environ trente pieds d'élévation, accessible seulement d'un côté, et formé d'une croûte pierreuse qui a grossi à mesure que la fontaine s'est élevée. L'eau bouillonne sur le sommet, et s'échappe par un grand nombre d'issues autour de la base, qui a cinquante à soixante pieds de circonférence. On y trouve des eaux froides, tièdes et chaudes, à quelques pieds de distance les unes des autres. Quelques-unes sont si chaudes qu'on peut y faire cuire la viande ; nous en avons fait l'essai. Adieu.

Je suis,

Mes très-chers frères,

Votre tout dévoué frère,

P. J. De Smet, S. J.

CINQUIÈME LETTRE.

A

M. ROLLIER, avocat à Opdorp, près de Termonde.



Rivière Saint-Ignace, 10 septembre 1841.

Mon très-cher oncle,

Sans autre préambule qu'une simple excuse de mon long silence, je viens vous offrir mes observations en fait d'histoire naturelle, sachant que les fleurs, les arbres, les animaux ne sont pas sans charmes pour vous.

Fleurs. Nous nous trouvions dans les environs de la *Cheminée*, lorsque le P. Point fit son beau bouquet en l'honneur du sacré Cœur. De là, en s'avançant vers les *Côtes-noires*, les fleurs deviennent plus rares ; cependant de loin en loin nous en rencontrâmes que nous n'avions vues nulle part ailleurs. Parmi les doubles, les plus communes et les plus caractéristiques du sol où elles prennent naissance, sont : en deçà de la Platte, les *Lupins roses ;* dans les plaines de la Platte jusqu'à la *Cheminée*, l'*Épinette des prairies*, fleur jaune à

cinq feuilles (plante médicinale) ; et au delà, dans le sol le plus stérile, trois espèces de *cactus* ; elles sont connues parmi les botanistes sous le nom de *Cactus americana*, et déjà naturalisées dans les parterres d'Europe. Je n'ai rien vu, même dans les plus belles roses, de si pur ni de si vif que l'incarnat de cette charmante fleur ; toutes les nuances du rose et du vert décorent l'extérieur de son calice qui va en s'évasant comme celui du lis ; beaucoup mieux que la rose, elle pourrait être l'emblème des plaisirs de ce bas monde : elle est environnée de beaucoup plus d'épines et ne s'élève pas à deux pouces de terre.

Parmi les fleurs simples, la plus élégante ressemble à la *Cloche bleue* de nos parterres, mais elle la surpasse de beaucoup par l'agrément de ses formes et la délicatesse de ses teintes, qui varient depuis le blanc pur jusqu'à l'azur sombre. L'*Aiguille d'Adam*, qui ne croît que sur les côtes stériles, est la plus noble parmi les pyramidales : sa tige s'élève à près de trois pieds ; à mi-hauteur commence une pyramide de fleurs fort serrées les unes contre les autres, sous la forme d'un diadème renversé, légèrement nuancées de rouge, et diminuant de grosseur à mesure qu'elles s'approchent de leur commun sommet qui se termine en pointe. Sa base est défendue par une espèce de feuilles dures, fibrées, oblongues et aiguës : c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Aiguille*. Sa racine, blanche et semblable dans sa forme à une carotte,

a ordinairement six pouces de diamètre ; les sauvages s'en nourrissent au besoin, et les Mexicains en fabriquent une espèce de savon.

Il est encore trois autres espèces de fleurs très-remarquables ; elles sont rares, même en Amérique, et leurs noms sont inconnus du commun des voyageurs. La première, dont les feuilles bronzées sont disposées de manière à imiter le chapiteau corinthien, a reçu de nous le nom de *Corinthienne;* la deuxième, couleur de paille, rappelle, par sa tige environnée de onze branches comme d'autant de satellites, le fameux songe de Joseph ; elle a été nommée la *Joséphine;* la troisième, la plus belle des reines-marguerites que j'aie vues, ayant autour d'un disque jaune, nuancé de noir et de rouge, sept à huit rayons dont chacun serait à lui seul une belle fleur, a été appelée la *Dominicale*, non-seulement parce qu'elle nous a paru la maîtresse-fleur de ces parages, mais encore parce que nous l'avons rencontrée un dimanche.

Arbustes. Les arbustes qui portent des fruits sont en petit nombre. Les plus communs sont le groseillier, le cerisier, le cormier, le houx et le framboisier. Les groseilles, grosses et petites, sont, comme en Europe, de différentes couleurs, blanches, rouges, orange, jaunes, noires ; on les rencontre en grande quantité dans presque toutes les parties des montagnes, ainsi que dans les plaines, où elles sont meilleures, étant plus exposées au soleil. J'ai rangé les cerisiers et

les cormiers parmi les arbustes, parce qu'en effet la tige qui les porte n'atteint jamais la hauteur moyenne d'un arbre. Le cormier, qui se présente sous la forme d'un buisson, porte un fruit excellent que les voyageurs appellent la *poire* des montagnes ; mais il n'a rien de commun avec ce fruit, et n'excède pas la grosseur d'une cerise ordinaire. La cerise d'Amérique diffère de celle d'Europe, en ce qu'elle forme des grappes sur la tige, à peu près comme nos groseilles noires, et qu'elle n'a que la grosseur de nos fraises des bois. La corme et la cerise constituent en partie la nourriture des sauvages dans la saison, et ils les sèchent pour leurs provisions d'hiver. Les cénelles, fruit du houx, sont de deux sortes, blanches et rouges. Voyez, à la fin de ma lettre, la liste des fruits, plantes et racines qui croissent spontanément dans les différentes parties de l'Ouest, et qui, à défaut d'autre chose, tiennent lieu de nourriture.

Le lin est fort commun dans nos vallées ; la même racine (ce qui est fort remarquable) est assez féconde pour pousser de nouveaux jets pendant un certain nombre d'années. Nous en avons eu la preuve sous les yeux, dans une racine à laquelle sont encore attachées une trentaine de tiges de différentes crues. Le chanvre est plus rare que le lin.

Arbres. Comme nous avons presque toujours côtoyé les rivières, nous n'avons pu rencontrer une grande variété d'arbres. On n'y voit guère

que des buissons, des saules, des bouleaux, ainsi que l'aune, le sureau, le cotonnier ou peuplier blanc dont l'écorce sert en hiver de nourriture aux chevaux, le tremble dont la feuille est toujours en mouvement : les Canadiens y attachent une idée superstitieuse, ils disent que c'est sur ce bois qu'on a crucifié Notre-Seigneur, et que, depuis, la feuille ne cesse de trembler. Sur les montagnes, on ne trouve de haute futaie que le pin et le cèdre blanc et rouge, ce dernier est le plus en usage pour les meubles ; c'est, après le cyprès, le bois le plus durable de l'Ouest. Il y a cinq espèces de pins : le pin de Norwége, le résineux, le blanc, le pin à goudron, et le pin élastique, dont les sauvages se servent pour faire des arcs. L'if, quoique rare, se trouve sur les montagnes, ainsi que l'érable blanc; les tamarins y viennent en abondance. Vers les *Côtes-noires*, la violence des vents est telle, que les cotonniers, qui y croissent à l'exclusion de presque tout autre arbre, revêtent les formes les plus étranges. J'en ai vu dont les branches tordues rentraient dans le tronc principal , et finissaient par prendre de si singulières positions qu'il eût été impossible à une certaine distance de dire quelle partie visible de l'arbre touchait immédiatement la racine.

Oiseaux. Les oiseaux ne sont pas moins variés que les fleurs ; on en voit de toute forme, de toute grandeur et de tout plumage , depuis le pélican blanc et le cygne , jusqu'au roitelet et à l'oiseau-

mouche. Muratori, dans sa relation du Paraguay, fait chanter ce dernier comme un rossignol, et s'étonne à juste titre que d'un corps aussi petit il puisse sortir des sons aussi forts. A moins que l'oiseau-mouche de l'Amérique du Sud ne soit pas celui des montagnes Rocheuses, ni même celui des États-Unis, on doit dire que c'est par erreur que le célèbre auteur a ajouté la beauté du chant à celle du plumage. Le seul son que l'on entende, lorsque cet oiseau voltige d'une fleur à une autre, est une espèce de bourdonnement semblable à celui de l'abeille; encore n'est-il produit que par la rapidité avec laquelle l'air est frappé de ses petites ailes. Le *Noutka* est une nouvelle espèce d'oiseau-mouche propre à l'Orégon. Toute la partie supérieure de l'oiseau est rougeâtre, la couleur de la tête tire sur le vert, le cou cuivré et cramoisi varie selon l'incidence de la lumière. Par la gorge, il ressemble à l'oiseau-mouche commun, connu à l'est des montagnes ; mais il est plus riche dans ses couleurs, et ses plumes, qui semblent métalliques, sont disposées en un large collier dans la partie inférieure du cou, au lieu de former une partie principale de tout le plumage.

Insectes, reptiles. Je ne ferai mention des reptiles, que pour remercier Dieu de nous avoir servi contre eux de bouclier impénétrable à leurs dards, et surtout contre le plus terrible de tous, le fameux serpent à sonnettes. En effet, comment s'est-il fait que pas un homme de la caravane, ni

même un cheval ou un mulet, n'ait été piqué une seule fois, lorsque, dans un seul jour, sans quitter, pour ainsi dire, leurs charrettes, nos charretiers en tuaient jusqu'à douze à coups de fouet ?

Il est un point controversé entre les naturalistes au sujet des fourmis, c'est de savoir si le grain qu'elles ramassent doit servir à leur nourriture d'hiver, ou seulement à la construction de leurs cellules. Peut-être nos remarques pourront-elles servir à résoudre la difficulté. Il n'y a ici dans les fourmilières ni froment, ni grain qui en tienne lieu, par conséquent point de provision de bouche de cette nature ; à leur place, ce sont de petits cailloux, que ces insectes laborieux élèvent en monceaux de trois à quatre pieds de diamètre sur un pied de haut ; d'où il est, ce semble, permis de conclure que le grain, employé ailleurs au même usage que ces petits cailloux, n'est point destiné à nourrir la fourmi, mais bien plutôt à lui bâtir une demeure.

Chose étonnante ! la puce n'a pas encore fait son apparition dans les montagnes ; la vermine, au contraire, ronge les pauvres sauvages ; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que, loin de songer à s'en débarrasser, ils l'entretiennent par leur malpropreté.

On a souvent parlé des *maringouins* : ils m'ont tant tourmenté dans ce voyage, que je puis bien contribuer pour ma part à publier leur méchanceté. Quand il s'agit de nuire à l'homme, il n'y a

point d'animal qui l'emporte sur ces insectes. Au milieu de la journée, ils ne vous inquiéteront pas, mais à condition que vous quittiez l'ombre, et que vous alliez vous exposer aux ardeurs du soleil. Le soir, le matin, la nuit, leur bourdonnement aux oreilles ne cesse pas un instant; ils s'attachent avec avidité à la peau comme des sangsues, et enfoncent dans la chair leur dard empoisonné. Il n'y a point contre eux d'autre moyen de défense que de se cacher entièrement sous sa couverture, ou de s'envelopper la tête de quelque tissu impénétrable, au risque d'étouffer. C'est surtout pendant le repas qu'ils sont incommodes ; alors, pour s'en débarrasser, il faut produire, à l'aide de bois pourri ou d'herbes vertes, une épaisse fumée sans flamme ; ce remède est vraiment efficace ; mais on ne l'emploie qu'en désespoir de cause, car on est presque suffoqué par les nuages épais qui vous environnent. On pourrait donner à ces sortes de repas le nom de festins à tristes figures ; chacun fait la grimace, et les plus insensibles mêmes ont les larmes aux yeux. Tant que la fumée dure, ces petits trouble-tout voltigent alentour, mais aussitôt que l'atmosphère s'éclaircit, ils reviennent à la charge dans toutes les directions et s'attachent au visage, aux mains, aux pieds, aux jambes, jusqu'à ce qu'un autre tas de bois pourri, jeté sur les charbons ardents, les mette de nouveau en fuite.

Les *frappe-d'abord* ou *brûlots* se trouvent par myriades au désert, et ne sont pas moins nuisi-

bles que les maringouins. Comme ils sont si petits que l'œil peut à peine les apercevoir, ils attaquent aisément la peau, et se glissent jusque dans les yeux, les narines et les oreilles. Pour s'en débarrasser, on met des gants, et sur la tête un mouchoir qui couvre le front, le cou et les oreilles ; on garantit le visage par la fumée d'une courte pipe.

Les *mouches-à-feu* ou vers luisants des montagnes ne sont pas nuisibles, leur grosseur est à peu près celle de l'abeille. Lorsqu'on les aperçoit en grand nombre le soir, c'est un signe certain de pluie ; alors, n'importe l'obscurité de la nuit, sillonnant l'air comme autant d'étoiles errantes ou de feux follets, leurs belles lueurs phosphoriques vous rendent la route distincte et visible. Les sauvages s'en frottent parfois le visage, et par plaisanterie, ou pour faire peur aux enfants, ils se promènent le soir comme des météores dans les environs du village.

Comme le gibier a manqué rarement à nos chasseurs, nous n'avons guère eu recours à la pêche que pour les jours maigres. Il est cependant arrivé que, nos vivres commençant à faire défaut, nous eûmes recours à nos lignes, plus heureuses que nos fusils. Les poissons que nous prîmes le plus souvent sont : les mulets, deux espèces de truites, les carpes, et deux ou trois différentes espèces inconnues. Un jour, campé sur les bords de la Rivière-aux-serpents, je pris à la ligne plus de cent pois-

sons en moins d'une heure. L'anchois, l'esturgeon, abondent dans un grand nombre de rivières de l'Orégon, ainsi que six différentes espèces de saumons. Ces derniers remontent les rivières vers la fin d'avril, pour ne plus les redescendre. Les jeunes descendent au mois de septembre vers l'Océan, et les sauvages croient qu'ils ne remontent que quatre ans après.

Nous avons vu les ouvrages des *castors;* la contrée où nous sommes est leur pays par excellence. Tout le monde sait l'emploi qu'ils font de leurs dents et de leur queue ; mais ce qu'on ignore peut-être, et ce qui nous a été assuré par les trappeurs, c'est que pour faire tomber l'arbre qu'ils abattent du côté où ils veulent construire leur digue, ils choisissent parmi les arbres du rivage celui qui penche le plus sur l'eau, et s'il ne s'en trouve pas qui ait une inclinaison suffisante , ils attendent qu'un bon vent vienne à leur secours. Qu'on ne s'étonne donc pas qu'une tribu indienne considère les castors comme une race dégradée d'êtres humains, dont les crimes et les vices avaient irrité le Grand-Esprit ; celui-ci, pour les punir, les réduisit pour un temps à la condition des brutes ; mais tôt ou tard ils seront rendus à leur forme primitive ; et même dans leur état actuel ils ont une espèce de langage ; car on les a vus , disent les Indiens, s'entretenir, se consulter, délibérer sur le sort d'un criminel de leur communauté. Tous les trappeurs nous assurent que les castors qui refusent de tra-

vailler sont chassés de la république à l'unanimité des voix et à coups de dents ; ces proscrits sont obligés de passer un hiver misérable, à moitié affamés dans quelque trou abandonné d'une rivière, où on les prend facilement. Les trappeurs les appellent *castors paresseux*, et disent que leur peau ne vaut pas la moitié de la peau de ceux que l'industrie persévérante et la prévoyance ont munis d'abondantes provisions et mis à l'abri des rigueurs de l'hiver. La chair du castor est grasse et délicate ; on en sert la queue comme en Europe le beurre. Leur peau, si recherchée, se paye sur les lieux de neuf à dix piastres, mais en marchandises, ce qui ne revient pas à une piastre en argent ; car une seule pinte de genièvre par exemple, qui ne coûte pas 50 centimes aux vendeurs, se vend ici jusqu'à vingt francs. Est-il étonnant que certaines gens amassent des richesses colossales ; tandis que des employés, à qui l'on donne jusqu'à neuf cents piastres par an, n'ont pas même une chemise à la fin de l'année ? Dans cette catégorie de vendeurs n'est pas comprise l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, dans l'Orégon ; le débit de toute liqueur y est strictement défendu.

La *loutre*, brune et noire, abonde dans les rivières voisines de nos montagnes, mais, comme le castor, elle est poursuivie avec avidité par les chasseurs.

A propos des amphibies, un mot de la *grenouille*. La plus ordinaire est celle que l'on voit en Europe ; mais il y en a une autre qui en dif-

fère du tout au tout, en ce qu'elle porte une queue et des cornes, et qu'elle ne se trouve que dans les sables arides. Des voyageurs donnent à cette espèce le nom de *salamandre*.

Le *rat des bois*, espèce de blaireau, est très-commun ; on le trouve ordinairement dans les endroits marécageux, où il se nourrit de petites écrevisses. Voici le stratagème dont il se sert pour obtenir son mets favori : placé sur le bord d'un étang, il laisse tomber dans l'eau sa longue queue dépourvue de poil ; les écrevisses, avides d'un si bon morceau, s'en saisissent. Aussitôt que le rat sent leurs pinces acérées , il donne une forte secousse de sa queue, les écrevisses ne lâchent prise qu'en quittant leur élément ; alors le rat s'en empare, les met en sûreté à une petite distance de l'eau, puis les dévore avec avidité. Il a toujours soin de les prendre par derrière, les tenant de travers pour garantir sa bouche de leurs pinces.

Le *blaireau* proprement dit habite dans toute l'étendue du désert, mais il ne se montre guère ; il se tient toujours près de son gîte, et à l'approche du moindre danger , il y rentre au plus vite. Il est à peu près de la grosseur de la marmotte ; sa couleur est un gris argenté ; ses pattes sont courtes ; sa force est prodigieuse. Un jour nous en surprîmes un assez éloigné de son trou pour qu'on pût l'empêcher d'y rentrer ; il se réfugia dans le creux d'un rocher ; un Canadien le saisit aussitôt par la patte de derrière, mais il eut

besoin de l'assistance d'un camarade pour l'en retirer.

D'où vient le nom qu'on a donné au *chien-de-prairie?* Personne n'a pu nous le dire. Pour la forme, la grosseur, la couleur, l'agilité, il ressemble à l'écureuil, et habite en communauté, dans des villages qui ont parfois plusieurs milliers de loges; la terre répandue autour de chaque trou fait un talus qui facilite l'écoulement de la pluie. A l'approche de l'homme, ce petit animal se hâte de rentrer dans sa retraite en jetant un cri perçant, qui, répété de loge en loge, avertit la peuplade de se tenir sur ses gardes. Au bout de quelques minutes, on voit les plus hardis ou les plus curieux mettre le nez à la fenêtre; le chasseur qui les guette choisit ce moment pour lâcher son coup, ce qui demande beaucoup d'adresse, vu qu'ils n'exposent à l'air que le sommet d'une tête fort petite et fort mobile. Quelquefois ils sortent tous ensemble; c'est, au dire des sauvages, pour s'assembler en conseil. Quel est alors l'objet de leurs délibérations? Il n'est pas facile de le deviner; nos pareils sont des profanes dont ils évitent la présence; seulement à en juger par les hôtes qu'ils reçoivent, il faut croire que la sagesse y préside. Les habitués du logis sont le pigeon, l'écureuil barré, le serpent à sonnettes; sympathie singulière qu'on ne peut guère expliquer que par la différence des appétits. Cet animal ne se nourrit, dit-on, que de rosée et de racine de gazon.

Ce qui confirmerait cette opinion, c'est la position de leur village, toujours éloigné des eaux, et l'herbe menue qui en tapisse le sol.

Le *mephitis americana*, ou la bête puante, est un gentil quadrupède de la grosseur d'un chat ordinaire, bigarré de différentes couleurs. Lorsqu'il est poursuivi, il dresse sa belle queue touffue, et lance à diverses reprises, à mesure qu'il s'éloigne, une décharge du fluide que la nature lui a donné pour sa défense; cette liqueur est si infecte, qu'il n'y a ni homme ni animal capable d'y résister.

Le bon Père Van Quickenborne en fit un jour l'expérience lorsque nous étions ensemble à Saint-Louis. En revenant avec moi d'une excursion, il vit deux *mephitis* sur sa route, et comme c'était la première fois qu'il faisait une pareille rencontre, il crut avoir trouvé deux tout petits ours. L'envie lui prit de s'en rendre maître et de les emporter dans son énorme chapeau ; il descendit de cheval, s'approcha lentement et avec prudence pour s'assurer de la proie qu'il guettait : il n'avait plus qu'un pas à faire, il étendait déjà les bras et le chapeau ; tout à coup la décharge du fluide eut lieu ; il en fut inondé. Bien qu'il fût encore à cent verges de nous, déjà nous sentions cette insupportable odeur ; pendant plusieurs jours il n'y eut presque pas moyen de l'approcher ; toute la maison était infectée ; à la fin on se vit obligé de détruire tous ses vêtements.

Le *cabri*, pour la forme et la grosseur, tient du chevreuil; seulement le bois du mâle est plus petit et n'a que deux branches. Son poil, imitant celui du cerf, est nuancé de blanc sur la croupe et sous le ventre ; ses yeux sont grands et très-perçants ; quand il traverse le désert, son allure ordinaire est un petit galop fort élégant ; de temps en temps il s'arrête tout court, se tourne et dresse la tête pour mieux voir ; c'est le bon moment pour le chasseur. S'il manque son coup, le cabri part comme un trait ; mais sa curiosité le porte à regarder encore : le chasseur, qui connaît son faible, paraît s'amuser en agitant quelque objet de couleur tranchante ; l'animal s'approche de plus près ; mais son imprudence cause sa perte. Le cabri est la gazelle ou l'élan des naturalistes. La chair en est saine, mais de moindre qualité que celle du cerf ou du chevreuil ; on ne le tue que lorsque le chevreuil, la grosse-corne, la biche, la vache de buffle manquent.

La grande chasse au cabri est très-remarquable ; les sauvages en font un jour de réjouissance. Ils choisissent d'abord un carré de cinquante à quatre-vingts pieds qu'ils entourent de perches et de branches d'arbres, n'y laissant qu'une petite entrée de deux à trois pieds. Des deux bouts de cette entrée, comme du sommet d'un angle aigu, partent en ligne droite deux haies très-serrées , qu'ils forment avec des branches , et qu'ils continuent jusqu'à une distance de plusieurs milles. Alors de

nombreux coureurs donnent la chasse aux cabris et les poussent devant eux, jusqu'à ce que, les ayant engagés entre les deux haies, ils les serrent de si près, qu'ils sont obligés de se jeter pêle-mêle par la petite entrée dans l'enclos préparé pour les recevoir : là les Indiens les assomment à coups de massue. On m'a assuré que souvent en une seule fois les sauvages tuent ainsi jusqu'à deux cents cabris et au delà.

La chair de la femelle du *buffle* est la plus saine et la plus délicate des viandes de l'Ouest, et en même temps si commune qu'on peut l'appeler le pain quotidien des sauvages ; ils ne s'en dégoûtent jamais, et se la procurent avec la plus grande facilité. Elle est bonne dans toutes ses parties, mais pas également pour tous : les uns préfèrent la langue, d'autres la bosse ou les broches, d'autres les plats côtés ; chacun a son morceau favori. Pour conserver les viandes, on en fait des tranches assez minces qu'on sèche au soleil, ou bien une sorte de hachis qu'on pétrit avec la moelle des plus gros os, la plus exquise de toutes les graisses. Ce hachis, auquel on donne les singuliers noms de *taureau* et de *fromage*, se mange ordinairement cru ; mais cuit, il est moins indigeste et de meilleur goût pour les bouches civilisées.

Les formes et la grosseur du buffle sont connues. Cette Majesté du désert de l'Ouest aime la nombreuse compagnie ; rarement on le rencontre seul. Très-souvent on en voit plusieurs milliers

réunis ; les mâles d'un côté, les femelles de l'autre, excepté pendant l'été, où le mélange a lieu. Dans le courant de juin nous en vîmes aux environs de la Platte une si prodigieuse quantité, qu'elle devait surpasser, ce me semble (pour me servir encore de l'expression de ma lettre de l'année passée) le nombre des animaux réunis de toutes les foires de l'Europe. C'est en pareille circonstance qu'a lieu la grande chasse. Au signal donné, les chasseurs, tous montés sur des coursiers rapides, se précipitent vers le troupeau qui se disperse à l'instant ; chacun choisit des yeux sa victime, c'est à qui l'abattra le premier, car, aux yeux du chasseur, avoir abattu le premier buffle, ou plutôt la première vache, plus estimée que le bœuf, c'est un coup de maître. Mais pour l'abattre plus sûrement, il doit caracoler autour de l'animal jusqu'à ce qu'il soit à portée de le blesser à mort ; malheur à lui si la blessure qu'il lui fait n'est pas mortelle ! la crainte alors se changeant en fureur, le buffle se retourne brusquement et poursuit à outrance le chasseur. Un jour nous fûmes témoins d'un de ces revers de fortune qui faillit coûter la vie à un jeune Américain. Il avait poussé l'imprudence jusqu'à se dépouiller de ses habits et passer une rivière à la nage et sans armes, dans la pensée que son couteau lui suffirait pour achever une vache blessée. Mais à peine eut-il atteint le rivage, que la vache, en l'apercevant, se retourna vers lui avec furie. Malgré sa prompte fuite, il se vit pour-

suivi de si près, qu'il allait être la victime de sa témérité, lorsque le jeune Anglais qui nous accompagnait vint heureusement à son secours. Il ajusta l'animal de la rive opposée et d'un coup de fusil l'étendit roide mort.

Quand un de ces fiers animaux est blessé, le comble de la gloire pour le chasseur, c'est de le conduire par une fuite simulée dans un endroit où il peut facilement s'en rendre maître. Le nôtre, nommé John Gray, était réputé le meilleur chasseur des montagnes ; il avait donné plus d'une fois des preuves d'une adresse et d'un courage vraiment extraordinaires, jusqu'à attaquer cinq ours à la fois. Un jour, voulant nous régaler d'un plat de son métier, il se fit suivre, jusqu'au milieu de notre caravane, par un buffle énorme qu'il avait blessé mortellement ; cet animal essuya le feu de plus de cinquante fusils, plus de vingt balles l'atteignirent ; trois fois il roula par terre ; mais la fureur lui donnant de nouvelles forces, trois fois il se releva menaçant des cornes le premier qui oserait continuer à l'attaquer.

La petite chasse se fait à pied. Un chasseur adroit et expérimenté affronte seul tout un troupeau. Pour s'en approcher suffisamment sans être aperçu, il faut qu'il prenne le dessous du vent ; car le buffle a l'odorat si fin que, sans cette précaution, il est capable de sentir l'ennemi à plusieurs milles de distance. Il doit ensuite marcher lentement, courbé le plus possible, avec une casquette

à poils sur la tête, de manière à ressembler de loin aux animaux qu'il poursuit. Enfin lorsqu'il est arrivé à la portée du fusil, il doit s'embusquer dans quelque bas-fond, ou derrière un objet quelconque, afin de rester inaperçu aussi longtemps que possible. C'est alors que le chasseur tire à coup sûr. La chute d'un buffle tué et le bruit de l'arme à feu ne font qu'étonner le reste du troupeau ; le chasseur a le temps de recharger et de tirer successivement plusieurs coups, aussi longtemps que les buffles hésitent entre la surprise et la peur ; de cette manière il en abat cinq, six, et quelquefois davantage, sans changer de place. Un de nos chasseurs en tua un jour jusqu'à treize. Les sauvages croient que chez les buffles, comme chez les abeilles, chaque troupeau a sa reine, et que, lorsque la reine tombe, tout le troupeau l'environne pour la secourir ; si le fait est vrai, on conçoit que le chasseur assez heureux pour abattre la reine a ensuite beau jeu avec la multitude de ses sujets. Quand l'animal est tué, on l'accommode, c'est-à-dire, on le dépouille de sa peau, on le dépèce, on en prend les meilleurs morceaux, dont on charge sa monture ; quelquefois on ne prend que la langue, et l'on abandonne le reste à la voracité des loups. Ceux-ci ne tardent pas à se rendre au festin qui leur est préparé, à moins qu'ils n'en soient empêchés par la proximité du camp ; dans ce cas ils remettent la partie à la nuit close. Alors le voyageur novice doit renon-

cer au sommeil : leurs hurlements se font entendre sur tous les tons et presque sans interruption tant que dure le festin. A la longue, on s'y habitue, et au milieu de tous les loups de la contrée on finit par dormir aussi tranquillement que si l'on était seul.

Il y a différentes espèces de *loups*, gris, noirs, blancs et bleus. Les loups gris sont les plus communs, du moins ceux qu'on voit le plus souvent. Le noir est très-grand et féroce ; quelquefois il s'insinue dans un troupeau de buffles de l'air le plus paisible du monde ; on ne s'aperçoit pas de sa présence ; mais malheur au jeune veau qu'il rencontre éloigné de sa mère : il est aussitôt terrassé et mis en pièces. S'ils découvrent dans le voisinage d'un précipice quelque vieil ours estropié, ils le fatiguent par leurs assauts réitérés, et le forcent à chercher son salut dans le gouffre, où ils n'ont pas de peine à l'achever. Les loups sont très-nombreux dans ces parages ; la surface des plaines est remplie de trous, où ils se retirent lorsque la nécessité ne les oblige pas à rôder. Ces trous, ordinairement profonds, sont pour eux des abris sûrs contre les chasseurs.

Un petit loup, surnommé le *loup de médecine*, passe pour une espèce de manitou parmi les sauvages ; ils attachent une idée superstitieuse à son aboiement, qui se fait surtout entendre le soir et pendant la nuit. Leurs jongleurs prétendent comprendre les nouvelles qu'il vient leur annon-

cer ; le nombre et la lenteur ou la rapidité de ses hurlements servent de règles à leurs interprétations. Ce sont, ou bien des amis qui approchent de leur camp, ou des blancs qui se trouvent dans le voisinage, ou des ennemis aux aguets prêts à fondre sur eux. Et aussitôt chacun s'arrange en conséquence. Pour une nouvelle vraie que le loup annonce, les sauvages, comme toutes les dupes, en oublieront cent autres controuvées.

Les montagnes surtout renferment quatre espèces d'*ours*, le gris, le blanc, le noir et le brun ; les deux premiers sont ici les rois des animaux, comme le lion l'est en Asie ; ils ne lui cèdent guère en force et en courage. Cette année, je me suis trouvé plusieurs fois en personne à la chasse aux ours, j'y ai même pris part, dans la compagnie de quatre chasseurs Têtes-plates qui couraient autour de la bête en jetant de hauts cris. Cette chasse est fort dangereuse, parce que l'ours blessé devient furieux comme le buffle et poursuit à toute outrance son agresseur. En moins d'un quart d'heure, j'en vis tomber deux sous les coups de mes camarades, mais si bien atteints, qu'ils avaient perdu tout pouvoir de nuire.

Les capitaines Lewis et Clarke, dans la relation de leurs voyages aux sources du Missouri, donnent un exemple frappant de la force physique de cet animal. Un soir, les hommes du dernier canot découvrirent un ours, couché dans la prairie, à peu près à trois cents verges de la rivière : six d'entre

eux, tous chasseurs adroits, s'avancèrent pour lui livrer bataille. Cachés derrière une petite éminence, ils s'approchèrent à la distance de quarante pas sans être aperçus. Quatre lâchèrent alors leur coup de fusil, et les quatre balles se logèrent dans le corps de l'animal, deux passèrent à travers les poumons. L'ours furieux se leva en sursaut, et, la gueule béante, se précipita vers ses ennemis. Comme il approchait, les deux chasseurs qui avaient réservé leur feu lui firent deux nouvelles blessures, dont l'une, lui cassant l'épaule, retarda un instant ses mouvements ; néanmoins avant qu'ils eussent le temps de recharger leurs armes, il était déjà si près d'eux qu'ils furent obligés de courir à toutes jambes vers la rivière. Deux eurent le temps de se réfugier dans le canot, les quatre autres se séparèrent, et, se cachant derrière les saules, tirèrent coup sur coup aussi vite qu'ils purent recharger ; toutes ces blessures ne firent que l'exaspérer davantage; à la fin il en poursuivit deux de si près, qu'ils cherchèrent leur salut dans la rivière en s'élançant d'une hauteur d environ vingt pieds. L'ours plongea après eux; il ne se trouvait plus qu'à quelques pieds du dernier, lorsqu'un des chasseurs, sorti des saules, lui tira un coup dans la tête qui l'acheva. Ils le traînèrent ensuite sur le bord de la rivière : huit balles l'avaient percé de part en part.

Tous les sauvages des montagnes confirment l'opinion qu'en hiver l'ours suce sa patte et vit de

sa propre graisse ; les Indiens ajoutent qu'avant d'entrer dans ses quartiers d'hiver, c'est-à-dire, dans le creux d'un rocher ou d'un arbre, ou dans quelque cavité souterraine, il se purge, puis se remplit de semences sèches qu'il ne digère point. Alors il reste couché pendant plusieurs semaines sur le même côté, le talon d'une patte toujours dans la gueule ; puis il se retourne, ce qu'il ne fait que quatre fois de tout l'hiver.

Les *tigres* sont très-nombreux dans les parages d'où j'écris, mais il paraît que la peur de l'homme ne les domine pas moins que les autres animaux. Il n'y a que quelques jours, un chasseur indien revenait au camp avec trois belles peaux de tigres, de huit à neuf pieds de long depuis l'extrémité de la queue jusqu'au nez. Il avait découvert leurs traces, et quoiqu'il ne fût armé que d'un arc et de flèches, et accompagné seulement de deux petits chiens, il s'était mis hardiment à leur poursuite, jusqu'à ce que, les ayant aperçus sur une hauteur, il réussit à les tuer. Les tigres ont une force extraordinaire dans la queue et s'en servent adroitement pour étrangler les chevreuils, les grosses-cornes, les cerfs et les autres animaux dont la chair leur sert de nourriture.

Ci-joint vous trouverez la liste des animaux, poissons, oiseaux, arbres, arbustes, fleurs et fruits, que nous avons vus pendant notre voyage.

Je suis, etc.

Votre dévoué neveu,

P. J. De Smet, S. J.

ARBRES.

Aune.
Bouleau.
Cèdres (rouge et blanc).
Chênes.
Cotonniers (3 espèces).
Cyprès.
Frêne. Érable blanc.
Hêtre.
Mûrier.
Noyer (de différentes espèces).
Rabajadières.
Sapin et pin (cinq espèces).
Saules.
Sureau.
Trembles.

ARBUSTES ET PLANTES.

Absinthe.
Baume.
Cerisier.
Cormier.
Épinette.
Framboisier.
Genévrier.
Groseillier.
Herbe à la puce.
Houblon.
Houx.
If.
Kinnekenic.
Menthe.
Salsepareille.
Tamarin.
Vignes (fruit rouge).

FRUITS.

Aiguille d'Adam.
Biscuit (racine).
Cactus americana.
Cerises.
Champignons.
Cotonnier.
Écorce de sapin.
Framboises.
Gadelles.
Gland d'églantier.
Graine de buffle.
Graines blanches.
Graines du bois gris.
Groseilles.
Kamath.
Kinnekenic (fruit de).

Mûres.
Oignon doux.
Patates.
Plantain.
Pomme de sapin.
Pommes blanches.
Poires.
Pois.
Prunes de prairie.
Racine amère.
Racine du chardon.
Tabac.
Tournesol.
Vignes.

FLEURS.

Aiguille d'Adam.
Cactus (trois espèces).
Campanule.
Chanvre.
Chardons (trois espèces).
Corinthienne.
Dominicale.
Éléphantide.
Épinettes.
Fleur bleu d'azur.
Fleur bleue de *kamath*.
Gueules de lion.
Iris (trois espèces).
Joséphine.
Lin.
Lupin (œillet).
Lychnis.
Lis roses.
Lis St-Jean.
Marguerites.
Marianne.
Oignon doux.
Racine amère.
Renoncule.
Sonentes.
Tournesol.

ANIMAUX.

Blaireau (deux espèces).
Buffle.
Cabri.
Carcajou.
Cerf de biche.
Chat sauvage.
Chat souris.
Cheval sauvage.
Chevreuil à mulet.
Chevreuil à queue noire.
Chevreuil commun.
Chien de prairie.

Chien sauvage.
Cochon de terre.
Écureuil (dix espèces).
Grosse-corne.
Lapin.
Lièvre.
Loups (cinq espèces).
Martre.
Mephitis americana.
Mouton blanc.
Orignal.
Ours (quatre espèces).
Porc-épic.
Rat des bois.
Renard (quatre espèces).
Renne.
Taupe.
Tigre rouge.

OISEAUX.

Aigle noir.
Aigle nonne.
Alouette.
Avocette.
Bec à l'envers.
Bécassines.
Bois-pourri.
Butor.
Canards.
Carancro.
Cardinal.
Coq des plaines.
Corbeaux.
Cormoran.
Dindons.
Épervier.
Étourneaux.
Faisans.
Geai.
Grue.
Hiboux.
Hirondelles.
Mangeurs des maringouins.
Martin-pêcheur.
Moqueur.
Noutka.
Oies.
Oiseau-bleu.
Oiseau-buffle.
Oiseau-jaune.
Oiseau-mouche.
Oiseau-noir.
Oiseau-rouge.
Outarde.
Pélican.
Perroquets.
Pie.

Pique-bois.
Pivert.
Pluvier.
Poule des prairies.
Robin.
Roitelet.
Rossignol.
Sarcelle.
Tourterelle.

AMPHIBIES.

Castor.
Crapaud.
Grenouille à queue.
Grenouille commune.
Loutre.
Rat musqué.
Salamandre.
Tortue.

POISSONS.

Anchois.
Carpes.
Esturgeons.
Mulets.
Saumons (six espèces).
Truites (trois espèces).

SIXIÈME LETTRE.

A

Madame van Mosselde, à Termonde.



Porte de l'enfer, 21 septembre 1841.

Chère sœur,

« Il faut voyager dans le désert pour voir combien la Providence est attentive aux besoins de l'homme. » Je répète avec plaisir cette pensée du jeune Anglais dont j'ai parlé dans mes lettres à Charles et à François, parce que cette vérité si consolante est mise dans tout son jour dans le récit que j'ai commencé, et plus encore dans ce qui me reste à ajouter. Aujourd'hui je me bornerai à quelques détails sur les dangers que j'ai courus depuis mon entrée sur le territoire des sauvages.

Quand je ne dirais qu'un mot sur chaque passage de rivière, l'énumération serait encore longue ; puisque dans l'espace de cinq jours seulement nous en avons traversé dix-huit, et jusqu'à cinq fois la même en cinq quarts d'heure. Je ne parlerai donc que de ceux qui nous ont présenté

le plus de difficultés. Le premier passage vraiment difficile fut celui de la fourche du sud de la *Platte;* mais comme nous étions avertis depuis longtemps des difficultés qu'il offrait, nous avions pris nos précautions d'avance, et nos jeunes Canadiens en explorèrent si bien le fond, que nous le traversâmes, sinon sans tumulte et grande peine, du moins sans grave accident. Les chiens de la caravane eurent à faire le plus d'efforts ; laissés sans bateau sur l'autre rive, il fallut à ces pauvres bêtes une bien grande fidélité à leurs maîtres, pour les déterminer à passer à la nage une rivière de près d'un mille de large, et dont le courant est si rapide, qu'il eût emporté les charrettes si on ne les eût soutenues de tous les côtés pendant que les mulets tiraient de toutes leurs forces pour les faire avancer. Aussi nos chiens ne la traversèrent-ils que lorsqu'ils eurent vu qu'il n'y avait plus pour eux d'autre alternative que de vaincre les flots ou de perdre leurs maîtres. Comme nous, ils furent heureux dans leur traversée. Ordinairement on passe cette fourche en *bullboat*, c'est le nom qu'on donne à des bateaux construits sur les lieux avec des peaux de buffle crues ; quand l'eau est grosse ou qu'on ne trouve pas de gué, leur emploi est absolument nécessaire : il ne le fut pour nous ni dans cette occasion, ni dans d'autres semblables.

Le second passage est celui de la fourche du nord de la Platte, moins large, mais plus rapide et plus profonde que celle du sud. Nous avions passé

celle-ci dans nos charrettes ; devenus un peu plus hardis, nous résolûmes de passer l'autre à cheval. Ce qui nous détermina à cette tentative, ce fut l'exemple de notre chasseur, qui, portant sur son dos une petite fille d'un an, chassait encore devant lui un autre cheval sur lequel était sa femme, et se faisait suivre d'un petit poulain, dont on ne voyait que la tête lorsqu'il se dressait dans les flots. Reculer en pareille conjoncture eût été honteux pour des Missionnaires. Nous nous avançâmes donc, les frères dans leurs charrettes, les PP. Point, Mengarini et moi, sur nos coursiers. Après la traversée, des voyageurs nous dirent qu'ils nous avaient vu pâlir au plus fort du courant, et je le crois sans peine ; toutefois nous en fûmes quittes pour la peur, et après avoir nagé quelque temps sur nos montures, nous arrivâmes au rivage, n'ayant de mouillé que les jambes, et pour être témoins de la scène du monde la plus risible, si elle n'avait été la plus sérieuse. Dans un même instant, nous vîmes le plus grand wagon emporté par le courant, malgré les efforts, les cris, l'adresse, le sang-froid, enfin tout ce que peuvent dire ou faire les gens d'un attelage qui pensent se noyer ; une autre charrette renversée de fond en comble ; un mulet n'ayant hors de l'eau que les quatre pattes ; d'autres allant à la dérive embarrassés dans leurs traits ; ici un colonel américain, les bras étendus et criant au secours ; là un petit voyageur allemand et sa faible monture disparaissant ensemble pour

se montrer un moment après, l'un à droite et l'autre à gauche ; ailleurs un cheval abordant seul au rivage ; plus loin deux cavaliers ensemble sur la même monture ; enfin le bon frère Joseph et son cheval faisant le plongeon, le P. Mengarini faisant chose une et indivisible avec le cou du sien ; et au milieu de la bagarre un seul mulet noyé ; il appartenait à celui de nous tous qui avait montré le plus de dévouement pour sauver et montures et cavaliers. En reconnaissance, la caravane, s'étant cotisée, lui fit présent d'un autre mulet.

Vous vous rappellerez que dans une de mes lettres précédentes, parlant de notre arrivée sur les bords de la *Rivière-aux-serpents*, je disais que là nous attendaient un grand danger et une bonne leçon ; je pourrais ajouter, et de beaux exemples. Cette rivière, beaucoup moins large, et, au gué que nous traversions, moins profonde que la Platte, ne pouvait être dangereuse que pour des gens inattentifs. Ses eaux étaient si limpides, que partout on pouvait en voir le fond ; il n'y avait donc rien de plus facile que d'éviter les encombres ; mais soit inadvertance ou distraction, soit désobéissance de l'attelage, la charrette du frère Charles se trouva tout à coup sur la pente d'un roc et déjà trop avancée pour pouvoir reculer : mulets, voiture et voiturier, tout fit la culbute, et malheureusement dans un trou assez profond pour ne laisser aucune espérance de salut, si d'un côté notre chasseur ne se fût jeté à la nage, au risque de la vie, pour aller

tirer du fond de sa voiture le pauvre frère qui s'y tenait blotti dans un coin ; tandis que de l'autre tous les Têtes-plates présents plongeaient pour sauver la voiture, le bagage et les mulets. Le bagage, à peu de chose près, fut sauvé. A force d'efforts on était parvenu à relever la charrette, lorsqu'un pauvre sauvage, qui seul la soutenait en ce moment, s'écria, n'en pouvant plus : « Je me noie ! » De son côté le chasseur, chargé du poids du frère qui faisait sans cesse des efforts pour se tenir sur l'eau, était sur le point de périr victime de son dévouement. Enfin tout ce qui savait nager, hommes, femmes, enfants, ayant fait des prodiges pour nous donner des preuves de leur attachement, il se trouva que nous n'eûmes à regretter la perte de personne ; l'attelage seul périt, lui qui paraissait avoir dû se sauver de lui-même, puisqu'on avait pris la précaution de couper les traits ; mais les mulets, dit-on, une fois les oreilles dans l'eau, ne s'en tirent plus. La perte de ces trois mulets, les plus beaux de notre caravane, quoique considérable, fut bientôt réparée. Pendant qu'on s'occupait à faire sécher le bagage, je retournai au Fort-Hall, où, retrouvant dans M. Ermatinger la même sympathie et la même générosité qu'il m'avait toujours témoignées, je fis l'acquisition de trois autres mulets pour une somme modique, en comparaison de ce que j'eusse dû payer si j'avais eu affaire à des gens capables de profiter de la circonstance. Voilà le danger évité ; voici la leçon. On fit la remarque que ce jour avait

été le seul dans tout le cours de notre voyage, où, à cause de l'embarras du départ et des adieux que nous faisions à nos amis, nous nous étions mis en marche sans songer à réciter l'itinéraire, ou les prières que l'Église prescrit aux voyageurs.

Dangers d'une autre nature, encore évités par la grâce de Dieu, je n'en doute nullement. Nous cheminions tranquillement sur les bords de la Platte. Malgré les avis du capitaine Fitz-Patrick, qui dirigeait la caravane, plusieurs jeunes gens s'étaient écartés de la bande, pendant que le capitaine, le P. Point et moi, nous avions pris les devants pour chercher un endroit propre à asseoir le camp. Nous venions précisément de le trouver et de desseller nos chevaux, lorsque tout à coup nous entendîmes le terrible cri d'alarme : *Les Indiens ! les Indiens !* et en effet nous vîmes dans le lointain un grand nombre de sauvages se grouper d'abord, puis se diriger vers nous à toute bride. Sur ces entrefaites arrive à la caravane un jeune Américain à pied et sans armes ; il s'était laissé surprendre par les sauvages, qui lui avaient tout enlevé. Pendant qu'il se lamente de la perte qu'il vient de faire, et surtout qu'il s'indigne des coups qu'il a reçus, il saisit brusquement la carabine chargée de l'un de ses amis, et déclare qu'il retourne à l'ennemi pour tirer de l'offense une vengeance éclatante. A cette vue, tout le monde s'émeut, la jeunesse américaine veut se battre ; le colonel, en sa qualité d'homme de guerre, range

les wagons sur deux lignes et fait placer au milieu tout ce qui peut courir ailleurs quelque risque ; tout se prépare pour une action d'éclat. De son côté, l'escadron des sauvages, considérablement grossi, s'avance fièrement, présentant un large front de bataille, comme s'ils avaient l'intention d'envelopper notre phalange ; mais à notre bonne contenance, et à la vue du capitaine qui s'avance vers eux, bientôt ils ralentissent le pas et finissent par s'arrêter ; on parlemente, et le résultat de la négociation ayant été qu'on rendrait au jeune Américain tout ce qu'on lui avait pris, à condition que lui ne rendrait pas les coups qu'il avait reçus, tout s'apaisa, et l'on convint de part et d'autre de fumer le calumet. Ces sauvages étaient un parti d'environ quatre-vingts *Sheyennes ;* leur tribu passe pour la plus brave de la prairie ; ils suivirent notre camp deux ou trois jours ; leurs chefs furent admis à notre table, et tout se passa à la satisfaction générale.

Une autre fois, comme nous étions avec l'avant-garde des Têtes-plates, mais acculés dans une gorge de montagnes, après avoir marché inutilement une journée entière , nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Le soir, on s'aperçut qu'il y avait dans les environs un parti de *Ranax*, sauvages qui encore cette année ont tué plusieurs blancs ; trois ou quatre de leurs loges étaient dressées dans le voisinage ; mais il paraît qu'ils avaient plus peur que nous : avant le jour ils avaient disparu.

Nous avions évité sans le savoir un plus grand danger sur les bords de la *Rivière-verte ;* nous ne le sûmes qu'à notre arrivée au Fort-Hall. Voici le fait. A peine avions-nous quitté la caravane à ce commun rendez-vous, que le camp de la Californie, avec lequel nous avions voyagé jusqu'alors, se divisa en deux fractions ; celles-ci se subdivisèrent encore, une partie allant à la chasse, tandis que les autres gardaient le camp, les chevaux et le bagage. Le camp des hommes civilisés n'avait en tout que cinq ou six individus et quelques femmes pour garder une masse d'objets et quatre-vingt-dix chevaux. Une proie si riche et si facile devait tenter les sauvages ; en effet elle attira bientôt ceux qui, selon leur coutume, rôdaient dans le voisinage, épiant une occasion favorable. Au moment où l'on s'y attendait le moins, ils fondirent avec impétuosité, d'abord sur les chevaux, ensuite sur les loges ; et malgré la défense courageuse des gardiens, dont plusieurs firent payer chèrement leurs vies, ils brûlèrent, pillèrent, emmenèrent tout ce qui leur tomba sous la main, donnant ainsi une terrible leçon à ceux qui, loin de s'unir plus étroitement contre l'ennemi commun, se divisent au point de se mettre dans le cas de tout perdre à la première occasion.

Quelques jours seulement après la réception de cette nouvelle, nous pensâmes un instant que nous allions avoir à nous défendre nous-mêmes contre un grand parti de *Pieds-noirs*. Nous étions

sur les terres que leurs guerriers infestent le plus souvent ; déjà l'on croyait les avoir vus en grand nombre derrière la montagne en face de nous. Mais incapables de s'effrayer à la vue des Pieds-noirs, eussent-ils été cent fois plus nombreux, nos braves Têtes-plates, dont le courage était centuplé par le désir de nous introduire chez eux, se montrèrent tout disposés à se défendre. *Pilchimoe*, élevant en l'air sa carabine, part comme un éclair, se dirige droit vers le lieu où il suppose l'ennemi, escalade la montagne et disparaît à nos yeux, suivi de loin par trois ou quatre de ses camarades. Cependant le camp se préparait à soutenir l'assaut, les chevaux étaient attachés, les armes prêtes, lorsque nous vîmes descendre de la montagne, non des Pieds-noirs, mais nos braves Indiens suivis d'une douzaine de *Ranax*. Un parti de ces sauvages se trouvait dans les environs ; en nous apercevant dans le lointain, ils s'étaient rassemblés, beaucoup plus pour s'enfuir que pour nous attaquer. Il y avait parmi eux un chef qui nous parut avoir les meilleures dispositions en faveur de la religion. J'eus avec lui une longue conférence, dans laquelle je reçus la promesse formelle que tous ses efforts tendraient à inspirer à ses gens les sentiments que je lui inculquais. Il nous quitta avec sa suite, le lendemain du jour où les quatre chefs Têtes-plates arrivèrent pour nous féliciter de l'heureuse issue de notre voyage.

Nous vîmes en cette occasion combien la raison

sait rendre un sauvage maître de lui-même. Ce chef *Ranax* était le frère d'un *Ranax* tué par l'un des chefs Têtes-plates qui venaient d'arriver. Ils se saluèrent devant nous en se voyant, et se séparèrent au départ, comme l'eussent fait deux nobles chevaliers chrétiens qui n'ont d'animosité contre l'ennemi que sur le champ de bataille. Cependant les Têtes-plates ne fumèrent pas avec les *Ranax*, qui les avaient indignement trahis en plusieurs circonstances. Je pense qu'il ne nous sera pas difficile de les réconcilier enfin une bonne fois. Les Têtes-plates feront assurément ce qui leur sera conseillé, et je suis sûr que les autres n'en exigeront pas davantage.

Je me recommande à votre bon souvenir, particulièrement dans vos prières.

Votre très-attaché frère,

P. J. De Smet, S. J.

SEPTIÈME LETTRE.

AUX

religieuses Thérésiennes de Termonde.



Racine-amère, de l'emplacement choisi
pour la 1re Réduction, 26 octobre 1841.

Mes très-chères sœurs en Jésus-Christ,

Vous qui priez tant pour nous et pour nos pauvres sauvages, vous méritez sans doute une longue lettre de notre part. Je prends d'autant plus volontiers la plume, que les nouvelles que j'ai à vous communiquer ne contribueront pas peu, je le sais, à vous maintenir dans vos bonnes résolutions, et à augmenter même, s'il se peut, la ferveur et la constance de vos prières.

Après un voyage à cheval de quatre mois et demi dans le désert, et malgré la privation continuelle de pain, de vin, de fruits, de café, de tout ce que le voyageur appelle les douceurs de la vie, nous nous sentons plus forts, plus dispos et plus encouragés que jamais à travailler à la conversion de ces pauvres âmes que la divine miséricorde nous adresse de toutes parts. Après Celui qui est l'auteur de tout bien, grâces en soient rendues à

Celle que l'Église nous permet d'appeler *notre vie*, *notre douceur* et *notre espoir*, puisqu'il a plu à la divine bonté que les grandes consolations nous vinssent les jours de ses fêtes. C'est le jour de sa glorieuse Assomption dans le ciel, que nous avons rencontré l'avant-garde de nos chers néophytes et que, pour la première fois, nous avons assisté à leur pieuse réunion. C'est le dimanche de l'octave que nous avons célébré tous les trois au milieu d'eux les saints mystères. C'est huit jours après, que ces bons sauvages se consacrèrent, eux et leurs enfants, au Cœur immaculé de Marie. C'est le jour où l'Église célèbre la fête de son saint Nom, que le camp du grand chef renouvela cette consécration au nom de toute la peuplade. C'est le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, que nous arrivâmes sur le bord de la rivière qui est encore appelée la *Racine-amère*, mais où doivent bientôt couler le lait et le miel. C'est le premier dimanche d'octobre, fête du Saint Rosaire, que nous nous sommes fixés dans la terre promise, en plantant une grande Croix sur le sol destiné à la première réduction, circonstance qu'on m'assure avoir été prédite par une petite fille de 12 ans, baptisée et morte pendant mon absence, comme je l'ai rapporté antérieurement dans une autre lettre. Que de motifs d'encouragement vint encore nous donner le deuxième dimanche du même mois ! Ce jour, l'Évangile offre à nos espérances la belle parabole du festin ; ce jour, 10 octobre, un grand protec-

teur (saint François de Borgia) nous bénit du haut du ciel ; ce jour enfin, fête de la Maternité divine, que ne nous promet pas la Vierge qui a donné son Fils pour le salut du monde ! Quinze jours après le quatrième dimanche d'octobre, fête du Patronage de la Sainte Vierge, nous lui offrions comme prémices de la première réduction matérielle, la première chambre de notre résidence ; vingt-cinq petits sauvages recevaient le baptême ; des représentants de vingt-cinq nations différentes assistaient aux instructions ; et pour tant de faveurs reçues par l'entremise de Marie, tous d'une voix unanime nous la proclamions Reine de la réduction naissante, en donnant à cette dernière le nom de *Sainte-Marie*.

Peut-être certains esprits forts souriraient-ils en lisant ces remarques ; mais il me semble que les âmes pieusement éclairées conviendront volontiers que la réunion de ces circonstances, jointe à la manière dont nous avons été appelés, envoyés et amenés dans ces parages, jointe surtout aux dispositions de nos bons Indiens en faveur de notre sainte Religion, que tout cela, dis-je, est bien propre à nous fortifier dans l'espérance que nous avions conçue depuis longtemps, de revoir bientôt ici ce qui s'est vu de si admirable dans les réductions du Paraguay ! Aussi est-ce là maintenant l'unique pensée qui nous occupe le jour, le rêve de nos nuits ; et ce qui me prouve que ce beau idéal n'est pas seulement un rêve, c'est qu'au

moment où j'écris ces lignes, les voix bruyantes de nos charpentiers, le forgeron qui fait résonner le marteau sur l'enclume, m'annoncent qu'il est question, non plus de poser les fondements, mais bien d'élever le comble de la *maison de prière* (l'église) ; c'est qu'aujourd'hui même, trois sauvages, députés de la tribu des *Cœurs-d'alêne* qu'attire ici la nouvelle du bonheur futur des Têtes-plates, sont venus nous conjurer d'avoir aussi pitié de leurs compatriotes : « Père, me disait « l'un d'eux, nous sommes vraiment dignes de « pitié, nous désirons servir le Grand-Esprit, « mais nous ne savons que faire pour cela ; nous « avons besoin de quelqu'un pour nous l'appren- « dre ; voilà pourquoi nous nous adressons à « vous. »

Et le jour de la plantation de la Croix au milieu du camp, que j'eusse voulu que nos Pères et Frères d'Europe, et vous aussi mes Sœurs, vous eussiez été témoins de la cérémonie qui eut lieu vers le soir ! Combien tous les cœurs n'eussent-ils pas été émus, en voyant s'élever dans les airs le signe auguste de notre salut, au milieu d'un peuple, petit il est vrai, si l'on n'envisage que le nombre, mais bien grand pour le zèle d'un missionnaire, qui peut trouver parmi eux des apôtres et des martyrs de la cause sacrée ! Vous eussiez vu avec quels sentiments de foi et d'amour tous ceux qui étaient présents, depuis le grand chef jusqu'aux plus petits enfants, venaient se prosterner au pied

de l'arbre des élus et coller leurs lèvres sur le bois qui a sauvé le monde ; avec quel dévouement ils prenaient à haute voix le saint engagement de souffrir plutôt mille morts que de jamais abandonner la prière !

Si nous étions en nombre, encore quelques années, oh ! que de nouvelles provinces ne viendraient pas s'adjoindre au royaume de Notre-Seigneur ! Je n'en doute pas, deux cent mille âmes seraient sauvées. Les Têtes-plates et les Cœurs-d'alêne ne sont pas nombreux, il est vrai ; mais les *Pends-d'oreilles* forment une tribu trois fois plus considérable et non moins bien disposée : l'année dernière j'ai baptisé plus de deux cent cinquante de leurs enfants ; leur grand-chef, déjà baptisé et nommé Pierre, est un véritable apôtre, et ils ne sont éloignés de nous que de quatre à six journées de chemin. Viendront ensuite six cents *Shliskatkumche*, huit cents *Stietshoi*, trois cents *Zingomenes*, deux cents *Shaistche*, trois cents *Shuyelpi*, cinq cents *Tchilsolomi*, quatre cents *Simpoils*, deux cent cinquante *Zinabsoti*, trois cents *Zinkaeêous*, mille *Yejakomi*, tous de la même souche, et parlant à peu près la même langue. Les *Spokanes*, leurs voisins, ne tarderaient pas à suivre leur exemple ; les *Nez-percés*, déjà envahis par les ministres protestants, se dégoûtent fort des prêches et nous tendent les bras. Les *Ranax* dont un chef s'est montré si bien disposé, les *Serpents* et les *Corbeaux* que j'ai visités l'année dernière,

les *Sheyennes* que j'ai rencontrés deux fois sur les bords de la Platte, la nombreuse nation des *Sioux*, les *Mandans* avec les *Arikaras* et les *Gros-ventres* ou *Minatarees* (trois tribus réunies, ensemble trois mille âmes) qui m'ont reçu avec tant de marques d'estime et d'amitié ; les *Omahas* avec qui j'ai eu plusieurs entretiens sur la religion, d'autres nations encore, qu'il serait trop long d'énumérer, ne sont pas éloignées du royaume des Cieux.

Il n'y a que les *Pieds-noirs* dont on aurait lieu de désespérer, si les desseins de Dieu ressemblaient toujours aux pensées des hommes : ce sont des assassins, des voleurs, des traîtres, pis que cela encore ; mais qu'étaient primitivement dans l'Amérique du Nord les *Chiquites*, les *Chiriguanes*, les *Hurons* et les *Iroquois ?* et avec le temps et le secours d'en haut que ne sont-ils pas devenus ? N'est-ce pas à ces derniers que les *Têtes-plates* sont redevables des germes de bien qui produisent aujourd'hui sous nos yeux de si beaux fruits ? D'ailleurs les Pieds-noirs n'en veulent pas aux Robes-noires ; loin de là, les autres Indiens nous assurent que, si nous nous présentions à ce titre, nous n'aurions rien à craindre d'eux. C'est même en qualité de Robe-noire que, l'année dernière, étant tombé entre les mains d'un de leurs partis, je fus conduit comme en triomphe à leur village, porté par douze guerriers sur un manteau de peau de buffle, et invité à un festin auquel assistaient tous les bra-

ves du camp, et au commencement duquel je fus émerveillé de les voir, tandis que je récitais le *bénédicité*, frapper d'une main la terre et lever l'autre vers le ciel, pour signifier que tout bien vient d'en haut, tandis que la terre n'enfante que le mal.

Vous prierez beaucoup, mes sœurs, pour que le bon Dieu inspire à nos supérieurs de nous envoyer des ouvriers ; j'en ai demandé, je sais qu'on en demande de tous les points du globe ; mais pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut d'un si grand nombre d'âmes, qu'on pèse mûrement en Europe ce que j'ai encore à dire ; je ne dirai rien que d'exact.

Au jugement des PP. Mengarini et Point qui m'accompagnent, au témoignage de tous les voyageurs de l'Ouest que j'ai vus (et j'en ai vu beaucoup qui ont parcouru toutes ces contrées et logé longtemps sous les loges des Têtes-plates en particulier), enfin d'après toutes les observations que j'ai pu faire moi-même dans mes deux voyages, les *Têtes-plates* sont d'une simplicité, d'une droiture, d'une docilité d'enfant telles, que de mauvais plaisants, abusant de ces aimables qualités, les ont portés plus d'une fois à faire des choses que nous-mêmes aurions peine à croire, si elles ne nous étaient attestées par des témoins dignes de foi ; comme de les faire danser jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces, sous prétexte de détourner de prétendus fléaux dont ces imposteurs

assuraient qu'ils étaient menacés à cause de leurs péchés.

Mais s'ils sont des enfants par leur simplicité, on peut dire aussi qu'ils sont des héros pour le courage. Jamais ils n'attaquent personne, mais malheur à qui les provoque témérairement ! On a vu bien souvent des poignées de leurs braves attendre de pied ferme des forces vingt fois plus nombreuses, en soutenir le choc sans plier, et, les mettant bientôt en pleine déroute, les faire repentir de leur injuste agression. Quelques semaines seulement avant ma première arrivée aux montagnes, soixante et dix Têtes-plates se voyant forcés d'en venir aux mains avec les Pieds-noirs d'environ cinq cents loges, ce qui suppose à peu près quinze cents guerriers, résolurent d'en soutenir l'assaut en hommes déterminés à mourir plutôt que de lâcher pied. Déjà l'ennemi fondait sur eux, qu'ils étaient encore à genoux, adressant au Grand-Esprit toutes les prières qu'ils savaient ; car le chef avait dit : « Qu'on ne se relève pas avant qu'on ait bien prié. » Leur invocation finie, ils se redressent pleins de confiance, supportent sans reculer le choc de l'ennemi, et bientôt l'obligent à douter de la victoire. Le combat commencé, laissé et repris plusieurs fois, dura cinq jours de suite, c'est-à-dire jusqu'à ce que les Pieds-noirs, effrayés d'une audace qui tenait du prodige, se décidèrent finalement de battre en retraite, abandonnant sur le champ de bataille un grand nombre

de morts et de blessés ; et, chose vraiment étonnante ! du côté des Têtes-plates, dont chacun avait vingt adversaires à combattre, pas un mort, pas un prisonnier : un seul mourut des suites d'une blessure, mais seulement plusieurs mois après l'action, et le lendemain du jour où je l'eus baptisé : la pointe d'une flèche lui était restée tout entière dans la cervelle.

C'est dans cette affaire que le brave *Pilchimoe*, dont j'ai parlé plusieurs fois dans mes lettres, sauva ses frères par son dévouement. Les chevaux de toute la troupe paissaient isolés dans la prairie ; tout à coup arrive de loin au grand galop une bande de Pieds-noirs dans le dessein de s'en emparer. Pilchimoe voit le danger ; il était à pied, mais près de lui se trouvait une femme à cheval : la démonter, s'élancer sur son cheval, courir aux autres chevaux, les rassembler et les ramener au camp, tout cela fut pour lui l'affaire de quelques minutes.

Un autre guerrier, nommé *Sechelmela*, voyant un Pied-noir isolé des autres, s'apprêtait à l'attaquer, lorsque celui-ci, le prenant pour un des siens, le pria en grâce de le laisser monter en croupe sur son cheval. Le Tête-plate n'avait que son arc, le Pied-noir avait une carabine : *Sechelmela* conçoit le dessein de s'emparer de cette arme avant de se découvrir ; il laisse monter son ennemi derrière lui, chevauche quelque temps dans la prairie, et subitement, lorsque l'autre s'y attendait

le moins, il saisit avec force la carabine et s'écrie : « Pied-noir, je suis Tête-plate, lâche ton arme ! » A ces mots, plus mort que vif, le Pied-noir lâche prise, et Sechelma, désormais bien armé, se met à la poursuite d'autres ennemis.

Mais voici un trait beaucoup plus beau, ce me semble : il est de Pierre, le grand-chef que j'ai déjà nommé. Il y a aujourd'hui quinze jours, un Pied-noir, grand voleur de chevaux, venait d'être surpris par nos gens en flagrant délit : c'était pendant la nuit, il faisait fort obscur. Quoique blessé, ou plutôt parce qu'il était blessé, il n'en était que plus redoutable, ayant encore à la main son fusil dont il menaçait de faire usage contre le premier qui se mettrait à sa portée. Personne n'osait avancer : Pierre, petit de taille et âgé d'environ quatre-vingts ans, sentit se ranimer son courage. « Quoi « donc, s'écrie-t-il, vous avez peur ? Laissez-moi « faire ! » Et courant droit à l'ennemi, il l'achève d'un seul coup de lance. Aussitôt il se jette à genoux, tourne les yeux vers le ciel, et fait à haute voix sa prière à peu près en ces termes : « Grand-« Esprit, vous savez pourquoi j'ai tué ce Pied-noir, « ce n'était pas par vengeance : il le fallait bien « pour faire un exemple qui rendît les autres plus « sages. Ah ! je vous en supplie, faites-lui miséri-« corde dans l'autre vie, nous lui pardonnons de « bien bon cœur le mal qu'il a voulu nous faire, et « pour vous prouver que je dis la vérité, je vais « le couvrir de mon habit. » En disant ces paro-

les, il se dépouilla de son manteau, et ne se retira qu'après en avoir revêtu le cadavre.

Ne le perdons point de vue. Pierre était l'année passée à la tête de la peuplade nombreuse des Pends-d'oreilles qui demande des Robes-noires ; Pierre baptisé est maintenant un véritable apôtre. Avant son baptême, il pouvait déjà se rendre cet heureux témoignage : « Si jamais j'ai fait le mal, « ce n'a été que par ignorance : tout ce que j'ai cru « bon, j'ai toujours tâché de le faire. » Rapporter toutes ses bonnes œuvres serait une chose impossible. Tous les jours, de grand matin, il parcourt le village, adressant à chaque loge, soit des encouragements, soit de simples avis, soit des réprimandes, selon qu'il le juge à propos pour le bien de ceux à qui il parle. Son cheval, qui se distingue par deux cornes de bœuf attachées entre les deux oreilles, est si habitué à ce manége, que sans être ni stimulé, ni retenu, il s'arrête lorsque l'exhortation du cavalier commence, et se remet en marche dès qu'elle est finie.

J'ai parlé de la simplicité et du courage des Têtes-plates ; que vous dirai-je encore ? Qu'ils ne ressemblent nullement à la plupart des autres sauvages ; qu'ils ne sont ni grossiers, ni importuns, ni imprévoyants, ni inconstants, encore moins cruels ; qu'ils sont d'un désintéressement, d'une générosité, d'un dévouement rare envers leurs frères et leurs amis ; que, du côté de la probité et des mœurs publiques, ils sont irréprochables et

même exemplaires ; que les querelles, les injures, les divisions, les inimitiés, les rixes leur sont inconnues : — l'année dernière, pendant un séjour de plusieurs mois au milieu d'une grande partie de la peuplade, jamais je n'ai pu observer le moindre déréglement ; — que si quelques enfants vont nus, usage qu'il sera facile d'abolir, personne ne paraissait avoir l'air de s'en apercevoir.

J'ajouterai que toutes leurs bonnes qualités sont déjà surnaturalisées par des vues de foi, et par leur grand zèle pour pratiquer ce que commande, et pour éviter ce que défend notre sainte Religion ; qu'on ne rencontre plus chez eux aucun vestige de superstition ; que leur confiance en nous est telle, qu'il ne leur vient pas même à la pensée que nous puissions être ni trompés, ni trompeurs ; qu'ils croient sans la moindre difficulté les mystères les plus profonds, aussitôt qu'ils leur sont proposés. J'ai dit ailleurs ce qu'ils avaient fait pour obtenir des Robes-noires, les dangers courus, les voyages entrepris, les maladies, les morts, les massacres qui en ont été la suite. Ce qu'ils ont fait pendant mon absence, et jusqu'à notre retour parmi eux, rend également témoignage de la droiture de leurs intentions. Maintenant, quelle exactitude à se rendre aux offices ! quel recueillement à la chapelle ! quelle attention au catéchisme ! quelle modestie, quelle piété, quelle ferveur dans leurs prières ! quelle humilité, quelle naïveté dans ce qu'ils racontent

de leur ancien aveuglement, ou des actions qui peuvent leur faire honneur ! En les entendant sur ce dernier article, on dirait qu'ils parlent de tous autres que d'eux-mêmes, ou de choses qui leur sont absolument étrangères. Je ne connais pas de simplicité religieuse qui surpasse la leur. « Père, disent-ils ordinairement en baissant mo-« destement les yeux et le ton de la voix, ce que « je vous dis, je ne l'ai jamais dit, et je ne le « dirais à nul autre qu'à vous ; mais je vous le « dis, parce que vous me le demandez et que vous « avez droit de le savoir. »

Les chefs, qui seraient mieux appelés les pères de la peuplade, dont les ordres, se bornant presque à l'expression d'un désir, sont cependant toujours écoutés, ne se distinguent pas moins par leur docilité à notre égard que par leur ascendant sur la tribu. Le plus influent d'entre eux, surnommé le *petit-chef* à cause de l'exiguïté de sa taille, considéré comme guerrier et comme chrétien, serait comparable aux plus beaux caractères de l'antique chevalerie. Un jour, lui septième, il soutint l'assaut de tout un village de *Ranax* qui attaquaient injustement ses compagnons. Une autre fois il ne se signala pas moins contre les mêmes Ranax qui venaient de se rendre coupables envers lui de la plus noire trahison : il marche contre eux avec dix fois moins de guerriers qu'il n'en avait à combattre ; et cette poignée de braves, se croyant invincibles sous sa conduite et sous la

protection du ciel qu'ils invoquaient, se précipitent sur les traîtres, les mettent en déroute, en tuent neuf, et en eussent tué un nombre beaucoup plus considérable, si, au fort de la poursuite, le petit-chef ne se fût souvenu que ce jour-là était un dimanche, et n'eût arrêté ses compagnons en leur criant : « Mes amis, c'est l'heure « de la prière, hâtez-vous de retourner au camp ! » A sa voix, ils abandonnent les fuyards, retournent sur leurs pas, et à peine sont-ils arrivés au camp, que, sans même songer à panser leurs blessures, ils tombent à genoux dans la poussière, pour rendre au Dieu des armées tout l'honneur de la victoire. Le petit-chef, atteint d'une balle au travers de la main droite, en avait perdu entièrement l'usage ; mais voyant deux de ses compagnons blessés plus grièvement que lui, il banda leurs plaies avec la main qui lui restait libre, et prit soin d'eux pendant toute la nuit qui suivit cette glorieuse journée.

Dans mainte autre occasion, il ne s'est montré ni moins courageux, ni moins prudent ; aussi, plusieurs fois les *Nez-percés*, nation beaucoup plus nombreuse que les Têtes-plates, lui ont-ils offert la dignité de grand-chef, s'il voulait passer dans leurs rangs. Il aurait pu le faire sans blesser les droits de personne, tout sauvage étant libre de quitter un chef pour passer sous un autre quand bon lui semble, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de devenir soi-même grand-chef. Mais le petit-

chef, content du poste que lui avait assigné la Providence, repoussa toujours des offres si honorables, sans jamais donner d'autre raison de son refus que celle-ci : « Le Maître de la vie m'a « fait naître chez les Têtes-plates, c'est au milieu « des Têtes-plates que je dois mourir. » Amour de la patrie bien recommandable sans doute ; mais ce qui l'est peut-être encore plus dans un guerrier, c'est la vraie humilité dont toutes ses paroles sont empreintes. « Avant de connaître le « vrai Dieu, me disait-il un jour, hélas ! que nous « étions aveugles ! on priait, mais à qui adressait- « on ses prières !... Vraiment, je ne sais pourquoi « ni comment le Grand-Esprit nous a soufferts si « longtemps... » Aujourd'hui, non content d'être le premier à tous les offices qui se font à la chapelle, il est toujours le dernier qui cesse de prier ou de chanter dans sa loge, et le matin, avant le point du jour, ses chants et ses prières ont déjà recommencé.

Le fond de son caractère est la douceur, ce qui ne l'empêche pas de s'armer d'une sainte sévérité, lorsqu'il voit quelque chose d'inconvenant. En voici une preuve. Quelques jours avant notre arrivée, une jeune personne s'étant absentée de la prière pour une raison qui ne lui semblait pas légitime, il prit un fouet, et reprochant à cette fille légère de se trouver où elle ne devait pas être, et de n'être pas où elle devait se trouver, il la flagella en public de manière à donner un exemple

dont on se souvînt dans la suite. La pauvre sauvagesse reçut cette correction en toute humilité et promit de se corriger.

Les Têtes-plates aiment à prier. Après la prière du soir faite en commun, ils prient encore en famille, ou bien ils chantent des cantiques. Ces pieux exercices se prolongent quelquefois bien avant dans la nuit, et pendant le sommeil, quand quelqu'un s'éveille, il se met encore à prier. Le bon vieux *Simon* a pris l'habitude, avant de se coucher, de rassembler les braises de son foyer; puis il fait dévotement sa prière, fume son calumet et se couche. Toutes les fois qu'il se réveille, il recommence les mêmes opérations; pour l'ordinaire, trois ou quatre fois chaque nuit. Il y eut même un temps où celui qui s'éveillait le premier dans chaque loge se chargeait d'éveiller les autres pour leur faire recommencer la prière en commun. Ce pieux excès provenait d'un petit avis que je leur avais donné dans ma première visite : *que quand on s'éveillait la nuit, il était bon d'élever son cœur à Dieu*. On leur a expliqué, depuis, comment il fallait entendre la chose.

La nuit du 24 au 25, les chants et les prières n'ont pas cessé. Hier mourut une jeune femme, baptisée quatre jours auparavant. A cette occasion nous leur expliquâmes la doctrine de l'Église sur le purgatoire, en leur recommandant de prier pour le repos de l'âme de la néophyte. En ce moment on dépose les restes de la défunte au pied du calvaire

planté au milieu des loges ; on peut écrire en toute confiance sur la croix de sa tombe : *In spem resurrectionis*. Bientôt nous célébrerons la commémoration des fidèles trépassés ; elle nous fournira l'occasion d'établir la coutume si chrétienne et si touchante d'aller prier sur les tombeaux.

Les dimanches, les pieuses pratiques, quelque longues et multipliées qu'elles soient, ne sont jamais trouvées fatigantes. On sent ici que le bonheur des petits et des humbles est de parler au Père céleste, et que nulle maison ne leur offre autant d'attraits que la maison du Seigneur. Ici encore, le repos du dimanche est si religieusement observé, que, même avant notre arrivée, le cerf le plus timide eût pu se promener en toute sécurité au milieu de la peuplade, lors même que, faute de nourriture, elle eût été réduite au jeûne le plus rigoureux ; car à leurs yeux l'action de prendre son arc et de tirer une flèche en ce saint jour n'eût pas été moins répréhensible que ne l'était, chez le peuple de Dieu, le fait de ramasser du bois. Depuis qu'ils ont une idée plus juste de la loi de grâce, ils sont moins esclaves de la lettre qui tue, mais non moins attachés au fond des choses. Ils font mieux : avant de rien faire qui puisse avoir l'apparence d'une œuvre servile, ils viennent éclaircir leurs doutes, ou solliciter, en esprit de foi et d'humilité, la permission dont ils croient avoir besoin.

Le grand-chef se nomme le *Grand-visage*, à

cause de la forme un peu allongée de sa figure ; on pourrait plus noblement l'appeler l'*Ancien du désert ;* car chez lui l'âge, la taille, la sagesse, tout est grand et patriarcal. Dès sa plus tendre enfance, avant même qu'il eût pu connaître ses parents, il avait eu le malheur de les perdre. Lorsque son père mourut, par compassion pour le pauvre orphelin déjà privé de sa mère, quelqu'un proposa de l'enterrer dans la même tombe ; ce qui donne une idée des épaisses ténèbres où était alors assise cette pauvre nation ; mais Dieu, qui avait d'autres desseins, toucha si bien en sa faveur le cœur d'une pauvre femme, qu'elle s'offrit à lui servir de mère. Le ciel bénit la généreuse tendresse de son cœur ; bientôt elle eut la consolation de voir son fils adoptif se distinguer entre tous les autres enfants par son intelligence précoce et ses bonnes qualités. Il était reconnaissant, docile, charitable, et si naturellement pieux, que faute de connaître le vrai Dieu, il mit plus d'une fois sa confiance dans ce qui n'en était que l'ouvrage. Un jour, perdu dans une forêt et réduit à la dernière nécessité, il se mit à embrasser un gros arbre, le conjurant d'avoir pitié de lui. Il n'y a pas deux mois encore, qu'ayant perdu d'un seul coup quatre grands calumets, perte considérable pour un Indien, il retourna bien loin sur ses pas, et pour intéresser le Ciel en sa faveur, il fit à Dieu cette prière : « Grand-Esprit, vous qui voyez et pouvez « tout ; je vous en prie, faites que je trouve ce que

« je cherche ; cependant que votre volonté soit « faite. » Cette prière devait être agréable à Dieu. Il ne retrouva pas ses calumets, mais il avait reçu à la place quelque chose qui valait incomparablement mieux, les dons du Saint-Esprit par lesquels il se distingue, simplicité, piété, sagesse, patience, courage et sang-froid. Telles sont les qualités qui l'ont fait élever, par les suffrages de toute sa tribu, à la première dignité où puisse parvenir un sauvage, et qui, désormais sanctifiées par la foi et la charité, l'élèveront un jour, je l'espère, à une éminente dignité dans le ciel. Plus heureux que Moïse, ce nouveau conducteur d'un autre peuple de Dieu, après avoir erré dans le désert plus longtemps que le premier, a fini enfin par introduire ses enfants dans la terre promise. Il a été baptisé le premier de sa grande famille ; il se nomme Paul, et comme saint Paul, il n'ouvre la bouche que pour amener ses nombreux enfants à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur.

Vous vous êtes offertes dans une de vos lettres à servir en quelque sorte de marraines à nos nouveaux convertis ; je vous exhorte donc beaucoup à prier sans cesse pour eux, car chacune de vous aura bientôt à répondre pour une centaine de filleuls ; aux cinq cents que j'ai eu le bonheur de baptiser l'année passée, nous en ajouterons, avec la grâce de Dieu, encore six ou sept cents avant la fin de l'an 1841.

Me recommandant à Dieu dans vos bonnes

prières, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Mes très-chères sœurs en J. C.,

Le plus petit et le dernier de la Compagnie de Jésus,

P. J. De Smet, S. J.

HUITIÈME LETTRE.

A

un Père de la Compagnie de Jésus.

Sainte-Marie des montagnes Rocheuses,
26 octobre 1841.

Mon révérend Père,

Cette lettre est la conséquence pratique de ce qui est contenu dans mes lettres antérieures ; conséquence qui sera, j'en suis sûr, bien consolante pour toutes les personnes bien pensantes, et surtout pour celles qui, tout en s'intéressant beaucoup au progrès de notre sainte Religion, veulent des faits bien prouvés avant d'asseoir leur jugement.

De tout ce que j'ai écrit sur notre Mission, il nous est permis de conclure, ce me semble, que la petite nation des Têtes-plates est un peuple d'élus ; qu'il est facile d'en faire une tribu modèle, la pépinière d'une chrétienté qui ne le cède pas en ferveur à celle du Paraguay. Nous avons, pour parvenir à un but si désirable, plus de facilité que n'en avaient nos Pères espagnols, et un concours de circonstances aussi heureux que nous puissions le souhaiter. Permettez-moi de les énumérer :

Éloignement des nations corrompues, aversion pour les sectes, horreur de l'idolâtrie, sympathie pour les blancs, pour les catholiques, particulièrement pour les Robes-noires, dont le nom seul, dans leur esprit, par suite de l'idée favorable que leur en ont donnée les Iroquois, est synonyme de bon, de savant, de catholique éminent. De plus, position centrale, emplacement assez vaste pour plusieurs réductions, terrain fertile, environné de hautes montagnes et d'une large barrière de stérilité ; indépendance de toute autre autorité que de celle de Dieu et de ceux qui le représentent le plus immédiatement ; point de tribut à payer que celui de leurs prières ; expérience déjà sentie des avantages de la vie civilisée sur la vie sauvage. Enfin conviction profonde et tout à la fois persuasion bien douce que, sans la Religion qui leur est prêchée, on ne peut être heureux, ni en cette vie, ni en l'autre.

Tout cela supposé vrai (et personne de nous n'en doute), nous devons dire ensuite : la meilleure fin que nous puissions nous proposer, est celle que nos Pères ont eue en vue au Paraguay, et les meilleurs moyens à prendre pour y parvenir sûrement, sont ceux qu'ils ont employés. Ces moyens et cette fin ont été approuvés par les autorités les plus respectables, couronnés d'un succès éclatant, et admirés même de nos ennemis.

Étant tous d'accord sur ce principe, il ne doit plus être question que de nous faire une idée nette

de la ligne de conduite que nos Pères du Paraguay ont poursuivie, c'est-à-dire, de l'espèce de culture qu'ils ont cru devoir donner à l'esprit et au cœur de leurs néophytes, et du degré de perfection où ils ont cru possible de les amener avec le temps. Après avoir fait une étude sérieuse de ce qui est rapporté dans la relation de Muratori, il nous a semblé que l'on pouvait se tenir aux points suivants :

A l'égard de Dieu, foi simple, vive, ferme, éclairée, pour tout ce qui est de nécessité de moyen et de précepte.

* Profond respect pour la seule vraie Religion et pour tout ce qui s'y rapporte.

Piété tendre et respectueuse envers la sainte Vierge et les autres Saints.

* Esprit de prosélytisme et courage des Martyrs.

A l'égard du prochain, * respect pour l'autorité, pour la vieillesse, pour les parents.

Justice, charité, générosité à l'égard de tous.

A l'égard de soi-même, humilité, modestie, discrétion, douceur, pureté de mœurs, * amour du travail.

En insistant particulièrement sur les points marqués d'un astérisque.

1° Sur le profond respect pour la seule vraie Religion, à cause des sectes, qui maintenant, pour faire tomber le reproche que leur ont fait autrefois Muratori et de nos jours le célèbre Wiseman, font tous leurs efforts pour avoir l'air d'être

désintéressés et vraiment zélés dans leurs prédications.

2° Sur l'esprit de prosélytisme, à cause des desseins que semble avoir la Providence sur notre petit peuple. A la grande cérémonie d'avant-hier, nous avons vu réunis dans notre étroite chapelle faite de branches et de paille, des représentants de vingt-cinq nations différentes.

3° Sur le courage des Martyrs, parce que sans ce courage, vu le voisinage des Pieds-noirs, il leur est moralement impossible de ne pas perdre, soit la vie du corps, soit celle de l'âme.

4° Sur le respect pour toute autorité légitime ; afin de préserver leurs esprits de la contagion des malheureux principes qui désolent à présent tant de nations prétenduement civilisées.

Enfin sur l'amour du travail , parce que la paresse est le défaut dominant de tous les sauvages, et même celui des Têtes-plates ; ou si ce n'est pas la paresse proprement dite chez ces derniers, c'est du moins une grande antipathie pour le travail des mains, qu'il faut tâcher de faire disparaître à force d'exercice et de patience.

Quant aux moyens, voici ceux auxquels nous croyons pouvoir nous arrêter :

MOYENS NÉGATIFS :

1° L'éloignement de toute funeste influence. Nous sommes ici éloignés non-seulement de la corruption du siècle, mais de tout ce que l'Évangile

appelle le monde ; il s'agit de conserver ce précieux avantage en prenant les plus grandes précautions dans les rapports immédiats des sauvages avec les blancs, même avec les ouvriers étrangers que nous n'employons que par nécessité ; parce que, bien qu'ils ne soient pas mauvais, ils sont loin d'être aussi bons qu'il le faudrait pour servir de modèles à des hommes qui ont assez d'humilité pour ne se croire bons qu'autant qu'ils se rapprochent des blancs.

2° L'intelligence de la langue maternelle *seule*, en se bornant dans les écoles (je parle pour l'avenir) à leur apprendre à lire et à écrire dans leur langue, puis le calcul et le chant musical. Des exceptions à cette règle ne pourraient avoir lieu qu'en faveur de ceux en qui l'on verrait des dispositions extraordinaires, et qui feraient concevoir l'espérance fondée de les voir devenir un jour des auxiliaires pour le bien de la Religion. Un enseignement qui irait plus loin me semblerait fort préjudiciable à la simplicité de ces bons Indiens ; simplicité, je l'avoue, sur laquelle on pourrait greffer bien des erreurs, qu'il faudrait même éclairer du reflet des sciences humaines, si elle se trouvait dans le voisinage des prétendues lumières, mais qui est la source de toutes les vérités et de toutes les vertus quand elle peut n'être éclairée que du flambeau de la foi. C'est en quoi Laharpe lui-même fait consister la perfection de notre ministère auprès des sauvages, en parlant des apôtres de notre Compagnie :

« Éclairant par la foi l'ignorance sauvage. »

MOYENS POSITIFS :

1° Emplacement de la première réduction, plan du village, nature des constructions, division des terres. Tous ces points ont été longtemps pesés et discutés. Maintenant l'emplacement est définitivement arrêté ; je vous envoie ci-joint le plan du village ; les bâtisses que nous avons jugées nécessaires ou utiles, sont, comme dans les réductions du Paraguay : une église de cent pieds de long sur cinquante de large, des écoles , des ateliers, des magasins, des champs publics, etc.

2° Règlement concernant le culte , les exercices religieux, le chant, la musique, les instructions et les catéchismes, l'administration des sacrements, les congrégations. Dans toutes ces dispositions, nous tâcherons de nous conformer autant que possible à ce qui se pratiquait au Paraguay.

Telles sont les résolutions que nous avons prises, en attendant qu'elles soient approuvées, amendées, ou modifiées par les bons conseils que nous désirons vivement recevoir à ce sujet de tous ceux qui ont à cœur l'avancement de l'œuvre de Dieu, et qui par leur position ont grâce d'état pour nous communiquer le véritable esprit de la Compagnie.

Me recommandant à vos saints sacrifices et prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon Révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.,

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Noms de 18 tribus sauvages et de 7 nations civilisées, dont des représentants assistaient avant-hier à nos instructions.

Arikaras.
Chawanoos.
Chippeways.
Cœurs-d'alêne.
Corbeaux.
Crees.
Iroquois.
Kootenays.
Nez-percés.
Payoots.
Pends-d'oreilles.
Pieds-noirs.
Ranax.
Sanks.
Serpents.
Spokanes.
Têtes-plates.
Yoots.

Allemands.
Américains des États-Unis.
Belges.
Canadiens.
Français.
Irlandais.
Italiens.

NEUVIÈME LETTRE.

A

un Père de la Compagnie de Jésus.



Sainte-Marie des montagnes Rocheuses,
le 28 décembre 1841.

Mon révérend Père,

Je viens de terminer un petit voyage jusqu'au fort Colville, sur le fleuve Columbia, à environ trois cent vingt milles de notre établissement.

Quoique la saison fût très-avancée, deux raisons me déterminèrent à partir : d'abord la nécessité : il nous fallait des provisions pour l'hiver, des semences pour le printemps, des outils pour les sauvages si bien disposés au travail, des bœufs, des vaches, enfin tout ce qu'exige le premier établissement d'une réduction. Le second motif était mon désir de visiter les Pends-d'oreilles ou Kalispels qui, pour la plupart, se tiennent pendant l'automne sur la *Rivière-à-Clark*.

La veille de mon départ, je fis connaître mon projet aux Têtes-plates, et leur demandai quelques chevaux de charge et une escorte en cas de ren-

contre des Pieds-noirs. Ils m'amenèrent dix-sept chevaux et dix jeunes guerriers. Ces dix braves, dont plusieurs avaient été criblés de balles et de flèches dans différentes escarmouches, m'ont montré pendant tout le voyage un dévouement, une docilité et une complaisance au-dessus de tout éloge, s'efforçant de deviner et de prévenir jusqu'à mes moindres besoins.

Nous nous mîmes en route dans l'après-dînée du 28 octobre, et fîmes environ quarante milles en descendant la vallée de la *Racine-amère*. Le premier jour, nous ne rencontrâmes qu'un chasseur solitaire, chargé d'un gros chevreuil dont il nous offrit généreusement la moitié. Le lendemain, nous eûmes à supporter la neige qui tombait à gros flocons ; chemin faisant, nous prîmes un écureuil d'une nouvelle espèce : il avait la grandeur d'un rat ordinaire, les sourcils blancs, les oreilles rondes, le dos et la queue d'un gris obscur mêlé de rouge. Nous traversâmes un large ruisseau, sans nom, le même que deux célèbres navigateurs, Lewis et Clark, avaient remonté en 1805 pour se rendre dans le pays des Nez-percés ou Sapetans ; je l'appelai le ruisseau de *Saint-François de Borgia*. Six milles plus bas nous arrivâmes à l'embouchure de la belle rivière de *Saint-Ignace*, que nous traversâmes aussi. Elle entre dans la vallée de *Sainte-Marie* ou de la *Racine-amère* par un beau défilé, appelé communément par les montagnards ou chasseurs canadiens, je ne sais trop pourquoi, *la porte*

de l'enfer. Ces messieurs ont habituellement les mots de diable et d'enfer à la bouche, et je suis porté à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs la raison de ces sortes d'appellations qu'on rencontre si souvent dans le pays. Ainsi j'ai examiné le *Passage-du-diable*, j'ai vogué sur la *Course-de-satan*, je me suis trouvé entre les dents du *Râteau de l'abîme infernal*. Le *Râteau* et la *Course*, sur le Missouri, méritent réellement un nom qui exprime l'horreur ; car l'un et l'autre sont des écueils très-dangereux. Le lit du premier est une forêt entière d'arbres et de chicots engloutis, qui ont leurs racines dans la vase, et contre lesquels les flots, poussés par un courant impétueux, viennent se briser avec un fracas épouvantable ; le second, outre les mêmes difficultés, a de plus une pente si rapide, que le plus habile pilote ne l'aborde qu'en tremblant. Deux fois le brave Iroquois qui conduisait mon canot, lors de mon passage par cet endroit dangereux, s'écria : « Père, nous sommes perdus. » Et moi je lui dis : « Courage, Jean, confiance en Dieu ; » et nous en sortîmes, sinon sans peur, du moins sans accident.

Le soir du second jour, nous dressâmes notre loge sur le bord d'un petit ruisseau, au pied de la montagne que nous avions à traverser le lendemain. Trois familles de la tribu des *Stietshoi* ou *Cœurs-d'alêne* s'y joignirent à nous, pour faire ensemble une partie du voyage. J'eus le loisir de les entretenir longtemps sur des matières reli-

gieuses, et leur trouvai un caractère doux, poli, affable, et les meilleures dispositions pour recevoir la doctrine évangélique : avant de me quitter, ils me prièrent avec instance de venir instruire leur peuplade. Pendant la prière du soir, trois *Kalispels* arrivèrent au même endroit, et s'arrêtèrent tout court à la distance d'une centaine de pas, pour ne pas nous troubler dans nos exercices de piété. Un de nos chasseurs nous apporta un beau chevreuil, un autre deux faisans ; ces derniers sont très-nombreux ici, et se laissent souvent tuer à coups de pierre : leur chair est blanche et très-délicate.

La vallée de *Sainte-Marie* a une étendue de cent cinquante à deux cents milles en longueur, sur quatre à sept milles de large ; elle est bornée des deux côtés par des amas de rochers entassés les uns sur les autres, à une hauteur considérable, presque inaccessibles à cause des débris qui en encombrent le pied, et couverts en plusieurs endroits d'une légère couche de terre d'où s'élèvent jusqu'aux nues d'épaisses forêts de pins. Ces forêts sont peuplées de toutes sortes d'animaux, particulièrement de chevreuils, de biches, de grosses-cornes, de moutons d'une laine blanche comme la neige et fine comme la soie, d'ours et de loups de toute espèce, de panthères, de tigres, de chats-tigres et de chats sauvages, de carcajoux, animal à pattes courtes, long d'environ quatre pieds et d'une force extraordinaire : lorsqu'il a tué sa proie, chevreuil, cabri ou grosse-corne, il enlève une

partie de la peau assez large pour y passer sa tête en forme de capuchon, et l'entraîne ainsi tout entière à son antre. On y trouve aussi le siffleur, espèce de marmotte, et l'orignal, qu'on ne parvient guère à tuer : il est si vigilant, qu'au moindre bruit, par exemple, d'une branche qui se rompt, il cesse de manger , regarde de tous côtés avec inquiétude, et ne recommence à paître que longtemps après.

Dans la vallée, la terre végétale est en général légère ; elle offre cependant de beaux pâturages. La rivière, dans presque toute son étendue , est bien boisée, particulièrement de pins, de sapins , de cotonniers , de bouleaux , d'aunes et de saules. Parmi les oiseaux les plus remarquables, on y distingue l'aigle-nonne, ainsi appelé par les voyageurs à cause de sa couleur, noire, excepté la tête qui est blanche ; l'aigle noir, l'oiseau puant, l'épervier , la poule et la caille.

Le 30, trois chevaux s'étant éloignés de la bande pendant qu'ils paissaient librement la nuit (liberté dont il est rare qu'ils abusent), nous ne pûmes continuer notre route qu'à onze heures du matin. Nous escaladâmes bientôt une crevasse de rocher garnie de pins dont toutes les branches étaient couvertes d'une mousse noire et fine, en forme de festons ou de guirlandes de deuil ; et nous grimpâmes ainsi l'espace d'environ six milles, guidés par un petit sentier où à chaque instant nous étions arrêtés par de gros blocs de pierre,

et des troncs d'arbres placés comme à dessein pour en rendre le passage impraticable. Arrivés enfin au sommet de la montagne, nous traversâmes une jolie petite plaine appelée la prairie de *Kamath* : c'est là que les Têtes-plates viennent chaque année au printemps déterrer la racine de même nom qui avec la viande sèche de buffle fait leur principale nourriture à Sainte-Marie. Nous descendîmes ensuite dans une belle prairie, d'environ dix milles d'étendue, arrosée par deux ruisseaux, qui s'y unissent pour se jeter plus loin dans la *Rivière-à-Clark*. Pendant qu'on dressait la loge pour y passer la nuit, je vis un Pied-noir qui se cachait dans les environs; je n'eus garde d'en parler à mes jeunes braves, qui n'auraient pas manqué de l'attaquer ; mais le soir je pris la précaution de faire faire bonne garde autour de nos chevaux.

Le lendemain était un dimanche : je célébrai le saint sacrifice de la Messe, et je baptisai trois petits enfants des Cœurs-d'alêne qui m'accompagnaient; le reste de la journée se passa en prières et en instructions. Técousten, le chef de mon escorte, en fit deux à ses camarades et parla avec beaucoup de force et de précision sur différents points de la Religion qu'il avait déjà entendu expliquer.

Le lundi, fête de la Toussaint, après avoir célébré le saint sacrifice, je fis lever le camp, et nous nous rendîmes, par un défilé d'environ six milles, au gué de la *Rivière-à-Clark*.

Nous y étions attendus par deux camps de *Kalispels* : avertis de notre arrivée, hommes, femmes et enfants accoururent pour me donner la main, avec toutes les démonstrations de la joie la plus sincère. Le chef du premier camp s'appelait *Chalax ;* je baptisai dans sa petite peuplade vingt-quatre enfants et une jeune Kootenaise moribonde. Comme le pays que nous avions à parcourir n'offrait que peu de ressources, il me procura six ballots de viande sèche de buffle.

Le chef du second camp, nommé *Koytilpo*, avait trente loges sous ses ordres : je résolus de passer la nuit avec ses gens. Je fus agréablement surpris en les entendant réciter fort bien les prières que j'avais enseignées aux Têtes-plates lors de ma première visite. Voici le mot de l'énigme : ayant entendu dire que je reviendrais aux montagnes l'année suivante, ils envoyèrent chez les Têtes-plates un jeune homme intelligent et doué d'une bonne mémoire, qui en peu de temps apprit et retint les prières, les cantiques et les points essentiels au salut : rentré dans son village, il employa tout l'hiver à les enseigner à ses compatriotes, et y réussit si bien, que je les trouvai parfaitement instruits. La même ardeur s'était communiquée aux autres petits camps avec le même succès. Ce fut une grande consolation pour moi de voir faire le signe de la croix, et d'entendre prier et chanter les louanges de Dieu, dans un désert de près de trois cents milles d'étendue, où jamais prêtre

catholique n'avait encore mis le pied. Ces bons Indiens étaient au comble de la joie en apprenant que j'espérais bientôt pouvoir laisser un Père au milieu d'eux. Ils avaient déjà fait un premier essai de la vie civilisée en cultivant les patates : ils m'en offrirent plusieurs plats ; ce furent les premières que je vis depuis mon départ des États-Unis. Leurs loges sont faites en nattes de jonc comme celles des Potowatomies à l'est des montagnes. Avant de se coucher, ils assistèrent encore à des instructions que leur firent Técousten et un autre chef. Quelle admirable leçon pour les Européens ! Tous les soirs, l'un des chefs fait une instruction, ou donne quelques avis salutaires à sa peuplade ; et tous y assistent avec tant de respect, de modestie et de recueillement, qu'à les voir, on les prendrait plutôt pour des religieux que pour des sauvages. Lorsque le chef finit, tous répondent *Koey !* mot qui correspond à notre *Amen*. Le lendemain, avant mon départ, je baptisai vingt-sept de leurs petits enfants.

Dans la matinée, nous traversâmes une montagne et entrâmes dans la grande plaine de *Kamath*. Les loups y sont très-nombreux et féroces : au printemps dernier ils ont enlevé aux Kalispels et dévoré plus de quarante chevaux. Une fontaine d'eau thermale se trouve à peu de distance au nord-est. Un défilé montagneux d'environ dix milles nous conduisit de cette plaine dans la belle prairie aux chevaux. Là, des Kalispels

établis dans une quinzaine de loges nous reçurent avec les mêmes démonstrations d'amitié que leurs compatriotes de la veille. Le chef, qui avait fait plusieurs milles pour venir à ma rencontre, m'avoua franchement que des ministres américains, qu'il avait rencontrés pendant l'été, lui avaient rendu ma prière (religion) fort suspecte : « Mon cœur se trouve divisé, ajouta-t-il, et j'ignore à quoi m'en tenir. » Je n'eus point de peine à lui faire comprendre la différence entre ces messieurs et les prêtres catholiques, et les motifs de leurs calomnies contre la véritable Église de Jésus-Christ.

A l'entrée de la prairie aux chevaux se trouve un beau petit lac d'environ six milles de circonférence, entouré de hautes montagnes. A cause de la commémoration des morts que célébrait l'Église en ce jour, je l'appelai le lac *des Ames*.

Le 3 novembre, après avoir dit les prières de grand matin et donné une instruction à tous les sauvages réunis, nous continuâmes notre marche sur les bords de la *Rivière-à-Clark* que nous devions côtoyer pendant huit jours. Nous fûmes une grande partie de la journée sur le penchant d'une haute montagne, gravissant un rocher raboteux et brisé, de quatre à cinq cents pieds d'élévation. J'avais vu de bien mauvais passages, mais aucun ne m'avait encore paru aussi dangereux : le monter à cheval était impossible ; à pied, je serais épuisé de fatigue avant d'être au bout. Je me rappelai que nous avions à notre suite une vieille mule

assez prudente et pas trop vicieuse : je m'attachai à sa queue et tins ferme : au moyen de quelques cris et coups de fouet, la bonne bête me traîna fort patiemment jusqu'au sommet. Là nous jouîmes un instant du plus beau coup d'œil qu'on puisse s'imaginer : au bas, la rivière et ses environs ; au-dessus de nos têtes, des rochers s'élevant graduellement en amphithéâtre ; en face, dans le lointain, des montagnes à perte de vue, couvertes de pins jusqu'aux sommets. En descendant je changeai de position, je m'accrochai à la bride de ma mule, qui, continuant sa route pas à pas, me déposa sain et sauf, au pied du *mauvais rocher* (c'est le nom que lui donnent les sauvages).

La Rivière-à-Clark passe ici entre deux hautes montagnes escarpées. Cette belle rivière présente successivement tous les aspects capables d'enchanter le voyageur : tantôt ses eaux coulent majestueusement avec un doux murmure entre deux rives ombragées d'arbres de toute espèce ; tantôt elle s'étend dans un lit plus spacieux et se transforme en une large surface, calme, unie et resplendissante comme un cristal. Bientôt des rochers la rétrécissent ou l'interceptent; alors elle s'élance en courants impétueux où l'eau s'échappe rapide comme un éclair, en chutes et en cascades où le mugissement des ondes imite le fracas des tourbillons que la tempête excite dans la forêt. En un mot, rien de plus varié que son cours, rien de plus pittoresque que ses rives. J'y ai surtout remarqué les différen-

tes espèces de tamarins, et le lychnis, plante médicinale dont parle Charlevoix dans son Histoire du Canada.

Nous ne rencontrâmes ce jour qu'une seule famille de Kalispels. Tandis que les vieilles femmes montaient la rivière dans leur léger canot d'écorce d'épinettes qui portait en même temps leurs petits enfants et tout leur ménage, les hommes marchaient à pied le long de la rive, armés d'arcs et de fusils pour la chasse du gibier. Dans tous les petits prés ou marécages que nous traversâmes, nous vîmes un grand nombre de chevaux que les sauvages y laissent sans gardiens souvent pendant plusieurs mois ; c'est ce qu'ils appellent *mettre les chevaux en cage ;* en effet, il est rare qu'ils s'en éloignent à une grande distance.

Nous entrâmes, le 4, dans une forêt de cèdres et de pins, si épaisse, que dans presque toute son étendue nous pouvions à peine voir à la distance de vingt verges. Nos bêtes de somme souffrirent beaucoup du manque d'herbe pendant les trois jours que nous mîmes à la traverser. C'était un véritable labyrinthe : du matin au soir on n'y faisait que tourner dans tous les sens pour éviter les milliers d'arbres que les feux, les tempêtes, ou l'âge avaient abattus. Enfin nous en sortîmes, et nos yeux purent s'étendre sur toute la surface du grand lac des *Kalispels* ou *Pends-d'oreilles*, sur ses îlots boisés de pins, sur ses baies, sur les collines qui, partant de ses bords, s'élèvent par terrasses

ou couches graduelles, jusqu'à ce qu'elles se perdent dans les hautes montagnes couvertes de neiges. Le lac a environ trente milles en longueur et quatre à sept en largeur.

Un autre spectacle, plus magnifique encore, nous avait frappés avant d'arriver au lac. La partie de la forêt qui l'avoisine est dans son genre une véritable merveille : les sauvages disent que c'est la plus belle de l'Orégon. Il serait, en effet, difficile de trouver ailleurs des arbres aux proportions plus gigantesques. Du milieu des bouleaux, des aunes et des hêtres, qui n'y ont pas moins de deux brasses de circonférence, le cèdre dresse sa tête altière et les surpasse tous en grandeur. J'en ai mesuré un qui avait quarante-deux pieds de périmètre; un autre, qui se trouvait à terre, offrait deux cents pieds de long sur quatre brasses de grosseur. Les branches de ces colosses s'entrelacent au-dessus des hêtres et des bouleaux, et leur beau feuillage forme une voûte si touffue que les rayons du soleil ne pénètrent jamais à leur base, tapissée de lychnis et d'autres plantes vertes : à voir sous ce dôme toujours vert les troncs s'élancer par milliers comme autant de colonnes majestueuses, on dirait un temple immense élevé par la nature à la gloire de son Auteur.

Nous entrâmes sous ce dôme magnifique épuisés de fatigue : pendant une demi-journée nous avions escaladé dans la forêt les flancs d'une haute montagne par un sentier si affreux, qu'à plusieurs

reprises je crus toucher à ma dernière heure. Une fois surtout, je m'étais écarté de mon escorte, et me trouvais seul sur une de ces projections de rochers, si fréquentes sur les montagnes Rocheuses que je n'y faisais pas attention. Quels furent ma surprise et mon effroi lorsque je me vis sur une pointe de deux pieds de large seulement, ayant en face un abîme, à ma gauche un rocher perpendiculaire, à ma droite un précipice d'environ mille pieds ! Mon unique ressource était un parapet un peu plus large, à trois pieds verticalement au-dessous de moi, mais il fallait y descendre d'un saut : ma mule s'arrêtait devant ce pas terrible, et le plus léger caprice de la bête pouvait nous précipiter dans l'abîme. N'ayant pas de temps à perdre, je me recommandai à Dieu et donnai de l'éperon ; le saut de ma bête fut heureux et je me trouvai hors de danger. Ces récits trouveront peut-être des incrédules ? Eh bien, dites-leur que je les invite à venir partager mes travaux : je leur promets d'avance qu'ils admireront avec moi les merveilles de la nature et qu'ils auront aussi leurs moments d'hésitation et de crainte.

Je ne puis passer sous silence la bonne rencontre que je fis dans la forêt. Me trouvant sur le penchant d'une haute colline, je découvris une petite loge de joncs placée sur le bord de la rivière. J'appelai quelque temps, mais point de réponse. Je me sentis comme entraîné à la visiter, et me fis accompagner par mon interprète.

Nous y trouvâmes une vieille femme, seule, aveugle et bien malade. Je lui parlai du Grand-Esprit et des vérités les plus essentielles au salut. L'exemple de l'apôtre saint Philippe nous apprend qu'il est des circonstances où toutes les dispositions requises peuvent se trouver implicitement dans un acte de foi, et dans un désir sincère de ne vouloir entrer au ciel que par la bonne porte. Toutes les réponses de la pauvre vieille exprimaient le désir de connaître et d'aimer Dieu. « Oui, me disait-« elle, j'aime le Grand-Esprit de tout mon cœur ; « il m'a fait tant de bien pendant ma vie ! Oui, je « veux être son enfant, et me réunir à lui pour « toujours. » Aussitôt elle se mit à genoux et me demanda le baptême. Je la nommai Marie, et lui mis au cou une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge. En la quittant, je l'entendis encore remercier Dieu de cette suprême faveur.

A peine avais-je regagné mon petit sentier, que je rencontrai le mari de cette vieille : courbé sous le poids de l'âge et des infirmités, il pouvait à peine se traîner. Il venait de tendre un piége aux chevreuils dans la forêt, lorsque informé de mon approche par mes gens, il hâta le pas, et d'aussi loin qu'il m'aperçut, il se mit à crier d'une voix tremblante : « Oh ! que j'ai le cœur content ! » et le bon vieillard me serra affectueusement la main, répétant toujours les mêmes paroles. Les larmes m'échappaient en voyant l'affection de ce brave homme, et je fus quelques minutes sans pouvoir

lui parler. Enfin je lui annonçai que je sortais à l'instant même de sa loge, et que j'avais baptisé sa femme. « J'ai appris, me répondit-il, votre « arrivée aux montagnes l'année dernière ; j'ai su « que vous y avez baptisé beaucoup de nos gens. « Je suis pauvre et vieux ; je n'espérais pas avoir « le bonheur de vous voir. Robe-noire, rendez- « moi aussi heureux que ma femme ; moi aussi je « veux appartenir au Grand-Esprit, et nous l'ai- « merons toujours. » Je le conduisis au bord d'un torrent tout proche et lui donnai le baptême avec le nom de Simon. En me voyant partir, l'heureux vieillard ne cessait de crier et de répéter : « Oh ! « que Dieu est bon ! je vous remercie, Robe-noire, « du bonheur que vous m'avez procuré ! Oh ! j'ai « le cœur si content ! Oui, j'aimerai toujours Dieu ! « Oh ! que Dieu est bon ! que Dieu est bon ! »

Ces petites aventures sont nos consolations. Je n'aurais voulu changer en ce moment ma situation pour aucune autre sur la terre. J'ai la ferme conviction qu'une telle rencontre vaut seule un voyage aux montagnes. Ah ! bons et chers Pères d'Europe, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ le sauveur du monde, ne balancez pas à venir dans cette vigne : la moisson y est mûre et abondante. Le Seigneur ne nous dit-il pas : « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo* « *nisi ut accendatur ?* » C'est parmi les pauvres sauvages de ces montagnes isolées, que le feu de la grâce divine s'allume partout. Parlez-leur des

choses du ciel, aussitôt leurs cœurs s'embrasent de l'amour divin, et ils mettent la main à l'œuvre. Nuit et jour ils sont à nos côtés, insatiables du pain de la parole de vie. Combien de fois les ai-je entendus s'écrier : « Ce sont nos péchés sans « doute qui nous ont rendus si longtemps indignes « de connaître ces vérités consolantes. » J'ajouterai qu'il n'y a pas de sauvages au monde plus avides d'entrer dans la voie du salut, et chez lesquels il y ait si peu d'empêchements à l'introduction de l'Évangile. Ils n'ont ni idoles, ni sacrifices ; il ne reste plus parmi eux aucun vestige de superstition, ils n'ont aucune distinction de caste, et le voisinage des blancs, avec le cortége de vices qui l'accompagne, ne s'y fait pas encore sentir.

Sans doute qu'on y rencontre souvent des désagréments et des peines : mais cela doit-il arrêter le zèle d'un missionnaire ? Le désert à traverser est immense et monotone, mais on en voit la fin et l'on s'y prépare à l'apostolat ; les bêtes féroces le remplissent et l'infestent, mais elles fuient à l'approche de l'homme. Si quelquefois on y est condamné à un jeûne d'un jour ou deux, ce qui arrive, on en gagne meilleur appétit pour les jours suivants ; si une nuit orageuse ou les hurlements des loups empêchent de fermer l'œil, on en dort mieux la nuit suivante ; si la route qu'on se fraie, les sauvages ennemis qu'on rencontre, mettent la vie en danger, ces contre-temps nous apprennent à ne mettre notre confiance qu'en Dieu, à bien

prier, à tenir nos comptes toujours en règle ; et à la crainte d'un instant succèdent une joie et une reconnaissance durables.

Je dois avouer que je ne sais pas encore ce que c'est que de souffrir des privations pour le doux nom de Jésus. Au contraire, j'expérimente ici partout l'heureuse application du texte si consolant de l'Évangile : « *Jugum meum suave est et onus meum leve.* » On trouvera au dernier jour que le nom du Sauveur a fait des merveilles parmi ces pauvres peuples, car l'empressement pour venir entendre sa sainte parole y tient du prodige. De tous côtés ils accourent sur mon passage, et cela d'une grande distance, m'offrant avec empressement tous leurs petits enfants à baptiser. Plusieurs m'ont suivi des journées entières uniquement pour assister aux instructions. Partout les personnes âgées demandent avec instance la régénération baptismale. Ah ! vraiment les entrailles se dessèchent à la vue de tant d'âmes qui périssent faute de secours. C'est ici qu'on doit s'écrier avec l'Évangéliste : « *Messis quidem multa, operarii verò pauci.* » Où est le Père de la Compagnie dont le cœur ne s'enflamme en apprenant ces nouvelles ? et où est le chrétien qui refuserait son obole pour coopérer à une œuvre comme celle de la *Propagation de la Foi*, l'œuvre la plus catholique et la plus glorieuse de notre siècle, puisqu'elle procure le salut de tant de milliers d'âmes, qui sans son secours resteraient ensevelies dans les ombres de la mort ?

Pour ne pas revenir trop souvent sur les mêmes détails, je dirai ici que pendant ce voyage de quarante-deux jours, j'ai baptisé cent quatre-vingt-dix personnes, dont vingt-six adultes vieux ou malades, et que j'ai prêché à plus de deux mille Indiens, venus exprès des différentes parties de ces montagnes pour entendre la parole de Dieu. J'ose espérer que, conduits par une grâce et une Providence si visibles, ils ne tarderont pas à se ranger tous sous l'étendard du divin chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'ai trouvé parmi ces Indiens plusieurs petits enfants baptisés par le révérend et zélé M. Demers, excellent prêtre canadien qui demeure à *Wallamette*, non loin de l'océan Pacifique, et qui a fait plusieurs excursions jusqu'au fort Colville.

Nous passâmes le dimanche 7 novembre, en pratiques de dévotion auprès de trois familles de Kalispels sur le bord du lac de ce nom, où nous étions arrivés la veille, comme je l'ai dit plus haut. Deux chaloupes chargées de marchandises et conduites par huit métis engagés à la Compagnie de la baie d'Hudson, y arrivèrent à temps pour assister aux offices divins. Parmi eux se trouvait Charles, l'interprète Tête-plate qui m'avait rendu l'année dernière de si grands services. Je rendis vivement grâces à Dieu de cette bonne fortune : il était en route pour venir me rejoindre encore cette année. Je dois cet excellent interprète au digne et respectable gouverneur de l'honorable

Compagnie de la baie d'Hudson, M. Mac Loughlin, au service duquel Charles était dévoué.

Il nous fallut trois jours pour nous rendre à la *traverse des Kalispels.* Le long de la rivière nous rencontrâmes, de distance en distance, un grand nombre de petits camps sauvages, de quatre à six loges. Ces misérables gens sont obligés de s'éparpiller en hiver pour trouver de quoi vivre par la pêche et par la chasse. Dans une pauvre petite hutte de joncs, je trouvai cinq vieillards presque octogénaires, dont trois aveugles et deux borgnes : c'était une image frappante de la misère humaine. Je leur parlai longuement des moyens de salut et du bonheur de la vie future ; leurs réponses édifiantes m'attendrirent jusqu'aux larmes : « O Grand-
« Esprit, disaient-ils, quel bonheur nous vient dans
« nos vieux jours ! Nous vous aimerons, ô notre
« Père ! oui nous vous aimerons jusqu'à la mort. »
Dès qu'ils eurent compris la nécessité du baptême, ils se jetèrent à genoux pour le recevoir. Je n'ai encore jamais rencontré parmi ces gens, je ne dirai pas de l'opposition, mais pas même la moindre marque de froideur ou d'indifférence.

La *traverse des Pends-d'oreilles* offre un bel emplacement pour une réduction. La prairie est grande et fertile , le bois ne manquera jamais, la rivière est très-poissonneuse. Au fond de la prairie est un petit lac ou marais d'environ six milles de circonférence, véritable rendez-vous de toute espèce d'oiseaux aquatiques. On y serait à proxi-

mité d'un grand nombre de tribus sauvages : les *Cœurs-d'alêne*, les *Spokanes*, les *Chaudières*, les *Simpoils*, les *Kootenays*, les *Gens-du-lac*, les *Nez-percés* et plusieurs autres, ne sont guère qu'à deux ou trois journées de marche de là. Enfin le fort Colville n'en étant distant que d'une forte journée, on aurait la plus grande facilité de s'y pourvoir de vivres, d'outils et d'objets d'habillement.

Le 13, nous mîmes huit heures à traverser une haute montagne couverte de neige. Le soir, à peine étions-nous campés sur le bord d'un petit ruisseau qui se jette dans le fleuve Columbia, que nous reçûmes la visite de plusieurs Kalispels. Je fus agréablement surpris de la permission que l'un d'eux vint me demander. « J'arrive de la chasse, « me dit-il, où j'ai tué un chevreuil : il est mainte- « nant trop tard pour aller le chercher, et demain « c'est le jour du Grand-Esprit (dimanche) : me « permettriez-vous, Robe-noire, de l'emporter chez « moi demain, car mes petits enfants sont à « jeun ? » Leçon admirable pour les chrétiens d'Europe ! Ce sauvage n'avait vu un prêtre qu'une seule fois de sa vie ! Un autre me fit présent d'une oie qu'il avait tuée, un troisième me présenta un petit panier rempli de kamath. Je passai le dimanche avec eux, à leur grande satisfaction.

Le lendemain dans l'après-dînée nous nous rendîmes au fort. Nous y passâmes trois jours pour arranger nos selles, et emballer nos vivres et nos semences. Partout où l'on rencontre les messieurs

de la Compagnie de la baie d'Hudson, on est sûr d'un bon accueil : ils ne s'arrêtent pas seulement aux démonstrations de la politesse et de l'affabilité, ils préviennent vos désirs pour vous rendre service. Dans cette circonstance, le commandant du fort, M. Macdonald, Écossais de nation, alla si loin, qu'il fit préparer par sa dame et mettre, à mon insu, parmi nos provisions toutes sortes de petites douceurs, telles que sucre, café, thé, chocolat, beurre, biscuits, farine, volaille, jambons et chandelles. Outre les instructions que j'adressai pendant la messe aux Canadiens engagés au service du fort, j'eus plusieurs conférences avec le chef des *Shuyelpi* ou *Chaudières*, homme intelligent, qui m'invita à venir évangéliser sa nation.

Nous quittâmes le fort le 18. Il ne se passa rien de bien remarquable pendant notre retour, si ce n'est un fait que je veux raconter pour l'instruction de ceux qui pourraient faire la même route que nous : il ne prouve que trop combien il est utile d'être quelquefois méfiant, et que partout on retrouve des enfants d'Ève. Nous avions laissé à la traverse des Pends-d'oreilles cinq ballots de viande sèche : à notre retour, n'en trouvant plus que deux, je demandai au chef ce que les autres étaient devenus. « J'ai honte, Robe-noire, me « répondit-il, j'ai peur de vous parler. Vous savez « que j'étais absent lorsque vous avez mis vos « ballots dans ma loge. Ma femme les a ouverts « pour voir si la viande n'était pas moisie ; les

« dépouilles (c'est-à-dire la graisse) lui parurent « si belles et si bonnes qu'elle en goûta ! Quand « je rentrai, elle m'en offrit ainsi qu'à nos enfants ; « le bruit s'en répandit dans le village ; les voi- « sins sont venus, et nous en avons mangé tous « ensemble. » Deux ou trois jours plus tard, nous n'aurions plus rien retrouvé du tout. Si ce brave homme avait voulu imiter l'histoire de nos premiers parents, il n'aurait pu mieux jouer son rôle. Cette aventure me fournit l'occasion de les instruire de cette première prévarication et de ses tristes suites. Le chef prit ensuite la parole, et après avoir bien grondé sa femme, il protesta au nom de tous que la chose n'arriverait plus à l'avenir. Ces pauvres gens tâchèrent de nous dédommager de leur mieux, et nous offrirent deux sacs de racines sauvages, et un panier rempli de pâtés de mousse de pin aussi durs que la colle forte. La nécessité nous força d'accepter ces pâtés de nouvelle espèce : on les prépare en les mettant dans l'eau bouillante ; ils forment alors une soupe épaisse et visqueuse qui a l'apparence et le goût du savon, et qui, assaisonnée d'une bonne faim et d'une grande disette d'autre nourriture, se laisse manger.

Le 1er décembre je me retrouvai dans la prairie aux chevaux, au milieu des Kalispels, qui s'y étaient rendus des différentes parties des montagnes pour me voir à mon retour. Je restai trois jours avec eux, les instruisant et les exhortant

du matin au soir. Mes dix jeunes Têtes-plates se chargèrent tous des fonctions de catéchistes, et ils y mirent un zèle qui ne put être égalé que par l'assiduité, l'attention et le désir d'apprendre des sauvages qui les écoutaient. Le 3, fête de saint François-Xavier, j'y baptisai 60 personnes, dont 13 adultes. La nuit précédente avait été très-orageuse, l'enfer s'était comme déchaîné contre nous. Un terrible coup de vent emporta ma loge et la jeta entre les branches d'un gros pin. Ne pouvant la replacer, je me trouvai exposé pour le reste de la nuit aux grêles, à la neige et à la pluie; mais comme tout mal a son remède, je trouvai le mien sous un épais manteau de peau de buffle, où je passai assez convenablement le temps qui me restait à dormir.

Le 8, nous étions de retour dans notre petit établissement de Sainte-Marie, au milieu des salves et des acclamations de nos bons sauvages accourus à notre rencontre.

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.

P. J. De Smet, S. J.

DIXIÈME LETTRE.

A

un Père de la Compagnie de Jésus.

Sainte-Marie des montagnes Rocheuses,
le 30 décembre 1841.

Mon révérend Père,

Dans ma lettre d'avant-hier, je vous ai raconté les détails de mon voyage au fort Colville ; aujourd'hui je vous transmettrai les remarques que j'ai faites, et les observations que j'ai pu recueillir dans ce voyage sur les coutumes et les pratiques des Indiens.

Un jour, causant avec sept des Têtes-plates de mon escorte, je leur demandai combien de buffles ils avaient tués entre eux dans leur dernière chasse. La réponse fut cent quatre-vingt-neuf ; un seul en avait tué cinquante-neuf pour sa part. Les jeunes gens cherchent à se faire une réputation d'habiles chasseurs par des traits d'agilité, de dextérité et de force. L'un des sept s'était distingué parmi tous ses camarades par trois coups bien remarquables : armé seulement d'une pierre, il avait tué une vache à la course en la frappant entre les deux cornes ;

il continua sa promenade à pied et en tua une seconde à coups de couteau ; enfin il s'empara d'un gros bœuf, l'étreignit et l'étrangla : aussi avait-il tout l'extérieur d'un véritable Hercule. Ils eurent ensuite la complaisance de me montrer, à ma demande (car ils ne sont pas vanteurs), les cicatrices des blessures que leur avaient faites les balles et les flèches des Pieds-noirs. L'un avait eu la cuisse percée de part en part de quatre balles ; il ne lui en restait qu'un peu de roideur dans la jambe, mais si peu qu'à peine pouvait-on s'en apercevoir. Un autre me montra le bras et la poitrine percés d'une balle. Un troisième, outre quelques coups de couteaux et de lances, avait reçu dans le ventre, à cinq pouces de profondeur, une flèche armée d'une pointe de fer. Un quatrième avait encore deux balles dans le corps. Un cinquième était boiteux : la balle d'un Pied-noir caché dans un trou lui avait cassé la jambe : croiriez-vous que le blessé, sautant sur l'autre jambe, fondit sur son ennemi, et que le trou devînt la tombe de l'agresseur ? J'exprimai le désir de connaître les remèdes dont ils se servent en pareilles circonstances ; surpris de ma demande, ils me répondirent en riant : « Nous n'y mettons rien ; les plaies guérissent d'elles-mêmes. » Ceci me rappelle la réponse que me fit l'année dernière le capitaine Bridge. Il avait eu, pendant quatre ans, deux armures de flèches dans le corps. Interrogé si les blessures avaient longtemps suppuré, il me répon-

dit comiquement : « Dans les montagnes, la viande « ne se gâte pas. »

Les habitants des bords de la Rivière-à-Clark sont d'une stature moyenne. Les femmes y sont d'une malpropreté extraordinaire, même parmi les sauvages : leurs jupes de peau, dégoûtantes à voir, leur restent sur le corps jusqu'à ce qu'elles tombent entièrement en lambeaux ; à chaque instant elles s'essuient les mains à leur longue chevelure, qui, toujours en désordre, ressemble parfaitement à une brosse remplie de toiles d'araignées. Tous les matins, elles se frottent le visage d'une poudre mêlée de rouge et de brun, qu'elles y font tenir au moyen d'une couche d'huile de poisson. Quoiqu'elles paraissent moins esclaves ici qu'à l'Est des montagnes, elles sont pourtant chargées des ouvrages les plus pénibles. Ce sont elles qui cherchent l'eau et le bois, portent les effets dans le déménagement, pagayent le canot, nettoient le poisson lorsqu'on veut s'en donner la peine, car j'ai été dans des loges où j'ai vu le poisson sur les braises tel qu'il était sorti de la rivière. Elles préparent à manger à leurs maris, cueillent les racines et les fruits dans la saison, font des nattes de joncs, des paniers et des chapeaux sans bords, espèces d'*omnibus* comme je l'ai dit plus haut dans le récit de mon premier voyage. Une remarque assez singulière, c'est que les hommes, plus souvent que les femmes, y manient habilement l'aiguille; au temps de la pêche et de la chasse,

ils sont très-actifs à se livrer à cette occupation.

L'ophthalmie paraît être généralement répandue parmi les habitants de la rivière : on n'entre guère dans une loge sans y voir des borgnes, des aveugles, ou du moins des gens affectés de maux d'yeux. Quelle en est la cause ? Peut-être leur présence presque continuelle sur l'eau, où ils sont exposés du matin au soir à la réflexion des rayons du soleil ; peut-être aussi l'incommodité de leurs basses loges de joncs, où tous se tapissent autour du feu, jour et nuit enveloppés d'une épaisse fumée.

On trouve ici des charlatans aussi bien qu'en Europe. Un ancien commis de la compagnie de la baie d'Hudson a bien voulu me communiquer son journal : voici ce que j'y trouve au sujet de ces messieurs, qui exercent surtout leur métier au bas du fleuve Columbia et dans les environs. Quelle que soit la maladie, on étend le patient sur le dos ; ses amis se forment en cercle autour de lui, tenant d'une main un assez long bâton, de l'autre un bâton plus court. Le jongleur entonne un air lugubre, que tout le monde répète après lui en battant la mesure avec les bâtons. Après ce bizarre prélude, il s'approche du malade, se met à genoux devant lui, serre les deux poings et les lui applique sur l'estomac en appuyant de toutes ses forces. Comme on s'y attend, cette opération fait jeter les hauts cris au patient, mais ces cris sont bientôt étouffés par ceux du docteur et des assistants, qui se mettent alors à chanter à plein gosier. A la fin de

chaque couplet, le médecin joint les deux mains, les approche de ses lèvres et souffle sur le malade. Cette opération se répète jusqu'à ce que, par un tour de sa façon, il lui fasse sortir de la bouche une petite pierre blanche, ou la griffe d'un oiseau ou de quelque autre animal. Aussitôt il se lève, va d'un air de triomphe montrer sa trouvaille à ceux qui s'intéressent à la santé du malheureux sauvage, et les assure de son prochain rétablissement. Au reste, que le malade meure ou que, par hasard, il se rétablisse, peu importe ; l'essentiel pour le charlatan est toujours, ici comme partout ailleurs, de se faire bien payer, et il n'y manque pas.

Leurs idées religieuses ne sont pas moins extravagantes et curieuses. Voici ce que croient les *Tchinouks*, ou du moins ce qu'ils croyaient avant d'être mieux instruits. Selon eux, les hommes furent créés par une divinité qu'ils nomment *Étalapasse*, mais dans un état très-imparfait ; leur bouche et leurs yeux étaient fermés, leurs mains et leurs pieds immobiles ; en un mot, c'étaient plutôt des masses vivantes de chair que de véritables hommes. Une seconde divinité qu'ils appellent *Écanuum*, moins puissante, mais plus bénigne que la première, vit les hommes dans cet état d'imperfection et en eut pitié : elle leur ouvrit la bouche et les yeux avec une pierre aiguë, et donna l'agilité à leurs pieds et à leurs mains. Cette divinité compatissante ne se contenta pas de ces premiers bienfaits : elle enseigna aux

hommes à faire des pirogues, des pagaies (rames), des filets, en un mot, tous les ustensiles dont ils se servent pour la pêche, et précipita dans les rivières des rochers pour arrêter les poissons afin qu'ils pussent en prendre autant qu'il leur en faudrait.

Les cérémonies d'enterrement parmi les *Talkotins*, qui habitent la Nouvelle-Calédonie à l'ouest des montagnes, sont bizarres et révoltantes. Le corps du défunt est exposé devant sa loge durant neuf jours ; le dixième, tous les parents et voisins se réunissent dans un endroit élevé : on place le cadavre sur un bûcher, et l'on y met le feu, au milieu des manifestations de joie des spectateurs. Tout ce que le défunt possédait est réuni autour du corps ; si c'est un personnage de distinction, ses amis y ajoutent un habillement neuf et complet. Cependant le médecin a recours une dernière fois à tous les sortiléges en usage pour rappeler le défunt à la vie : voyant qu'il ne peut y réussir, il étend sur le cadavre une couverture de peau, cérémonie dont le but et l'effet est d'apaiser les parents irrités du mauvais succès de la cure. Pendant les neuf jours que le cadavre reste exposé, la veuve du défunt est obligée de se tenir auprès, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, quelque temps qu'il fasse, fût-on au plus fort de l'été ou de l'hiver. Sur le bûcher, on l'étend à côté du cadavre ; elle y demeure jusqu'à ce qu'il plaise au charlatan de la faire retirer, c'est-à-dire

jusqu'à ce que de la tête aux pieds elle soit couverte de brûlures. Alors on la force à recueillir avec ses mains du milieu des flammes la graisse qui découle du cadavre, et à s'en frotter le visage et tout le corps. Lorsque les nerfs des jambes et des bras commencent à se contracter, la malheureuse doit retourner sur le bûcher, et redresser ces membres. Si la femme a été infidèle à son mari ou négligente à pourvoir à ses besoins, les parents du défunt la jettent sur le bûcher en flammes, les siens l'en retirent, les autres l'y jettent de nouveau : elle est ainsi ballottée jusqu'à ce qu'elle tombe dans un état d'insensibilité complète.

Lorsque le corps est brûlé, la veuve doit ramasser les plus grands os, les envelopper dans une écorce de bouleau, et les porter au cou pendant plusieurs années. Dans cet état, on la considère comme esclave : les travaux les plus pénibles deviennent son partage ; elle est la servante de toutes les femmes, même des enfants, et la moindre désobéissance de sa part lui attire un châtiment sévère. Les cendres de son mari étant mises en terre, elle est chargée de surveiller l'endroit et d'en ôter les herbes. Souvent les malheureuses veuves se suicident pour éviter tant de cruautés. Au bout de trois ou quatre ans, les parents se concertent pour la relever de son deuil. Ils préparent un grand festin, et y invitent tout le voisinage. On introduit la veuve, portant encore les ossements de son mari : on les lui ôte pour les

renfermer dans un cercueil qu'on attache à l'extrémité d'un poteau d'environ douze pieds. Les convives célèbrent son veuvage par les plus grands éloges ; l'un d'eux lui verse sur la tête un vase plein d'huile, un autre la couvre de duvet. Cette dernière cérémonie lui donne le droit de se remarier ; mais, comme on peut facilement se l'imaginer, le nombre de celles qui se hasardent une seconde fois est très-petit.

Lorsque je parle en général du caractère et des coutumes des sauvages, j'excepte toujours l'Indien qui habite la frontière de l'homme civilisé, et qui, par le commerce avec ce dernier, est généralement un être abruti. C'est une triste vérité, reconnue en Amérique, que là où des blancs sans principes pénètrent avec les boissons enivrantes, on ne tarde pas à voir régner les vices les plus dégradants.

Le sauvage est circonspect et discret dans ses paroles et dans ses actions, rarement il s'emporte. S'il s'agit des ennemis héréditaires de sa nation, alors il ne respire que haine et vengeance ; mais on peut lui appliquer ce qu'un auteur espagnol a dit des Maures : « L'Indien ne se venge pas, parce que sa colère dure encore, mais parce que la vengeance seule peut distraire sa pensée du poids d'infamie dont il est accablé ; il se venge, parce que, à ses yeux, il n'y a qu'une âme basse qui puisse pardonner les affronts ; il nourrit sa rancune, parce que, s'il la sentait s'éteindre, il

croirait avoir dégénéré. » Dans toute autre occasion, il est froid et délibère, étouffant avec soin la moindre agitation. Découvre-t-il, par exemple, que son ami est en danger d'être tué par quelque ennemi aux aguets, on ne le verra pas accourir précipitamment pour le lui annoncer, comme s'il était dominé par le sentiment de la crainte : il lui dira paisiblement : « Mon frère, où vas-tu aujour-« d'hui ? » Sur sa réponse, il ajoutera avec le même air d'indifférence : « Une bête féroce se « trouve cachée sur ta route. » Cette allusion suffit, et son ami évite le danger avec autant de soin que s'il avait connu tous les détails relatifs au piége qu'on lui tendait. Si la chasse d'un sauvage a été infructueuse pendant plusieurs jours, et que la faim le dévore, il ne le fera pas connaître aux autres par son impatience ou son mécontentement ; mais il fumera son calumet comme si tout lui eût réussi à son gré : agir autrement, serait manquer de courage et s'exposer à être flétri par le sobriquet le plus injurieux que puisse recevoir le sauvage, celui de *vieille femme.*

Dites à un sauvage que ses enfants se sont signalés dans les combats, qu'ils ont enlevé des chevelures, qu'ils amènent des prisonniers et des chevaux : le père ne montre aucune émotion de joie, et se borne à répondre : « Ils ont bien fait. » Si, au contraire, on lui apprend que ses enfants sont morts ou prisonniers, il se contente de dire : « C'est malheureux. » Quant aux circon-

stances de l'événement, il ne s'en informera que quelques jours après.

L'Indien montre une sagacité étonnante, et apprend avec la plus grande facilité tout ce qui exige l'application de l'esprit. L'expérience et l'observation lui donnent des connaissances que n'a pas l'homme civilisé. C'est ainsi qu'il traversera une forêt ou une plaine de deux cents milles, avec autant de précision qu'un nautonier, guidé par sa boussole, sillonne l'Océan, sans jamais dévier en rien de la ligne droite. Avec la même justesse, et à quelque heure que ce soit, il vous indiquera le soleil, n'importe l'épaisseur des brouillards ou des nuages qui l'offusquent. A la piste, il découvrira un homme ou un animal, ceux-ci eussent-ils marché sur les feuilles ou sur l'herbe. Cette merveilleuse perspicacité ne lui vient pas de la nature seule ; elle est plutôt le fruit de son habitude constante à réfléchir sur les connaissances déjà acquises par l'expérience des aïeux ; elle tient aussi à une mémoire excellente qui doit suppléer, dans les Indiens, à l'avantage, qui leur manque, de fixer comme nous leurs souvenirs sur le papier. Ainsi ils se rappellent avec une minutieuse exactitude tous les points des traités conclus entre leurs chefs, et l'époque exacte où les conseils ont été tenus.

Quelques écrivains supposent que les Indiens sont guidés par l'instinct, et que chez eux les enfants trouveraient aussi aisément leur chemin à

travers une forêt que les personnes d'un âge plus avancé. C'est une erreur. J'ai interrogé sur ce point des sauvages intelligents, et ils m'ont laissé la conviction que c'est à leur constante attention à la croissance des arbres et à la position du soleil qu'ils doivent cette grande facilité de se guider dans leurs courses. Ils retiennent non-seulement la position de tel et tel arbre, mais encore sa taille, sa forme, son espèce et sa dimension. Ils savent que, dans tout arbre, le côté tourné au nord a plus de mousse que ceux qui regardent les autres points cardinaux, et que le côté exposé au sud est celui qui a les branches les plus fortes et les plus nombreuses. C'est d'après ces observations et d'autres semblables qu'ils se dirigent dans leurs marches ; ils ont grand soin de les communiquer de bonne heure à leurs enfants. Moi-même je me suis souvent servi avec succès de leurs remarques, dans mes petites courses à travers les forêts.

Ils mesurent la distance des lieux par journées de marche. D'après toutes les observations que j'ai faites, leur journée équivaut à peu près à cinquante ou soixante milles anglais, lorsqu'ils voyagent seuls, et à quinze ou vingt milles seulement, lorsqu'ils lèvent le camp. Bien qu'ils n'aient aucune connaissance de la géographie et des sciences qui en sont la base, ils font néanmoins avec précision, sur des écorces d'arbres ou sur des peaux, le plan des pays qu'ils ont parcourus, mar-

quant les distances par journées, demi-journées et quarts de journée. Ces plans leur servent à régler en conseil leurs excursions lointaines pour la guerre ou pour la chasse. Leur seule astronomie consiste à pouvoir montrer l'étoile polaire, qui est leur guide dans les voyages de nuit.

Les songes , chez les Indiens, sont l'objet d'une grande vénération : selon eux, le songe est la voie ordinaire dont se servent le Grand-Esprit et les manitous, pour faire connaître à l'homme leur volonté, pour le guider par des conseils salutaires, et pour lui donner l'intuition de l'avenir. Partant de cette idée, et regardant le songe, ou comme un désir de l'âme inspiré par le Génie, ou comme un ordre émanant directement de lui, ils établissent en principe que c'est un devoir religieux d'y obéir ponctuellement. Un sauvage, dit Charlevoix dans son journal (et j'ai connu des cas semblables), ayant rêvé qu'il se faisait couper un doigt, le fit couper en effet le lendemain, après s'y être préparé par le jeûne. Un autre , s'étant vu prisonnier dans un rêve, ne savait à quoi s'en tenir : il consulta les jongleurs , et , sur leur avis , se fit lier à un poteau pour être brûlé en différentes parties du corps. Parmi les Corbeaux, j'ai vu un guerrier qui , à cause d'un songe, a pris des vêtements de femme , et s'est assujetti à tous les devoirs et travaux qu'exige un état si humiliant pour un Indien. Au contraire , chez les Serpents, une femme rêva un jour qu'elle était homme et qu'elle tuait des

animaux à la chasse. A son réveil, elle se revêtit des habits de son mari, prit son fusil, et alla essayer l'efficacité de son songe : elle tua un chevreuil. Depuis ce temps elle n'a plus quitté l'habillement d'homme ; elle va à la chasse et à la guerre ; par quelques coups intrépides, elle a obtenu le titre de *brave* et le privilége d'être admise à tous les conseils des chefs. Il ne faudrait rien de moins qu'un autre rêve pour lui faire reprendre sa jupe.

Les Potowatomies et les sauvages du nord ont la coutume, lorsqu'ils font ou renouvellent des traités de paix, de se présenter un collier fait de coquilles de buccins et qu'ils appellent le *wampum*. Lorsqu'ils sollicitent l'alliance défensive ou offensive d'une autre nation, ils joignent à l'envoi du wampum un casse-tête teint de sang, invitant leurs voisins à venir boire avec eux le sang de leurs ennemis ; expression figurée mais qui souvent devient une triste réalité.

Chez les nations de l'Ouest, c'est le *calumet* qui sert de wampum, lorsqu'il s'agit de la paix ou de la guerre. Fumer le calumet ensemble, c'est prendre l'engagement solennel de se traiter en amis ; celui qui y manque perd toute estime et toute confiance, est considéré comme infâme, et s'expose à la vengeance divine. Lorsqu'on déclare la guerre, le calumet et tous ses ornements sont rouges. Quelquefois il n'est rouge que d'un côté. Cette marque, et les différentes manières d'orner le calu-

met, font connaître au premier coup d'œil à quiconque est versé dans les usages de ces Indiens, les désirs de la nation qui le présente, ou ce qu'elle a résolu de faire.

Le calumet entre dans toutes leurs cérémonies religieuses : c'est l'instrument par lequel ils préludent à toutes leurs invocations. Fumer est leur préparation prochaine, lorsqu'ils s'adressent au Grand-Esprit, au soleil, à la lune, à la terre et à l'eau, et qu'ils les prennent pour témoins de leur sincérité et pour garants de leurs engagements. Cette coutume des sauvages, quoique ridicule en apparence, a cependant son bon côté. L'expérience leur a appris que l'action de fumer tend à dissiper les vapeurs du cerveau, à relever leur courage, à les habituer à penser et à juger avec justesse; c'est pourquoi le calumet est encore introduit dans leurs conseils comme prologue, et devient comme le sceau de leurs décrets lorsque les résolutions sont prises. Ils l'envoient, comme gage de fidélité et de respect, à ceux qu'ils veulent consulter, ou avec qui ils ont fait alliance ou conclu un traité.

L'opinion des sauvages sur les bons effets du tabac ne sera peut-être pas admise par tout le monde, car l'expérience semble démontrer que la fumée du tabac agit puissamment sur le système nerveux. Je répondrai pour les sauvages : si la fumée est aspirée et puis rejetée par la bouche, elle produit sans doute les effets d'un narcotique plus ou moins stupéfiant ; mais lorsqu'elle est

humée et absorbée dans les poumons (et c'est la pratique universelle des sauvages), alors, c'est autre chose. Qu'on essaye.

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.

P. J. De Smet, S. J.

ONZIÈME LETTRE.

A

un Père de la Compagnie de Jésus.



Sainte-Marie des montagnes Rocheuses,
31 décembre 1841.

Mon révérend Père,

Après vous avoir donné la relation de ma course du mois dernier, et les observations que j'y ai recueillies, il me reste encore à vous faire l'exposé de ce qui s'est passé chez les Têtes-plates pendant mon absence, et depuis mon retour jusqu'aujourd'hui, dernier jour de l'an. Les détails dans lesquels je vais entrer sur la situation de notre réduction naissante, sous le rapport tant matériel que spirituel, vous feront voir que les Pères Point et Mengarini ne sont pas restés oisifs, et que les résultats obtenus viennent à l'appui de ce que j'ai avancé dans mes lettres précédentes.

Le plan de notre réduction étant définitivement arrêté, il s'agissait d'en venir, avant l'hiver, à un commencement d'exécution. Ce qui pressait le plus, c'était d'établir une clôture qui renfermât le terrain destiné au presbytère et à la ferme, et un bâtiment pouvant servir d'église provisoire. On

se mit à l'œuvre de si bon cœur, que, dans l'espace d'un mois, tout fut achevé : les Têtes-plates eurent bientôt coupé dans les forêts deux à trois mille pieux, dont ils firent la clôture ; et pendant ce temps nos bons frères et les trois charpentiers que nous avions amenés avec nous construisirent, à l'aide de la hache, de la scie et de la tarière, une chapelle avec fronton, colonnade et galerie, balustrades, stalles, chœur, etc. On put y réunir, le jour de saint Martin, 11 novembre, tous les catéchumènes, et continuer à les instruire jusqu'au 3 décembre, date fixée pour le baptême.

Entre ces deux époques, il y eut tous les jours une instruction particulière, vers les huit heures du soir, pour les personnes mariées ou en âge de l'être ; elle durait ordinairement environ cinq quarts d'heure. Le recueillement de ces bons sauvages, toujours avides d'entendre la parole de Dieu, se faisait surtout remarquer alors, dans le silence de la nuit , et en l'absence des petits enfants gardés à la loge par leurs frères et sœurs d'un âge plus avancé. Le bon Dieu exauça si bien leurs désirs, que le jour de saint François-Xavier, les Pères eurent la consolation de baptiser deux cent deux adultes.

Tant d'âmes ne purent être arrachées au démon sans exciter sa rage ; aussi en ressentit-on les effets à Sainte-Marie. Symptômes de défiance et d'autres tentations chez les mieux intentionnés ; maladie de l'interprète, du sacristain, du préfet de

l'église, lorsque leur concours semblait le plus urgent ; les orgues brisées involontairement par les sauvages, au moment même où l'on devait en faire un si bon usage ; un ouragan, la veille du baptême, le même qui avait renversé ma loge dans la prairie aux chevaux ; des arbres déracinés dans la forêt, trois loges emportées par le vent, l'église ébranlée jusque dans ses fondements et ses fenêtres enfoncées : tout semblait conjuré contre la belle cérémonie du baptême ; mais, le jour arrivé, les nuages disparurent, et le ciel devint serein.

Les Pères s'étaient proposé de faire les mariages le jour même du baptême : mais l'administration de ce premier sacrement s'étant prolongée beaucoup plus longtemps qu'ils ne l'avaient cru, à cause de tout ce qu'il fallait dire ou entendre par interprète, ils furent obligés de remettre les mariages au lendemain, abandonnant à Dieu et à la piété des nouveaux chrétiens la garde de leur innocence baptismale.

Comme aucun des anciens missionnaires n'a rien laissé par écrit sur la conduite à tenir dans les mariages, il sera peut-être utile de rapporter ici celle que nous avons tenue et établie, afin qu'elle soit redressée, si elle n'avait pas été ce qu'elle aurait dû être.

1° Nous sommes partis du principe que, généralement parlant, il n'y a point de mariages valides chez les sauvages de ces contrées. La raison en est qu'on n'en trouve pas un, même parmi les

meilleurs, qui, après le mariage contracté à la façon du pays, ne se croie le droit de renvoyer sa première femme quand il le juge à propos, et d'en prendre une autre ; plusieurs même se croient en droit d'en avoir plus d'une à la fois. Il est vrai qu'en se mariant ils se promettent parfois qu'ils ne se sépareront qu'à la mort, ou qu'ils ne se marieront jamais à d'autres ; mais quel homme et quelle femme, avant de se lier mutuellement, n'en ont souvent pas dit autant ? Peut-on inférer de là que le contrat soit valide, quand il est universellement reçu qu'après de telles promesses on ne reste pas moins libre de faire ce qu'on veut si l'on se dégoûte l'un de l'autre ? Nous sommes donc convenus sur le principe que, parmi eux, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de mariage, parce qu'ils n'en ont jamais bien connu l'essence et l'obligation. Ne pas supposer cela, serait s'engager dans un labyrinthe dont il serait bien difficile de sortir. C'était, si je ne me trompe, la conduite de saint François-Xavier dans les Indes, car il est dit, dans sa vie, qu'il louait devant les maris celle de leurs femmes qu'il croyait devoir leur être plus chère, afin qu'ils s'en tinssent plus facilement à une seule.

2° Supposant ensuite que dans l'usage du mariage il n'y avait eu que des fautes matérielles, on n'a parlé de la nécessité de la réhabilitation que pour le temps qui suivrait le baptême.

Après qu'on eut donc pris les informations nécessaires pour reconnaître les degrés de parenté

et en donner la dispense, on célébra la cérémonie des mariages le lendemain du baptême ; elle contribua beaucoup à donner à la peuplade une haute idée de notre sainte Religion. Les vingt-quatre mariages contractés en ce jour offraient ce mélange de simplicité, de respectueuse affection et de joie profonde, qui sont les sûrs indices d'une bonne conscience. Il y avait parmi les couples des vieillards des deux sexes ; leur présence à l'église pour un tel acte, et qui prêterait peut-être à rire en Europe, ne rendait la cérémonie que plus respectable aux yeux de l'assemblée. C'est que chez les Têtes-plates tout ce qui touche à la religion est sacré ; malheur à celui qui se permettrait la moindre plaisanterie sur ce sujet. Chacun sortit de la chapelle, le cœur rempli de ces doux sentiments qui, épurés par la grâce, font le charme de la vie, et surtout de la société conjugale.

La seule chose qui parut étrange à nos Indiens, c'est qu'il fallut prendre les noms des témoins. Mais lorsqu'on leur eut dit que l'Église l'ordonnait ainsi pour donner plus de poids et de dignité au contrat de mariage, ils n'y virent plus rien que de raisonnable, et c'était à qui servirait de témoin pour les autres. Le même étonnement s'était manifesté dans le baptême au sujet des parrains. L'interprète avait rendu le mot de parrain, qui n'est pas de leur langue, par celui de second père. Les pauvres sauvages, ne sachant pas ce que signifiait ce titre, ni quelles obligations il pouvait entraîner,

ne se prêtaient volontiers ni à se choisir un parrain, ni à l'être pour un autre. Quand on se fut bien entendu, les difficultés s'aplanirent d'autant plus facilement, que, pour ne pas multiplier les affinités spirituelles, on donna seulement un parrain aux hommes et une marraine aux femmes, et que, quant aux obligations attachées à ce titre, les Robes-noires promirent de se charger de la plus grande partie du fardeau. Pour les premiers baptêmes, le choix des parrains était fort limité, puisqu'il n'y avait encore que treize chrétiens adultes ; mais la section des personnes les plus âgées ayant été baptisée avant les autres, ces nouveaux chrétiens, sans quitter le cierge, symbole de leur foi, furent choisis pour la seconde série et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Venons aux détails des cérémonies. La veille du baptême, les Pères n'avaient plus réuni la peuplade depuis le matin, à cause des préparatifs à faire pour l'ornement de la chapelle, et d'une indisposition du P. Mengarini. Le soir, il y eut réunion ; mais quel fut l'étonnement de ce bon peuple en voyant la décoration de la chapelle ! Quelques jours auparavant, on avait chargé les femmes, les filles et les enfants de faire le plus grand nombre possible de nattes de jonc ou d'autres tissus : toutes avaient concouru à cette bonne œuvre, en sorte qu'on en eut assez pour couvrir tout le terrain, tapisser le plafond et les murailles, faire des corniches et des lambris, etc.

Ces nattes ornées de festons de verdure, de jolies draperies autour de l'autel, un ciel où se trouvait le saint Nom de Jésus, le tableau de la Sainte Vierge au-dessus du tabernacle, la porte du tabernacle représentant le sacré Cœur de Jésus, les images des stations du chemin de la croix enchâssées dans des cadres rouges, la lumière des flambeaux, le silence de la nuit, l'approche d'un grand jour, le calme du soir après un terrible ouragan : tout cela avec la grâce de Dieu disposa si bien les cœurs et les esprits, que je ne crois pas qu'il fût possible de voir sur la terre une assemblée d'hommes plus semblable à la compagnie des élus. C'est là le beau bouquet qu'il fut permis aux Pères d'offrir le lendemain à saint François-Xavier. Ce jour, on passa quatorze heures et demie à l'église : depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures et demie du soir, il n'y eut qu'un intervalle d'une heure et demie pour le repas. Voici l'ordre suivi : d'abord on baptisa les chefs et les hommes mariés, qui servirent ensuite de parrains aux jeunes gens et aux petits garçons. Vinrent ensuite les femmes mariées qui conservaient leurs maris, puis les veuves et les femmes délaissées ; enfin les jeunes personnes et les petites filles.

Qu'il était consolant d'entendre ces bons sauvages répondre avec intelligence à toutes les questions qui leur étaient adressées, réciter leurs prières avec un redoublement de ferveur au moment où on les baptisait, et se retirer ensuite à leurs places

tenant à la main le flambeau allumé, symbole de leur ardente charité !

Je ne parlerai pas de leur exactitude à se rendre aux instructions, de leur avidité de la parole divine, du profit sensible que la peuplade en retira : tout cela est ordinaire dans le cours d'une mission ; mais ce qui ne se voit que rarement, ce sont les sacrifices héroïques qui ont été faits. Plusieurs avaient deux femmes ; ils ont gardé celle qui avait le plus d'enfants et renvoyé l'autre avec tous les égards possibles. Un soir, l'un d'eux vint trouver le Père dans la loge qui était en ce moment remplie de sauvages ; là, sans respect humain, il exposa sa situation, demanda conseil, et fit à l'instant ce qu'on lui conseilla : il renvoya la plus jeune de deux femmes qu'il avait eues, lui donnant ce qu'il aurait souhaité qu'un autre en pareille circonstance eût donné à sa sœur ; puis il se remit avec la plus âgée, qu'il avait quittée. A la fin d'une instruction, une jeune femme demanda à parler, et déclara publiquement qu'elle désirait ardemment de recevoir le baptême, mais que jusqu'alors elle avait été si méchante, qu'elle n'osait pas le demander. Tous auraient voulu faire leur confession en public. Un grand nombre de jeunes mères, mariées à la façon des sauvages, et abandonnées de leurs maris qui n'étaient pas des Têtes-plates, y renoncèrent à jamais de tout leur cœur, pour avoir le bonheur d'être baptisées. Voici comment s'y prit une femme déjà âgée pour déter-

miner son mari qui balançait encore. « Je vous « aime bien, lui dit-elle, je sais que vous m'aimez « aussi, mais vous aimez l'autre autant que moi. « Je suis vieille, elle est jeune, eh bien, laissez-« moi avec mes enfants, restez avec elle ; par ce « moyen nous plairons tous au bon Dieu, et nous « pourrons tous être baptisés. » On sera encore plus étonné de les entendre parler ainsi, quand on saura que primitivement, loin de songer à faire mal en prenant deux femmes, ces pauvres Têtes-plates avaient cru bien faire, quelque méchant leur ayant fait accroire que la chose était méritoire devant le Grand-Esprit.

Voici le règlement ordinaire que nous suivons dans la réduction. Lorsque l'*Angelus* sonne, les Indiens se lèvent ; une demi-heure après, on dit en commun les prières du matin ; tous assistent à la messe et à l'instruction. Vers le coucher du soleil, on dit de même les prières du soir, puis on fait une seconde instruction d'environ cinq quarts d'heure. A deux heures après midi, catéchisme obligatoire pour les enfants, libre pour les grandes personnes. Les enfants sont partagés en deux sections : la première comprend ceux qui savent déjà leurs prières, la seconde les commençants. Un des Pères fait tous les matins la visite des malades pour leur procurer des remèdes ou les consoler, selon le besoin.

Nous avons adopté le système d'enseignement et de récompense en usage dans les écoles des Frères

de la doctrine chrétienne. Pendant le catéchisme, qui dure environ une heure, il y a récitation, explication et chant de cantiques. Chaque jour, pour chaque réponse exacte, on donne de bonnes notes, en plus ou moins grand nombre, selon la difficulté de la question proposée. L'expérience a prouvé que ces notes, données sur-le-champ, sont moins embarrassantes lorsqu'on les donne de la main à la main que lorsqu'on les inscrit sur un tableau ; cela prend moins de temps, intéresse davantage les enfants et les rend plus attentifs et plus soigneux. Elles servent en même temps de certificat de présence au catéchisme, et de marque d'intelligence et de bonne volonté, que les parents sont bien aises de les voir exhiber à leur retour. Aussi ces bons parents, afin de rendre leurs enfants capables de mieux répondre le lendemain, et en partie pour s'instruire eux-mêmes plus à fond, leur font-ils répéter chez eux tout ce qu'ils ont entendu au catéchisme. Le désir de voir les enfants s'y distinguer y a attiré presque toute la peuplade : aucun des chefs qui ont des enfants n'y a manqué, et il n'y a pas moins d'émulation parmi les parents que parmi les enfants.

Ce qui surtout a donné de la valeur aux bonnes notes, c'est l'exactitude et la justice reconnue avec laquelle on récompense ceux qui répondent bien. Les bonnes notes de la semaine sont récompensées le dimanche par des croix, des médailles ou des rubans distribués publiquement à ceux des

enfants qui en ont obtenu le plus grand nombre ; ils en restent décorés toute la semaine suivante. Le premier dimanche de chaque mois, on distribue, à ceux qui ont obtenu le plus de bonnes notes dans le cours du mois, quelques médailles ou images qui deviennent leur propriété. Ces images, conservées avec soin, sont de puissants stimulants, non-seulement pour faire apprendre le catéchisme, mais encore pour exciter à la piété ; on en conçoit la raison : ce sont des monuments de victoire, des exemples de vertu, des exhortations à la piété, des modèles de perfection. Ce qui leur donne un plus grand prix encore, c'est leur rareté, ce sont les efforts qu'il faut faire pour les mériter. Comme l'amour du travail est surtout ce qu'il faut inspirer aux sauvages qui sont naturellement portés à la paresse, on a jugé à propos de les récompenser des petits ouvrages qu'ils sont capables de faire, comme on récompense le catéchisme.

Pour maintenir le bon ordre et favoriser l'émulation, les enfants du catéchisme sont divisés en sept ou huit bandes de six chacune ; les garçons d'un côté, les filles de l'autre. A la tête de chaque bande, il y a un chef chargé d'aider les autres à apprendre et à retenir la lettre du catéchisme. Afin que tous puissent nourrir l'espoir de mériter une récompense à la fin de la semaine ou du mois, on les a partagés de manière que les concurrents, au nombre de cinq ou six dans chaque bande, soient de force à peu près égale.

Cependant le P. Point, qui devait accompagner à la grande chasse, immédiatement après les fêtes de Noël, les camps réunis des Têtes-plates, des Pends-d'oreilles et des Nez-percés, se disposa à sa nouvelle campagne par une retraite de huit jours. Pour moi, dès le lendemain de mon retour du fort Colville, je me remis à l'œuvre. Trente-quatre couples de Têtes-plates avaient voulu attendre mon retour pour recevoir le baptême et régulariser leurs mariages ; les Nez-percés, encore plus en retard, n'avaient pas même présenté leurs enfants au baptême, et l'on avait admis dans le camp un vieux chef Pied-noir avec sa petite famille, cinq personnes en tout : ils montraient tous le plus grand désir d'être instruits dans la foi chrétienne. Je me mis donc à leur donner trois instructions par jour, outre les catéchismes que leur faisaient les autres Pères. Ils en profitèrent si bien avec la grâce de Dieu, que je pus admettre aux fonts baptismaux, le jour de Noël, cent quinze Têtes-plates avec trois de leurs chefs, trente Nez-percés avec leur chef, et le chef Pied-noir avec sa famille. Ce jour je célébrai la messe à sept heures du matin ; à cinq heures après midi, je me trouvais encore dans la chapelle. Je ne puis vous exprimer les consolations que j'éprouvais dans ces heureux moments : rien de plus édifiant que le maintien et la dévotion de ces bons sauvages. Le lendemain, je chantai une messe solennelle en action de grâces pour les insignes faveurs dont le

Seigneur avait daigné combler son peuple. Six à sept cents nouveaux chrétiens, en y comprenant les petits enfants, réunis dans une pauvre chapelle couverte de joncs, au milieu d'un désert où peu auparavant le nom du vrai Dieu était à peine connu ; y offrant à leur Créateur leurs cœurs régénérés dans les saintes eaux du baptême, et protestant de persévérer jusqu'à la mort dans son saint service : c'était là sans doute une offrande des plus agréables à Dieu, et qui, nous l'espérons, attirera la rosée céleste sur les Têtes-plates et sur les nations voisines.

Le 29, les gens du camp principal, accompagnés du P. Point, nous quittèrent pour la grande chasse des buffles : réunis aux Pends-d'oreilles, qui les attendaient à deux journées de marche d'ici, ils seront au delà de deux cents loges. Je suis rempli d'espoir dans l'attente des nouveaux succès par lesquels le Seigneur daignera, je l'espère, récompenser le zèle de ses serviteurs. Dans l'entre-temps, nous nous occupons, le P. Mengarini et moi, à traduire le catéchisme en langue tête-plate, et à préparer à la première communion environ cent cinquante personnes restées à Sainte-Marie. Nos bons frères et nos charpentiers continuent à entourer tout le terrain de la réduction d'une forte palissade munie de deux bastions. Cet ouvrage est d'une nécessité absolue pour nous mettre à l'abri des incursions furtives des Pieds-noirs, dont nous attendons de jour à autre une visite. Notre

confiance en Dieu sera toujours notre bouclier : nous prenons les précautions que dicte la prudence, et nous demeurons sans crainte à notre poste.

Un jeune Simpoil vient d'arriver à notre camp : voici ses paroles mot pour mot : « Je suis Simpoil, « ma nation fait pitié ! Elle m'envoie pour écouter « vos paroles, et apprendre la prière que vous « annoncez aux Têtes-plates. Les Simpoils dési- « rent aussi la connaître et imiter leur exemple. » Ce brave jeune homme va passer l'hiver avec nous, et retournera au printemps prochain parmi ses frères, pour y jeter la semence de l'Évangile.

Toute la nation Tête-plate convertie, quatre cents Kalispels déjà baptisés, ainsi que quatre-vingts Nez-percés, plusieurs Cœurs-d'alène, Kootenays et Pieds-noirs ; les Serpents, les Simpoils, les Chaudières et une foule d'autres peuplades qui nous tendent les bras ; le gouverneur du fort Vancouver et le Révérend M. Blanchet qui demandent avec les plus vives instances que nous venions former un établissement dans cette contrée ; en un mot, tout un vaste pays qui n'attend que l'arrivée des véritables ministres de Dieu, pour se ranger sous l'étendard de la croix de Jésus-Christ, voilà, mon Révérend Père, le bouquet que nous vous offrons à la fin de 1841 !

C'est au pied du crucifix que vous cherchez les moyens de pourvoir au bien spirituel des âmes confiées à vos enfants. Notre nombre est bien loin de suffire aux besoins pressants et actuels des

peuples qui nous appellent à leur secours. La propagande protestante est active et aux aguets. Envoyez-nous donc au plus tôt des auxiliaires, des Pères et des frères, et des milliers d'âmes vous béniront devant le trône de Dieu pendant toute l'éternité !

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.

P. J. De Smet, S. J.

LETTRE DU RÉVÉREND M. F. NORB. BLANCHET

AU R. P. DE SMET, S. J.

Fort Vancouver, 28 septembre 1841.

Mon Révérend Père,

Béni soit la divine providence du Dieu tout-puissant qui vous a protégé, conservé, ramené au milieu de vos chers néophytes avec un puissant secours !

Je félicite le pays du trésor qu'il possède par l'arrivée et l'établissement des membres de la Compagnie de Jésus. Veuillez bien témoigner aux Rév. Pères et aux frères ma vénération et mon profond respect. Je prie le Seigneur de bénir vos travaux, de continuer vos victoires et vos succès. Dans peu d'années, vous aurez la gloire et la consolation de voir se ranger sous l'étendard de la croix, par votre entremise, tous les sauvages du haut de la Columbie.

Je ne doute pas que notre excellent gouverneur, M. John Mac Loughlin, ne vous donne tout l'appui et les secours nécessaires. Il fera tout ce qui est en son pouvoir. C'est un bonheur pour les missionnaires que ce grand homme soit à la tête de

l'honorable compagnie de la baie d'Hudson (1).

(1) La compagnie fut créée en 1669, pour le commerce des fourrures ; elle s'est fondue en 1821 avec la compagnie du Nord-Ouest établie à Montréal. Elle exerce le monopole du commerce dans le territoire qui lui a été accordé au Nord de l'Amérique anglaise. On lui a enlevé en 1857, tout le pays à l'Ouest des montagnes Rocheuses et la colonie de la rivière Rouge. Elle n'a plus que des terres de chasse, les *Territoires indiens*, au N. O., et la terre de Rupert au S. E. Cette superficie, d'environ 6 millions de kilomètres carrés, se compose de plaines marécageuses, parsemées de forêts, impropres à la culture et couvertes de grands lacs (Grand-Ours, de l'Esclave, Athabasca, Winnipeg, etc.). On y remarque le vaste plateau des *Barren-Grounds*, ou Terres-Stériles, où le froid est très-vif. Les animaux à fourrures sont l'ours noir, le renard argenté, le renard noir, le renard blanc, le renard rouge, le glouton, la loutre, la zibeline, la martre, le vison (fouine), le castor, le rat musqué, etc. On y rencontre encore beaucoup d'autres animaux de chasse, beaucoup d'oiseaux aquatiques, et, en été, beaucoup de moustiques et de maringouins. Lorsque la chasse et la pêche manquent, à cause des grands froids, la population est décimée par la faim. Aussi est-elle peu nombreuse : 200 Écossais agents de la compagnie ; 5,000 à 6,000 Franco-Canadiens et Bois-Brûlés, chasseurs au service de la compagnie ; 50,000 Indiens, Athabascas, près la Mackensie, Esquimaux, près de la baie d'Hudson, qui sont nomades chasseurs et pour la plupart païens. La compagnie a environ 200 postes ou factoreries, enceintes de palissades pour repousser les Indiens, points de ravitaillement, comptoirs d'échange. Le *fort York*, à l'embouchure du Nelson, dans la baie d'Hudson, est comme le chef-lieu de la compagnie. — Tout ce territoire, voisin de la baie d'Hudson, appartenait d'abord à la France, qui le céda à l'Angleterre en 1713.

(*Note de l'Éditeur.*)

Il a protégé notre sainte Religion avant notre arrivée dans le pays, et il ne cesse encore de la favoriser et de la soutenir de toute manière.

Étant dans la même contrée, travaillant pour le même but, ayant les mêmes intérêts, c'est-à dire, le triomphe de la religion catholique dans ce vaste territoire, M. Mod. Demers (1) et

(1) Ce vaillant missionnaire n'est plus de ce monde. Sa mort a été ainsi annoncée par le *Victoria Standard* du 29 juillet 1871 : « Un excellent homme, un des meilleurs qui aient vécu ici ou dans aucune autre contrée, l'évêque Demers, est décédé hier matin dans sa résidence, rue Humboldt. Il n'y avait peut-être pas un homme aussi universellement populaire que cet évêque. Chacun, sans avoir égard aux opinions religieuses ou politiques, l'honorait et le respectait. Sa mission dans cette vie était de faire le bien, et personne ne se dévoua plus entièrement et plus assidûment à cette œuvre qu'il ne le fit lui-même. Il naquit le 11 octobre 1808, près de Québec, dans le Bas-Canada, fut ordonné prêtre le 7 février 1836, et nommé le premier évêque de l'île Vancouver, le 30 novembre 1847. Il fut un des premiers évêques nommés par le Saint-Père Pie IX. Son diocèse comprenait cette immense étendue de terrain comprise depuis le 49e parallèle jusqu'à l'océan Arctique, et des montagnes Rocheuses jusqu'à la Russie d'Amérique. En 1863, la partie continentale fut érigée en vicariat apostolique et confiée à Mgr. d'Herbomez, des oblats de Marie, consacré évêque de Melitopolis, *in partibus infidelium*, le 9 octobre 1864. »

Le *Monde*, journal français, ajoute : « Ces lignes suffiraient pour faire l'éloge d'un des plus grands et des plus étonnants apôtres de l'Ouest de l'Amérique. Mgr. Demers n'était pas un inconnu en France. A trois reprises différentes, il avait quitté les Indiens pour venir implorer des secours en leur faveur,

moi nous serons sensibles à tout ce qui vous intéressera ; et nous n'avons nul doute que tout ce

soit en France, soit en Italie ; et, l'année dernière, il quittait Rome pour retourner dans son lointain diocèse. Pour se faire une idée des travaux, des fatigues, des succès heureux de la mission de Mgr. Demers, il faudra prendre une carte et considérer le champ de ses exploits. A peine élevé au sacerdoce, il demanda à être envoyé au milieu des Peaux-Rouges. Il accompagna M. Norb. Blanchet, vicaire général de Québec devenu évêque de l'Orégon. Après un voyage de sept mois dans des canots ou des bateaux, trois jours seulement à cheval et neuf jours à pied pour traverser les montagnes Rocheuses, ils arrivèrent au fort Vancouver le 24 novembre 1838. Dans ce pays, ils trouvèrent quelques catholiques ayant fait partie de l'expédition de la Maison-Astor, en 1811. Le docteur John Mac Loughlin prit la direction générale de la compagnie de la baie d'Hudson, en 1834. Cet homme éminent voulut assurer des moyens d'existence aux employés de la compagnie, après qu'ils auraient fini leurs années de service ; il leur concéda des terres près de Vancouver. Ainsi commença une petite colonie de Canadiens qui ne cessèrent de demander un prêtre à Mgr. Provencher, évêque de la Rivière-Rouge, ou à Mgr. l'archevêque de Québec. L'arrivée de ces deux intrépides missionnaires combla leurs désirs. MM. N. Blanchet et Demers ne bornèrent pas leurs travaux aux seuls catholiques : ils étaient envoyés surtout pour convertir les tribus indiennes, et, pendant plus de trente ans, ce fut une vie continuelle de courses évangéliques à travers ce pays encore si peu connu, et qui, maintenant, comprend l'État de l'Orégon, le territoire de Washington, la Columbie britannique et l'île Vancouver. Eh bien, ces deux intrépides missionnaires ne reculèrent pas devant cet effrayant labeur. Ils étaient bien de la race des premiers apôtres, qui se partageaient le monde avec une inébranlable confiance, appuyés

qui nous concerne ne soit également l'objet de votre charité et de vos sympathies (1).

Voici en peu de mots où nous en sommes. L'établissement catholique du fort Wallamette renferme près de soixante familles, celui du fort Cowlitz cinq seulement ; vingt-deux à Nesqually sur le Puget-

qu'ils étaient sur les paroles du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » MM. Blanchet et Demers ne se rencontraient qu'une ou deux fois par an, afin de se réchauffer dans les embrassements de la charité ; puis ils repartaient chacun de son côté, pour ranimer la foi des catholiques épars dans les divers postes de la baie d'Hudson et pour convertir les tribus indiennes. En se rappelant les trente années de Mgr. Demers, on croirait lire les voyages de saint François-Xavier ou des premiers missionnaires de l'Amérique. C'est là une existence bien remplie. (*Note de l'Éditeur.*)

(1) La mission catholique à l'ouest de l'Orégon fut commencée par les révérends M. François-Norbert Blanchet, vicaire général, avec M. Modeste Demers. Ces deux prêtres furent envoyés par Mgr. l'archevêque de Québec, dont la juridiction s'étendait alors jusqu'à l'océan Pacifique. Le second de ces missionnaires quitta le Canada pour la Rivière-Rouge en 1837 ; le premier partit de Montréal, le 3 mai 1838. Ils se rendirent ensemble le 10 juillet, des bords de la Rivière-Rouge, au fort Vancouver, et y arrivèrent le 24 novembre 1838. Ils avaient franchi les sommets des montagnes Rocheuses, le 10 octobre, par le 52e degré de latitude. Le Rév. Père De Smet, de la Compagnie de Jésus, inaugura la mission catholique, à l'Est des montagnes Rocheuses, en 1840, à l'occasion d'une visite qu'il fit aux Têtes-plates, une tribu indienne. S'étant assuré des bonnes dispositions de ces sauvages, il retourna vers eux, accompagné de deux autres Pères, en 1841, et établit, dans cette

Sound à une trentaine de lieues de Cowlitz. En outre nous devons visiter de temps à autre les forts les plus rapprochés, où se trouvent les employés catholiques de la Compagnie. Voilà ce qui absorbe presque tout notre temps. Nous manquons de Frères, de Sœurs religieuses, (1) de maîtres et de maîtresses d'école. Nous avons à remplir le

région des montagnes Rocheuses la mission de Sainte-Marie.

La mission catholique de l'Orégon s'étend depuis l'océan Pacifique jusqu'aux montagnes Rocheuses, entre le 42e degré au sud et la mer Glaciale au nord. Elle fut érigée en vicariat apostolique avec Mgr. F.-N. Blanchet pour titulaire, sous le nom d'évêque de Philadelphie, *in partibus*, par un bref du Saint-Siége en date du 1er décembre 1843. Ce titre fut changé plus tard en celui de Drasa, par lettres apostoliques du 4 mai 1844.

Le vicariat apostolique de l'Orégon devint une province ecclésiastique, par l'érection de trois siéges épiscopaux, le 24 juin 1846. Le Révérendissime évêque de Drasa fut nommé métropolitain, avec siége à *Oregon-City* ; le Révérendissime A. M. A. Blanchet, frère du précédent, fut nommé au siége de *Wallawalla*, et le Révérendissime Modeste Demers fut installé évêque à l'île Vancouver. Le siége de *Wallawalla* fut supprimé ensuite et l'évêque transféré à celui de Nesqually, le 31 mai 1850. (*Note de l'Éditeur.*)

(1) Le Père De Smet, accompagné de cinq autres jésuites et de six Sœurs de Notre Dame, quitta le port d'Anvers, le 12 décembre 1843, pour se rendre aux montagnes Rocheuses. Le navire l'*Infatigable* qui les portait, après avoir traversé l'océan Atlantique, doublé la pointe méridionale de l'Amérique du Sud et remonté l'océan Pacifique, arriva le 28 juillet 1844 en vue des côtes de l'*Orégon*, et le 5 août suivant il mouilla au fort *Vancouver*, situé sur la rive du fleuve *Columbia*. (*Note de l'Éditeur.*)

ministère de tous les ordres, outre le soin du temporel qui est un grand fardeau. Les femmes des Canadiens, prises de toutes les parties du pays, apportent la diversité des langues dans les familles. On parle généralement partout un mauvais jargon qui ne peut servir de base à notre instruction publique. De là les obstacles au progrès ; nous allons à pas lents. Il faut enseigner le français en enseignant le catéchisme, ce qui nous prend un temps infini. Nous sommes réellement accablés. Les sauvages nous tendent les bras de tous côtés ; mais nous n'avons pas le temps de les cultiver. Nous faisons quelques missions à la hâte parmi eux ; nous baptisons les enfants, et les adultes en danger de mort. Nous n'avons pas le loisir d'apprendre les langues ; jusqu'à présent nous avons même manqué d'interprètes pour traduire les prières : ce n'est que depuis peu que j'ai réussi à le faire en langue *tchinouk*. Les difficultés augmentent par la multiplicité des langues. Les Kalapouyas du haut du Wallamette, les Tchinouks de la Columbie, les Kayous du Wallawalla, les Nez-percés, les Okinakanes, les Têtes-plates, les Serpents, les Cowlitz, les Klikatats de l'intérieur au nord de Vancouver, les Tchéhélis au nord de l'embouchure du Columbia, les sauvages de Nesqually et de l'intérieur de la baie de Puget-Sound, ceux de la rivière Travers, les Klalams de la même baie, ceux de l'île Vancouver, des postes du nord sur le bord de la mer et dans l'in-

térieur du pays qu'arrosent les sources et les tributaires de la rivière Travers, ont chacun leur langue différente. Voilà les obstacles que nous avons à vaincre tous les jours. Nos entrailles se dessèchent de voir tant d'âmes périr sous nos yeux, sans pouvoir leur rompre le pain de la parole de vie.

De plus , nos moyens temporels sont limités ; nous ne sommes que deux ; nos valises ne sont pas arrivées, le printemps dernier, par le bâtiment de l'honorable Compagnie ; nous avons épuisé nos ressources. Les sauvages, les femmes et les enfants nous demandent en vain des chapelets ; nous n'avons plus de catéchismes de notre diocèse à distribuer , point de livres de prières en anglais à donner aux Irlandais catholiques, point d'ouvrages de controverse à prêter. Le ciel semble être sourd à nos besoins , à nos prières, à nos vœux, à nos désirs les plus ardents. Jugez de notre situation, et combien nous sommes à plaindre.

Cependant nous sommes environnés de sectes qui font mille efforts pour répandre le poison de l'erreur , qui tâchent de paralyser le peu de bien que nous faisons. Les méthodistes sont établis en cinq endroits : au Wallamette à huit milles de notre établissement ; chez les Klatsaps, au sud de l'embouchure du Columbia ; à Nesqually sur le Puget-Sound ; aux grandes dalles, en bas de Wallawalla ; enfin à la chute du Wallamette. Les missions presbytériennes sont à Wallawalla et aux environs de Colville.

Au milieu de tant d'ennemis, nous tâchons de tenir ferme, de nous multiplier, de visiter beaucoup de postes, là surtout où le danger est le plus pressant, soit afin de prendre les devants et d'inculquer nos principes catholiques là où le poison n'a pas encore été répandu, soit afin d'enrayer les progrès du mal et d'en tarir la source même. Le combat a été rude ; les sauvages semblent maintenant ouvrir les yeux, et reconnaître quels sont les véritables ministres de Jésus-Christ. Le ciel se déclare pour nous. Si nous avions un prêtre pour tenir une mission permanente parmi les sauvages, dans deux ans tout le pays serait à nous. Les missions méthodistes tombent, elles perdent leur crédit et leur peu d'influence. J'ai eu le dessus au Wallamette, par la grâce de Dieu ; ce printemps, M. M. Demers et moi, nous avons enlevé au méthodisme un village entier de sauvages qui se trouve au bout de la chute du Wallamette ; M. Demers a visité les Tchinouks du bas du fleuve Columbia ; ils sont disposés pour nous. J'arrive des cascades, à dix-huit lieues de Vancouver : les sauvages de ce poste avaient résisté jusqu'alors aux insinuations d'un prétendu ministre. C'était une première mission ; elle n'a duré que dix jours ; ils ont appris le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les dix commandements de Dieu et ceux de l'Église. Je dois les revoir bientôt près de Vancouver, et en baptiser un bon nombre.

Le révérend M. Demers est absent depuis deux mois pour le Puget-Sound , où les sauvages nous demandaient depuis longtemps. Mes catéchumènes de Flackémar, village converti le printemps passé, n'ont pu être visités depuis le mois de mai. Ils résistent aux discours d'un nommé M. Waller, établi à la chute du Wallamette.

Jugez, Monsieur, combien nous avons à faire, et combien il serait à propos d'envoyer un de vos révérends Pères avec un des trois frères. Dans mon idée, c'est ici qu'il faut jeter les fondements de la Religion. C'est ici qu'il faudrait établir un collége, un couvent, des écoles ; c'est ici qu'un jour un successeur des Apôtres viendra de quelque part s'établir, afin de pourvoir aux besoins spirituels d'un vaste pays , qui promet une si abondante moisson. C'est ici que le combat est engagé, et qu'il nous faut vaincre d'abord. Ce serait donc ici qu'il faudrait établir une belle mission : des postes centraux les missionnaires, les révérends Pères, iraient dans toutes les directions alimenter les postes éloignés, distribuer le pain de vie aux infidèles encore plongés dans les ombres de la mort. Si vos plans ne vous permettent pas de changer le lieu de votre établissement, du moins voyez le besoin où nous sommes d'un révérend Père et d'un frère pour nous secourir dans notre détresse.

Les dernières dates des îles Sandwich, 1840, m'apprennent que Mgr. Rochoure y était arrivé,

accompagné de trois prêtres ; qu'une vaste église catholique devait être prête pour la célébration solennelle des saints mystères l'automne passé ; que les naturels se convertissaient en grand nombre, et que les temples des ministres protestants étaient presque abandonnés.

Mgr. de Juliopolis, de la Rivière-Rouge, me dit que les sauvages du pied des montagnes Rocheuses à l'Est lui avaient député un métis qui vit avec eux, afin d'obtenir de Sa Grandeur un prêtre pour les instruire. Le révérend M. Thibault est destiné pour cette mission.

Agréez, mon révérend Père,

Mes très-humbles respects en J.-C.

François Norbert BLANCHET.

UNE ANNÉE DE SÉJOUR

CHEZ LES

TRIBUS INDIENNES

RELATION

adressée à M. le Chanoine DE LA CROIX, à Gand.

Fourche de Madison, 15 août 1842.

Très-révérend Monsieur le Chanoine (1),

Après un voyage de quatre mois et demi à travers un océan de prairies et de montagnes rempli d'écueils, nous arrivâmes, il y a un an, à pareil

(1) Comme le Rév. P. De Smet reprend ici son récit depuis le moment de son arrivée parmi les Têtes-plates, on trouvera dans cette relation quelques faits déjà connus par les lettres précédentes, avec cette différence que, là, ils sont racontés fort au long, et servent à expliquer les mœurs et le caractère des Têtes-plates, tandis qu'ici on n'en trouve que le résumé, présenté selon l'ordre des temps. C'est ce qui nous a déterminé à publier en leur entier les lettres aussi bien que la relation, persuadé que le lecteur aimera mieux rencontrer quelques redites que d'être privé de la moindre partie des intéressants récits du zélé Missionnaire. *(Note de l'Éditeur.)*

Charles De la Croix naquit en 1792, à Hoorebeke-Saint-

jour, sous les auspices de la Reine du ciel, à l'un des forts de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, dit le Fort-Hall. L'estimable commandant, M. Ermatinger, nous reçut en amis et nous

Corneille, village de la Flandre orientale. Il était encore étudiant, mais inscrit pour le séminaire, lorsque, à la suite de l'élection de M. de la Brue, vicaire capitulaire intrus, vint à éclater sur le diocèse de Gand la furieuse tempête de 1813. M. De la Croix resta fidèle à ses devoirs envers l'Église et partit pour l'exil, préférant d'être soldat plutôt que schismatique. Par ordre de l'autorité impériale, il fut envoyé à Mayence pour y être incorporé dans la garde. De là on l'expédia sur Paris, d'où il parvint à s'échapper de son régiment et à regagner la Belgique. Il entra au séminaire de Gand le 1er octobre 1814. Il se décida à partir pour les États-Unis, après avoir été ordonné prêtre par Mgr. Dubourg, évêque de la Louisiane. Il s'embarqua, le 28 juin 1817, à Bordeaux, à bord de *la Caravane,* navire de guerre sur lequel Louis XVIII avait accordé le passage gratis aux missionnaires. Il arriva le 4 septembre à Annapolis, capitale de l'État de Maryland. Il se rendit au séminaire de St-Thomas près Bardstown (Kentucky), et fut nommé curé à Barrens (Missouri). Bientôt après, le 3 décembre 1818, il passa à la cure de St-Ferdinand. Il partit de là pour aller évangéliser la tribu des Osages dont le chef était venu demander une Robe-noire à Mgr. Dubourg. Il revint ensuite à St-Ferdinand, d'où il retourna une seconde fois parmi les Osages, le 22 juillet 1822. Cette fois, il tomba malade de retour à St-Ferdinand, et obtint de Mgr. Dubourg que des Pères de la compagnie de Jésus y vinssent prendre sa place. Il installa les Pères jésuites dans sa paroisse en 1823, fit ses adieux aux fidèles et prit aussitôt le chemin de Saint-Louis (Missouri). Après y avoir pris huit jours de repos, il se dirigea vers la Nouvelle-Orléans (Louisiane) où il conduisit trois Dames religieuses du Sacré-Cœur

combla de bienfaits. C'est là que nous attendait l'avant-garde de nos chers néophytes. Quelle joie de part et d'autre en nous voyant ! que n'avaient-ils pas fait pour obtenir des Robes-noires ! trois

qui allaient fonder une nouvelle maison au Grand-Coteau (Opelousas). Il fut préposé par Mgr. Dubourg à la direction de la paroisse Saint-Michel (Louisiane) à 60 milles au nord de la Nouvelle-Orléans, sur la rive gauche du Mississipi. Il y tomba encore malade en 1826, et obtint de Mgr. Rosati (devenu évêque remplaçant de Mgr. Dubourg nommé au siége de Montauban en France) de revenir au pays natal. Il arriva au Havre, le 27 août, après une longue navigation, se rendit à Paris, vint à Gand et bientôt à Hoorebeke-Saint-Corneille. Il se vit rappelé à Gand, y visita M. le baron Le Candèle de Gyseghem, son grand bienfaiteur dans les missions, et fut nommé confesseur au Grand-Béguinage en 1827. Désespérant du rétablissement de sa santé, il demanda enfin son *exeat* à l'évêque de la Louisiane. Il ne l'obtint cependant pas, à cause du manque d'ouvriers évangéliques. Il retourna donc aux États-Unis en juin 1829, et arriva à New-York le 29 août. Il reçut l'ordre de se rendre à Saint-Louis, d'où il vint à la Nouvelle-Orléans. Il y apprit que Mgr. De Neckere était nommé évêque de la Louisiane. M. De la Croix fut envoyé comme curé à la paroisse Saint-Michel, il y bâtit une nouvelle église grâce aux aumônes surtout de ses bienfaiteurs de Belgique, aux largesses de Mgr. De Neckere, aux dons de la société de la Propagation de la foi de Gand, et aux secours des Dames du Sacré-Cœur établies à Saint-Michel. Il fit inscrire sur le fronton du portail, en lettres d'or : *Pietas Belgarum erexit.* Bientôt après, l'œuvre de la Propagation de la foi de Gand lui envoya une cloche, et Mme la douairière baronne Le Candèle de Gyseghem lui expédia des ornements sacerdotaux magnifiques. — En 1833 Mgr. De Neckere succomba aux atteintes de la fièvre jaune. Cette mort,

fois leurs députations avaient traversé les déserts de l'Ouest ; huit de leurs gens avaient péri en route, trois par les maladies, cinq par les armes des Sioux ; deux fois presque toute la peuplade s'était transportée de la rivière de la *Racine-amère*, sur les bords de la *Rivière-verte*, c'est-à-dire, à plus de cinq cents milles de leurs campements ordinaires ; enfin ceux qui nous voyaient les premiers avaient encore, à la première nouvelle de notre approche, parcouru la moitié de cet espace. Aussi, en nous voyant, ne purent-ils d'abord s'exprimer que par leur silence ; mais bientôt leur bouche parla si bien de l'abondance du cœur, que nous en étions émerveillés. J'ai rapporté dans une de mes lettres précédentes les paroles admirables qu'adressa en cette circonstance le chef *Wistilpo* à ses camarades, et les consolantes nouvelles qu'il nous donna des dispositions de la peuplade et de la conduite édifiante qu'ils avaient tenue pendant mon absence.

Nous partîmes du Fort-Hall le 19 août, sous la

jointe au délabrement de ses forces, détermina M. De la Croix à quitter l'Amérique. M. Blanc, vicaire général et administrateur du diocèse, consentit à le laisser partir. M. De la Croix arriva à Gand en juin 1834. Depuis cette époque, il s'employa avec zèle à diverses fonctions du ministère sacerdotal. Il devint chanoine honoraire en 1839, et secrétaire général pour la Propagation de la foi dans le diocèse de Gand, fut nommé chanoine titulaire en 1849, et mourut pieusement à Gand, le 20 août 1869, à l'âge de 77 ans. (*Note de l'Éditeur.*)

conduite de nos nouveaux guides les Têtes-plates, qui ne tardèrent pas à nous donner une preuve éclatante de leur dévouement au passage d'une rivière très-rapide dite la *Fourche-à-Louis* ou la *Rivière-aux-Serpents*, du nom des sauvages qui en peuplent les rives. Un de nos Frères, ne pouvant guider les mulets de sa charrette, fut entraîné dans un endroit si profond, qu'en un instant lui et tout son équipage eurent de l'eau par-dessus la tête ; aussitot les bons sauvages de se jeter à la nage, de remettre à flot la voiture, et de faire tant des pieds et des mains qu'il n'y eut de noyé que trois mulets et quelques sacs de provisions.

Arrivés le 29 près de la source du Missouri qu'on appelle *Tête-de-castor* , nous fûmes rencontrés par un deuxième détachement des Têtes-plates, qui avaient à leur tête Ensyla, dit le petit chef, et nommé depuis Michel au baptême, à cause de sa fidélité et de son grand courage. Quelques jours auparavant, un parti de guerriers ayant été aperçu par un de nos gens qui était monté sur une hauteur voisine, nous l'entendîmes crier : *Les Pieds-noirs, les Pieds-noirs !* A l'instant le petit camp se mit sur la défensive. Deux des plus braves Têtes-plates, levant le fusil en l'air, partirent au grand galop pour reconnaître l'ennemi ; déjà ils avaient disparu à nos regards, nous laissant dans une sorte d'anxiété ; mais bientôt ils reparurent à la tête d'une dizaine d'étrangers :

ce n'étaient pas des Pieds-noirs, mais des *Ranax*, sauvages moitié amis, moitié ennemis des Têtes-plates, et par là même, comme on le verra plus tard, plus à craindre que des ennemis déclarés. Lorsque Michel arriva, le camp de ces gens était réuni au nôtre. Leur chef et Michel ne se connaissaient que trop, pour s'être trouvés dans une affaire où Michel, indignement trompé et attaqué par un village entier des Ranax, ne s'était sauvé lui et les six hommes qui l'accompagnaient, qu'en tuant le frère du chef Ranax avec huit de ses gens. Néanmoins ils se donnèrent la main en notre présence, et se séparèrent le lendemain sans faire semblant de rien. J'eus avec le chef Ranax une conférence touchant la prière. Il écouta très-attentivement ce que je lui dis, et promit de faire, chez les siens, ce que les chefs Têtes-plates faisaient chez les leurs.

Le 30, après avoir serpenté dans une gorge de montagnes à laquelle nous donnâmes le nom de *défilé des Pères*, nous avançâmes dans une large plaine, à l'horizon de laquelle se trouvait du côté de l'ouest le camp des Têtes-plates. A mesure que nous en approchions, on voyait se succéder, de loin en loin, de nouveaux courriers. Déjà s'était présenté Stietlietloódzo, surnommé le brave des braves, distingué des autres par un grand cordon rouge. Bientôt apparut un autre sauvage à haute stature, accourant vers nous à toute bride ; en même temps des voix s'écrièrent : *Paul ! Paul !* Et

en effet c'était Paul, surnommé le Grand-visage, grand chef de la nation, Paul qui, à raison de sa vertu et de son grand âge, avait reçu le baptême l'année précédente, Paul que l'on croyait absent, mais qui venait d'arriver comme par une permission de Dieu, pour avoir la satisfaction de nous présenter lui-même à sa peuplade. Vers le coucher du soleil, nous jouissions de la scène la plus touchante : les missionnaires étaient entourés de leurs chers néophytes ; hommes, femmes, jeunes gens, enfants portés entre les bras de leurs mères, c'était à qui viendrait le premier nous serrer la main ; les cœurs étaient émus ; cette soirée fut vraiment belle.

Le jour du Saint Nom de Marie, 12 septembre, tout le camp renouvela la consécration de la tribu à la future Patronne de la première réduction. Cette consécration avait déjà été faite par l'avant-garde le 29 août, jour où l'Église célébrait la fête du Cœur très-pur de Marie : il semble que le Dieu des chrétiens voulait donner à ses nouveaux enfants la consolation de voir les principales époques de leur vie coïncider et s'identifier en quelque sorte avec les plus beaux jours consacrés à la mémoire de leur Mère. C'était le jour où l'Église célèbre sa glorieuse Assomption, que nous avions rencontré les premiers Têtes-plates. Ce sera encore le jour d'une de ses fêtes, le 24 septembre, que nous arriverons au lieu destiné à devenir notre petit Paraguay ; le premier dimanche, fête du

Saint-Rosaire, se fera le choix d'un bel emplacement pour la première réduction, et le quatrième dimanche du même mois, fête du Patronage de la Vierge, nous donnerons à cette première réduction le nom de *Sainte-Marie*.

Ce dernier jour fut encore remarquable en ce que Marie, élue pour la patronne de la réduction, reçut pour la première fois au son de la cloche le tribut de la triple salutation angélique. Ce fut ce jour-là une grande consolation pour nous de parler de ses bontés devant les représentants de vingt-cinq nations différentes.

Le 28 octobre, je partis pour le fort *Colville*, situé sur le fleuve Columbia, à une distance d'environ trois cents milles de notre établissement, pour nous procurer les choses les plus indispensables ; car nos provisions de bouche s'épuisaient, et nous avions si peu d'espoir de nous en procurer suffisamment à l'endroit où nous restions, que déjà la pensée nous était venue de convertir en pêcheurs les charpentiers qui travaillaient à la réduction, et même de suivre tous ensemble les sauvages à la chasse, dans le cas où la pêche ne nous fournirait pas le nécessaire. Cependant nous n'avions encore pour tout abri qu'une petite cabane faite de planches et sans toit, et nous touchions à l'hiver. Pendant mon absence, on continua l'œuvre avec ardeur, et l'on pria beaucoup pour sa réussite. Dieu aidant, on trouva de quoi vivre, et le jour de saint Martin une chapelle pro-

visoire était là, assez vaste pour mettre à l'abri toute la peuplade, avec une centaine de Nez-percés que la curiosité avait attirés dans le voisinage. Depuis lors la fuite du péché, l'exactitude aux instructions, les fruits de la divine parole furent si sensibles dans la nouvelle réduction, que, le 3 décembre, deux cents deux catéchumènes étaient rangés dans la chapelle pour recevoir le baptême. Un tel bouquet offert à saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, était trop beau pour ne pas exciter la fureur de l'ennemi des hommes : aussi vit-on quelques jours auparavant se multiplier les épreuves. Pour ne parler que des plus visibles, l'interprète, le préfet de l'église et le sacristain tombèrent malades ; la veille même du grand jour, ûne espèce d'ouragan ravagea les environs ; les fenêtres de l'église furent enfoncées, de grands arbres déracinés, trois loges devinrent le jouet des vents. Mais loin de nuire au triomphe de la Religion, ces contradictions ne servirent qu'à le rendre plus éclatant. Dans la soirée, pendant le calme qui avait succédé à la tourmente, les catéchumènes, réunis pour la préparation prochaine au sacrement de la régénération dans la chapelle qu'on avait parée de ses plus beaux ornements, furent si émerveillés de ce qu'ils voyaient, qu'ils ne pouvaient revenir de leur admiration. Le lendemain, excepté le temps du dîner, on fut à l'église depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures et demie du soir. Qu'il était beau d'enten-

dre ces bons sauvages répondre avec intelligence aux questions qui leur étaient faites ! Jamais ceux qui étaient présents n'oublieront le ton religieux de ces réponses. Après les baptêmes, vinrent les réhabilitations des mariages, qui ne se firent pas sans de grands sacrifices de la part des époux, car jusque-là ces pauvres Indiens avaient ignoré l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal ; aussi ne pouvait-on voir sans admiration les effets de la grâce du baptême.

Pendant mon voyage, qui dura quarante-deux jours, j'ai baptisé cent quatre-vingt-dix personnes, dont vingt-six adultes malades ou parvenus à l'extrême vieillesse ; j'ai prêché à plus de deux mille Indiens, conduits à mes instructions par une providence si visible qu'ils ne tarderont pas à se ranger sous l'étendard de Jésus-Christ. Avec le secours de mes catéchistes Têtes-plates, qui n'étaient encore que catéchumènes, la conquête de la peuplade des Pends-d'oreilles ou Kalispels se trouva si bien préparée, que, pendant la chasse de l'hiver, le P. Point eut la consolation de la voir venir se joindre à celle des Têtes-plates, dans l'unique désir de profiter de la présence du Missionnaire ; ce qui lui donna la facilité d'en instruire et d'en baptiser un grand nombre le jour de la Purification de la sainte Vierge, 2 février, et celui de la canonisation de saint Ignace et de saint François-Xavier, 12 mars.

De retour de mon voyage le 8 décembre, je con-

tinuai à instruire ceux d'entre les Têtes-plates qui n'avaient pas encore été baptisés ; et, à la fête de Noël, je pus ajouter à ce qui s'était fait le 3 décembre cent cinquante nouveaux baptêmes et trente-deux mariages. Ainsi les Têtes-plates, les uns plutôt, les autres plus tard, mais tous, à très-peu d'exceptions près, avaient fait dans l'espace de trois mois tout ce qu'il fallait pour mériter le glorieux titre de vrais enfants de Dieu ; aussi la veille de Noël, quelques heures avant la messe de minuit, le village de Sainte-Marie fut-il trouvé digne des complaisances du Ciel, puisque la Vierge Mère daigna apparaître dans la loge d'une pieuse femme à un petit orphelin, nommé Paul.

Le jeune âge de cet enfant, sa piété, sa candeur, la nature même du fait qu'il rapporte, ne permettent pas de suspecter le moins du monde la sincérité de son récit. Voici ce qu'il m'a raconté de sa propre bouche. « En entrant dans la loge « de Jean, où j'étais allé pour qu'il m'aidât à « apprendre les prières que je ne savais pas « encore, j'ai vu, me dit-il, une personne qui était « bien belle : ses pieds ne touchaient pas la terre, « ses vêtements étaient blancs comme la neige ; « elle avait une étoile au-dessus de sa tête, et sous « ses pieds un serpent tenant un fruit que je ne « connais pas. J'ai vu aussi son cœur : il en sor-« tait des rayons de lumière qui venaient vers « moi ; quand j'ai vu cela, d'abord j'ai eu peur, « ensuite je n'ai plus eu peur. Mon cœur était

« chaud, mon esprit était clair, et je ne sais com-
« ment cela s'est fait, tout d'un coup j'ai su toutes
« mes prières. » J'omets plusieurs circonstances pour abréger. Il termina son récit en disant que plusieurs fois la même personne lui était apparue pendant qu'il dormait, et qu'une fois elle lui avait dit qu'elle était contente que le premier village des Têtes-plates s'appelât *Sainte-Marie.* L'enfant n'avait jamais rien vu ni entendu qui eût rapport à une pareille image de la sainte Vierge ; il ne savait pas même dire si la personne qu'il avait vue était un homme ou une femme, parce que la forme des habits qu'elle portait lui était tout à fait inconnue. Plusieurs personnes ayant interrogé cet enfant, l'ont trouvé invariable dans ses réponses. Il continue à être l'ange de la peuplade dans toute sa conduite.

Le 29 décembre, le P. Point partit à la tête d'une quarantaine de loges pour la chasse du buffle. En route ils rencontrèrent des chasseurs de cinq ou six peuplades dont plusieurs fractions les suivirent jusqu'à la fin dans le désir d'apprendre la prière. Comme ils avaient prolongé leur séjour à Sainte-Marie aussi longtemps qu'ils l'avaient pu, pour ne pas s'en éloigner sans avoir reçu le baptême , ils éprouvèrent dans les premières semaines de janvier une si grande disette, que leurs pauvres chiens, n'ayant pas un os à ronger, dévoraient jusqu'aux longes de cuir qui attachaient les chevaux pendant la nuit. De plus, le froid fut

si constamment rigoureux, que pendant toute la durée de la chasse, qui fut de trois mois, on ne vit tomber du ciel que des flocons de neige ; tellement que plusieurs furent frappés d'une sorte de cécité douloureuse, nommée vulgairement le *mal de neige*, et qu'un jour qu'il neigeait, ventait et gelait plus que de coutume, sans un grand feu allumé par deux ou trois chasseurs qui voyaient pâlir le P. Point, il serait resté gelé au milieu de la plaine.

Cependant ni la gelée, ni le vent, ni la neige, ni la disette ne purent empêcher nos bons Têtes-plates d'accomplir en voyage tout ce qu'ils faisaient à Sainte-Marie. Tous les jours, matin et soir, le camp se rassemblait autour de la loge du Missionnaire, et tandis que plus des trois quarts n'avaient d'autre abri que le ciel, ils écoutaient après les prières une instruction toujours précédée et suivie de cantiques. Au point du jour et au coucher du soleil, on sonnait la clochette pour adresser trois fois le salut de l'Ange à la Patronne de la peuplade.

Le dimanche fut toujours religieusement observé ; et cette fidélité fut si agréable à Dieu, qu'une fois, entre autres, elle fut récompensée d'une manière bien éclatante. Voici ce que je lis dans le journal de la chasse d'hiver du P. Point. « Le « 6 février. Aujourd'hui dimanche, grand vent, ciel « grisâtre, froid plus que glacial, point d'herbe « pour les chevaux, les buffles mis en fuite par « les Nez-percés. Le 7, le froid est plus piquant,

« l'aridité plus triste, la neige plus embarras-
« sante ; mais hier le repos a été sanctifié, aujour-
« d'hui la résignation est parfaite : confiance !
« Vers le milieu du jour nous atteignons le som-
« met d'une haute montagne. Quel changement !
« le soleil luit, le froid a perdu de son intensité,
« nous avons sous les yeux une plaine immense ;
« dans cette plaine, de bons pâturages ; dans ces
« pâturages, des nuées de buffles ; le camp s'ar-
« rête, les chasseurs se rassemblent, ils partent,
« et le soleil n'a pas encore achevé sa carrière,
« que déjà cent cinquante-trois buffles sont tom-
« bés sous leurs coups. Il faut en convenir, si
« cette chasse ne fut point miraculeuse, elle res-
« semble beaucoup à la pêche qui le fut. Au nom
« du Seigneur, Pierre jeta ses filets, et prit cent
« cinquante-trois gros poissons : au nom du Sei-
« gneur, le camp des Têtes-plates eut confiance,
« et abattit cent cinquante-trois buffles. La belle
« pêche ! mais aussi, la belle chasse ! Imaginez-
« vous en effet un immense amphithéâtre de mon-
« tagnes dont la moins élevée surpasserait en
« hauteur Montmartre ; au milieu de cette majes-
« tueuse enceinte, une plaine qui surpasserait en
« étendue celle de Paris ; dans ce magnifique bas-
« sin, d'innombrables légions d'animaux dont le
« plus petit surpasserait en grosseur le plus grand
« bœuf d'Europe : tel était le parc où giboyaient
« les chasseurs. Dans le dessein de coopérer à la
« besogne, je poussai mon cheval vers un esca-

« dron de fuyards ; comme l'animal était dispos,
« je n'eus pas de peine à les atteindre, je parvins
« même à faire quitter son poste à celui qui les
« commandait ; mais ledit commandant, outré de
« cette manière d'agir, s'arrêta tout court, et me
« présenta un front de bataille si menaçant, que
« je n'eus rien de plus pressé que de lui ouvrir un
« passage pour le prier de continuer sa route ; et
« bien m'en prit ; car ce jour-là, le choc d'un seul
« de ces animaux causa trois chutes : la sienne,
« celle du cheval et celle du cavalier ; mais heu-
« reusement, plus prompt et surtout plus adroit
« que je ne l'eusse été en pareille conjoncture, le
« dernier lâcha son coup si juste, que des trois
« tombés il ne s'en releva que deux. »

Une autre fois, un chasseur désarçonné n'eut d'autre parti à prendre pour éviter d'être éventré, que de saisir l'agresseur par les cornes au moment où il se ruait contre lui tête baissée, et de lutter contre l'animal furieux jusqu'à ce qu'ayant retrouvé ses jambes, il crut pouvoir leur confier son salut. Un troisième, en fuyant à toute bride, se sentit tout à coup arrêté ; la queue tressée de son cheval était accrochée à la corne d'une vache. Celle-ci se croyant prise au piége, celui-là ayant la même pensée, tous deux, pour se défendre, firent en sens inverse de si grands efforts, qu'il est facile de deviner ce qui en résulta. La chasse du buffle n'est donc pas sans dangers ; mais les plus grands ne sont pas ceux que l'on court en poursuivant

les animaux, il en est un auquel ils sont tout à fait étrangers, c'est la visite des Pieds noirs qui rôdent sans cesse dans ces parages, particulièrement là où se trouve le gros gibier, et surtout où il y a des chevaux à voler.

De tous les sauvages des montagnes, les Pieds-noirs sont sans contredit les plus nombreux, les plus méchants, les plus voleurs ; mais heureusement, à force d'avoir été battus par les petites peuplades, ils en sont venus à un tel point de lâcheté, qu'à moins d'être vingt contre un, ils ne s'en prennent plus guère qu'aux chevaux. Grâce au peu de vigilance de leurs courageux ennemis, ils le font avec tant d'adresse et de succès, que cette année, pendant le sommeil de nos bons Têtes-plates, ils ont pénétré plus de vingt fois dans l'intérieur du camp et ont enlevé plus de cent chevaux.

Pendant l'hiver, une vingtaine de ces messieurs visitèrent les Têtes-plates en plein jour, et sans rien voler, mais voici comment. Il y avait dans le camp un vieux chef Pied-noir , qui avait été baptisé le jour de Noël et avait reçu le nom de Nicolas ; ce bon sauvage, sachant que le Missionnaire aurait volontiers une entrevue avec ses confrères, se mit à les haranguer pendant la nuit si bien qu'à la suite d'un calumet planté sur les limites du camp, et de l'envoi d'un parlementaire, on entendit des chants dans les montagnes voisines, et bientôt sortirent d'une gorge sombre

une bande de ces brigands armés en guerre. Ils furent reçus comme des gens qui se présentent en amis ; on amena les quatre principaux dans la loge du Missionnaire, on fuma le calumet, on s'entretint des nouvelles du temps, on parla de la prière. Ils écoutèrent avec attention et ne manifestèrent ni étonnement, ni répugnance ; ils apprirent au P. Point que tout récemment ils avaient vu arriver dans l'un des forts du pays, un homme qui n'avait point de femme, qui portait sur la poitrine un grand crucifix, qui lisait tous les jours dans un gros livre, qui faisait le signe de la croix avant de manger, enfin qui était habillé comme les Robes-noires de Sainte-Marie (c'était probablement M. Demers qui visitait les forts).

Le Père fit tout ce qu'il put pour gagner leur confiance, après quoi ils furent répartis dans les meilleures loges du camp. Il semblait que de tels hôtes eussent dû valoir des ôtages ; cependant vers le milieu de la nuit l'explosion d'une arme à feu se fit entendre : c'était un Tête-plate qui avait tué un Pied-noir au moment où il s'éloignait du camp accompagné de quatre chevaux. Heureusement le voleur n'appartenait pas à la bande reçue dans le camp, ce qui fit que, loin de les inquiéter à son sujet, on leur offrit même la permission de l'enterrer ; mais soit qu'ils voulussent paraître ne pas approuver son fait, ou qu'ils soupçonnassent le danger de quelques représailles, ils laissèrent aux loups le soin de sa sépulture et firent leurs adieux.

Le bon Nicolas se joignit à eux dans le dessein de faire auprès de leurs camarades ce qu'il avait fait auprès d'eux ; il partit, se promettant de revenir bientôt avec l'annonce et les preuves de quelque grand succès : il n'est pas encore revenu ; mais nous avons appris que lui et ses compagnons avaient parlé si favorablement de la prière et des Robes-noires, que déjà la sanctification du dimanche est à l'ordre du jour dans le camp où se trouve Nicolas, et qu'un grand chef avec soixante loges se proposent de faire prochainement notre connaissance, et même de s'unir aux Têtes-plates.

En attendant, la justice divine châtie avec rigueur un bon nombre de leurs voleurs. Cette année les Nez-percés en ont pris et tué douze en flagrant délit ; et pendant que celui dont j'ai parlé tout à l'heure recevait son châtiment de la main d'un Tête-plate, trente autres, à deux journées de là, le recevaient de celles des Pends-d'oreilles. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette dernière exécution, c'est qu'il n'y eut que quatre Pends-d'oreilles pour commencer l'attaque, et que, quoique pour fondre sur les coupables retranchés derrière une sorte de rempart, il leur eût fallu en essuyer le feu presque à bout portant, aucun d'eux, ni du petit nombre de leurs camarades venus à leur aide, ne succomba dans la lutte. J'ai vu le théâtre de ce combat quelque temps après : des trente voleurs exécutés, il ne restait plus que cinq ou six têtes si entièrement décharnées, qu'on eût

dit qu'elles étaient là depuis un siècle. Deux années auparavant, les mêmes Pends-d'oreilles, aidés des Têtes-plates, en tout soixante-dix hommes, ayant été attaqués par quinze cents Pieds-noirs, en tuèrent cinquante pendant les cinq jours que dura la bataille, et se retirèrent sans qu'il leur en coûtât un seul homme ; ils n'en étaient venus aux mains qu'après avoir fait leurs prières à genoux. Il n'y a que quelques jours, j'ai vu l'endroit où six Têtes-plates ne firent pas difficulté de résister à cent soixante Pieds-noirs, et ils y mirent tant de résolution, qu'avec une poignée de leurs gens accourus à leur secours ils remportèrent la victoire.

Après les Pieds-noirs, la nation la plus perfide est celle des *Ranax* ; ceux-ci aussi en veulent aux Têtes-plates ; même il est arrivé plus d'une fois qu'au moment où ils n'en recevaient que des marques d'amitié, ils concevaient le dessein de les détruire. On en a déjà vu une preuve ; en voici une autre. Un jour, un parti de deux cents Ranax visita un camp des Têtes-plates où il n'y avait que vingt hommes ; ils y furent cordialement reçus. Après avoir fumé, ils s'en retournèrent ; mais le petit nombre des Têtes-Plates n'ayant pas échappé à leurs observations, ils conçurent le projet de profiter de leur avantage ; et déjà, à la faveur de la nuit, ils revenaient sur leurs pas pour exécuter leur dessein, lorsque le chef Michel, en ayant reçu avis, rassembla à la hâte ses vingt

hommes, et après leur avoir recommandé de mettre toute leur confiance en Dieu, fondit si à propos et avec tant de vigueur sur les traîtres, que dès le premier choc ils furent enfoncés. Déjà neuf des fuyards avaient succombé, et c'en était fait de la plupart des autres, si dans la chaleur de la poursuite Michel ne se fût souvenu que ce jour là était un dimanche et qu'il était temps de vaquer à la prière.

C'est par des coups semblables, où le doigt de Dieu est visible, que les Têtes-plates se sont acquis aux yeux de leurs ennemis une réputation de valeur telle, que ceux-ci, malgré la supériorité de leur nombre, les craignent beaucoup plus qu'ils n'en sont craints. Cependant ces victoires ne pouvant être que funestes même aux vainqueurs, nous ne pouvons nous défendre de leur inspirer vivement à tous le désir de vivre en paix, et par une conséquence nécessaire celui de rester chacun chez soi. Mais pour parvenir à ce but, il faudrait leur donner autant de goût pour l'agriculture qu'ils en ont maintenant pour la chasse ; et comment opérer ce prodige, à moins qu'on ne fasse, pour les missions des montagnes Rocheuses, ce qu'on a fait autrefois pour celles du Paraguay ? Si les vrais amis de la Religion savaient de quelles vertus sont capables, une fois qu'ils sont convertis, les Indiens qui nous environnent, je n'en doute pas, ils se hâteraient de nous fournir d'abondants secours pour l'exécution d'un si beau plan.

Ce sont les Iroquois du nord, sauvages dont autrefois la cruauté l'emportait sur celle des Pieds-noirs, qui maintenant ont fait connaître le vrai Dieu aux Têtes-plates, et leur ont inspiré le désir d'avoir des Robes-noires. A leur tour, ces bons Têtes-plates qui se sont exposés à tant de dangers pour obtenir leurs pères spirituels, qui ont fait de si grands sacrifices pour mériter le titre d'enfants de Dieu, ne pourrons-nous pas les juger dignes de devenir des Apôtres? Dans leur village, querelles, inimitiés, batailles, médisances, sont autant de misères inconnues; au contraire, dans leurs rapports entre eux, quelle probité! quelle sincérité! quelle droiture! à l'égard de leurs Missionnaires, quelle confiance! Elle va si loin, qu'il ne leur vient pas même dans l'idée qu'ils puissent dire autre chose que la vérité, vouloir autre chose que leur plus grand bien. Aussi, croire les mystères de notre sainte Religion, s'approcher du tribunal de la pénitence, observer les commandements de l'Église, tant d'autres difficultés qui paraissent insurmontables à l'orgueil ou à la lâcheté de tant de chrétiens civilisés, ne sont pour eux que des tâches faciles. La première fois qu'on leur demanda s'ils croyaient de tout leur cœur tout ce qui était contenu dans le symbole des apôtres, ils répondirent : *Oui, beaucoup*. Quand on leur parla de la confession, quelques-uns voulaient qu'elle fût publique; c'est ce qui explique comment, dès le troisième mois

de notre séjour parmi eux, il nous a été possible de baptiser tous les adultes; comment, quatre mois plus tard, nous en avons pu admettre un grand nombre à la communion fréquente. Il y a des familles entières qui ne passent pas un dimanche sans s'approcher de la sainte table. Souvent nous entendons vingt confessions de suite sans y trouver matière d'absolution.

Cette année nous avons célébré le mois de Marie, et, je puis le dire, avec autant d'édification que dans les paroisses les plus pieuses d'Europe. A la fin du mois, une statue a été portée en triomphe à l'endroit même où la divine Mère a daigné nous favoriser de l'apparition mentionnée plus haut; depuis lors il s'est établi là comme une espèce de pèlerinage sous le nom de Notre-Dame de la prière; on ne passe plus dans le chemin qui regarde le pieux monument, sans s'y arrêter pour prier à genoux; les meilleures âmes y viennent prier régulièrement deux fois le jour; aux prières les enfants ajoutent l'offrande des plus belles fleurs qu'ils trouvent dans les prairies.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur, ce monument, orné de fleurs et de guirlandes, a servi de reposoir, et, pour la première fois, sous les yeux de leur Mère, les enfants de la peuplade ont reçu la bénédiction du saint Sacrement; bonheur qu'ils ont depuis cette époque tous les dimanches après vêpres. La pratique de la dévotion au Sacré-Cœur est déjà connue de plusieurs : pour l'augmenter

et la propager, nous avons jeté les fondements de plusieurs congrégations, auxquelles a été agrégé tout ce qu'il y a de mieux chez les hommes, les femmes, les jeunes filles et les jeunes gens. Le grand chef, nommé Victor, est préfet d'une des associations, et Agnès, sa femme, est présidente d'une autre. Ils ont été élus sans égard à leur dignité ou à leur naissance, mais uniquement à cause de leur mérite personnel. Ce qui prouve de plus que chez les Têtes-plates le mérite a le pas sur la condition, c'est que le grand chef de la peuplade étant mort dans le cours de l'hiver dernier, on a choisi pour son successeur le chef de la congrégation des hommes, par la seule raison qu'il n'était parvenu à cette dignité qu'après avoir été jugé la meilleure tête et le meilleur cœur du village. Le soir, quand la peuplade est tranquille, et le matin au point du jour, il harangue le camp, et le sujet de ses harangues est le plus souvent la répétition de ce qui a été dit par la Robe-noire. Ce brave chef marche dignement sur les traces de Paul, son prédécesseur, ce qui n'est pas peu dire. Ce dernier, baptisé à l'âge de 89 ans, et admis à la sainte table à 90, avait mérité le premier cette double faveur, moins à cause de son grand âge que de sa vertu. Le jour de son baptême, il me disait : « Si pendant ma vie j'ai fait « quelque mal, ce n'a été que par ignorance ; il « me semble que je n'ai jamais fait que ce que j'ai « cru bon. » Au moment de sa première commu-

nion, qui ne précéda que de quelques jours celui de sa mort, ce bon vieillard, interrogé s'il n'avait pas quelque faute à se reprocher depuis son baptême : « Des fautes ! reprit-il avec étonnement, « et comment aurais-je pu en faire, moi dont le « devoir était d'apprendre aux autres à faire le « bien ? » Il fut enseveli dans le drapeau rouge qu'il arborait tous les dimanches pour annoncer que c'était le jour du Seigneur. Son excellent fils Alphonse le suivit de près à la fleur de l'âge ; il me disait le jour de son baptême : « Je crains d'offen-« ser encore le Grand-Esprit ; c'est pourquoi je lui « ai demandé la grâce de pouvoir bientôt mourir. » Il tomba malade quelques jours après, et mourut des suites de cette maladie dans les sentiments les plus chrétiens, remerciant Dieu de l'avoir exaucé. Dans l'espérance de la résurrection glorieuse, leurs restes mortels ont été déposés au pied de la croix. Au-dessus on pourrait écrire en lettres d'or : « C'est ici surtout que la croix est un signe « de salut. » En effet, de trente personnes mortes cette année, pas une seule qui nous ait donné le moindre sujet d'appréhension pour le salut de son âme.

N'ayant pu obtenir cette année du fort Colville ni vivres, ni outils, ni les habillements nécessaires pour les besoins de notre Mission, je me suis mis en route pour le fort Vancouver, le grand entrepôt de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Sa distance est d'environ mille milles de notre

établissement. La suite fera voir que ce voyage de nécessité fut une véritable disposition de la divine Providence.

Je me suis retrouvé encore une fois au milieu des Kalispels. Ils continuent à se réunir avec ferveur tous les jours matin et soir, pour dire la prière en commun, et montrent toujours la même attention et assiduité aux instructions. Les chefs de leur côté ne cessent de les encourager à la pratique de tout ce qui est bon. Les deux principaux obstacles qui empêchent encore un grand nombre d'entre eux de se faire baptiser, sont la pluralité des femmes et les jeux de hasard : plusieurs n'ont pas le courage de se séparer des femmes dont ils ont des enfants, et dans leurs jeux ils risquent tout ce qu'ils ont, sachant bien que la religion le défend, mais entraînés par l'intérêt et la passion. J'ai baptisé parmi eux, dans ce dernier voyage, soixante adultes.

Me trouvant dans la Prairie-aux-chevaux, belle plaine de la *Rivière-à-Clarke* (1), j'appris que trente

(1) Nos lecteurs ont déjà rencontré plus d'une fois dans le courant de cet ouvrage les noms de Lewis et Clarke. C'étaient deux capitaines au service américain. *Lewis Merryweather* fut employé par son gouvernement, conjointement avec *Clarke*, à des voyages de découvertes vers les établissements les plus éloignés, pour étendre les branches de commerce dans le grand océan Pacifique. Le résultat de ces recherches fait honneur au zèle et aux talents de ces voyageurs aventureux ; et leur ouvrage, réimprimé à Londres, a beaucoup ajouté aux connaissances géographiques. Il est intitulé : *Voyages des capitaines*

loges de Skalz ou Kootenays n'en étaient éloignées que de deux bonnes journées de marche. Comme ils n'avaient jamais vu de prêtre sur leurs terres, je pris le parti d'aller leur rendre une visite, en attendant la descente de l'esquif qui ne pouvait partir que six jours plus tard. Deux métis me servirent d'escorte et de guides. Nous galopâmes et trottâmes toute la journée, de manière à mettre derrière nous une distance d'environ soixante milles. Nous passâmes une nuit tranquille dans un profond défilé, couchés près d'un bon feu, mais à la belle étoile. Le lendemain 14 avril, après avoir traversé plusieurs montagnes et vallées où nos chevaux trouvèrent de la neige jusqu'au ventre, nous arrivâmes vers les trois heures après midi en vue du camp des Kootenays. A mon approche, ils s'assemblèrent, et lorsque je ne me trouvai plus qu'à une trentaine de verges d'eux, tous les guerriers présentèrent les armes qu'ils avaient tenues cachées jusqu'alors sous leurs manteaux de buffle, et me donnèrent un salut général qui fit faire

Lewis et Clarke, en 1804, 1805 *et* 1806, *par les fleuves Missouri et Columbia, jusqu'à l'océan Pacifique*, in-8°, 1809. Ce n'était qu'un extrait d'un journal plus étendu, qui a paru depuis sous le titre de : *Voyage à la source du Missouri, à travers le continent américain jusqu'à l'océan Pacifique,* publié d'après le rapport officiel, et enrichi de plusieurs cartes ; et, en particulier, de la route qui a été suivie, 1814, in-4°. La première relation a été traduite en français, par M. Lallemand, in-8°.

(*Note de l'Éditeur.*)

maintes cabrioles à ma mule effrayée, au grand amusement des sauvages. Ils défilèrent ensuite devant moi pour me donner la main en signe de congratulation et d'amitié ; et je remarquai que chacun, après me l'avoir présentée, la portait à son front. Bientôt après, je les réunis en conseil pour leur faire connaître l'objet de mon voyage. A l'unanimité des voix ils se déclarèrent en faveur de la Religion, et adoptèrent la belle coutume de leurs voisins les Têtes-plates et les Kalispels, de se réunir tous les soirs et matins pour dire la prière en commun. Je les rassemblai à cette fin le soir même, et leur fis une longue instruction sur les points principaux de la Religion. Comme ils avaient été instruits de longue main, quoique imparfaitement, par un Iroquois qui depuis trente ans demeurait dans leur nation, et par un jeune Canadien qui s'était joint à eux, je baptisai le lendemain tous leurs petits enfants, et neuf adultes des mieux instruits, entre autres la femme de l'Iroquois.

Ma visite ne pouvait être longue : je quittai le village des Skalz vers le midi, accompagné de douze de leurs guerriers et de quelques métis Kries que j'avais baptisés en 1840. Ils voulurent me servir d'escorte jusqu'à l'entrée du grand lac Tête-plate, dans le désir de m'y donner un festin d'adieu de toutes les bonnes choses que leurs terres leur procurent. Les guerriers avaient pris les devants et s'étaient dispersés dans toutes les

directions, les uns à la chasse du gibier, les autres à la pêche. Ces derniers ne réussirent à prendre qu'une seule truite ; les chasseurs retournèrent le soir avec une oie assez maigre et six œufs de cygne : c'était un pauvre souper pour tant de monde. Le poisson et l'oiseau furent mis sur la braise devant un grand feu, et bientôt la portion se trouva en état de m'être présentée. La plupart de ces braves gens s'apprêtant à jeûner, j'en exprimai ma peine, et je tâchai de les consoler en leur disant que le bon Dieu ne laisserait pas sans récompense ce qu'ils avaient voulu faire pour moi. Presque au même instant on entendit venir de loin un chasseur, qu'on n'attendait plus parce qu'on les croyait tous de retour. L'espoir se peignit sur les visages : en effet, il arriva chargé d'un gros cerf, et les soucis firent place aux apprêts du festin. C'était un plaisir de voir tous les sauvages en activité : les uns faisaient les bouchers, d'autres allumaient un meilleur feu ; on coupait, on préparait les bâtons pour servir de broches aux plats-côtés, à la langue, aux cuisses, aux épaules, etc. Le festin, qui avait commencé sous de maigres auspices, se prolongea bien avant dans la nuit ; l'animal entier y passa, à l'exception d'un morceau qui fut réservé pour mon déjeuner. Voilà un échantillon de la vie sauvage : l'Indien souffre longtemps la faim sans se plaindre, mais au milieu de l'abondance il ne connaît point de mesure. L'estomac sauvage m'a toujours paru une véritable énigme.

La plaine qui domine le lac est l'une des plus belles et des plus fertiles des montagnes : la Rivière-à-Clarke ou Tête-plate la traverse et s'étend à plus de deux cents milles au nord-est : elle est large, profonde, poissonneuse et bien boisée, principalement en cotonniers, trembles, pins et bouleaux. J'y ai remarqué plusieurs emplacements qui seraient fort propres à l'établissement de réductions, s'ils étaient plus éloignés de la grande plaine à l'est des montagnes où résident les Pieds-noirs, et plus à proximité de l'un des postes de la Compagnie de la baie d'Hudson, d'où l'on pût se procurer les choses nécessaires à la vie civilisée. Le lac, environné de hautes montagnes, est de toute beauté ; il peut avoir de quarante à cinquante milles de long ; il est parsemé d'îles montagneuses et remplies de chevaux marrons.

Le 16 avril, je fis mes adieux à mes guides Kootenays, et partis de grand matin, accompagné de deux Canadiens et de deux sauvages. Le soir, après avoir parcouru une distance d'environ cinquante milles, nous campâmes près d'une belle fontaine chaude et sulfureuse, où les sauvages aiment à se baigner après une longue course, prétendant que ce bain les remet de leurs fatigues. J'y trouvai dix loges de Kalispels, le seul petit camp de cette nation que je n'eusse pas encore rencontré dans mes différentes courses. J'y établis, comme partout ailleurs, l'exercice de la

prière du matin et du soir. Leur chef, Nez-percé d'origine, m'invita à passer la nuit dans sa loge, et me traita avec l'hospitalité la plus bienveillante. Dans la soirée, je remarquai qu'il avait l'air sombre ; tout à coup il se leva, et se mit à faire en présence d'un grand nombre de personnes une espèce de confession publique de toute sa vie. « Robe-noire, me dit-il, tu te trouves dans la « loge du plus méchant et du plus malheureux « des hommes ; tout le mal qu'un homme puisse « faire sur la terre, je crois que je m'en suis « rendu coupable ; j'ai même assassiné plusieurs « de mes proches parents. Depuis, il n'y a eu que « trouble, amertume et remords au fond de mon « cœur. Pourquoi le Grand-Esprit ne m'écrase-« t-il pas ? A quoi bon la vie, s'il n'y a ni pardon « ni miséricorde pour moi après ma mort ? »

Ces paroles et l'accent du désespoir qui les animait m'arrachèrent des larmes de compassion.

« Pauvre infortuné ! lui répliquai-je, ton sort est « vraiment à plaindre ; mais tu aggraves ton « malheur en croyant qu'il n'y a plus de pardon « pour tes crimes ; c'est le démon, notre ennemi, « qui t'inspire ces désolantes pensées ; ne l'écoute « pas, car il voudrait te précipiter dans l'enfer. « Le Grand-Esprit, qui nous a créés, est un père « infiniment bon et miséricordieux, il ne veut « pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se « convertisse et qu'il vive ; il nous reçoit avec « amour, malgré nos offenses, n'importe leur

« nombre et leur énormité, lorsque nous revenons « à lui avec un cœur pénitent : il te fera cette « grâce, si tu marches dans le sentier que Jésus-« Christ, son Fils unique, est venu tracer au « repentir. » Je lui racontai ensuite l'histoire du bon larron et la touchante parabole de l'Enfant prodigue ; je lui fis remarquer que ma visite même devait être à ses yeux une preuve de la bonté du Seigneur à son égard ; que peut-être sa vie touchait à sa fin, et que, le voyant, à cause de ses péchés, sur le penchant de l'abîme, le Grand-Esprit m'avait envoyé vers lui pour l'empêcher d'y tomber, et pour le mettre dans la bonne voie qui le conduirait infailliblement au ciel après sa mort. C'était comme un baume mystérieux que j'avais versé sur ses plaies. Il devint plus calme et plus tranquille ; l'espoir et la joie semblèrent renaître dans ses traits ; il me répondit : « Robe-noire, « tes paroles me raniment. Je le vois, l'espérance « m'est encore permise. Tu m'as soulagé du pesant « fardeau qui m'accablait, car je me croyais « perdu. Je suivrai tes conseils, j'apprendrai la « prière ; oui, je suis maintenant convaincu que « le Grand-Esprit aura pitié de moi. » Par bonheur, il y avait dans ce camp un jeune homme qui savait toutes les prières et se montrait prêt à lui servir de catéchiste. Son baptême fut remis jusqu'à l'automne ou l'hiver.

Ma visite chez les *Stietshoi* ou *Cœurs-d'alêne* n'a pas eu de moins heureux résultats. Cette tribu

est peu nombreuse, mais très-intéressante par son ardeur pour le bien. Dès qu'ils eurent la certitude de ma visite, ils députèrent des courriers dans toutes les directions pour avertir les absents de l'approche de la Robe-noire ; et à mon arrivée, tous, sans exception, se trouvèrent réunis sur les bords du grand lac qui porte leur nom, à l'endroit que j'avais indiqué pour le rendez-vous. Une joie simple et naïve brillait sur tous les visages ; toute la peuplade se pressait pour me serrer la main : c'était la première visite de cette nature qu'ils recevaient. Voici l'ordre qu'ils observèrent dans la cérémonie de réception : les chefs et les vieillards marchaient en tête de la tribu, venaient ensuite les hommes mariés, puis les jeunes gens et les garçons, enfin les femmes, les filles et les mères entourées de leurs petits enfants. Je fus conduit comme en triomphe au milieu de tout ce monde jusqu'à la loge du grand chef. Là parut d'abord, comme chez tous les sauvages, le sempiternel calumet : on fuma deux ou trois rondes en silence et dans le plus profond recueillement. Alors le chef m'adressa la parole et me dit : « Robe-noire, vous « êtes le bienvenu sur nos terres. Nous vous re- « mercions de votre charité à notre égard. Depuis « longtemps nous désirions vous voir et entendre « les paroles qui doivent nous éclairer. Nos pères « ont invoqué le soleil et la terre : je me sou- « viens très-bien du temps où la connaissance d'un « seul et vrai Dieu est parvenue jusqu'à nous, et

« depuis ce moment c'est à lui seul que nous avons « adressé nos vœux et nos prières. Cependant « nous faisons tous pitié. Nous ignorons la parole « du Grand-Esprit, tout est encore ténèbres pour « nous. Mais aujourd'hui, j'espère, nous verrons « paraître la lumière. Parlez, Robe-noire, j'ai « fini, et tout le monde a les oreilles ouvertes « pour vous entendre. » Je leur parlai pendant deux heures sur le salut et sur la fin de l'homme, sans qu'un seul bougeât de sa place. Le soleil étant près de se coucher, je terminai l'instruction par la prière que j'avais eu soin de traduire dans leur langue quelques jours auparavant. Ils me présentèrent quelques rafraîchissements, c'est-à-dire des miettes de viande sèche, un morceau de mousse cuit, au goût de savon et noir comme du goudron, et un vase d'eau pure de la rivière ; aliments qui me parurent délicieux par la raison toute simple que je n'avais pris aucune nourriture depuis le lever du soleil. Les chefs m'ayant témoigné le désir de m'entendre encore, je continuai leur instruction et celle des hommes jusque bien avant dans la nuit. A chaque demi-heure à peu près, je faisais, comme de coutume, une petite pause, pour laisser circuler les calumets et donner loisir aux réflexions : c'est durant ces intervalles que les chefs s'entretiennent sur ce qu'ils viennent d'entendre ou l'inculquent à leurs subordonnés.

Le matin, en m'éveillant, je fus surpris de voir ma loge remplie de monde : ils s'y étaient glissés

tout doucement, dès avant l'aurore. Je me levai et m'agenouillai ; à mon exemple, tous se mirent à genoux, et nous fîmes ensemble à Dieu l'offrande de la journée et de nos cœurs. Le chef me dit alors : « Robe-noire, nous sommes venus ici de « grand matin pour vous observer ; car nous vou- « drions faire comme vous. Votre prière est bonne, « nous voudrions l'adopter. Mais vous partez « après deux nuits, et nous n'avons personne « pour nous l'apprendre dans votre absence ! » Je fis sonner la clochette pour la prière du matin, et lui promis qu'elle serait suffisamment connue avant mon départ. Après une nouvelle instruction sur les principales vérités de la Religion, je rassemblai tous les enfants de la peuplade, filles et garçons : j'en choisis deux auxquels j'appris l'*Ave Maria,* assignant à chacun son verset ; sept autres furent choisis pour le *Pater ;* dix pour le *Décalogue*, et douze pour le *Symbole des Apôtres*. Cette méthode, qui n'était alors qu'un premier essai, m'a parfaitement réussi : je redisais à chacun sa leçon jusqu'à ce qu'il la sût par cœur, et après cinq ou six répétitions, ces petits Indiens, rangés en triangle comme un chœur d'anges, récitaient de file chacun sa partie, au grand étonnement et à la pleine satisfaction des sauvages. Ils continuèrent cet exercice soir et matin, jusqu'à ce qu'un des chefs connût toutes les prières et les récitât en public.

Je passai trois jours à instruire ces bons Cœurs-

d'alêne : je serais resté plus longtemps, mais eux-mêmes devaient lever le camp parce qu'ils étaient sans vivres ; mes propres provisions tiraient à leur fin, et il me restait encore quatre fortes journées jusqu'au fort Colville. Le second jour de ma visite, je baptisai tous les petits enfants de la nation, et vingt-quatre adultes infirmes ou dans l'extrême vieillesse. Il semblait que le bon Dieu n'avait retenu ces braves gens sur la terre que pour leur accorder le bonheur ineffable de recevoir le saint Sacrement du baptême : dans leurs transports de joie et de reconnaissance, on aurait cru reconnaître le *Nunc dimittis* du saint vieillard Siméon.

Jamais visite parmi les sauvages ne m'a donné autant de sujets de consolation et de marques d'une véritable conversion à Dieu : je n'en excepte pas même ma visite chez les Têtes-plates en 1840. Prions le Seigneur afin qu'ils persévèrent dans leurs bons propos. Le P. Point ira passer l'hiver avec eux pour achever cette conquête. Après quelques avis et règlements salutaires, je quittai cette intéressante peuplade, je l'avoue, avec beaucoup de regret. Les trois nuits que je passai au milieu d'eux, le grand chef ne donna que peu de moments au repos ; il se levait de temps en temps pour haranguer dans le village, répétant tout ce qu'il avait pu retenir des instructions de la journée ; et pendant tout le temps que duraient les instructions, il était à mes côtés, *ne voulant pas perdre*

un mot, me disait-il. C'est un homme fort intelligent. L'ancien grand chef, vieillard octogénaire, a été baptisé sous le nom de Josse.

Leur territoire, au printemps, enchante le voyageur qui le traverse : on y rencontre de belles plaines émaillées de fleurs curieuses pour le botaniste, et entourées de magnifiques forêts de pins, d'épinettes et de cèdres. A l'ouest, le pays est ouvert, l'œil se promène sur une étendue de plusieurs journées de marche ; au sud, à l'est et au nord, on aperçoit de hautes montagnes, cimes sur cimes ; les plus éloignées sont couvertes de neiges et se perdent dans les nuages. Le lac présente un beau coup d'œil, il peut avoir une trentaine de milles de circonférence ; il est profond et rempli de poissons, particulièrement de truites saumonées et communes, de carpes et d'une petite espèce de poissons huileux très-délicats qui ressemblent à l'éperlan. La rivière *Spokane* prend sa source dans ce lac et traverse toutes les plaines des Cœurs-d'alêne. Une vallée très-fertile de quatre à cinq milles d'étendue entoure le lac : tous les printemps, à la fonte des neiges, des inondations, qui ne durent guère que quatre à cinq jours, en augmentent, comme en Égypte, la fertilité. Les patates y viennent à merveille et dans la plus grande abondance.

La rivière *Spokane* est large, rapide, profonde au printemps, et offrant une suite de courants et de cascades comme toutes les autres rivières du

territoire de l'Orégon. En général les eaux de cette immense contrée sont dangereuses pour la navigation ; on ne s'y hasarde guère qu'avec des hommes d'expérience. En descendant la *Rivière-à-Clarke*, nous passâmes par plusieurs endroits très-périlleux, où les pilotes ne manquèrent pas de donner des preuves de leur dextérité. Des courants d'une vitesse de dix à douze milles à l'heure se brisent contre les rochers qui se dressent dans le lit du fleuve ; l'eau se soulève, bouillonne et mugit comme les vagues d'une mer en tourmente. Le pilote adroit fend la vague qui le menace, l'esquif s'élève sur les flots, et des coups de pagaie, donnés à propos, le font serpenter sans risque au milieu de mille écueils.

L'endroit le plus remarquable de la rivière *Spokane* est ce qu'on appelle *les Cabinets*. Deux montagnes rocheuses très-élevées y resserrent la rivière dans un lit de trente à quarante pieds de large, formé en zigzag à peu près comme les angles de la foudre qui sillonne les nues : les flots s'y précipitent avec une rapidité vertigineuse, et se brisent avec fracas contre les flancs des deux montagnes. Il faut beaucoup d'adresse, d'activité et de présence d'esprit pour piloter dans ces endroits. Le voyageur qui les traverse n'a guère le temps de les examiner : le passage de chacune des quatre crevasses se fait en une demi-minute.

La terre des *Spokanes* est sablonneuse, graveleuse, et peu propre à l'agriculture ; la partie que

j'ai parcourue n'offrait que des plaines immenses, mais en général peu fertiles, et des forêts clair-semées de pins à gomme. Nous ne vîmes dans cette solitude silencieuse qu'un seul chevreuil bondir devant nous à pas précipités et disparaître comme un trait ; de temps en temps le cri perçant et mélancolique de l'épervier vient augmenter les idées sombres que cette triste région enfante.

Dans un coin riant de cette terre se sont établis, depuis environ quatre ans, deux ministres protestants américains, accompagnés de leurs femmes qui se sont généreusement associées à leurs travaux apostoliques. Jusqu'à ce jour, ils y ont baptisé plusieurs de leurs propres petits enfants. Ils cultivent une ferme, assez grande pour assurer leur subsistance et l'entretien de leurs animaux domestiques, dont ils sont pourvus à peu près comme les fermiers d'Europe. Il leur serait facile d'agrandir leur domaine et d'en augmenter considérablement les produits : mais leur superflu ne manquerait pas de leur attirer les visites des sauvages, qu'ils tâchent de tenir aussi éloignés que possible de leur propriété, et avec lesquels ils évitent soigneusement jusqu'aux moindres relations. Voilà pourtant de ces gens que les sociétés protestantes ont envoyés travailler à la conversion des sauvages !

Les *Spokanes* que je rencontrai sur ma route me reçurent avec les plus grandes démonstrations d'amitié, et furent ravis d'apprendre qu'un établis-

sement de véritables Robes-noires se formerait bientôt dans leur voisinage. J'y baptisai un petit enfant moribond. C'est dans leur pays, qu'en 1836, un iconoclaste moderne, nommé Parker , brisa une croix qu'il rencontra sur le tombeau d'un enfant, comme il le raconte lui-même dans la relation de ses voyages, en ajoutant avec emphase « qu'il ne voulait pas laisser dans ce pays un « monument d'idolâtrie élevé en passant par quel-« ques Iroquois catholiques. » Pauvre homme, qui n'en sait pas davantage au siècle où nous vivons ! S'il revenait aujourd'hui aux montagnes, il entendrait retentir les louanges du saint Nom de Jésus sur le bord des rivières et des lacs, dans les prairies comme au sein des forêts ; il verrait la croix plantée de rive en rive, sur un espace de mille milles , dominant la plus haute cime des montagnes des *Cœurs-d'alêne*, et la chaîne principale qui sépare les eaux du Missouri de celles du Columbia, saluée avec respect dans les vallées de Wallamette, de Cowlitz et de la Racine-amère. Au moment où j'écris, le révérend M. Demers est allé la planter parmi les différentes nations de la Nouvelle-Calédonie ; partout la parole de Celui qui a dit que ce signe adorable *attirerait à lui tous les hommes*, commence à se vérifier en faveur des pauvres brebis si longtemps errantes sur le vaste continent américain. Que n'est-il donné à ce briseur de croix de repasser dans ces mêmes lieux : il y verrait l'image de

Jésus-Christ crucifié suspendue au cou de plus de quatre mille Indiens ; et le plus petit enfant de nos catéchismes lui dirait : « M. Parker, c'est « Dieu seul et non la croix que nous adorons ; « cependant ne la brisez pas, car elle nous rap- « pelle qu'un Dieu est mort sur la croix pour nous « sauver. »

Au commencement de mai, j'arrivai au fort Colville sur le fleuve Columbia. La fonte des neiges commença de bonne heure cette année ; les torrents des montagnes débordèrent, et les petites rivières, qui serpentaient paisiblement dans les vallées au mois d'avril, quittèrent soudainement leurs lits, et, s'emparant de tous les bas-fonds , prirent les apparences de grands fleuves et de lacs. Cet accident imprévu rendit mon voyage par terre à Vancouver absolument impossible, et me détermina à attendre, au fort, qu'on eût construit des berges pour voyager sur le fleuve : elles ne furent prêtes que le 30 du même mois.

Pour utiliser mon temps, je me rendis chez les *Skuyelpi* ou *Chaudières* , qui résident dans le voisinage du fort ; et aussitôt mon arrivée, je me mis à traduire les prières dans leur langue. Ce fut l'affaire d'un jour, cette langue n'étant qu'un dialecte peu différent de celles des Têtes-plates et des Kalispels. Tous, vieux et jeunes, accoururent aux instructions et s'appliquèrent assidûment à apprendre les prières. J'ai baptisé tous ceux des petits enfants de cette tribu qui ne l'étaient pas encore,

car le révérend M. Demers les avait déjà visités deux fois avec le plus grand succès. Le grand chef et sa femme avaient soupiré depuis longtemps eux-mêmes après le baptême ; je le leur conférai et leur donnai les noms de Martin et de Marie. C'est l'un des chefs les plus fervents et les plus intelligents que j'aie rencontrés dans les pays sauvages.

L'œuvre de Dieu ne se propage pas sans contradiction ; mes visites les plus heureuses ont toujours été signalées par quelques rudes épreuves. Je m'attendais à quelque accident, lorsque le 13 mai je partis, accompagné de Charles, l'interprète Tête-plate, et de Martin, le chef Skuyelpi, pour la nation des Okanakanes, qui avaient vivement désiré depuis longtemps de recevoir la visite d'un prêtre. Comme j'allais traverser le Columbia, ma mule retourna à terre et se jeta au grand galop dans la forêt. Charles se mit à sa poursuite : deux heures après, on vint m'annoncer qu'on avait trouvé mon interprète mort dans la prairie. Je courus en toute hâte vers la plaine, et ayant aperçu de loin un grand rassemblement de monde, je le rejoignis tout haletant et j'eus le bonheur d'y trouver Charles, donnant encore signe de vie, mais sans connaissance et dans un état pitoyable. Une bonne saignée et quelques jours de repos le rétablirent, et nous reprîmes notre route vers les Okanakanes. Cette fois la mule eut une bonne corde au cou, et la traversée se fit sans accident. Nous suivions un

petit sentier par monts et vallées, par forêts et prairies, le long de la rivière *Skarrameep*. Vers le soir nous nous trouvâmes sur le bord d'un torrent profond et impétueux, ayant pour tout pont un arbre assez léger auquel les eaux imprimaient un mouvement continuel. Ce pont ressemblait beaucoup au *Pont des âmes* dont parlent les traditions des Potowatomies. Ces sauvages croient que les âmes doivent le traverser avant de se rendre à leur Élysée ; les bons, disent-ils, le passent sans peine, mais les méchants sont incapables de s'y tenir debout : ils chancellent et tombent, et le torrent les emporte dans un labyrinthe de marais et de lacs, où, tristes et malheureux, tourmentés par la faim et les angoisses, exposés à toutes sortes de reptiles venimeux et d'animaux féroces, ils errent çà et là, sans espoir de trouver jamais un rivage pour en sortir.

Nous eûmes le bonheur de traverser notre pont sans accident ; la tente fut bientôt dressée sur l'autre rive, et malgré le bruit étourdissant des ondes qui se précipitaient en cascades, nous passâmes une nuit fort tranquille. Le lendemain, le sentier nous conduisit par montées et descentes à travers une forêt d'épinettes très-épaisse. Au delà, le pays devient plus ouvert et ondulé ; de distance en distance nous y aperçûmes des cimetières indiens, remarquables seulement en ce que tous les poteaux plantés sur les tombes sont décorés de chaudières, de plats de bois, de fusils, d'arcs et de

flèches, que les proches parents et amis des défunts y laissent comme autant de gages de leur amitié et de marques de leur douleur.

Nous campâmes sur le bord d'un beau petit lac appelé, comme la rivière, *Skarrameep*. Nous y trouvâmes un village de Skuyelpis ; je leur fis plusieurs instructions, et baptisai leurs petits enfants. En mémoire de ma visite, ils donnèrent le nom de *Leêeyou Pierre* (le Père Pierre) à une immense montagne rocheuse qui domine tout le pays. A mon départ, tous voulurent m'accompagner. Nous ne vîmes de toute la journée qu'une terre stérile et sablonneuse, et des rochers surmontés de cèdres et de pins épars. Vers le soir, nous rencontrâmes le premier camp des Okanakanes : ils nous reçurent avec la plus grande cordialité. Le chef, qui était venu au-devant de nous, portait un singulier costume, une tunique faite de la peau d'un cheval, le poil en dehors et la longue crinière répartie sur la poitrine et sur le dos : il se mit à notre suite avec tout son camp ; et le bruit de ma visite s'étant répandu dans toutes les directions, on vit sortir de tous côtés, des défilés et des gorges des montagnes, des bandes d'Indiens qui s'étaient dispersés pour faire leur récolte de racines. Plusieurs malades me furent présentés sur mon passage pour recevoir le baptême, dont ils connaissaient déjà l'importance. Avant d'arriver sur les bords du lac Okanakane, lieu fixé pour le rendez-vous, je me vis entouré de plus de deux cents

cavaliers ; d'autres en pareil nombre nous y attendaient déjà. Nous récitâmes ensemble la prière du soir, et je fis l'instruction. L'interprète et Martin continuèrent les conversations religieuses bien avant dans la nuit ; c'était, comme parmi les Stietshoi, une incroyable avidité d'entendre la parole de Dieu. Toute la journée du lendemain se passa encore en prières, cantiques et instructions ; j'y baptisai cent six enfants et quelques personnes âgées ; et l'endroit où nous étions reçut le nom de *Plaine-de-la-prière*. Il me serait impossible d'exprimer le bonheur de ces hommes affamés du pain de la parole divine. Quel bien ne ferait pas un missionnaire résidant au milieu de ces peuplades si avides de se faire instruire et si dociles aux grâces du Seigneur ! Dieu daignera sans doute envoyer des ouvriers à cette vigne, qui n'attend qu'un peu de culture pour produire des fruits en abondance. Après quelques règlements et avis, je quittai ce peuple intéressant ; trois jours après, j'étais de retour au fort Colville.

Parmi les cours d'eau innombrables qui entrecoupent le continent américain, et qui offrent des moyens de rapports précieux avec ses portions les plus éloignées, le fleuve *Columbia* est l'un des plus remarquables, non-seulement à cause de sa grande importance à l'ouest des montagnes, mais encore à cause des dangers qui accompagnent sa navigation à quelque distance de l'océan Pacifique. Traversant un territoire qui, dans plusieurs endroits,

présente des marques évidentes d'anciennes éruptions volcaniques, sa marche régulière est fréquemment interrompue par des courants, par des chaînes de rochers basaltiques, et par des masses détachées de ces rochers qui obstruent le lit de la rivière. C'est sur ce grand fleuve que je m'embarquai le 30 mai. M. P. Ogden, l'un des principaux propriétaires de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, m'avait offert une place dans sa berge : la politesse, la bienveillance, l'amitié que ce digne homme m'a témoignées pendant tout le voyage ne sortiront jamais de ma mémoire, et je lui en conserverai une reconnaissance éternelle. Je trouvai sa conversation si instructive, ses anecdotes et ses plaisanteries si bien assaisonnées et si pleines d'à-propos, que je le quittai avec peine et regret.

Je ne m'amuserai pas à vous décrire tous les courants, les *dalles*, et les cascades qu'on rencontre sur ce fleuve ; car depuis sa source jusqu'à cent cinquante milles de la mer, il ne présente qu'une succession de passages dangereux. J'essaierai toutefois de vous dire un mot de ce que les voyageurs canadiens ont appelé les *grandes dalles*. On désigne par le nom de *dalles* les endroits où le fleuve, resserré entre deux roches escarpées, forme un torrent d'autant plus impétueux que son lit est plus étroit. Dans celui dont je parle, la rivière se subdivise en plusieurs bras, séparés les uns des autres par des crêtes de rochers qui se dressent soudain à la surface de l'eau : quelques-uns de ces

bras sont navigables dans certaines saisons de l'année, quoiqu'il y ait toujours péril imminent même pour le pilote le plus expérimenté ; mais en été, à l'époque de la fonte des neiges, le fleuve franchissant ses limites ordinaires, la plupart des canaux se confondent dans un lit commun, et la masse des eaux réunies, descendant avec fureur dans le gouffre où il rugit, force les plus courageux de s'arrêter devant le danger. Alors toute navigation cesse. Dans cet état, le torrent prend un élan majestueux qu'il m'est impossible de décrire : on le voit, comme pressentant les obstacles qu'il va rencontrer, glisser avec un plus rapide essor sur la pente de l'abîme, se tordre dans les sinuosités du roc, bondir contre les îlots qui lui disputent vainement le passage ; tandis que de temps à autre, comme par une impulsion venue des profondeurs de ce chaos, les vagues étouffées refluent en tourbillons contre les flots qui les suivent ; mais ceux-ci, impatients de leur lenteur, les pressent en grondant, et précipitent leur course victorieuse à travers ce dédale d'écueils.

Figurez-vous, au milieu de cette scène tumultueuse, le pêcheur indien debout sur chaque pointe saillante de rocher, disposant ses filets ingénieusement travaillés, avec lesquels il se procure en peu d'instants une grande quantité de beaux saumons. Près de lui des veaux marins, attirés par la multitude innombrable des poissons qui remontent le fleuve, nagent comme en triomphe au

milieu des courants et des remous : tantôt on les aperçoit flottant avec nonchalance, la tête élevée au-dessus des vagues, tantôt s'élançant en un clin d'œil à droite et à gauche, soit qu'ils se jouent entre eux, soit qu'ils poursuivent avec une étonnante vélocité leur proie aux brillantes écailles.

C'est à l'un de ces écueils, appelé les *petites dalles*, que nous arriva, dès le second jour de notre navigation , le fatal accident que je n'oublierai jamais. J'étais descendu à terre, et je me promenais le long du rivage, ne pensant guère au malheur qui nous attendait ; car mon bréviaire, mes papiers, mon lit, en un mot, tout mon petit bagage était resté dans la berge. J'avais à peine fait un quart de mille, lorsque nos gens poussèrent au large, et en les voyant descendre d'un air insouciant et tranquille , chantant leurs refrains de matelots, je commençais à me repentir d'avoir préféré au cours paisible du fleuve un sentier rocailleux sur le penchant d'une côte escarpée. Tout à coup l'aspect des choses changea. La proue de la berge se trouva arrêtée si brusquement par un obstacle imprévu, que les rameurs pouvaient à peine retenir leurs avirons ; cependant ils reprirent bientôt leurs travaux avec une nouvelle énergie, mais la barque ne cédait point à leurs efforts. Déjà les premières agitations d'un grand tourbillon se développaient autour de la frêle chaloupe, l'écume commençait à blanchir la surface de l'eau, un mugissement sourd se fit entendre, au travers

duquel je distinguai la voix du pilote qui encourageait ses hommes à ramer. Mais le danger devenait de plus en plus imminent : bientôt tout espoir s'évanouit. La barque tourna sur elle-même comme une girouette au fort de la tempête ; les rames tombèrent inutiles des mains des matelots ; la proue se dressa ; la poupe inclinée plongea dans l'abîme. Une sueur glaciale me couvrait le visage ; ma vue s'obscurcit ; je n'étais plus à moi, lorsqu'un dernier cri : *Nous sommes perdus !* m'annonça que c'en était fait de mes compagnons, et me rendit l'usage de mes sens. Hélas ! incapable de leur porter secours, je restais spectateur immobile, pétrifié, de cette scène tragique.

L'endroit où la berge avait fait naufrage ne présentait plus aucune trace de l'accident ; et sous ces flots, redevenus paisibles et unis, des hommes se débattaient dans une horrible agonie ! Bientôt les rames, les perches, la berge renversée, tous les objets qu'elle renfermait furent rejetés du gouffre dans toutes les directions, tandis que çà et là j'apercevais mes pauvres matelots luttant en vain contre les immenses spirales qui les attiraient à leur centre pour les engloutir de nouveau. Cinq avaient disparu pour toujours : deux fois mon interprète avait touché le fond d'un abîme creusé dans le roc ; mais après une courte prière, il se trouva poussé sur la côte, sans savoir comment la chose s'était faite. Un Iroquois se sauva sur mon lit, un autre eut le bonheur de saisir la poignée

d'une cassette vide, qui l'aida à se soutenir au-dessus de l'eau et à gagner le rivage.

Le reste de notre voyage fut plus heureux ; nous nous arrêtâmes aux forts Okanakane et Wallawalla, où je baptisai plusieurs enfants. Les principaux sauvages qui fréquentent les rives du Columbia sont les *Gens des lacs*, dont le chef et plusieurs autres ont reçu le baptême, les *Skuyelpis* ou *Chaudières*, les *Okanakanes*, les *Simpoils*, les *Wallawalla*, les *Nez-percés*, les *Kayuses*, les *Attaxes*, les *Spokanes* ou *Zingomênes*, les *Nez-percés* ou *Sapétans*, les *Gens des chutes*, les *Gens des cascades*, les *Tchinoucks* et les *Clatsops*. Nous arrivâmes au fort Vancouver dans la matinée du 8 juin.

J'ai eu le bonheur et la grande consolation de faire, dans ces pays lointains, la connaissance de deux respectables prêtres canadiens, le très-révérend M. Blanchet, grand-vicaire de toutes les contrées à l'ouest des montagnes sur lesquelles la couronne britannique a des prétentions, et le révérend M. Demers. Ils s'occupent à faire dans ces parages ce que nous tâchons de faire aux montagnes Rocheuses. La charité avec laquelle je fus accueilli par ces dignes ecclésiastiques est une preuve non suspecte de la pureté du zèle dont ils sont animés pour le salut des sauvages. Ils m'ont assuré que dans les vastes régions du nord-ouest qui s'étendent le long de la mer Pacifique, il y aurait un bien immense à faire, si les mis-

sionnaires y étaient plus nombreux et s'ils avaient à leur disposition quelques secours de plus. Il m'ont vivement sollicité de faire tous mes efforts pour leur obtenir de mes supérieurs quelques-uns de nos confrères.

Le gouverneur de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, M. Mac Loughlin, résidant au fort Vancouver, après m'avoir donné toutes les marques d'intérêt possibles, m'a fortement engagé à faire tout ce que je pourrais pour satisfaire les désirs des missionnaires canadiens : sa principale raison est, que si le catholicisme se hâte de prendre possession de ces pays où la civilisation commence à se développer, il s'introduira de là plus facilement dans l'intérieur. Déjà une légion de ministres méthodistes et presbytériens s'est emparée des contrées où la nature peut offrir quelque dédommagement aux privations que s'impose leur philanthropie.

Telle est, monsieur le Chanoine, la situation de cette partie si peu connue du nouveau monde ; vous voyez que la perspective que nous avons sous les yeux est loin d'être décourageante. Permettez-moi donc ici de répéter votre grand mot que je n'ai pas oublié : *Courage et confiance* ; et le Dieu des miséricordes aidant, peut-être bientôt l'Église de Jésus-Christ aura-t-elle la consolation de voir dans ces contrées lointaines flotter l'étendard de la Croix sur les ruines de l'idolâtrie et de la superstition. Priez donc le Maître d'une si belle

mission de nous envoyer de nombreux collaborateurs ; car pour un champ si vaste nous ne sommes que cinq ; encore sommes-nous environnés de tant de dangers, que tous les jours en commençant la journée nous avons double raison de douter si nous la terminerons dans ce monde. Ce n'est pas que dans ces climats l'air soit malsain : loin de là, si la mort ne venait ici que par la voie des maladies, la vie pourrait y être longue ; mais l'eau, le fer et le feu, voilà ses armes les plus ordinaires : sur cent hommes qui parcourent les pays où nous sommes, il n'y en a pas dix qui soient exempts de leur atteinte.

Le 30 juin dans l'après-midi, je repris ma place dans l'une des berges de la Compagnie anglaise, et fis mes adieux au très-digne et respectable gouverneur. A ma grande joie, le révérend M. Demers fut aussi du nombre des voyageurs : il entreprenait une excursion apostolique chez les différentes nations de la Nouvelle-Calédonie, qui, d'après les rapports des voyageurs canadiens, brûlaient d'un ardent désir de voir une Robe-noire et d'entendre la parole de Dieu. Le vent étant favorable, les berges déployèrent leurs voiles, les matelots firent jouer leurs rames, et le 11 juillet, nous arrivâmes sans accident au fort Wallawalla. Le lendemain je me séparai à regret du révérend et zélé M. Demers et de l'aimable M. Ogden. Accompagné seulement de mon interprète, je continuai ma route par terre, parcourant jusqu'au 19

des forêts et des plaines immenses, qui n'offrent rien de bien remarquable. Les hautes plaines qui séparent les eaux de la *Rivière-aux serpents* de celle des *Spokanes* contiennent quelques curiosités naturelles : on s'y croirait dans le voisinage de plusieurs villes fortifiées, et entourées de murs et de petits forts épars dans toutes les directions. Ce sont des piliers qui, taillés en forme de triangles de carrés ou de pentagones réguliers de deux à quatre pieds de diamètre, et s'élevant perpendiculairement et serrés les uns contre les autres, forment de longs murs de quarante à quatre-vingts pieds de hauteur. Chemin faisant nous rencontrâmes quelques Nez-percés et Spokanes qui nous témoignèrent beaucoup d'amitié : quoique pauvres, ils nous offrirent plus de saumons que nous n'étions capables d'en porter.

Mes chers Cœurs-d'alêne étaient venus à ma rencontre, et grande fut la joie de part et d'autre en nous revoyant. Ils avaient strictement observé tous les règlements que je leur avais prescrits dans ma première visite. Ils m'accompagnèrent pendant trois jours jusqu'aux extrémités de leur territoire : nous plantâmes une croix sur le sommet d'une haute montagne couverte de neige, ou, à l'exemple des Têtes-plates, toute la peuplade se consacra solennellement au service de Dieu. Nous y campâmes la nuit ; le lendemain la prière eut lieu en commun au pied de la croix, et après une longue exhortation, je leur fis mes adieux.

Le 23, je continuai ma route par des montagnes affreuses, des rochers escarpés, et des forêts en apparence impénétrables : à peine pouvais-je croire que jamais mortel nous eût devancés dans un pareil sentier. Au bout de quatre journées de la marche la plus fatigante et la plus pénible, nous nous trouvâmes sur les bords de la Racine-amère, et dans la soirée du 27, j'eus le bonheur de rentrer sain et sauf à Sainte-Marie, et d'y trouver mes chers confrères en bonne santé. Les Têtes-plates avaient quitté le village depuis dix jours, dans la compagnie du P. Point, pour se procurer des vivres : quelques-uns seulement étaient restés pour la garde du camp.

Le 29, je me remis en route pour aller les rejoindre sur les eaux du Missouri : nous remontâmes la Racine-amère jusqu'à sa source; le 1er août, nous plantâmes la croix sur le sommet d'une haute montagne près d'une belle fontaine, l'une des sources du Missouri, et le lendemain, après une marche forcée, nous atteignîmes le camp, et fîmes un échange de nouvelles qui dura bien avant dans la nuit.

J'accompagnai quelque temps dans leurs courses le P. Point et nos chers néophytes, obligés, pour chercher leur pain quotidien, de faire la chasse aux buffles sur les terres mêmes des Pieds-noirs, leurs plus cruels ennemis. Le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge Marie (date de cette lettre), j'ai célébré le saint sacrifice de la Messe dans une belle plaine, arrosée par l'une

des trois fourches (le Madison) qui donnent naissance au Missouri : nous rendîmes grâces à Dieu pour tous les bienfaits dont il nous avait comblés durant l'année ; et j'eus la consolation de voir cinquante Têtes-plates s'approcher de la sainte table, mais avec un air si humble, si modeste, et si dévot, qu'ils ressemblaient plutôt à des anges qu'à des hommes.... C'est ce même jour que j'ai pris, non sans peine, une décision que l'intérêt de la mission semblait absolument exiger, celle de parcourir une quatrième fois le dangereux désert américain. Si le bon Dieu me conserve la vie, car je serai environné de périls, je vous enverrai de Saint-Louis la relation de cette dernière course.

Ainsi, M. le Chanoine, vous le voyez, dans ces déserts il faut toujours avoir son âme entre ses mains ; par conséquent il serait fort bon que la mission eût toujours quelques pièces de rechange. Encore une fois, priez le Seigneur qu'il nous envoie des collaborateurs, *Rogate Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*, et des milliers d'âmes, qui se perdraient sans ce secours, vous béniront un jour dans l'éternité.

Le P. Point a sollicité la mission des Pieds-noirs. En attendant que la porte de leur pays s'ouvre à la prédication de l'Évangile, ce qui, j'ai lieu de le croire, ne tardera pas, il ira évangéliser les Cœurs-d'alêne et leurs voisins. J'espère que nous aurons à répéter pour le bonheur de ces nouvelles peuplades ce que nous avons pu dire cette année de nos

premiers néophytes, que j'ai tous trouvés dans les meilleures dispositions. Le P. Mengarini reste avec les Têtes-plates et les Pends-d'oreilles.

Dans mon voyage vers la fin de 1841, au fort *des Chaudières* ou *Colville*, j'avais baptisé 190 Kalispels. Dans mon dernier voyage au ford Vancouver, j'ai eu la consolation de baptiser 418 personnes, dont 60 chez les Pends-d'oreilles du grand lac ; 82 chez les Kootenays ou Skalzi ; 100 chez les Cœurs-d'alêne ou Stietshoi ; 56 chez les Chaudières ou Skuyelpi ; 106 chez les Okanakanes ; 14 dans les forts Okanakane et Wallawalla ; ce qui donne, avec les 500 que j'avais baptisés l'année précédente en divers lieux, particulièrement chez les Têtes-plates et les Kalispels, avec les 196 que j'ai baptisés à la fête de Noël à Sainte-Marie, et avec les 350 baptisés par les PP. Mengarini et Point, un total de 1,654 âmes arrachées à l'empire du démon dans l'espace de douze à quinze mois. Je dis *arrachées à l'empire du démon ;* car ce que l'Évangile appelle l'esprit du monde, n'ayant pas jour à s'introduire chez ces pauvres peuples, qui trouvent le bonheur même d'ici-bas dans la pratique constante de tous les devoirs du chrétien, on peut presque dire : autant de baptisés, autant de sauvés.

Je suis, etc.

Très-révérend M. le Chanoine,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur en J. C.,

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Je vous envoie ci-joint la copie d'une lettre du P. Mengarini dans laquelle il me donne des détails sur ce qui s'est passé à Sainte-Marie pendant mon voyage au fort Vancouver.

Copie d'une lettre du P. Mengarini au P. De Smet.

Sainte-Marie, le 28 juin 1842.

Mon Révérend Père,

Grâce à Dieu, nos espérances commencent à se réaliser. Un changement salutaire s'est visiblement opéré dans notre peuplade dont les chefs et les membres nous font déjà goûter, par leur conduite vraiment édifiante, les plus douces consolations.

Le jour de la Pentecôte a été pour nous et pour nos chers néophytes un jour de bénédiction et de grâces : quatre-vingts d'entre eux ont eu le bonheur de recevoir pour la première fois le pain des Anges. Leur assiduité pendant un mois aux instructions, que nous leur donnions trois fois par jour, nous avait assurés de leur zèle et de leur ferveur. Une retraite de trois jours, qui a servi de préparation plus immédiate, nous en a convaincus davantage. Dès le matin, de nombreuses décharges de fusil annonçaient au loin l'arrivée du grand jour. Au premier son de la clochette, une foule de sauvages se pressèrent vers notre église. Un des Pères, en surplis et en étole, précédé de trois enfants de chœur dont l'un portait la bannière du

sacré Cœur de Jésus, alla les recevoir, pour les conduire, en ordre de procession et au chant des cantiques, dans le temple du Seigneur. Quel religieux recueillement parmi cette foule ! Tous gardaient un profond silence ; mais en même temps brillait sur les visages l'allégresse qui avait rempli les cœurs. L'ardent amour dont brûlaient déjà ces âmes innocentes fut encore enflammé par les fervents colloques avec Jésus dans son sacrement d'amour, que faisait à haute voix l'un des Pères, en y entremêlant des couplets de cantiques. La tendre dévotion, la foi vive avec laquelle ces sauvages ont reçu leur Dieu nous a réellement édifiés et touchés. A onze heures du matin, ils ont renouvelé les vœux de baptême, et dans l'après-midi, ils ont fait la consécration solennelle de leurs cœurs à la sainte Vierge Immaculée, patronne titulaire de ces lieux. Puissent ces pieux sentiments, que, seule, la vraie Religion inspire , se conserver parmi nos chers enfants ! Nous l'espérons, et ce qui augmente notre espoir, c'est qu'à l'occasion de cette solennité environ cent vingt personnes se sont approchées du tribunal de la pénitence, et que, depuis cette époque à jamais mémorable , chaque dimanche nous avons de trente à quarante communions et de cinquante à soixante confessions.

Le jour de la Fête-Dieu a vu une autre cérémonie non moins touchante, et propre à perpétuer la reconnaissance et la dévotion de nos bons sauvages envers notre aimable Reine. Ce fut l'érection solen-

nelle d'une statue de la sainte Vierge, en mémoire de son apparition au petit Paul. Voici une courte description de la fête. Depuis la porte d'entrée de notre chapelle jusqu'à l'endroit où le petit Paul avait reçu la faveur signalée, l'avenue n'était qu'une pelouse verte, que bordaient des deux côtés, dans toute leur longueur, des guirlandes de fleurs et de feuillages. De distance en distance s'élevaient de gracieux arcs de triomphe. A l'extrémité, au milieu d'une espèce de reposoir, était le piédestal qui devait recevoir la statue. Au temps marqué, la procession sortit de la chapelle et avança dans l'ordre suivant : la bannière du sacré Cœur en tête ; de près suivait le petit Paul, portant la statue, et accompagné de deux enfants de chœur, qui jetaient des fleurs sur le passage. Venaient ensuite les deux Pères, l'un en chape, l'autre en surplis. Enfin la marche était fermée par les chefs et tous les membres de la peuplade, rivalisant d'ardeur à payer leur tribut de remercîments et de louanges à leur bonne Mère. Arrivés à l'endroit désigné, l'un des Pères, dans une courte exhortation, où il rappelait le prodige et l'assistance signalée de la Reine des Cieux, ranima dans le cœur de nos chers néophytes la confiance dans la protection de Marie. Après cette allocution et le chant des litanies de la sainte Vierge, tout le cortége revint à l'église, dans le même ordre. Oh ! que nous eussions désiré que tous les amis de notre sainte Religion fussent témoins de la dévotion et du recueillement des

nouveaux fidèles de Sainte-Marie !... Nous aurions également souhaité de ne les renvoyer qu'après leur avoir donné la bénédiction du saint Sacrement, mais, faute d'ostensoir, nous fûmes obligés de différer cette faveur jusqu'à la fête du sacré Cœur de Jésus. Alors le saint Sacrement a été porté en procession solennelle ; et depuis, chaque dimanche après vêpres, les fidèles ont le bonheur de recevoir la bénédiction. Puisse-t-elle réellement descendre du ciel sur nous et sur notre peuplade ! Nous l'attendons avec le secours de vos prières et de celles de tous nos amis.

Je suis, mon Révérend Père,

Votre très-humble serviteur,

GRÉGOIRE MENGARINI, S. J.

LETTRE

A

M. François De Smet.

Université de Saint-Louis, le 3 novembre 1842.

Mon très-cher François,

Dans ma dernière lettre, datée du 15 août, je promis à M. le chanoine De la Croix d'écrire de Saint-Louis, si j'avais le bonheur d'y arriver : le Seigneur m'a ramené sain et sauf, et me voici en devoir de remplir ma promesse. En quittant le P. Point et le camp des Têtes-plates sur la rivière *Madison*, j'étais accompagné de six de nos sauvages. Trois jours après, nous avions déjà franchi deux chaînes de montagnes, et parcouru cent cinquante milles dans un pays souvent visité par les Pieds-noirs, sans toutefois les rencontrer.

A l'endroit où la *Rivière des vingt-cinq verges* se jette dans la Roche-jaune, nous trouvâmes environ deux cent cinquante loges de sauvages, tous amis des missionnaires, savoir des Têtes-plates, des Kalispels, des Nez-percés, des Kayuses et des Serpents. Je passai trois jours au milieu d'eux, pour les exhorter à la persévérance, et

faire les préparatifs de mon long voyage. A mon départ, dix néophytes se présentèrent devant ma loge, pour me servir d'escorte et m'introduire parmi les *Corbeaux*.

Le soir du surlendemain, nous nous trouvâmes au milieu de cette nombreuse peuplade. Ils nous avaient aperçus de loin ; quelques-uns d'entre eux me reconnurent. Au cri : *la Robe-noire ! la Robe-noire !* tous, grands et petits, au nombre d'environ trois mille, sortirent de leurs loges comme les abeilles de la ruche. A mon entrée dans le village, je devins le sujet d'une scène assez singulière : les chefs et une cinquantaine des plus signalés entre les braves s'empressèrent de m'entourer et m'arrêtèrent tout court ; l'un me tirait à droite, l'autre à gauche, un troisième me tenait par la soutane, un quatrième, aux formes et à la taille athlétiques, voulait m'enlever et me porter sur ses bras ; tous parlaient à la fois et semblaient se quereller. Ne comprenant rien à leur langage, je ne savais trop si je devais être gai ou sérieux. L'interprète vint bientôt me tirer d'embarras, et m'apprit que toute cette confusion n'était qu'un signe de politesse et de bienveillance à mon égard, chacun voulant avoir l'honneur de loger et de nourrir la Robe-noire. Sur son avis, je fis le choix moi-même. Je ne l'eus pas plutôt indiqué, que les autres lâchèrent prise, et je suivis le principal chef dans sa loge, la plus grande et la plus belle du camp. Les Corbeaux ne tardèrent pas à

s'y rendre en foule, et tous me comblèrent d'amitiés : le calumet social, symbole d'union et de fraternité sauvage, fit le tour sans se refroidir, accompagné de toutes les simagrées dans lesquelles ils excellent parmi toutes les tribus du pays.

De tous les sauvages de l'ouest des montagnes, les Corbeaux sont sans contredit les plus adroits, les plus polis et les plus avides d'instruction ; ils professent beaucoup d'amitié et une grande admiration pour les peuples civilisés. Ils me firent mille questions; entre autres ils voulurent savoir quel est, dans le monde, le nombre des blancs. « Comptez, « leur répondis-je, les brins d'herbe de vos im« menses plaines, et vous saurez à peu près ce que « vous désirez connaître. » Tous se mirent à rire, en disant que la chose était impossible ; mais ils comprirent ma pensée. Lorsque je leur expliquai la grandeur des *villages* des blancs (New-York, Philadelphie, Londres, Paris), la multitude de ces grandes loges de pierres (maisons), serrées comme les doigts de la main et entassées (par étages) jusqu'à quatre ou cinq les unes au-dessus des autres ; quand je leur appris que quelques-unes de ces loges (en parlant des églises et des tours) étaient aussi hautes que des collines et assez vastes pour contenir tous les Corbeaux réunis ; que dans la *loge du conseil* (le capitole de Washington) tous les grands chefs de l'univers pourraient fumer le calumet à leur aise et sans se gêner ; que les chemins dans ces grands villages

étaient toujours remplis de passagers, qui allaient et venaient plus nombreux que les bandes de buffles paissant par milliers dans quelques-unes de leurs belles prairies, ils ne pouvaient revenir de tant de merveilles.

Mais quand je leur eus fait comprendre la célérité extraordinaire de ces *loges mouvantes* (wagons), traînées par des machines qui vomissent des flots de fumée et laissent loin derrière elles les coursiers les plus agiles ; et ces *canots à feu* (bateaux à vapeur), qui transportent en peu de jours, avec armes et bagages, des villages entiers d'un pays à un autre, traversent des lacs immenses (les mers), remontent et descendent les grands fleuves et les rivières ; quand j'ajoutai que j'avais vu des blancs s'élever dans les airs (en ballon) et planer au milieu des nues comme l'aigle de leurs montagnes : l'étonnement fut à son comble, et tous mirent leur main sur la bouche, en poussant un cri d'admiration : « Le maître de la « vie est grand, disait le chef, et les blancs sont « ses favoris. »

C'était surtout la prière (la religion), qui paraissait les intéresser : quelle attention ne prêtèrent-ils pas aux vérités que je leur expliquais ! ils en avaient déjà entendu parler ; ils savaient, disaient-ils, que cette prière rend les hommes sages et heureux sur la terre, et leur procure ensuite le bonheur dans la vie future. Aussi me demandèrent-ils la permission de rassembler tout le camp,

pour entendre ces paroles du Grand-Esprit dont on leur avait dit tant de merveilles.

Les trois pavillons que le gouvernement des États-Unis leur avait envoyés furent dressés à l'instant, et trois mille sauvages se trouvèrent réunis ; les malades eux-mêmes avaient été apportés sur des peaux. A genoux sous les drapeaux avec mes dix néophytes Têtes-plates, et entouré de cette multitude avide d'entendre la bonne nouvelle de l'Évangile, j'entonnai d'abord deux cantiques ; vint ensuite la récitation de toutes les prières, qui leur furent interprétées ; puis les chants recommencèrent, suivis de l'explication du symbole des Apôtres et des dix commandements de Dieu. Tous parurent ravis de joie, et déclarèrent que ce jour était le plus beau de leur vie. Ils me supplièrent avec instance *de les prendre en pitié*, et de rester parmi eux pour leur apprendre, ainsi qu'à leurs petits enfants, la manière de connaître et de servir le Grand-Esprit. Je leur promis qu'une Robe-noire les visiterait, mais à condition que les chefs s'engageraient à faire cesser les vols, si communs parmi eux, et s'opposeraient avec vigueur à l'abominable corruption des mœurs qui régnait dans la peuplade.

Croyant que j'étais doué d'un pouvoir surnaturel, ils m'avaient demandé, dès le commencement de nos entretiens, de faire cesser la maladie qui ravageait le camp, et de leur procurer l'abondance, c'est-à-dire de remplir leurs plaines de

gros gibier. Je leur répétai, en terminant mon instruction, que le Grand-Esprit seul pouvait porter remède à leurs maux ; que s'il écoute les prières de ceux qui ont un cœur droit et pur, ou qui, détestant leurs péchés, retournent sincèrement à lui, il rejette aussi les demandes des prévaricateurs de sa sainte loi ; que, dans sa colère, il avait détruit par le feu du ciel cinq grands villages (Sodome, etc.) à cause de leurs abominations ; que les Corbeaux, suivant la même route et livrés à des désordres de tout genre, ne devaient pas se plaindre de ce que le Grand-Esprit semblait les punir par les maladies, par la guerre et par la famine ; qu'eux-mêmes étaient les auteurs de toutes ces calamités, et que, loin de les voir diminuer, ils pouvaient s'attendre à les voir augmenter encore, jusqu'à ce qu'enfin des tourments mille fois plus affreux devinssent leur partage pour toujours après leur mort ; mais que, s'ils voulaient éviter tous ces maux, ils le pouvaient en faisant des efforts, pour arrêter et extirper le mal. Le grand orateur du camp fut le premier à répondre : « Robe-noire, je t'entends ! tu nous as « dit la vérité ; de mon oreille tes paroles ont « pénétré jusque dans mon cœur ; je voudrais « que tous pussent les comprendre. » Et s'adressant à sa nation, il répétait avec force : « Oui, « Corbeaux, la Robe-noire nous a dit la vérité ; « nous sommes des chiens. Changeons de vie, et « nous vivrons, nous et nos enfants. »

J'eus ensuite de longues conférences avec tous les chefs réunis en conseil ; je leur proposai l'exemple des Têtes-plates et des Pends-d'oreilles, dont les chefs se faisaient un devoir d'exhorter leur peuplade à la pratique des vertus, et ne craignaient pas de déployer au besoin, dans l'intérêt même des coupables, une juste sévérité. Ils me promirent de suivre mes avis, m'assurant que je les trouverais mieux disposés à mon retour. J'ai lieu de croire que cette visite, le bon exemple de mes néophytes, et surtout les très-ferventes prières des Têtes-plates, opéreront du changement parmi les Corbeaux. Une de leurs bonnes qualités, sur laquelle je fonde beaucoup d'espérance, c'est qu'ils ont résisté avec courage à l'importation des liqueurs enivrantes dans leur tribu : « A quoi bon « votre eau de feu ? disait leur chef aux marchands « qui l'importunaient. Elle brûle la gorge et « l'estomac ; elle rend l'homme semblable à un « ours ; dès qu'il en a goûté, il mord, il grogne, il « hurle, et finit par tomber comme un cadavre. « Votre eau de feu ne fait que du mal. Portez-la à « nos ennemis, et ils s'entre-tueront, et leurs « femmes et leurs enfants feront pitié. Quant à « nous, nous n'en voulons pas ; nous sommes « assez fous sans elle. »

Une scène très-touchante eut lieu pendant que le conseil était réuni. Plusieurs sauvages voulurent examiner ma croix de missionnaire, et j'en pris occasion de leur expliquer les souffrances de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la cause de sa mort sur la croix. Ensuite je remis mon crucifix entre les mains du grand chef; il le baisa de la manière la plus respectueuse, et les yeux levés vers le ciel, pressant avec ses deux mains le Christ sur son cœur, il s'écria : « O Grand-Esprit, « aie pitié de tes pauvres enfants, et fais-leur « miséricorde. » Tous les siens suivirent son exemple.

Je me trouvais dans le village des Corbeaux, lorsqu'on annonça que deux de leurs plus vaillants guerriers venaient de périr victimes d'une trahison des Pieds-noirs. Des hérauts firent le tour du camp, proclamant à haute voix les circonstances du combat et la fin tragique des deux braves. Un morne silence régnait partout, mais bientôt il fut interrompu par un spectacle aussi hideux pour nous, que propre, selon eux, à émouvoir les cœurs les plus insensibles, et à exciter dans l'âme des guerriers le sentiment de la vengeance. Les mères, les épouses, les sœurs et les filles des sauvages massacrés se présentèrent tout à coup en public, la tête rasée, le visage ensanglanté, tout le corps couvert de blessures qu'elles s'étaient faites. Dans cet état pitoyable, elles remplissaient l'air de leurs lamentations et de leurs cris, conjurant leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, d'avoir pitié d'elles, de leur faire la *faveur*, c'est-à-dire de leur procurer une prompte et terrible vengeance, le seul remède à

leur affliction. Elles amenaient au milieu du camp tous les chevaux qu'elles possédaient. Un des chefs sauta sur l'un de ces coursiers, et levant son casse-tête en l'air, s'écria qu'il était prêt à aller tirer vengeance du guet-apens. Aussitôt une foule de jeunes gens se rangèrent à ses côtés; tous ensemble entonnèrent le refrain guerrier ; et promettant solennellement qu'ils ne retourneraient pas les mains vides, c'est-à-dire sans chevelures, ils se mirent en route le même jour. Dans ces occasions de deuil, les proches parents distribuent aux guerriers tout ce qu'ils possèdent, ne retenant que des haillons pour se couvrir. Le deuil cesse lorsque la vengeance est obtenue. Les guerriers, à leur retour, placent aux pieds des veuves et des orphelins les trophées remportés sur l'ennemi ; leurs amis viennent les féliciter et leur offrir des présents. Alors passant du deuil à l'exaltation, ils jettent les haillons, se lavent, se barbouillent de couleurs, s'habillent de leur mieux, attachent au bout de perches les chevelures conquises, et font le tour du camp, chantant, dansant et entraînant à leur suite tout le village.

Le 25, je fis mes adieux à mes dix compagnons Têtes-plates et aux Corbeaux ; et je m'aventurai une seconde fois dans les plaines arides de la Roche-jaune, accompagné du fidèle Iroquois Ignace, d'un métis Cree, nommé Gabriel, et de deux braves Américains, qui, bien que protestants, voulurent servir de guides à un pauvre mission-

naire catholique. Je ne reviendrai pas sur la description que j'ai déjà faite de ces régions : c'est peut-être le plus dangereux des déserts, et bien certainement le théâtre d'innombrables scènes tragiques, de combats, de guets-apens, de meurtres, de carnage et de toutes sortes de cruautés. A chaque pas l'interprète Corbeau, qui avait séjourné onze ans dans le pays, régalait sa petite compagnie de quelque trait de ce genre, montrant du doigt l'endroit même où la chose s'était passée. Dans notre situation présente, ces récits n'avaient guère de quoi m'amuser : tous roulaient sur des massacres et des surprises, et je ne pouvais me défendre de penser qu'à chaque instant nous-mêmes pouvions devenir les victimes d'une attaque semblable. C'est ici principalement que les Corbeaux, les Pieds-noirs, les Sioux, les Cheyennes, les Assiniboins, les Arrikaras et les Minatarees, vident leurs querelles interminables, se vengeant et se revengeant sans cesse les uns sur les autres.

Après six jours de marche, nous nous trouvâmes sur le lieu même d'une tuerie toute récente. Les membres sanglants de dix Assiniboins, morts trois jours auparavant, étaient éparpillés çà et là, et presque toutes les chairs avaient été dévorées par les loups et les oiseaux carnassiers. A la vue de ces ossements et des vautours qui planaient au-dessus de nos têtes, j'avoue que le peu de courage dont je me croyais animé sembla entière-

ment me quitter, et faire place à une frayeur secrète, que j'essayai toutefois de combattre et de cacher à mes compagnons de voyage. Les circonstances ne semblaient guère propres à nous tranquilliser : bientôt nous remarquâmes des traces fraîches d'hommes et de chevaux, qui ne nous laissèrent aucun doute sur la proximité de l'ennemi : notre guide nous dit même qu'il nous croyait déjà découverts, mais qu'en continuant nos précautions, nous parviendrions peut-être à éluder les desseins qu'on pouvait avoir contre nous ; car il est rare que les sauvages attaquent en plein jour. Voici donc la marche que nous suivîmes régulièrement jusqu'au 10 septembre. Nous montions à cheval dès l'aurore ; vers les dix heures nous faisions halte pendant une heure et demie, ayant soin de choisir un lieu qui, en cas d'attaque, pût offrir quelque avantage pour la défense. Nous reprenions ensuite le trot jusqu'au coucher du soleil. Après notre repas du soir, nous allumions un grand feu, et nous dressions à la hâte une cabane de branches d'arbres pour faire croire aux ennemis qui pouvaient être aux aguets, que nous étions campés là pour la nuit ; car dès que leurs vedettes ont découvert une proie, ils en donnent connaissance à tous les sauvages au moyen de signaux convenus, et ceux-ci se rassemblent aussitôt pour concerter leur plan d'attaque. Afin donc de nous mettre à l'abri de toute surprise, nous poursuivions notre route

jusqu'à dix ou onze heures du soir, et alors, sans feu, sans abri, chacun se disposait de son mieux au repos.

Il me semble que je vous entends me demander : Mais comment dans ce désert pouviez-vous pourvoir à votre subsistance ? Voici un petit extrait de mon journal qui vous délivrera de toute inquiétude à cet égard. Du 25 août au 10 septembre, nous tuâmes en passant, et pour notre usage :

3 Belles vaches en fort bon état.

2 Gros bœufs, pour la langue et les os à moelle.

2 Grands cerfs.

3 Cabris.

1 Chevreuil à queue noire.

1 Grosse-corne ou mouton.

2 Ours très-gras.

1 Cygne qui pesait environ 25 livres.

Sans parler des faisans et des poules.

Cette petite carte de traiteur doit vous convaincre qu'on ne meurt pas de faim par ici ; j'ajouterai que, dans ce pays de gibier, on ne songe guère ni au pain, ni au café, ni à tout ce que vous pouvez appeler les douceurs de la vie : les bosses des buffles, les langues et les côtes tiennent lieu de tout cela. Et le lit ? Il ne nous embarrasse pas davantage : ici l'on ne se déchausse pas ; on s'enveloppe dans son manteau de buffle, la selle sert d'oreiller, et grâce aux fatigues d'une longue course d'environ quarante milles sous un ciel brûlant, on se couche et l'on s'endort au même instant.

Les Américains qui habitent le fort Union à l'embouchure de la Roche-jaune pour le commerce des pelleteries parmi les Assiniboins, nous reçurent avec beaucoup de politesse et de bienveillance. Nous nous y reposâmes pendant trois jours. Un voyage si long, fait sans interruption à travers un désert où régnaient alors la sécheresse et la stérilité, avait beaucoup épuisé nos pauvres montures ; une seconde course de 1800 milles ne devait pas s'entreprendre à la légère. Tout bien considéré, je pris la résolution de vendre nos chevaux au commandant du fort, et de me confier dans un esquif, accompagné d'Ignace et de Gabriel, au courant impétueux du Missouri ; et bien nous en prit, car le troisième jour de notre descente, à notre grande surprise et satisfaction, nous entendîmes de loin le bruit d'un bateau à vapeur, et bientôt après nous le vîmes s'avancer majestueusement. C'est le premier bateau qui ait jamais essayé de remonter le fleuve aussi haut dans cette saison, chargé de marchandises pour la traite des pelleteries. Notre première pensée fut de remercier Dieu de cette nouvelle faveur. Les quatre propriétaires, qui étaient de New-York, et le capitaine m'invitèrent généreusement à venir à bord : j'acceptai avec d'autant plus d'empressement, qu'ils m'assurèrent que plusieurs partis de guerre se trouvaient en embuscade le long du fleuve. Je fus pour ces messieurs l'objet d'une vive curiosité : ma soutane, ma croix, mes longs cheveux exci-

taient leur attention ; il fallut répondre à mille questions, et raconter tous les détails de mon long voyage.

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter. Depuis ma dernière lettre, j'ai baptisé une cinquantaine de petits enfants, principalement dans les forts. L'eau du fleuve était basse, les bancs de sable et les chicots arrêtaient à chaque instant le bateau, et le mettaient parfois en danger d'échouer. Déjà les pointes de rochers cachées sous l'eau l'avaient percé de trous ; les innombrables chicots qu'il fallait franchir à tout risque avaient brisé les roues et les parties qui les couvrent ; un vent violent avait renversé la cahute du pilote, et l'aurait jetée dans le fleuve, si l'on n'eût eu soin de l'attacher avec de gros câbles ; enfin le bateau ne présentait plus qu'un squelette, lorsque après quarante-six jours de travail pénible, plutôt que de navigation, j'arrivai sans autre accident à Saint-Louis (1). Le

(1) Il y a un peu plus d'un siècle, tout le bassin du Mississipi appartenait à la couronne de France. Il s'appelait Louisiane du nom de Louis XIV, qui y avait fondé une colonie française. La moitié de la vallée, vers le nord, formait la « Haute-Louisiane » ou les « Illinois ». A cette époque, le siége du gouvernement était à la Nouvelle-Orléans. D'Abadie, alors gouverneur général de cette contrée, accorda à Pierre Liquest-La Clède et à ses associés de la Compagnie de pelleteries de la Louisiane (*The Louisiana Fur Company*), le privilége de traiter avec les Indiens qui vivaient à l'Ouest du Mississipi, et il leur permit en même temps d'établir autant de bureaux

dernier dimanche d'octobre à midi, j'étais à genoux au pied de l'autel de la sainte Vierge à la cathédrale, rendant mes actions de grâces au bon Dieu, pour la protection qu'il avait accordée à son pauvre et indigne ministre.

A compter du commencement d'avril de cette année, j'ai parcouru cinq mille milles : j'ai descendu et remonté le fleuve Columbia, vu périr cinq de mes compagnons de voyage dans les

de commerce qu'ils jugeraient convenable. La première année qui suivit cette concession fut employée à explorer le pays, et le 15 février 1764, La Clède résolut de fixer son comptoir principal à l'endroit où se trouve actuellement Saint-Louis. Ce nom vient de lui. Le 3 du mois d'août 1766, La Clède obtint une nouvelle concession de terres au milieu desquelles il commença à bâtir la ville. En 1770 l'Espagne devint maîtresse de Saint-Louis et de toute la Haute-Louisiane. Mais en 1800 elle céda de nouveau la Louisiane occidentale à la France, par le traité de Saint-Ildephonse. En 1803, le 30 avril, le premier consul Bonaparte vendit la Louisiane aux États-Unis pour 15,000,000 de dollars (75 millions de francs). En 1812 toute la partie au nord du 33e parallèle reçut le nom de Territoire du Missouri (*Missouri Territory*). La première assemblée législative y eut lieu cette même année. En 1816 les membres du conseil de la commune (*Council board*) furent élus par le peuple.

Lorsque, en 1803, le petit village français appelé Saint-Louis passa aux mains des autorités fédérales, on n'y comptait que deux familles américaines, et la population entière ne montait pas à *un millier* d'individus. Il n'y avait aucune monnaie courante; on se payait avec des peaux de daim. Quel changement aujourd'hui! La rapide extension de la cité marche de

dalles de ce fleuve, longé les rives du Wallamette et de l'Orégon, parcouru différentes chaînes des montagnes Rocheuses, traversé une seconde fois le désert de la Roche-jaune dans toute son étendue,

pair avec l'augmentation croissante de sa population, dont voici un tableau progressif :

Années.	Habitants.	Années.	Habitants.
1769 . . .	891	1845 . . .	63,491
1795 . . .	925	1850 . . .	77,860
1810 . . .	1,400	1856 . . .	125,200
1820 . . .	4,598	1859 . . .	185,587
1830 . . .	5,852	1860 . . .	212,418
1840 . . .	16,469	1867 . . .	225,000
1844 . . .	34,140	1870 . . .	310,963

Suivant cette progression étonnante des dernières années, on pourrait affirmer sans témérité qu'à la fin de ce siècle la ville de Saint-Louis comptera un million d'habitants.

En 1866, on y a construit plus de 1,400 maisons, dont la valeur estimative s'élève à 3,500,000 dollars (17,500,000 francs). L'évaluation des biens immeubles sur lesquels on a payé les taxes, en cette même année 1866, monte à la somme de 126,877,000 dollars (644,385,000 francs).

Saint-Louis se trouve à peu près au centre du continent américain ; et il ne serait pas impossible que cette ville devînt, avant peu d'années, le principal *emporium*, ou la métropole commerciale de l'Union. « New-York en serait la tête, et Saint-Louis le cœur. » — Ses moyens de transport par les voies fluviales sont les plus magnifiques du monde et la ville se trouve placée au milieu d'une vallée qui compte 1,200,000 milles carrés de superficie. Les accroissements de Saint-Louis n'ont de comparable que le prodigieux développement qu'on admire tous les jours dans les immenses terres de l'Ouest (the Great West). Quant aux origines religieuses de cette ville, les voici : En 1818,

descendu le Missouri jusqu'à Saint-Louis : et dans tout ce long trajet, je n'ai pas une seule fois manqué du nécessaire, je n'ai pas reçu la moindre égratignure.... *Dominus memor fuit nostri et benedixit nobis.*

Bien des choses de ma part à la famille et aux amis.

Je suis, etc.

Très-cher François,

Votre très-dévoué frère,

P. J. De Smet, S. J.

le 29 mars, eut lieu la bénédiction de la première pierre de la cathédrale de Saint-Louis, par Mgr. Du Bourg.

Il n'y avait alors à Saint-Louis qu'une petite église construite en 1770, par M. Guibault, vicaire-général de Quebec. Il était nécessaire d'en bâtir une autre, mais le trésor épiscopal était trop pauvre. Les principaux habitants de la ville tinrent une assemblée, où il fut décidé qu'une souscription serait ouverte pour la construction d'un nouveau temple qui n'aurait pas moins de 45 mètres de long, sur 15 m. de large. En peu de jours les fonds versés s'élevèrent à une somme assez considérable pour pouvoir se mettre à l'œuvre. On pressa les travaux avec activité, de sorte que le 2 janvier 1820, la cathédrale fut consacrée sous l'invocation de Saint-Louis. Quelques années après elle fut malheureusement la proie d'un incendie. Elle a été rebâtie depuis. La création de l'évêché de Saint-Louis eut lieu en 1826, et celle de l'archevêché en 1847. Cet archidiocèse comprend plus de *cent* églises, outre *vingt* chapelles ou stations, et au-delà de 170 prêtres. L'Église entière des États-Unis compte aujourd'hui *sept* provinces ecclésiastiques, plus de 4,000 prêtres, 4,600 églises et plus de *cinq* millions de catholiques. (*Note de l'Éditeur.*)

A

un Père de la Compagnie de Jésus.



Nation des Pottowatomies aux *Council-Bluffs*.

(Sans date.)

Mon Révérend et bien cher Père,

Connaissant le grand intérêt que vous portez aux missions chez les Sauvages, je me propose de vous donner quelques renseignements sur celles que nous venons d'entreprendre, en y ajoutant des détails sur diverses traditions indiennes et des observations sur les mœurs et les coutumes de ces peuples. Nous subissons nécessairement, dans ces pays éloignés, de nombreuses privations ; mais le Seigneur ne se laisse jamais vaincre en générosité, il récompense au centuple le plus léger sacrifice que l'on fait pour lui ; et si nos privations sont grandes, nos consolations le sont bien davantage. Tous les jours je remercie la divine Providence de m'avoir placé dans ces contrées.

Je partis de Saint-Louis le 10 du mois de mai,

en compagnie du R. P. Verhaegen (1), notre supérieur, qui devait visiter les Kickapous, et du P. Hélias, qui allait fonder une nouvelle mission parmi les Allemands dans les environs de la ville de Jefferson. J'ai fait tout le voyage sur le bateau à vapeur et je suis arrivé chez les Pottowatomies des prairies le 31 du même mois. Vous raconter toutes nos aventures sur *le vieux Père des eaux*, le Mississipi, et particulièrement sur le Missouri ou *l'eau bourbeuse*, que nous avons remonté sur une longueur de plus de huit cents milles ; vous décrire toutes les petites villes et les villages qui naissent comme par enchantement sur ses bords, les rochers à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur, les cavernes, les forêts et les immenses prairies qui se succèdent avec une prodigieuse variété sur ses rives ; son lit parsemé d'îles innombrables, d'une, de deux, de trois et même de quatre lieues, et remplies de toutes sortes de gibier : ce travail me mènerait beaucoup trop loin ; seulement je ferai observer que la navigation à vapeur sur le Missouri est une des plus dangereuses que l'on puisse entreprendre : à

(1) Le R. P. Pierre J. Verhaegen, né en Belgique, est mort à la résidence de Saint-Charles (Missouri—États-Unis) le 21 juillet 1868 , à l'âge de 68 ans, dont il avait passé 47 en religion. Il était proche parent de M. Pierre-Théodore Verhaegen, avocat, ancien président de la chambre des Représentants, décédé à Bruxelles le 8 décembre 1862. (*Note de l'Éditeur.*)

mon avis, la mer, malgré ses tempêtes et le tribut qu'elle nous force à lui payer, est bien préférable. Le courant de ce fleuve est des plus rapides, il faut donc une forte pression pour le surmonter, de là le danger continuel où le voyageur se trouve exposé d'être renversé, et même, comme il n'arrive que trop souvent, d'avoir tous ses membres fracassés et lancés çà et là par une explosion de chaudière. Ajoutez les bancs de sable dont le fleuve est rempli, sur lesquels on peut être jeté à toute heure, et les innombrables *chicots* contre lesquels le vaisseau va souvent se briser ; tout cela nous a mis plusieurs fois à deux doigts de notre perte. Les chicots (en anglais *snags*) sont des arbres immenses qui, d'abord entraînés par le courant, se sont ensuite fixés par les racines dans la vase au fond du fleuve, et dont les branches s'étendent de tous côtés au-dessous, au-dessus et au niveau de l'eau.

Je me suis arrêté trois jours à notre résidence des Kickapous pour y attendre le P. Verreydt et le F. Mazelli, avec lesquels je devais continuer le voyage. Le grand chef Pashihi paraît nous être très-attaché ; il nous a témoigné beaucoup d'affection. C'est un homme rempli d'esprit et de bon sens, qui n'a besoin que d'un peu de courage pour devenir un excellent chrétien ; il nous a raconté plusieurs fois que dans un songe il a vu les *Ma-che-ta-co-ni-a* (Robes-noires) dans le ciel, reprochant à sa nation ses infidélités et ses vices, et lui

disant que parce qu'elle n'a pas voulu les écouter dans le temps, le Grand-Esprit l'a rejetée.... Les indiens Sanks, qui sont à deux journées vers le nord, étaient rangés sur les bords du fleuve pour nous voir passer ; les chefs, qui avaient souvent visité notre résidence, nous reconnurent à notre robe noire, nous saluèrent très-cordialement par un cri de joie, et nous souhaitèrent un bon et heureux voyage... Les Aouas, que nous avons visités en passant, nous parurent aussi très-favorables, et voulurent nous retenir parmi eux : leur grand chef, le *Nuage-Blanc*, avait été mon disciple à Saint-Ferdinand, il y a environ douze ans... Avant de nous rendre à notre destination, nous avons traversé les villages des Ottoes. Ils bâtissent leurs cabanes en forme de monticules, et ils les recouvrent de gazon : ces cabanes sont si grandes, que cent cinquante personnes peuvent y loger à leur aise ; l'intérieur ressemble à un temple : les soliveaux qui supportent les mottes de terre s'appuient sur une vingtaine de piliers ou poteaux ; un trou ménagé au sommet reçoit la lumière et donne passage à la fumée. La nation est pauvre et très-adonnée au vol et à la boisson : ce sont les seuls Indiens que je connaisse qui, dans leurs malheurs et leurs revers, s'en prennent au Grand-Esprit et osent blasphémer.

Un jour que le bateau s'était arrêté et que l'équipage était descendu pour couper du bois, je m'écartai du rivage à une assez grande distance ;

dans mon excursion, je rencontrai un vieillard nonagénaire qui s'arrêta d'abord à mon approche, me regardant avec un étonnement mêlé de joie. Il avait jugé à mon habit que j'étais prêtre ; et lorsque je l'eus confirmé dans son idée : « Ah ! mon père, s'écria-t-il, je suis catholique ; il y a bien des années que je n'ai pas eu le bonheur de voir un prêtre ; je l'ai désiré avec tant d'ardeur avant de mourir ! Aidez-moi donc à me réconcilier avec Dieu !... » Je satisfis avec empressement à sa demande, nous versions tous deux d'abondantes larmes. Il me reconduisit ensuite vers le bateau, et je me séparai de ce bon vieillard ; mais je ne puis vous dire la consolation que je goûtai dans cette heureuse rencontre.

Lorsque nous arrivions et comme on déchargeait nos effets, on apporta à bord un jeune homme très-dangereusement malade ; il était déjà tard, et, à cause de nos bagages, je ne pouvais me rendre à la cabane que le grand chef de la nation nous avait fait préparer. Le jeune homme souffrait beaucoup pendant la nuit ; quoique inconnu, j'entrai dans sa chambre pour le soulager ou le consoler. J'appris qu'il était catholique et qu'il avait reçu d'un de ses oncles, ecclésiastique zélé, une éducation chrétienne ; de plus, il avait toujours conservé une grande dévotion envers la Mère de Dieu. Depuis six ans il voyageait dans les montagnes, au milieu de différentes nations, et n'avait point vu de prêtre. Je n'eus

point de difficulté à l'engager à se confesser, et je lui donnai l'Extrême-Onction. J'ai appris depuis qu'il mourut le lendemain de son arrivée au terme de son voyage.

Il y a de grands obstacles à vaincre pour convertir une nation indienne : les principaux sont l'usage immodéré de la boisson, la polygamie, les préjugés et les pratiques superstitieuses, un langage dont il est très-difficile d'acquérir la connaissance, un penchant à mener une vie errante, et ce penchant est si fort chez les sauvages que, s'ils restent trois mois dans le même endroit, ils deviennent mélancoliques et rêveurs ; leur conversion est donc tout à fait une œuvre de Dieu. Cette portion de la vigne du divin Maître demande, de la part de ceux qui la cultivent, une vie de croix, de privations et de patience ; nous espérons cependant qu'aidés de la grâce et assistés par vos prières et par celles de tous nos frères, nous obtiendrons du Seigneur quelque succès à nos faibles travaux. Le résultat depuis quatre mois a été vraiment consolant ; un bon nombre de sauvages montrent le désir de se faire instruire. Nous avons ouvert une école ; mais, faute d'une plus grande cabane, nous ne pouvons recevoir qu'une trentaine d'enfants ; deux fois par jour, nous faisons une instruction à ceux que nous préparons pour le baptême. Nous en avons déjà admis cent dix-huit, et j'ai eu la consolation d'en baptiser cent cinq. Le jour de la glorieuse Assomption de la très-sainte Vierge Marie

ne sera pas de sitôt oublié chez les Pottowatomies ; l'église où le service divin se célébra était peut-être la plus pauvre du monde ; mais douze jeunes néophytes, qui trois mois auparavant n'avaient aucune connaissance de la loi de Dieu, y chantaient la messe d'une manière vraiment édifiante. Le R. P. Verreydt prêcha sur la dévotion à la Mère de Dieu ; je fis ensuite une instruction sur les cérémonies et sur la nécessité du baptême, et je conférai ce sacrement à une vingtaine d'adultes : la femme du grand chef était du nombre. Cette personne est très-charitable, elle a du zèle et jouit d'une grande estime parmi ceux de sa nation ; il est à espérer que sa conversion attirera beaucoup d'autres Indiens à notre sainte Religion. Après la messe, je bénis quatre mariages. Le soir, nous fîmes une visite à l'une de ces familles converties ; toute notre petite congrégation était rassemblée pour rendre grâces à Dieu des insignes bienfaits dont il les avait comblés durant cette fête. Ces braves gens parcourent à présent la campagne en tous sens pour gagner leurs proches parents et ceux de leur connaissance, les engager à se faire instruire et à jouir avec eux du même bonheur. Plusieurs sauvagesses dont les parents, encore païens, ne voulaient pas nous avertir, se sont traînées, toutes malades qu'elles étaient, à la distance de deux à trois lieues, pour venir nous demander le baptême avant de mourir. Je pourrais vous rapporter beaucoup d'autres traits

admirables de nos nouveaux convertis, mais ce récit serait trop long.

Les Pottowatomies sont divisés en deux tribus : ceux des forêts, parmi lesquels on trouve un bon nombre de catholiques ; et ceux des prairies, qui n'ont jamais eu de prêtres parmi eux. Ces derniers forment une nation mixte, composée de Pottowatomies, Winebagoes, Foxes, Chippeways, Sanks, Ottaways, Menomenees et Kickapous : ils sont plus de trois mille. C'est parmi eux que nous avons ouvert notre mission, sous la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph. Ils se sont séparés de leurs frères des forêts au commencement de la guerre de l'indépendance des États-Unis ; les uns prirent parti pour les Anglais, les autres pour la République. Les Pottowatomies ayant vendu leurs terres dans les États de l'Illinois et de l'Indiana en 1836, ont reçu du gouvernement cinq millions d'arpents en échange, du fleuve Missouri aux *Council-Bluffs*, vers les 41e et 42e degrés de latitude septentrionale. Le climat du pays est extrêmement variable, et les pluies, accompagnées de coups de tonnerre, très-fréquentes aux mois de juin et de juillet. L'hiver est moins long qu'en Belgique, mais le froid est beaucoup plus perçant, et les chaleurs sont beaucoup plus fortes en été. Le pays en général est entrecoupé de belles plaines et de forêts, le Missouri l'arrose dans toute son étendue. Trois autres rivières, le Necshnebatlana, le Mosquito et le Boyer, traversent toute la contrée.—

Les Pottowatomies sont d'un caractère fort doux et fort traitable ; ils ne manquent pas d'esprit, et ne paraissent jamais timides ; ils ne connaissent entre eux ni rang ni dignité : leur chef n'a d'autre revenu fixe que celui qu'il retire de sa propre lance, de ses flèches et de sa carabine ; son coursier, voilà son trône. Il promulgue la loi, et, quand il le peut, il l'exécute. Il doit être plus courageux que ses sujets et ne reçoit jamais plus que chacun d'eux dans les partages qu'ils ont à faire. Le premier dans les combats, le dernier il se retire du champ de bataille. La plupart des sauvages sont capables de soutenir une conversation intéressante sur des matières qui ne sont pas hors de leur portée ; ils aiment à plaisanter, et entendent très bien raillerie ; jamais ils ne disputent ni ne s'emportent en conversant ; jamais ils n'interrompent qui que ce soit ; ils réfléchissent toujours quelques instants avant de répondre dans les matières importantes, ou bien ils remettent leurs réponses au lendemain. Ils n'ont point d'expression pour blasphémer le nom du Seigneur ; leur terme le plus injurieux est celui de *chien*. Ils sont distribués par cabanes ; la paix profonde dans laquelle ils vivent provient en grande partie de ce qu'on laisse faire à chacun ce que bon lui semble. Souvent des années se passent sans la moindre querelle ; mais quand la boisson les enivre, et on leur en apporte en ce moment en grande quantité, toutes leurs bonnes qualités disparaissent, ils ne ressemblent plus à des

hommes, tout doit fuir autour d'eux ; leurs cris, les hurlements qu'ils poussent sont affreux ; ils se jettent les uns sur les autres, se mordent le nez et les oreilles et s'entre-déchirent d'une manière horrible. Depuis notre arrivée parmi eux, quatre Ottoes et trois Pottowatomies ont été tués au milieu du désordre causé par l'ivresse.

Celui qui a commis un meurtre est mis à mort par les parents de la victime, à moins qu'il ne *rachète son propre corps* et ne couvre le sang en leur payant des chevaux, des robes (peaux de buffles), etc. S'il se présente à eux pour expier son crime, et que personne n'ait le triste courage de l'immoler, comme il arrive assez souvent, alors il *s'est lavé du meurtre*, et ne doit rien payer. Un de nos voisins ayant assassiné sa femme en fut quitte en payant un cheval à chacun des frères de celle-ci. Le meurtrier se peint pendant quelque temps le visage en noir et les lèvres en rouge, pour montrer qu'il est avide de sang et qu'il veut s'en rassasier.

Quand le mari ou la femme meurt, celui des époux qui survit paye aux parents du défunt la *dette du corps* en argent ou en chevaux, et chacun selon ses moyens : celui qui négligerait de payer cette dette serait en danger de voir détruire tout ce qu'il possède. La femme doit porter le deuil pendant une année après la mort de son mari, c'est-à-dire qu'elle ne peut ni se peigner, ni se laver ; seulement quand la vermine la ronge, une

parente du défunt peut lui rendre ce service par compassion.

Pendant une année entière le Pottowatomie nourrit l'âme de son parent mort ; à chaque repas qu'il prend, il jette une partie de sa nourriture au feu , croyant que l'âme en reçoit du soulagement et de la force. Les Ottoes, nos plus proches voisins, étranglent ordinairement un ou deux de leurs meilleurs chevaux sur le tombeau de leur camarade, afin qu'il monte dessus dans son grand voyage en l'autre monde ; et ils suspendent les queues de ces chevaux au bout de longues perches. Le Ciel, conformément à leurs idées, est une immense prairie, au delà du coucher du soleil, où le printemps est éternel, et qui est remplie d'innombrables espèces d'herbes, de buffles, de cerfs, de chevreuils, d'ours et de toutes sortes d'animaux.

Quand un chef ou un brave de la nation est enterré, tous les guerriers qui ont remporté quelque trophée sur les ennemis, s'assemblent pour lui rendre les derniers devoirs. Ils accompagnent la bière jusqu'au lieu de la sépulture , où l'un des principaux orateurs prononce l'oraison funèbre. Il rappelle toutes les belles qualités du défunt, toutes les actions remarquables de sa vie, les ennemis que sa hache a immolés , les chevelures qu'il a arrachées et les bêtes féroces qu'il a tuées. Ils le placent ensuite dans la tombe, le visage tourné vers le coucher du soleil ; lui remettent sa carabine, sa lance, son arc et ses flèches ; remplissent

sa corne à poudre et son sac à plomb ; mettent à côté de lui sa pipe et son sac à tabac bien rempli, avec quelques autres provisions, telles que du sucre, de la viande sèche, du maïs, etc. ; provisions dont il pourrait avoir besoin dans son voyage au *pays des âmes*. Tous lui souhaitent une heureuse journée, lui prennent la main pour la dernière fois, et la tombe se ferme. Ils plantent ensuite devant le tombeau le *poteau des braves* ; au sommet on peint en rouge l'animal ou *dodême*, esprit tutélaire du défunt, et tous les assistants y font une ou plusieurs marques : ce sont des croix rouges, par lesquelles ils veulent représenter tout autant de mânes de leurs ennemis vaincus qu'ils destinent à servir d'esclaves à leur camarade dans l'autre monde. J'en ai vu qui avaient de quatre-vingts à cent de ces croix.

Dans le tombeau d'un enfant, ses parents avaient pratiqué une petite ouverture pour donner passage à l'âme. La mère désolée garda la tombe pendant deux jours, pour découvrir si l'objet de sa tendresse avait rencontré quelque âme généreuse dans l'autre monde, ou bien s'il y était malheureux. Voici à quels signes elle prétendait le reconnaître : si elle voyait un joli oiseau, ou quelque bel insecte, l'augure lui serait favorable ; si au contraire elle rencontrait un reptile dégoûtant ou un oiseau de proie, alors tout était perdu pour son enfant. Heureusement les jours étaient sereins, les papillons et d'autres beaux insectes de toute

couleur et de toute espèce voltigeaient de tous côtés. La pauvre mère retourna donc toute consolée chez elle..... Elle est depuis venue me voir pour se faire instruire dans notre sainte Religion et pour faire baptiser ses deux petites filles.

Dès qu'un sauvage désire se marier, il manifeste son inclination en jouant d'une espèce de flûte, *le popokwem;* il rôde par tout le village, et donne souvent des sérénades devant la cabane de celle qu'il souhaite pour compagne. Dès que la jeune fille consent à l'épouser, les parents ou les frères fixent le prix : il faut qu'il donne à chacun d'eux un cheval, ou bien quelque autre objet de valeur, et on lui remet la fiancée. La plupart cependant, sans consulter les inclinations de leurs filles, les vendent à qui bon leur semble : elles y sont tellement habituées, qu'il est rare qu'elles murmurent ou qu'elles se plaignent. La femme d'un sauvage est vraiment une esclave. Ils disent que le Grand-Esprit (*Kchemmito*), dans un conseil qu'il tint avec leurs aïeux, décida « que l'homme protégerait la « femme et ferait la chasse aux animaux ; que « tout le reste serait à la charge de la femme : » et ils se tiennent scrupuleusement à cette décision. La femme donc est seule chargée de tous les travaux du ménage ; elle lave, raccommode, fait la cuisine, bâtit les cabanes, laboure et ensemence les terres, coupe le bois, etc. ; aussi paraît-elle vieille à l'âge de trente à trente-cinq ans. Pour les hommes, à la réserve des chasses qu'ils font de

temps en temps, ils mènent une vie tout à fait oisive ; ils causent en fumant la pipe, jouent aux cartes, ou à quelque autre jeu peu fatigant, et voilà tout.

Lorsqu'il s'agit de donner un nom à un enfant, les parents font une grande fête ; ils envoient à tous les convives un petit morceau de feuille de tabac, ou une petite baguette : c'est là leur manière d'inviter. Après le repas, le plus ancien de la famille proclame le nom, qui a généralement rapport soit à quelque marque distinctive, soit à quelque songe de l'enfant, ou bien à quelque beau ou quelque vilain trait par lequel il se serait fait connaître. Cette cérémonie a lieu, pour les garçons, quand ils ont atteint dix-sept ans. Ils doivent subir auparavant un jeûne très-rigoureux de sept à huit jours, pendant lesquels les parents recommandent à leur enfant de faire une grande attention aux rêves que le Grand-Esprit lui envoie, et qui lui révéleront ses destinées futures : par exemple, s'il sera chef ou grand guerrier, par le nombre d'animaux que sa hache immolera, ou des chevelures qu'il remportera sur ses ennemis dans ses songes. L'animal qui se sera présenté à lui va devenir son *dodême*, et pendant toute sa vie il doit en porter une marque sur lui : griffe, dent, queue ou plume, n'importe.

La caste des faux ministres de la religion chez les sauvages est connue sous le nom de *grande médecine* ; ceux qui en sont font bande à part.

Chacun d'eux est muni d'un sac qui contient quelques racines et des plantes médicinales, auxquelles ils rendent une espèce de culte. Ils tiennent leurs croyances dans le plus grand secret, et se montrent très-difficiles à admettre des adeptes. Ils dansent et chantent beaucoup dans leurs réunions, et se donnent de fortes secousses les uns aux autres, en pressant leurs sacs à médecine sous le bras. Une chose très-remarquable, et que je tiens de témoins oculaires, c'est qu'ils s'avouent vaincus et cessent leurs opérations superstitieuses lorsqu'une personne baptisée, portant une marque de sa religion, comme une croix ou une médaille bénite, s'approche du lieu de leurs assemblées. Une vieille femme sauvage que j'instruis en ce moment, et qui a appartenu longtemps à la *grande médecine*, a été menacée de mort par les jongleurs, si elle se faisait chrétienne ; elle paraît bien ferme cependant dans ses bonnes résolutions. L'exemple de son mari et de ses six enfants, que j'ai baptisés, sert beaucoup à l'encourager. Les chefs de cette secte sont craints parmi les sauvages, et en imposent beaucoup à leur crédulité : ils font accroire aux pauvres Indiens qu'ils peuvent prendre à volonté la forme d'un serpent, d'un ours, d'un loup ou de tout autre animal ; qu'ils peuvent prédire l'avenir et découvrir le meurtre et le vol. La connaissance des simples leur fait opérer souvent des cures extraordinaires. Après avoir administré la médecine aux malades,

ils poussent des cris, des hurlements ; prétendent sucer la maladie du corps par de longs tuyaux, dansent autour de l'infirme, et font devant lui les grimaces les plus burlesques.

Leurs chants ont presque toujours rapport à leurs opinions religieuses, et souvent ils s'adressent à *Na-na-bush*, ou l'ami de l'homme, le neveu du genre humain. Ils le supplient de vouloir être leur interprète, en présentant leurs prières au Maître de la vie. Souvent ils sont consacrés à *Mesuk-kum-mik-okwi*, c'est-à-dire à la terre, la grand'mère du genre humain. Ils racontent dans ces chants comment *Na-na-bush* a créé la terre par l'ordre du Grand-Esprit, et comment la grand'mère a reçu le commandement de pourvoir à tous les besoins des oncles et des tantes de *Na-na-bush*. Par ces expressions ils entendent les hommes et les femmes. *Na-na-bush*, toujours le bienveillant intercesseur du genre humain auprès du Grand-Esprit, obtint la création des animaux ; leur chair devait servir de nourriture, et leur peau de vêtement. Il procura aussi aux hommes des racines et des herbes médicinales d'un pouvoir souverain, pour guérir leurs maladies et les rendre capables de tuer les animaux à la chasse. Toutes ces choses furent confiées à *Me-suk-kum-mik-okwi* ; et afin que les oncles et les tantes de *Na-na-bush* ne l'invoquassent jamais en vain, celui-ci pria *Me-suk-kum-mik-okwi* de se tenir toujours dans sa cabane. De là vient que quand un sauvage déterre des

racines médicinales, il dépose en même temps dans la terre sa petite offrande à *Me-suk-kum-mik-okwi*.

Tous ces chants sont marqués sur l'écorce du bouleau, ou sur de petits morceaux de bois plats ; les idées y sont exprimées par des figures emblématiques.

C'est une tradition parmi les Pottowatomies qu'il y a dans la lune une vieille femme, toujours occupée à faire un grand panier. Si elle réussit à finir son ouvrage, le monde doit périr ; mais un gros chien l'observe sans relâche, et détruit son ouvrage quand il est sur le point d'être achevé. Le combat entre le chien et la femme a lieu à chaque éclipse de lune. Le gros chien est la tache noire que l'on voit au sud de cet astre.

Ils croient que le tonnerre est la voix de certains êtres vivants. Quelques-uns pensent que ces êtres ressemblent à des hommes, d'autres qu'ils ont la forme d'oiseaux. Toutes les fois qu'il tonne, ils brûlent du tabac qu'ils offrent en sacrifice au tonnerre. Il est douteux qu'ils connaissent la liaison du tonnerre avec l'éclair qui le précède.

Voici une tradition très-singulière que je tiens du premier chef de la nation ; elle est répandue parmi toutes les tribus de l'Illini, ou des États de l'Illinois, de l'Indiana et de l'Ohio. En remontant le Mississipi, après Saint-Louis, entre Alton et l'embouchure de la rivière des Illinois, le voyageur observe, entre deux grandes côtes, un étroit pas-

sage, où un petit ruisseau se décharge dans le fleuve. Ce ruisseau s'appelle le *Piasa*, c'est-à-dire en langue sauvage *l'oiseau qui dévore l'homme*. Dans ce même endroit on remarque sur un rocher uni et perpendiculaire, au-dessus de la portée de la main, la figure d'un énorme oiseau ciselé dans le roc, les ailes déployées. L'oiseau que cette figure représente, et qui a donné le nom au petit ruisseau, a été appelé par les Indiens le *Piasa*. Ils disent que plusieurs mille lunes (mois) avant l'arrivée des blancs, quand le grand mammouth ou mastodonte que *Na-na-bush* a détruit, et dont on retrouve encore aujourd'hui les ossements, dévorait l'herbe de leurs immenses et vertes prairies, il y avait un oiseau d'une grandeur si démesurée, qu'il enlevait sans peine un cerf entre ses griffes. Cet oiseau, ayant goûté un jour la chair humaine, ne voulut plus depuis se rassasier d'autre mets. Sa ruse ne le cédait pas à sa force ; il s'élançait subitement sur un Indien, l'emportait dans une des cavernes du rocher et le dévorait. Plusieurs centaines de guerriers avaient essayé de le détruire, mais sans succès. Pendant plusieurs années, des villages entiers furent dévastés, et la terreur s'était répandue parmi toutes les tribus de l'Illini. Enfin, *Outaga*, chef guerrier dont la renommée s'étendait au delà des grands lacs, se sépara du reste de sa tribu, jeûna l'espace d'une lune dans la solitude, et pria le Grand-Esprit, le Maître de la vie, de vouloir délivrer ses enfants des griffes du

Piasa. La dernière nuit de ce jeûne, le Grand-Esprit apparut en songe à *Outaga*, l'avertit de choisir vingt guerriers, chacun armé d'un arc et d'une flèche empoisonnée, et de les cacher dans un endroit désigné. Un seul guerrier devait se montrer à découvert, pour servir de victime à *Piasa*, sur lequel tous les autres décocheraient leurs flèches au moment où l'oiseau s'élancerait sur sa proie. A son réveil, le chef remercia le Grand-Esprit, et retourna raconter son songe à sa tribu. Les guerriers furent choisis, armés sans délai et placés en embuscade. *Outaga* s'offrit lui-même pour servir de victime : il était prêt à mourir pour sa nation. Debout sur une éminence, il vit le *Piasa* perché sur le roc ; il se dressa de toute sa hauteur, appuya ses pieds fortement sur la terre, la main droite sur son cœur qui ne battait pas, et entonna d'une voix ferme le chant de mort d'un guerrier. Aussitôt le *Piasa* prit son essor, et comme un éclair il s'élança sur le chef. Tous les arcs étaient tendus, et chaque flèche lui entra dans le corps, jusqu'aux pennes. Le *Piasa* jeta un cri effrayant et sauvage, et expira aux pieds d'*Outaga*. Ni les flèches, ni les griffes de l'oiseau n'avaient touché le guerrier. Le Maître de la vie, pour récompenser le dévouement généreux d'*Outaga*, avait suspendu un bouclier invisible au-dessus de sa tête. En mémoire de cet événement, l'image du *Piasa* a été ciselée dans le roc. Telle est la tradition indienne, et je la donne comme je

l'ai reçue. En tous cas, ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit dans le roc, à une hauteur inaccessible, la figure d'un énorme oiseau qui paraît ciselée. Jamais un sauvage ne passe par cet endroit, dans son canot, sans tirer un coup de fusil sur la figure de l'oiseau. Les marques que les balles ont laissées sur le roc sont presque innombrables. Les ossements de plusieurs milliers d'hommes sont entassés dans les cavernes tout autour du *Piasa* : comment, par qui, et pourquoi ? Il n'est pas aisé de le deviner.

Trois des grands chefs de la nation *Pawnee* sont venus nous visiter, et ont logé dans notre cabane. Ils avaient remarqué le signe de la croix que nous faisions avant et après nos prières et après les repas : de retour chez eux, ils ont appris à toutes les personnes de leur village à former le même signe, comme quelque chose d'agréable au Grand-Esprit ; ils nous ont priés, par leur interprète, de venir les visiter. Le gouvernement leur avait envoyé un ministre protestant, ils n'ont point voulu le garder chez eux. « Ils savaient, lui « dirent-ils, que le démon l'accompagnait ; et « comme ils ne voulaient pas de cet hôte dans « leurs villages, ils ne pouvaient pas l'y admettre « lui-même... » L'usage des liqueurs est interdit chez eux, et quand on veut leur en apporter, ils répondent qu'ils sont déjà assez fous sans la boisson... Ils ont aussi une coutume singulière : ils se mangent la vermine les uns aux autres, et

ils rendent le même service à ceux qui vont les visiter. Les *Pawnees* sont au nombre de dix mille.

Le ministre protestant des *Omahas* a dû déloger. Cette tribu compte près de deux mille âmes. Deux de leurs chefs, *Kaiggechinke* et *Ohio*, avec une quarantaine de guerriers, sont venus nous danser le calumet ou leur danse d'amitié. Une telle danse vaut vraiment la peine d'être vue, mais il n'est pas facile d'en donner une idée, car tout paraît confusion ; ils jettent des cris en se frappant la bouche ; en même temps ils font des sauts de toutes les façons, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, toujours au son du tambour et en parfaite cadence, pêle-mêle, sans ordre, tournant à droite et à gauche, de tous côtés et de toute manière à la fois. Tous nous montrèrent la plus grande affection, et nous prièrent de fumer le calumet avec eux. J'ai montré notre chapelle aux chefs, qui paraissaient prendre un grand intérêt à l'explication que je leur fis de la croix de l'autel, et des images de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils me prièrent ensuite avec instance de venir les visiter pour baptiser leurs enfants, et me firent présent d'une belle peau de castor pour me servir de sac à tabac. Je leur donnai à mon tour quelques chapelets pour leurs enfants, et à chacun une belle croix en cuivre ; ils la reçurent avec grande reconnaissance, la baisèrent avec respect, et se la mirent au cou. En partant ils m'embrassèrent de la manière la plus

cordiale. Ils ne sont guère qu'à une centaine de milles des *Council-Bluffs*.

Le nouveau territoire indien, d'après une disposition récente du gouvernement, aura pour limite la rivière Rouge au sud, et à l'est, l'État de l'Arkansas, celui du Missouri et la rivière du même nom : nous en avons donc déjà une grande partie, ce territoire contient maintenant les nations suivantes : Punchas, Dourvas, Ottoes, Kansas, Osages, Kickapous, Pottowatomies, Delawares, Shawanons, Weas, Piankashaws, Peorias, Kaskaskias, Ottawas, Senecas, Sanks, Quapaws, Crees, Cherokees et les Choctaws (1). Ils sont environ cent mille, tristes restes de nations autrefois puissantes ! Quand les Européens visitèrent le nouveau monde pour la première fois, ils trouvèrent ses îles et ses côtes extrêmement peuplées ; mais plusieurs tribus alors florissantes ont disparu de la surface de la terre ; on ignore le nom même d'un grand nombre. A mesure que les blancs étendaient leur domination dans l'est, les sauvages se retirèrent vers l'ouest, laissant après eux, à chaque pas qu'ils faisaient, de déplorables monuments de leurs malheurs et de leur décadence.

(1) Il résulte des plus récentes investigations de la science et notamment des travaux de M. de Paravey, que les Peaux-Rouges ou sauvages sont venus de l'Asie par le détroit de Behring et les îles Aléoutiennes, ou Aléoutes, à une époque immémoriale, et qu'ils peuplèrent le continent américain.

(*Note de l'Éditeur.*)

En voilà aujourd'hui cent mille poussés sur les bords de la vaste et inhabitable prairie ; la chasse ne peut pas suffire à leur subsistance, ils ne sont point accoutumés au travail ; on peut donc concevoir des craintes sérieuses sur leur sort. Ah ! si notre nombre était plus grand, et que nos ressources y correspondissent, ce serait peut-être le moyen de faire un bien durable parmi eux, et d'empêcher leur extinction totale. Presque toutes les nations du nord de l'Amérique montrent une grande prédilection pour les missionnaires catholiques, et semblent nous tendre les bras de préférence, nonobstant les millions de piastres que les sociétés protestantes dépensent pour s'attacher ces pauvres gens ; en réalité ces piastres ne servent qu'à enrichir les soi-disant ministres de l'Évangile avec leurs femmes et les enfants qu'ils traînent après eux. En attendant ils viennent occuper la place, et partout où ils sont il faudrait cependant former un établissement catholique.

Il n'est pas rare de rencontrer des ours dans notre voisinage ; mais cet animal attaque rarement l'homme le premier, seulement il se défend quand on le blesse. Les loups se présentent très-souvent jusque sur notre porte ; récemment ils nous ont enlevé toutes nos poules Ils sont de deux sortes : les loups des prairies, timides et petits ; et les loups noirs des montagnes, qui sont grands et dangereux. Nous devons toujours nous tenir en garde contre ces mauvais voisins : je ne

sors par conséquent jamais sans un bon couteau, un casse-tête ou une canne à épée. On trouve aussi des serpents, parmi lesquels je nommerai la tête de cuivre, la couleuvre, le serpent noir et le serpent à sonnettes (1). La campagne, les forêts,

(1) *Serpent à sonnettes* ou *crotale* (en anglais *rattle-snake*), genre de grands serpents, longs de 1m,50 à 2 mètres, dont la queue est terminée par une série de pièces cornées plus ou moins nombreuses, sorte d'anneaux mobiles les uns à la suite des autres, qui, lorsque l'animal agite sa queue, produisent le même effet qu'un bruissement ou qu'une agitation d'une suite de grelots, bien qu'on n'entende pas de son qui puisse être appelé métallique. Ces pièces cornées résultent de la chute incomplète du dé écailleux dont l'extrémité de la queue de ces serpents est armée. Ils ont des formes trapues, une tête grosse, à museau court, et des écailles épaisses. Ils habitent les lieux marécageux de l'Amérique, et se nourrissent de petits animaux. Ils sont vivipares. Le serpent à sonnettes est très-venimeux : la violence du venin inoculé par sa morsure est telle, qu'elle suffit pour faire mourir en quelques heures un homme, un animal de forte taille ; la subtilité de ce venin se conserve, dit-on, même après la dessiccation de l'animal. Ce venin paraissant agir en vertu d'une grande puissance sédative et stupéfiante qui est en lui, on a proposé de le combattre par des stimulants, notamment par l'eau-de-vie. La prénanthe passe aussi pour un excellent antidote de ce poison.

Voici un cas d'empoisonnement suivi de la mort en *cinq* heures :

Le *Commonwealth* de Leavenworth (États-Unis) raconte que le 25 avril 1872, dans le comté de Pottowatomie, un nommé Jacques Vieux, beau-père de George L. Young, habitant près de Belleville, alla prendre dans une grange du maïs pour le planter. Il aperçut quelques épis plus longs et plus gros que les autres

les cabanes fourmillent de souris, qui rongent et dévorent le peu de fruits que nous possédons. Les insectes, les papillons surtout, sont ici très-nombreux, très-variés et très-grands. Le paon de nuit est de toutes les couleurs et d'une grandeur prodigieuse; il n'a pas moins de huit pouces en longueur. — Nous vivons aussi au milieu des moucherons et des maringouins; on les rencontre par milliers, et ils ne nous laissent de repos ni le jour ni la nuit.

Je voudrais pouvoir vous donner une idée de l'architecture d'un village indien; elle est aussi bizarre que leur danse. — Imaginez-vous donc un grand nombre de cabanes et de tentes, faites en écorces d'arbre, en peaux de buffles, en toiles

et y porta la main. Aussitôt un serpent caché derrière une planche se montre et dresse la tête. Le fermier, pensant avoir le temps d'achever sa besogne avant que l'animal pût l'atteindre, tint bon et s'empara des épis; au même moment il fut mordu à la main par le serpent. Une lutte s'engagea et le brave homme finit par étendre le reptile mort à ses pieds. Épuisé par l'attaque dont il venait de triompher, M. J. Vieux fut porté dans une maison voisine et mis sur un lit; au bout de quelques heures, il se trouva fort bien. Il se leva et voulut fumer une pipe, disant qu'il allait bien. Mais après quelques instants il cesse de fumer, dépose sa pipe, et expire en quelques minutes. Cinq heures s'étaient écoulées depuis le moment où il avait été mordu par le serpent. Cet animal hideux (*crotalus horridus*) mesurait sept pieds de long, et portait sept anneaux à l'extrémité de la queue.

(*Note de l'Éditeur.*)

grossières, en nattes, en gazons, toutes d'un aspect triste et funèbre, de toutes les grandeurs, de toutes les façons, dont quelques-unes n'ont pour soutien qu'une seule perche, d'autres six ; figurez-vous-les encore tendues de toutes les manières possibles et de tous les dessins imaginables, éparses çà et là, dans la plus grande confusion, et vous aurez un village indien.

Nous avons une belle petite chapelle de vingt-quatre pieds carrés, et surmontée d'un élégant petit clocher ; de plus, quatre petites et pauvres cabanes d'arbres bruts : elles ont quatorze pieds en tous sens ; leur toiture se compose de soliveaux grossiers, qui ne nous garantissent ni de la pluie, ni de la grêle, et assurément nous préserveront bien moins encore de la neige en hiver.

Le bon frère Mazelli et moi, nous nous recommandons instamment à vos saintes prières.

Votre très-humble serviteur
en Jésus-Christ,

P. J. De Smet, S. J.

TABLE DES MATIÈRES.

Bruxelles — Impr. du Compt. univ., 26, rue St-Jean.

